REVUE

DES

DEUX MONDES

XLe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

REVUE

DES

DEUX MONDES

XLe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME QUATRE-VINGT-SEPTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE BONAPARTE, 17

1870

LE

DRAME DU VÉSUVE

I.

L'ANCIENNE CAMPANIE ET LE VÉSUVE PRIMITIF.

I.

Il n'est plus permis aujourd'hui de décrire le golfe de Naples; ceux qui ne l'ont pas vu le connaissent, tant ils l'ont entendu célébrer. Le ciel et la mer, la côte et les îles, les plaines fertiles et les montagnes découpées, cette rivière de maisons blanches et de villas peintes en jaune et en rouge, le Vésuve fumant, les barques, les filets tirés sur la plage par les pêcheurs aux jambes nues, les barcarolles et les tarentelles, la gaîté, la mollesse, les lazzaroni étendus au soleil, tout a exercé le pinceau des peintres aussi bien que l'imagination des poètes; et cependant la désolation a passé jadis sur ce lieu enchanté, la nature et l'homme ont détruit à l'envi l'œuvre du créateur et de la civilisation, les élémens ont bouleversé le sol, les barbares ont accumulé les ruines. Les rivages sont couverts d'un sable noir, la mer a été refoulée, les ports sont comblés, les villes ensevelies sous la cendre, les rochers dorés sont enveloppés de lave et de scories; un deuil ineffaçable s'est étendu sur une partie du golfe; le Vésuve, riant jadis et cultivé, est devenu sombre et comme une perpétuelle menace. Tout est décadence, depuis Baïa et Misène jusqu'à Pompéi et Stabies. Des évé-

nemens terribles ont en quelque sorte déformé ce sol dont la beauté primitive peut à peine être conçue.

Avant de faire un effort pour retrouver ces images perdues, il faut entrer dans l'antiquité et demander des secours à l'histoire. Il ne suffit pas de s'élancer dans le vide : pour arriver à quelque vraisemblance, il faut chercher un point d'appui dans les traditions écrites, qui sont peu nombreuses, et dans les traditions locales, autant qu'elles touchent à l'archéologie.

Et en premier lieu quel peuple, vraiment digne d'envie, possédait un pays tellement privilégié? Quel était le tempérament ou le génie des habitans de ce paradis terrestre? Il est constant que la côte de la Campanie, entre Herculanum et Stabies, était occupée par les Osques; ils se prétendaient autochthones, se confondaient avec les antiques Ausoniens chantés par les poètes, et parlaient une langue qui n'était pas sans parenté avec celle des Latins, que l'on comprenait à Rome, et qu'ils écrivaient avec des caractères empruntés au vieil alphabet dorien. D'abord les Osques étaient agriculteurs et guerriers comme les populations montagnardes, ils étaient rudes, aimaient le travail; mais peu à peu ceux qui occupaient la plaine (*campani*) subirent l'influence d'un climat enchanteur qui les portait à la mollesse; ils changèrent de mœurs, recherchèrent les arts et les plaisirs. Ce qui contribua surtout à les adoucir, ce fut le contact des étrangers, qui leur apportaient une civilisation plus avancée.

Les premiers paraissent avoir été les Phéniciens, ces grands navigateurs, qui cherchaient partout des débouchés pour leur commerce, des sources de matières premières, des abris sûrs pour leurs vaisseaux. Pompéi leur devait le culte de Vénus, d'une certaine Vénus Physica (1), dont l'origine asiatique n'est point contestée, et qui devint, comme à Corinthe, la divinité protectrice de la ville. En effet, dans le temple qui est contigu au forum, et que ce n'est point ici le lieu de décrire, on n'a pas assez remarqué, dans la cella même, à gauche, une grosse pierre de forme conique, semblable aux idoles primitives que l'on conservait dans les temples de l'Asie-

(1) On jurait par Vénus pompéienne. Qui n'a vu reproduit ce joli *grafito*:

Candida me docuit nigras odisse puellas.

« Une blanche jeune fille m'a appris à haïr les filles à la peau noire. » Un plaisant écrivit au-dessous :

Oderis, sed iteras.
Scripsit, Venus Physica Pompeiana.

« Tu les hais, mais tu y reviens. *Signé*, Vénus Physica Pompéiana. »

Mineure et de quelques villes de la Grèce; on les appelait *bétyles* (1) et on les ornait de draperies. Les inscriptions tracées à la pointe sur les murs de Pompéi invoquent plus d'une fois Vénus pompéienne ou Vénus Physica, et P. Cornélius Sylla, quand il y envoya une colonie, ne lui donna point d'autre nom que celui de *Colonia Veneria-Cornelia*.

Après les Phéniciens viennent les Grecs, qui se répandent sur cette côte et y propagent le commerce et le goût. Fondée en 1050, Cumes acquiert une puissance qui bientôt résistera à toute la confédération des Étrusques; elle étend peu à peu ses établissemens et fonde Dicéarchia (Pouzzoles), Parthénopé, qui prend le nom d'une des sirènes, jusqu'au jour où, agrandie par les exilés de Cumes, elle s'appellera *la nouvelle ville*, Néapolis, et gardera ce nom dans l'histoire. Plus loin, à une demi-lieue de Parthénopé, la ville d'Hercule (Héracléion, en latin *Herculaneum* ou *Herculanum*) trahit aussi son origine grecque. Le souvenir d'Hercule apparaît presque toujours à côté des phénomènes volcaniques, des sources sulfureuses, des émanations méphitiques, qui semblaient au vulgaire annoncer l'entrée des enfers. Près d'Herculanum, et peut-être dans sa dépendance, Retina offre son port, où les navires légers trouvent un abri, tandis que les barques sont chaque soir tirées sur le sable. Vers le fond du golfe, Pompéi est un entrepôt pour le commerce, le nœud des relations constantes avec les Osques; c'est là qu'ils apportent leurs huiles, leurs vins, leurs blés, soit par terre, soit en profitant du fleuve Sarnus, qui était navigable dans l'antiquité.

En même temps que les Grecs, les Étrusques étendent leurs conquêtes jusqu'au milieu de la Campanie. Repoussés sur mer par les flottes de Cumes et d'Hiéron, tyran de Syracuse, allié de Cumes, ils s'avancent par-dessus le Latium et Rome, soumise à ses lucumons, jusqu'à Capoue et Nola, et fondent une confédération de douze villes, image des douze lucumonies du nord. La civilisation étrusque a dû exercer à son tour quelque action sur les sociétés osques et sur le génie campanien.

La quatrième source d'influence, la plus puissante, c'est Rome, qui luttera longtemps avec les Campaniens avant de les soumettre, de les plier à sa langue, à ses formes politiques, à ses mœurs; même quand la conquête sera définitive, l'assimilation ne sera jamais complète.

Ainsi, étant donnés ces quatre points de contact qui se succèdent dans une période historique d'au moins douze siècles, les Osques

(1) On verra une de ces pierres coniques habillées sur un tétradrachme d'Athènes que j'ai publié. (*Monnaies d'Athènes*, in-4°, p. 318.)

de la Campanie ont pris aux Orientaux le culte de leur déesse tutélaire, aux Grecs la notion des arts, la culture de l'esprit, le commerce, aux Étrusques le goût du luxe, des bijoux, des riches ameublemens, des bronzes bien ciselés, des combats de gladiateurs, la science de la bonne chère et de la volupté, — aux Romains la constitution municipale, la discipline administrative, et, après une longue domination, la langue et les mœurs.

Lorsqu'un peuple montagnard descend dans la plaine, il se produit nécessairement chez lui de grandes modifications, mais il lui reste toujours quelque chose de la vigueur et du tempérament natifs. Tout en recevant de leurs voisins ou de leurs conquérans une forte empreinte, les Campaniens restent eux-mêmes; ils conservent un esprit indépendant, et ne cessent de protester contre leurs maîtres. Amollis peu à peu par le climat, s'éloignant de plus en plus du type osque primitif, ils ne s'assimilent point pour cela aux conquérans, et ils luttent contre les influences qui les envahissent, donnant par là les preuves les plus sensibles de leur vitalité. Par exemple, après six siècles de relations étroites avec Cumes, lorsque la confédération des Samnites veut reconquérir sur tous les étrangers les terres et les côtes perdues, les Campaniens semblent céder avec joie aux Samnites, qui sont de leur race, parlent la même langue, se servent de la même écriture; ils vont avec eux assiéger Cumes (l'an 417), vendre ses habitans comme esclaves et effacer cette brillante colonie, qui avait été la parure et la richesse de l'Italie méridionale. Alors les Pompéiens se trouvent dans leur élément, ils sont redevenus purement Osques, ils héritent d'une partie de la richesse de Cumes : c'est à cette époque qu'ils élèvent les solides murailles qui ont été découvertes sur une certaine étendue, et attestent la prospérité du peuple qui les a bâties.

Quand les Romains, en 310, font la guerre aux Samnites et portent leurs armes sur les côtes de la Campanie, les Pompéiens contribuent à repousser la descente de P. Cornélius près de l'embouchure du Sarnus et à forcer le général romain à se rembarquer. En 290 toutefois, il faut se soumettre avec le reste de la confédération samnite, renoncer au magistrat national, le *meddixtucticus*, pour devenir un municipe et nommer des duumvirs, des édiles, des décurions, selon les lois romaines; mais la soumission n'est qu'apparente, et, même après deux siècles, les Campaniens d'Herculanum, de Pompéi, de Stabies, prennent une part énergique à la guerre sociale et proclament leur indépendance. Sylla vient mettre le siége devant Stabies; les Pompéiens assistent aux péripéties de la lutte du haut de leurs murailles et se préparent à subir à leur tour le sort de leurs voisins. En effet, après la destruction de Stabies,

Pompéi est assiégée, fait une défense énergique, est secourue trois fois par Cluentius, général samnite, et obtient de Sylla une capitulation qu'elle ne doit qu'au désir qu'a le général romain de regagner Rome pour y briguer le consulat. Plus tard, devenu dictateur, Sylla se souvint d'une ville qui lui avait si énergiquement résisté : pour mettre un frein à cette humeur hostile, ou pour infuser à ces rebelles du sang romain, il envoya une colonie militaire, trois cohortes, c'est-à-dire près de deux mille vétérans, pour lesquels il fallut se dépouiller d'un tiers des propriétés. Ce partage n'eut pas lieu sans protestations, sans une résistance acharnée, dont Cicéron nous a conservé le souvenir.

Quelques années plus tard, les Pompéiens sont-ils devenus plus dociles? Non, car le neveu de Sylla qui a conduit la colonie, P. Cornélius Sylla, est accusé d'avoir conspiré avec Catilina et d'avoir voulu diriger les Pompéiens contre Rome, tandis que les complices de Catilina essayaient d'entraîner les autres provinces. Cornélius Sylla fut défendu par Cicéron, qui avait une maison de campagne (1), non pas à Pompéi, mais sur son territoire. Plus tard, pour assouplir encore l'esprit des Pompéiens, Auguste leur envoya une nouvelle colonie qui fut établie dans un faubourg, peut-être sur des terrains cédés ou rachetés par la commune. Les murs, devenus alors inutiles, furent en partie abattus, et les portes de la ville tombèrent pour avoir des communications journalières avec le *Pagus Augusto-Felix*.

Enfin le caractère national, persistant, rebelle, facilement agressif, inflammable comme les têtes ardentes du midi, éclate encore sous l'empire et malgré le joug terrible des césars. L'an 59 de notre ère, un certain Livinéius Régulus, rayé du sénat, réfugié en Campanie, donna un combat de gladiateurs dans l'amphithéâtre de Pompéi. L'affluence fut grande, on accourut des villes voisines; mais une rixe s'éleva entre les Pompéiens et les habitans de Nucéria. Des injures on passa aux pierres, des pierres aux coups, des coups aux armes, et bientôt la populace se livra une bataille en règle dans l'amphithéâtre et dans les environs. Les étrangers, moins nombreux, mal armés, eurent le dessous et prirent la fuite. Les parens des morts allèrent se plaindre à Rome; les blessés s'y firent transporter en litière et demandèrent justice à Néron, qui renvoya la cause au sénat. Le sénat décida que Pompéi serait privée de combats de gladiateurs pendant dix ans, c'est-à-dire de l'an 59 à l'an 69.

(1) Il y composa le traité sur *les Devoirs* (*de Officiis*), il y reçut Octave revenant de Grèce pour recueillir la succession de César.

Le souvenir de cette bataille, conservé par Tacite (1), est rappelé par un dessin familier, avec une inscription tracée à la pointe sur une muraille de Pompéi. Un gladiateur descend les degrés de l'amphithéâtre, il tient une palme; de l'autre côté des gradins, deux personnages indiqués par quelques traits d'une main fort inexpérimentée semblent se battre. Au-dessous, on lit : « O Campaniens vainqueurs (2), vous êtes perdus aussi bien que les habitans de Nucéria. » En 1869, en déblayant une assez chétive maison de la rue qui va du temple d'Isis à l'amphithéâtre, M. Fiorelli trouva une peinture qui représentait l'amphithéâtre de Pompéi (3). L'exécution de cette peinture est horriblement négligée, mais on distingue nettement, en vue cavalière, l'amphithéâtre avec ses gradins, ses escaliers extérieurs, que l'artiste a rendus avec une naïveté enfantine, le *velarium* tendu au sommet pour protéger les spectateurs contre le soleil. Derrière l'amphithéâtre se dressent les murs de la ville avec leurs tours; devant, une place plantée d'arbres est couverte de baraques en bois dressées par les marchands ambulans à l'occasion des jeux; à droite est un grand édifice rectangulaire (qu'il sera facile à M. Fiorelli de nous rendre un jour); l'intérieur est découvert, et le petit bassin du milieu de la cour est figuré par le peintre. De tous côtés, même sur les remparts, même sur le sommet de l'amphithéâtre, des personnages esquissés par deux ou trois coups de pinceau combattent, se défendent, se poursuivent, se tuent; des blessés et des morts sont étendus sur le sol. Le costume de tous les combattans consiste en une simple tunique attachée à la ceinture : cela s'accorde avec le témoignage de Tacite, qui nous montre le bas peuple (*plebs*) seul mêlé à cette rixe sanglante.

Il faut donc soigneusement noter cette persistance du caractère national. Hostiles aux conquérans et à leurs mœurs, les Campaniens reçoivent beaucoup d'eux, mais ils protestent toujours et saisissent les occasions de secouer le joug; leur originalité triomphe à travers toutes les influences. Les Napolitains modernes, il faut le reconnaître, ont, comme leurs ancêtres, cette tête ardente sous les dehors de l'insouciance et du rire. Leur indolence dans la vie ordinaire n'empêche point leur sang de s'enflammer dans les agitations politiques. Il n'est point de peuple plus prompt à la révolte, ils l'ont prouvé aux gouvernemens de toute sorte qui ont occupé le pays. Angevins, Espagnols, Français, Bourbons ou Bonapartes, Italiens du nord ou dictateurs révolutionnaires, ont dû tour

(1) *Annales,* XIV, 17.

(2) « Campani victores, una cum Nucerinis peristis. »

(3) *Giornale degli Scavi di Pompei,* nuova serie 1869, p. 185 (article de M. de Petra) et planche 8.

à tour compter avec une race dont on ne prévient guère les explosions. Les Campaniens modernes ont conservé une égale aptitude à faire des révolutions, s'ils habitent les villes, et, s'ils habitent la montagne, à protester par le brigandage contre l'étranger et contre l'administration.

Il est vraisemblable que les Campaniens ont conservé leur originalité et leur type aussi énergiquement que les Étrusques dans le nord de l'Italie, les Gaulois en France, les Berbères en Afrique, les Basques en Espagne. Les races douées d'une vitalité particulière et qui méritent le nom d'autochthones absorbent et effacent les immigrations des autres races avec autant de facilité que la végétation d'un pays étouffe et fait disparaître les fleurs exotiques auxquelles la culture les force de céder momentanément la place. Une population nombreuse, d'un sang vif, d'un tempérament heureux, d'un caractère tranché, s'assimile sans peine des conquérans peu nombreux, détachés de leurs semblables, plus vite énervés par le climat. C'est au pied du Vésuve surtout qu'il faut tenir compte de l'action du climat sur les nouveau-venus. Certes le ciel du sud de l'Italie n'est pas plus beau que celui de la Grèce ou de l'Ionie, mais l'atmosphère offre des conditions très différentes. Les pluies douces et fréquentes, les variations brusques de la température, les vapeurs et les orages, l'air plus épais des plaines et le vent plus brûlant de l'Afrique, soumettent le corps à des alternatives qui le rendent sensible comme la corde d'une lyre, l'appauvrissent par l'excès de sensations, et développent le système nerveux aux dépens du système musculeux. L'état électrique d'un pays n'est pas assez compté dans les conditions extérieures qui agissent sur le développement ou la décadence d'un peuple. S'il est un lieu où l'électricité joue un rôle dans ces transformations, c'est assurément le golfe de Naples, terrain volcanique, exposé aux éruptions, aux émanations de gaz de toute sorte, aux tremblemens de terre; l'électricité du sol y est plus violente et plus changeante que celle de l'air.

Les étrangers pouvaient résister à ces influences beaucoup moins que la race acclimatée depuis tant de siècles. Ils s'affaiblissaient de génération en génération, et leurs mariages avec les indigènes ne les régénéraient qu'au profit du type indigène, qui prédominait dans ces croisemens. Les Grecs, si sobres chez eux, si dédaigneux de la grossièreté de la matière, s'énervèrent eux-mêmes dans le sud de l'Italie. Leurs colonies les plus prospères finirent dans une honteuse mollesse. Les Grecs du golfe de Naples subirent la même loi; ils n'avaient plus, du reste, de liens avec la mère-patrie et n'en recevaient aucun contingent d'hommes, tandis que les Campaniens se recrutaient sans cesse dans la montagne et en tiraient un sang nou-

veau. Eux aussi ont été soumis à l'action du climat, ils se sont amollis, et le montagnard osque est devenu l'habitant dépravé de la bienheureuse Campanie; mais, enfans du sol, en relations constantes avec les Apennins, leur berceau, ils étaient régénérés sans cesse; les robustes paysans, que l'appât des salaires attirait, descendaient dans les villes du littoral, et y faisaient souche de citadins. On cite trop volontiers les conquérans qui ont occupé Naples et y ont dû laisser des traces de leur passage; on cherche avec trop de complaisance le profil grec, le caractère romain, la ressemblance des Arabes, des Angevins ou des Espagnols. Il est possible de satisfaire quelquefois cette passion archéologique : on trouvera des analogies de types dans les familles aristocratiques surtout, parce que les conquérans se mêlaient plus naturellement à l'aristocratie par des alliances, constituant eux-mêmes un nouvel élément d'aristocratie; mais, à ces exceptions près, tout a été éliminé ou absorbé par l'énergie du sang national. Le peuple proprement dit est bien resté campanien, il est l'héritier direct des Osques établis sur le golfe de Naples; il a conservé en partie les qualités et les défauts de l'ancienne population, affaiblie par une longue suite de siècles, gâtée par la paresse et le vice, rendue plus lymphatique par le régime et l'air des villes.

Le type physique est très particulier : il est unique en Italie, il ne ressemble ni au type romain, ni au type toscan; ce n'est ni celui des Siciliens, ni celui de la vieille race gauloise, qui occupe encore la Cisalpine, c'est-à-dire le nord de l'Italie. Les Napolitains ont les yeux d'un noir métallique, les cheveux d'une teinte presque brûlée; ces cheveux ne sont pas admirablement plantés sur le front comme ceux des Grecs, ou épais sur la nuque comme ceux des Romains; ils ont quelque chose de capricieux et d'irrégulier; le teint est mat, plutôt brun que bronzé. Le nez est caractéristique; il est presque toujours prononcé, mais sans style; gros à l'extrémité, il paraît un peu enflé. La voix, qui chez les hommes prend avec aisance les tons les plus divers, et dans les querelles les sons les plus aigus, est restée plutôt gutturale chez les femmes; les jeunes filles elles-mêmes ont dans certaines notes un organe rauque et voilé qui ressemble à de l'enrouement.

La taille est moyenne, rarement élégante comme dans le nord : il n'y faut chercher ni la force, ni la grandeur, ni la noblesse d'attitudes. Les montagnards sont plus trapus, plus robustes, parce qu'ils sont laborieux, chasseurs, habiles à planter la vigne au pied des ormes ou à construire des murs de pierre sèche pour retenir sur les pentes escarpées la terre où poussera l'olivier. Les habitans de la plaine au contraire sont plus languissans; ils aiment l'indolence

ou se résignent au commerce, parce que c'est encore une forme de la paresse, et parce qu'ils restent assis derrière leur comptoir ou causent sur le seuil de leur boutique, se souciant à peine de l'acheteur. Sans besoins très vifs, consolés et fêtés par le climat, heureux de respirer, joyeux de vivre, ils aiment le rire, le chant, la danse et le soleil. La mendicité n'est point un état qu'ils condamnent, ni l'obscénité une habitude qui leur répugne; l'idée nette de la propriété d'autrui ne pénètre que lentement dans l'esprit de la basse classe.

Le trait dominant de la race, c'est la mimique, c'est-à-dire une vivacité d'action, une précision dans les mouvemens du corps pour traduire la pensée, un accord entre la parole et le geste, qui sont à peine croyables. Rien ne leur est plus naturel que le don d'improviser en prose comme en vers, et chaque automne la fête de *Piè-di-Grotta* leur fait créer en commun le chant populaire de l'année. L'éloquence leur est innée, vulgaire, mais spirituelle, licencieuse, mais pleine de feu. Un crieur public, pour vendre à l'encan un morceau de drap ou un mouchoir, montrera une verve, une abondance d'argumens et une souplesse de talent que lui envieraient bien des orateurs. Un capucin ignorant, prêchant sur l'estrade qui lui sert de chaire, saura, à force de gestes, d'inflexions dans la voix et de prestesse dans ses évolutions, mettre en scène Dieu, le diable, les saints, les pécheurs et tout le drame du jugement dernier. Dans les querelles surtout, le Napolitain est intarissable; sa colère bouffonne a tour à tour des cris et des lazzis qui constituent une véritable comédie, et pourraient servir de modèles à des acteurs consommés.

Il n'est donc point surprenant que ce soient leurs ancêtres les Campaniens qui aient inventé un genre de représentations qui a fait les délices de l'antiquité et fait encore les délices de Naples. Atella, ville située à égale distance de la mer et de Capoue, au milieu des champs les plus fertiles, avait la première imaginé une série de scènes comiques qui ne ressemblaient ni au drame satirique des Grecs, avec Pan, les silènes et les nymphes (figurés si souvent sur les vases grecs), ni à la comédie d'Aristophane ou de Ménandre; c'étaient des scènes familières, populaires, d'une réalité saisissante. On mettait sur le théâtre des personnages véritables, copiés dans la rue, dans les champs, dans la maison. On les faisait vivre, parler avec vérité, seulement on tournait tout en ridicule. Ces pièces s'appelèrent *atellanes* et eurent un succès qui s'étendit jusqu'à Rome, les Romains en firent même leur comédie nationale; ils réservèrent à la jeunesse patricienne, en l'interdisant aux histrions de profession, le plaisir de jouer les *atellanes* en langue osque.

Dans le principe, les Campaniens se moquaient de la vie des champs, de la rusticité ou de la niaiserie des montagnards, des travers des petites villes de l'intérieur, du patois des autres races sabelliques. Les provinciaux étaient bafoués, mystifiés, comme aujourd'hui au théâtre de San-Carlino l'habitant de Bisceglia ou de Tarente. Les altercations et les rixes populaires étaient, comme aujourd'hui, un texte de plaisanteries plus vives et l'occasion d'un jeu plus hardi. Peu à peu, l'on généralisa et l'on inventa des types qu se développèrent et devinrent consacrés. Ces types sont non pas grotesques, mais bouffons. Le grotesque sur la scène, c'est le laid et la difformité matérielle; le bouffon, c'est l'esprit faisant ressortir gaîment les infirmités morales. Quelques-uns des personnages adoptés par les anciens vivent encore sur le théâtre populaire : la tradition s'est maintenue parce qu'elle traduit des mœurs et des caractères qui se sont perpétués. Les auteurs citent quelques types, par exemple *Bucco,* balourd, demi-railleur, qui recevait les bourrades, excitait des lazzis qu'il rendait avec une niaiserie propre à mettre les rieurs de son côté; *Casnar*, le Pappus des Latins, qui semble répondre au bonhomme Cassandre; *Manducus*, sorte de Croquemitaine, gros mangeur (*mangia macaroni*), plein de forfanterie; *Maccus* enfin, qui charme toujours les Napolitains après avoir absorbé les autres types, — Maccus, l'immortel Polichinelle, non pas bossu, nasillard, en gros sabots, hideux, tel que nos enfans l'applaudissent de leurs petites mains joyeuses, mais Polichinelle avec l'ancien costume national, le bonnet de feutre gris semblable aux casques coniques trouvés dans les tombeaux, la tunique blanche et bouffante par-dessus la ceinture, le pantalon large. Il est tout vêtu de blanc comme les soldats de cette fameuse armée que les Samnites avaient opposée aux Romains, et qui était couverte de vêtemens de lin d'une éclatante blancheur (1). On a ajouté un masque qui s'arrête à la moitié du visage, moins pour exciter le rire que pour concentrer l'attention sur l'art de dire et de mimer. La grimace n'était plus possible, elle était cachée sous ce petit voile noir, et l'attention était concentrée sur les lèvres. Il fallait dès lors que les spectateurs restassent suspendus à cette bouche, n'en laissant perdre ni un pli, ni une contraction, ni un mot.

L'atellane antique s'est ainsi perpétuée, et les sujets se ressemblent aussi bien que les mœurs et les personnages. Nous connaissons quelques titres d'atellanes transportées ou imitées à Rome, *Maccus soldat*, *Maccus gardien des scellés*, *Maccus gardien du*

(1) Les boucliers étaient en outre argentés, et la cuirasse était de feutre blanc (*spongia*). — Tite-Live, livre IX, ch. 40.

temple; on dirait des titres imprimés sur les affiches d'aujourd'hui, *Polichinelle soldat*, *Polichinelle médecin*, *Polichinelle courtier d'amour*, etc. C'est le héros national, c'est la Campanie antique et moderne, c'est le génie osque personnifié, ce bon et enjoué Polichinelle, docile en apparence et entêté, plein de bonhomie et de malice, menteur et naïf, dupe et mystificateur, crédule et narquois, mélange de niaiserie et de finesse spirituelle, de cynisme et de satire, de mots graveleux et d'allusions politiques, recevant des soufflets et les rendant toujours, paresseux, gourmand, voleur au besoin, mais si naturellement que cela paraît son droit, — aimable, égal d'humeur, optimiste, heureux, caressé, toujours beau, toujours aimé, toujours épousé, tiré de ses tribulations par la main de la Fortune ou récompensé par la Vénus pompéienne, — l'âme de la scène, l'unité et la fête de toute comédie, l'idole du public, qui se reconnaît en lui avec ses travers et ses goûts, avec ses vices et ses rêves.

Il faut donc constater, dans les petites choses comme dans les grandes, cette persistance de la race pour bien comprendre ce qu'étaient les habitans de l'antique Pompéi. Si l'on vous dit qu'ils étaient devenus Grecs, répondez non; Étrusques, non; Romains, non; ils étaient restés des Osques, mais des Osques de la plaine (*campus*), c'est-à-dire des Campaniens civilisés par toutes ces influences étrangères, amollis par le climat, attachés au commerce, au luxe, aux jouissances, devenus des épicuriens dans la pratique de la vie. Ils n'ont reçu de la Grèce que les reflets, des Étrusques que la corruption, des Romains que les formes administratives, l'enveloppe politique, l'étiquette. Ils n'ont pas eu pour l'idéal et la beauté cette passion qui animait les cités helléniques; ils n'ont demandé à l'art que des applications à la vie matérielle, des moyens de se satisfaire, du bien-être. C'est à Naples, c'est dans le midi, c'est dans les mœurs modernes qu'il faut chercher, par l'analogie et la comparaison, l'explication de ce qui vous embarrasse chez les anciens.

Si l'on mesurait la culture de l'esprit à l'abondance des manuscrits trouvés dans les maisons d'Herculanum et de Pompéi, on en conclurait que les habitans de la première ville étaient amis des lettres, ceux de la seconde fort illettrés, car on a trouvé à Herculanum mille sept cent cinquante-six manuscrits sur papyrus, pas un seul à Pompéi, pas même une de ces boîtes revêtues de bronze (*scrinium*) où se renfermaient les rouleaux. Les Pompéiens cependant recevaient une éducation assez étendue. Ils écrivaient et parlaient l'osque, le latin et le grec, comme Ennius, qui disait qu'il avait trois cœurs parce qu'il savait trois langues. En effet, pour peu que l'on se baisse à Pompéi, on verra sur les murailles, tout près du sol, des alphabets tracés par les enfans à l'aide d'une pointe; ces alphabets sont triples, en caractères osques, latins et grecs. Il

est vrai que les Pompéiens, presque tous gens de négoce, pouvaient ne soumettre leurs enfans à cette éducation multiple que pour les besoins du commerce. Chez les modernes, ce sont également les nations ou les familles les plus commerçantes qui acquièrent le plus volontiers la connaissance de langues variées pour faciliter et multiplier leurs relations; mais ce qui prouve que le fond osque dominait et que l'influence grecque n'avait jamais été bien puissante (1), c'est qu'on ne trouve à Pompéi ni une monnaie, ni un vase peint. Ces belles monnaies que la plus petite cité grecque faisait graver avec un soin scrupuleux par d'habiles artistes n'ont jamais tenté les riches Pompéiens. Ces vases élégans où le pinceau traçait les compositions les plus poétiques ou les plus gracieuses, ils n'en ont ni acheté ni conservé un seul. Qui donc disait que les vases peints et les médailles étaient le signe caractéristique de toute cité qui avait appartenu à la race grecque? Si c'était chose grecque que de graver des monnaies ou de peindre des vases, c'était chose romaine que de rédiger des inscriptions, pages officielles dignes de l'histoire, consignées sur le bronze et sur le marbre pour durer toujours. Les inscriptions monumentales de Pompéi et d'Herculanum, qui devraient être sans nombre, lutteraient à peine avec les inscriptions d'un petit municipe romain de la Gaule ou d'une colonie militaire de l'Afrique.

En échange, on trouve à Pompéi deux théâtres, dont l'un était couvert, un amphithéâtre qui pouvait contenir les habitans de la ville et ceux des villes voisines, une caserne de gladiateurs, un grand nombre de boutiques de boissons chaudes, que l'on peut regarder comme l'équivalent de nos cafés modernes, des maisons de prostitution, que leur plan et les peintures qui les décorent ne permettent point de méconnaître. Les inscriptions familières et les dessins grossiers tracés par la main des passans sur les murs attestent fréquemment la passion du public pour les jeux sanglans et les troupes (*familiæ*) de gladiateurs campaniens; en cela, on était bien devenu romain. En un mot, tout prouve que les Campaniens cherchaient dans les arts des jouissances, dans la littérature dramatique des émotions ou le rire, mais qu'après le commerce le plaisir était leur occupation principale. Les délices de Capoue faisaient proverbe dès le temps d'Annibal. Le goût des Campaniens pour les spectacles était tellement connu que Néron venait faire à Naples ses débuts et chercher les applaudissemens de spectateurs qu'il savait plus compétens que ceux de Rome. On ne doit, par conséquent, comparer une petite ville commerçante comme Pompéi ni à Pise, ni à Gênes, ni à Venise, qui ont eu à la fois la puissance et

(1) Les Pompéiens, vers le VIIe ou le VIe siècle avant notre ère, avaient appelé un architecte grec de Cumes ou de Posidiana (Pæstum) pour bâtir le temple dont on voit les ruines dans le forum triangulaire.

le génie, l'amour de la gloire et l'amour des belles choses. Habitans d'une cité sans influence, esprits peu élevés, épicuriens pratiques, ils ont mis la sensation à la place du sentiment du beau et allié l'ordre et le lucre (1) à la recherche des jouissances matérielles. Les arts n'étaient à leurs yeux qu'un moyen d'augmenter ces jouissances. C'était du reste l'esprit du temps. Rome donnait de loin l'exemple, et la contagion du luxe impérial avait gagné en outre les Campaniens.

Le golfe de Naples, qui était déjà pour les Romains un séjour enchanté à la fin de la république, devint sous l'empire un sujet d'engouement et de folies. Ils y cherchaient moins la fraîcheur de la mer et la santé que la volupté et l'emploi de richesses sans bornes. Les césars avaient donné l'exemple. Auguste était venu plusieurs fois en Campanie pour se reposer, et il était mort à Nola; Tibère était resté cinq ans à Caprée comme un modèle de débauches, et il était venu souvent sur la côte donner en spectacle sa frénésie; Caligula avait illustré le golfe de Baïa; Claude avait une villa près de Pompéi; Néron traînait toute sa cour sur les théâtres de la Campanie, et c'est en Campanie qu'il commit ce parricide dont la tragédie grecque elle-même n'avait pu égaler l'horreur. Ainsi la corruption assaillait de toutes parts des provinciaux déjà énervés, en même temps que le luxe leur apportait sa science. C'est là que l'aristocratie romaine, les affranchis des césars, les parvenus et les favoris de toute sorte viennent multiplier leurs villas et leurs palais, jetant des digues, abattant les rochers, comblant les abîmes, bâtissant sur la mer. C'est là que le monde élégant de Rome se précipite l'été pour fuir la fièvre, pour prendre les bains de mer, pour boire les eaux sulfureuses qui s'échappent du sol près de Stabies (Castellamare) ou près de Cumes. Les folles dépenses et la magnificence des ameublemens n'excluent ni la galanterie ni les plaisirs chantés par les poètes érotiques du temps. Les villes d'eaux et les établissemens de bains de mer des modernes ne peuvent donner aucune idée de ces prodigalités et de ces débauches.

Les artistes suivaient le luxe. Une nuée d'architectes, de peintres, de praticiens, de décorateurs, était appelée pour satisfaire les fantaisies sans limites des Romains qui se rendaient en Campanie. Ils restaient l'hiver pour préparer les demeures dont on devait jouir l'été. C'était comme une armée permanente qui propageait le goût des arts, les modèles, et faisait école. Les habitans du pays ont dû céder à la tentation d'imiter ce qui frappait sans cesse leurs yeux;

(1) *Salve, Lucru,* « salut, Gain », telle était l'inscription éloquente qu'un Pompéien avait fait incruster en mosaïque sur le seuil de sa maison.

ils ont employé à leur tour, sinon les meilleurs artistes, qui se faisaient payer trop cher, du moins des artistes indigènes qui s'efforçaient de les copier.

J'avais donc raison de dire au début que telle était la beauté du golfe de Naples dans l'antiquité, qu'on ne peut se la figurer aujourd'hui, et que tout y est altéré, la nature par les révolutions physiques, l'œuvre des hommes par le temps et la ruine. Si notre imagination est capable d'un tel effort, figurons-nous ce beau golfe tel qu'il devait être dans l'antiquité, vingt ans avant l'éruption du Vésuve. Depuis le cap Misène et les replis du rivage de Baïa jusqu'aux falaises escarpées de Sorrente et le temple de Minerve s'étendent sur un développement immense les rochers dorés par le soleil, les plages sablonneuses, la végétation la plus magnifique, des constructions qui se prolongent pendant dix lieues, et auxquelles on ne peut mieux faire que de comparer les rives du Bosphore. Partons de Cumes, de Baïa, de Pouzzoles : c'est là que se sont concentrés les efforts des empereurs, les arsenaux et les palais des préfets de la flotte, les nombreux établissemens d'Agrippa et d'Auguste, les folies de Caligula ou de Néron, les constructions gigantesques des particuliers qui ont dompté la nature, comblé les marais, percé les montagnes, étonné les contemporains par leur audace et leurs caprices. Après Misène, Pausilippe et ses jardins enchantés; après Pausilippe, Naples, que les anciens surnomment Naples la riche, Naples l'oisive, et dont la volupté savante a laissé bien loin derrière elle les délices de Capoue. Après Naples commence une avenue de palais et de villas qui semblent se baigner dans la mer ou montent peu à peu sur les collines qui supporteront plus tard Portici. Tout est luxe, couleur, et comme une série non interrompue de magnificences. On atteint ainsi Herculanum sans se croire sorti de Naples; mais on trouve à Herculanum le repos, l'air plus vif de la mer, la vue sur l'ouverture du golfe, un souvenir plus présent de la Grèce et des lettres grecques, qui semblent s'y être réfugiées. Après Herculanum, Retina, petit port animé par les cris joyeux des matelots, lieu de commerce, d'activité, dont le port moderne de Résina, protégé par sa jetée qui brise la houle du large, ne donnera qu'une trop faible idée. Bientôt, en tournant le pied du Vésuve, se présentent Oplonte, les salines d'Hercule, les marais de Pompéi, terrains bas, où il est facile d'introduire et de laisser évaporer l'eau de mer. Des monceaux de sel blanc s'élèvent à cette place que couvriront un jour des cendres et d'affreuses scories.

Pompéi arrête ensuite le regard. Placée sur un promontoire formé d'une ancienne coulée de laves, elle domine la plaine et l'embouchure du Sarnus, rivière assez large pour que des navires puissent la remonter. Entourée de murs de bel appareil, dont une partie seu-

lement a été démolie pour l'unir à la colonie renouvelée par Auguste, elle est plus près du rivage, qui s'avancera sur la mer de près d'un kilomètre, lorsque les cendres vomies par le Vésuve auront produit des atterrissemens immenses et réduit cette partie du golfe. Un aqueduc amène les sources de la montagne; le Sarnus est couvert de barques et de navires dont les mâts se mêlent aux arbres plantés sur ses rives; les entrepôts, les magasins se cachent derrière le promontoire, tandis que la pente qui regarde Naples, habitée par les colons venus de Rome, est cultivée, verdoyante, couverte de maisons et de villas soigneusement bâties.

Ceux qui ont visité la maison d'Adonis ont dû remarquer, en face de la grande composition qui retrace sa mort, une peinture, également de grande proportion, qui représente un port de mer. Ce doit être le port de Pompéi, aujourd'hui comblé par les cendres et effacé du sol. On voit une jetée, bâtie par la main des hommes, qui s'avance dans la mer exactement comme celles de Portici ou de Torre-del-Greco; elle répond aux mêmes besoins et protége les petits navires contre les mêmes dangers. Au bout de la jetée est une tour en ruines, sans doute la tour d'un phare; mais comme les anciens n'avaient pas l'idée, ainsi que nous, de fabriquer des ruines pour ajouter au pittoresque, et comme ce tableau a été fait après un tremblement de terre, il est probable que la tour, à demi ruinée pendant cette catastrophe, n'avait pas encore été réparée. Le peintre n'a oublié ni les édifices qui bordent la mer, ni un temple, ni les Pompéiens goûtant le plaisir de la pêche, ni les bâtimens à l'ancre, ni ceux qui sortent du port voiles déployées.

Au-delà de Pompéi, le golfe se creuse par un repli plus profond où les cendres rejetées par les flots, ainsi que des terres d'alluvion, se sont substituées aux eaux, après l'éruption, en formant une surface aussi égale qu'une plaine liquide. Au-delà de ce repli, assez profond pour former un port où stationne une partie de la flotte romaine, on joint Stabies, sur la pente du mont Lactarius, Stabies, qui est moins une ville qu'une réunion de villas, riche en sources minérales, attrait pour les malades, prétexte pour les élégans et les oisifs. Enfin la route qui conduit à Sorrente et toute cette admirable côte, trop connue des modernes pour avoir besoin d'être décrite; on peut dire que c'est la seule partie du golfe de Naples qui n'ait point été bouleversée par la fureur des élémens.

Le tableau serait incomplet, si notre imagination n'ajoutait aux chefs-d'œuvre de l'art grec et du luxe romain qui couvrent un site privilégié la magnificence d'une nature qui n'a encore rien perdu de sa richesse. Cette terre, jadis volcanique, après vingt siècles de repos est devenue d'une fertilité extraordinaire. Tout est couvert de végétation jusqu'à la limite des flots; partout s'élèvent, au milieu

des fleurs, l'olivier cher à Minerve, l'oranger qu'Hercule a rapporté du pays des Hespérides, le dattier avec sa couronne balancée par les vents. Les pins se penchent sur la mer, dont l'azur paraît plus vif à travers leurs troncs rouges et leur feuillage dur et foncé. Les roses, mêlées aux vignes et aux lianes, n'ont pas encore été exilées à Pæstum.

Les eaux du golfe sont elles-mêmes plus belles; non-seulement le contour général du rivage est plus harmonieux parce qu'il est plus découpé et plus vaste, non-seulement il affecte la forme d'un vase-cratère dont les Grecs lui ont donné le nom, mais il n'est pas déformé par ces coulées de lave qui doivent ensevelir les jardins et empâter les rochers. Les promontoires montrent leur calcaire coloré par le soleil, les plages leur sable blond et mêlé de coquillages; on ne voit point cette cendre noire qui donne au flot qui l'emporte et la rejette un air de deuil; partout un fond clair, l'eau profonde, et ces poissons dont parle Pline qui se jouent auprès de l'écueil qu'on appelle la *pierre d'Hercule* et qui s'approchent au premier bruit. Il ne faut oublier ni les barques des pêcheurs, ni les navires tirés sur la plage, ni les voiles couleur de safran, ni les mâts plus altiers des flottes romaines. Ici des bâtimens sur le chantier envahissent la route, comme les modernes le verront sur la rivière de Gênes; là, sous d'élégans abris, dorment les gondoles peintes et dorées des patriciens de Rome; partout des temples aux couleurs éclatantes, des colonnes, des statues, des villas perdues dans la verdure. Du côté de la terre, le Vésuve, non pas fumant et plein de menaces, mais cultivé et riant jusqu'au sommet, couvert de vignes, couronné de rochers dentelés qui ressemblent aux créneaux d'une forteresse, et qui ont abrité les soldats de Spartacus. Du côté de la mer, les îles Pithécuse (*Ischia*) et Prochyta (*Procida*) montrent à l'horizon leurs masses bleuâtres, tandis que les lignes architecturales et les arêtes si pures de Caprée luttent avec la Grèce; on dirait une île des Cyclades détachée de la couronne de Délos et transportée en face du Vésuve.

Ce n'est pas sans raison que les poètes ont placé les sirènes dans ces parages, car tout est charme, tout est séduction, tout est fraîcheur dans un pays auquel les dieux ont souri et qu'ont orné les hommes. La nature, modelée par un divin sculpteur, pleine de lumière et de couleurs, encadrée par une mer qui n'a pas abandonné ses limites, garde ses formes primitives, son luxe, une beauté plastique qui sera bientôt altérée par une catastrophe épouvantable.

II.

Parmi les sciences qui ont la nature pour objet, une des plus poétiques certainement est la géologie. C'est elle qui ouvre à l'imagina-

tion le champ le plus vaste quand il s'agit de la création du globe ou des transformations de la surface terrestre. Les voyageurs qui ont navigué jusqu'en Sicile et jusqu'en Grèce ne peuvent manquer d'être frappés par une des hypothèses émises par les géologues sur l'origine de la mer Méditerranée. Ils supposent qu'à une époque relativement rapprochée de nous il s'est produit une dépression générale de cette partie de la terre; ce qui était plaine est devenu bassin, ce qui était montagne est devenu île, tandis que par un mouvement simultané le plateau intérieur de l'Afrique s'exhaussait, déversait ses eaux dans le nouveau bassin et faisait surgir le Sahara : après avoir été le fond de la mer, le Sahara devenait un désert. Les sables attestent une révolution dont l'Atlantide de Platon et les colonnes d'Hercule semblent, chez les Grecs, un lointain souvenir.

Ce qui paraît constant, c'est que, ou par suite de l'affaissement ou par sa constitution primitive, le fond de la Méditerranée est le point le plus faible de cette partie du globe; c'est là que la croûte terrestre présente son minimum d'épaisseur, c'est-à-dire de résistance contre la pression du feu, des vapeurs et des gaz qui cherchent à s'échapper violemment de l'intérieur. C'est pourquoi l'on observe une ligne de volcans ou de phénomènes volcaniques qui part de la Syrie et de la Mer-Morte, passe par l'archipel grec et la presqu'île de Méthana, se relie au Vésuve et à l'Etna en se ramifiant vers le nord jusqu'aux volcans éteints de la Toscane et peut-être de l'Auvergne. Sur le grand axe qui traverse la Méditerranée de l'est à l'ouest se produisent les tremblemens de terre qui dans tous les temps ont secoué les villes, celles de l'Asie-Mineure sous Tibère, celles de la Campanie sous Néron, Lisbonne au siècle dernier, Corinthe et Thèbes il y a peu d'années, Leucade il y a peu de mois.

J'ai nommé les volcans éteints de la Toscane, qui avaient laissé dans l'antiquité des traces assez sensibles pour frapper l'imagination des peuples étrusques. Les Grecs montraient aussi le cratère éteint de la presqu'île de Méthana, reconnu récemment avec sa forme vraiment classique par M. Fouqué. Les Romains voyaient au-dessus de leurs têtes le mont Albain (*Monte-Cavo*), qui avait vomi jadis d'immenses quantités de scories et de laves, et dont les deux cratères, remplis par les eaux des pluies et des sources, se sont aujourd'hui transformés en lacs aux frais ombrages (*Albano* et *Némi*). Le Vésuve était moins célèbre chez les anciens, tant ses premières éruptions avaient laissé peu de traces, ou, pour mieux dire, tant elles avaient été absolument oubliées. A peine quelques savans osaient-ils dire que c'était un volcan éteint, et leur opinion faisait sourire leurs voisins, qui ne voyaient que la beauté du site et la fécondité du sol.

Le Vésuve, en effet, avait été en activité dans les temps les plus reculés, peut-être au commencement de l'époque quaternaire, car certaines villes de la côte, Pompéi notamment, sont bâties sur un sol de formation volcanique très ancienne; le petit promontoire sur lequel s'élevait Pompéi est une coulée de laves trachitiques poussée jusqu'à la mer.

Au Ier siècle de l'ère chrétienne, les flancs du Vésuve étaient cultivés jusqu'au sommet; aucune tradition ne laissait croire aux habitans du pays qu'il en eût jamais été autrement. L'expérience des éruptions récentes nous apprend, du reste, avec quelle rapidité se résolvent et deviennent fertiles ces cendres qui contiennent les substances chimiques les plus favorables à la culture, c'est-à-dire des oxydes alcalins. Le sommet de la montagne au contraire était un plateau aride, parsemé dans tous les sens de cavités profondes, dit le géographe Strabon; on y voyait des pierres noircies, des traces de feu. Une ceinture de rochers formant un demi-cercle couronnait comme aujourd'hui la montagne de la Somma et marquait l'ancien cratère, dont l'autre demi-cercle s'était affaissé. Ces rochers, formés d'une sorte de porphyre avec de l'amphigène, étaient découpés, dentelés, et ressemblaient çà et là aux créneaux d'une forteresse. Les anciens conduits par lesquels la lave et les cendres s'étaient frayé une issue avaient creusé les parties plus tendres et formé des cheminées qui se ramifiaient comme les traces perpendiculaires et couvertes de suie que laissent les maisons en démolition sur les maisons voisines. Une brèche plus profonde, qui doit correspondre à ce que les Napolitains appellent *Canale della Reina*, avait été escaladée par Spartacus lorsque, bloqué sur le plateau du Vésuve par C. Claudius, lieutenant du préteur, il avait fait tresser des échelles avec des sarmens de vignes, et, franchissant un retranchement qu'on jugeait inaccessible, était tombé avec ses compagnons sur le camp des Romains endormis.

Ce que les modernes doivent s'efforcer surtout de se figurer, c'est que dans l'antiquité le sommet du Vésuve, au lieu d'être un cône, était un plateau. Le demi-cercle de rochers que nous venons de décrire déterminait la moitié du cratère, adossé à la terre ferme et aux Apennins. L'autre moitié s'était affaissée, avait comblé l'intérieur du cratère, et en obstruant tous les conduits avait préparé de terribles matériaux pour les éruptions futures. On reconnaît très bien cet affaissement et l'orifice primitif du volcan, beaucoup plus vaste que ne l'est celui d'aujourd'hui. C'est ainsi que le Papandayang, dans l'île de Java, s'est effondré dans la nuit du 11 août 1772. Après avoir englouti quarante villages sous les matières qu'elle arrachait de son sein, la montagne s'abaissa subitement de 3,000 mètres à 1,700 mètres. Le Vésuve ne s'est effondré que d'un

côté, vers la mer; c'est pourquoi, au lieu d'un cercle parfait, on ne voit plus qu'un demi-cercle lorsqu'on s'élève assez haut pour embrasser du regard l'ensemble de la Somma et reconstituer ses lignes générales.

Le cône du Vésuve n'existait pas alors. Il s'est formé par l'effet des éruptions successives, car il y en a eu un grand nombre dans les temps modernes : l'histoire en a enregistré plus de quarante-cinq; malheureusement elles n'ont été l'objet d'aucune observation : ni le moyen âge ni la renaissance n'en ont fait profiter la science. A partir de l'an 79 de notre ère, lorsque le Vésuve eut fait sa grande explosion, les cendres, les pierres lancées en l'air et retombant perpendiculairement, les laves qui se refroidirent auprès de l'orifice, formèrent peu à peu autour du centre d'éruption une sorte de muraille circulaire qui fit talus en dehors, et alla se rétrécissant à mesure qu'elle s'élevait. Chaque siècle vit grandir ce monceau de scories, qui finit par atteindre une hauteur de 400 mètres. Le cône a ses racines au milieu de l'ancien plateau de la Somma, c'est-à-dire du cratère primitif. Il est exactement concentrique à ce cratère, de même que le pic de Ténériffe, qui est un cône de formation semblable, s'est élevé au centre du cratère qui l'a produit, de même qu'à Santorin (l'ancienne Théra) la lave qui s'échappait du fond d'un cratère effondré s'est exhaussée peu à peu en se refroidissant au fond de la mer, et a fini par émerger sous forme d'îlots. La rade de Santorin n'est autre chose que l'intérieur d'un volcan qui s'est affaissé et a été rempli par les flots. Les falaises de l'île ne sont que cendres et que scories. Il y a peu d'années, on voyait encore à travers la transparence de l'eau les pics sous-marins qui s'exhaussaient chaque année par le refroidissement des déjections volcaniques. On sait comment en 1867 les coulées de lave ont atteint la surface, et quels développemens subits ont pris les phénomènes éruptifs. Devant des faits aussi curieux, celui qui donne carrière à son imagination arrive à prévoir un temps où le volcan comblera de nouveau ce qui est un abîme aujourd'hui, reformera la montagne qui s'est écroulée, et refoulera la mer qui a pris sa place. La naissance du cône du Vésuve n'a donc rien qui puisse surprendre, surtout lorsqu'elle est expliquée par des exemples contemporains et par des accidens semblables arrivés sous nos yeux.

Je disais que ce cône, à mesure qu'il s'est élevé, a restreint l'orifice du volcan. Aujourd'hui en effet le périmètre du cratère est à peine de 600 mètres. Au XVIIe siècle, il avait près de 7 kilomètres de tour. Du moins c'est ce que nous apprend le récit de l'abbé Braccini, qui visita et décrivit le volcan peu de temps avant la grande éruption de 1631. Maintenant au contraire ceux qui descendent dans

le cratère, quand la fumée et les émanations sulfureuses le permettent, ne vont guère plus bas que 40 ou 50 mètres, et se trouvent bientôt arrêtés avant d'atteindre le fond de l'entonnoir.

En 1631, le Vésuve était resté tranquille pendant près d'un siècle et demi depuis l'an 1500. Non-seulement les cendres et les scories s'étaient refroidies, mais la nature avait repris quelques-uns de ses droits, si l'on en croit l'abbé Braccini, qui fit alors cette exploration (1). Il paraît qu'il visita le sommet du cratère, qui semblait complétement éteint, et qui avait 5,000 pas de circonférence sur les flancs. Des broussailles assez épaisses et des halliers avaient poussé çà et là, et servaient de refuge à des sangliers que venaient relancer les chasseurs des environs. Au milieu de la plaine, dans l'intérieur, paissait du bétail. Là s'offrait un passage tortueux par lequel on pouvait descendre au milieu des rochers et des pierres pendant un mille environ; on arrivait alors à une autre plaine plus spacieuse, couverte de cendres, où trois petits étangs étaient disposés en triangle : celui de l'est contenait de l'eau chaude, corrosive et amère, un autre, à l'ouest, de l'eau plus salée que celle de la mer, le troisième de l'eau chaude sans goût particulier.

Il est difficile d'ajouter une foi absolue aux descriptions de l'abbé Braccini. N'était-ce pas lui qui prétendait, quelques mois plus tard, avoir mesuré au quart de cercle la hauteur des pierres enflammées que la montagne lançait pendant l'éruption, et qui donnait je ne sais quel chiffre fantastique qui fait sourire? Sa relation du moins nous fait sentir combien l'aspect et l'état du Vésuve étaient différens de ce qu'ils sont aujourd'hui. Si le Vésuve, après cent trente et un ans de repos, avait déjà cette fécondité, que devait-ce être dans l'antiquité, après tant de siècles pendant lesquels il avait paru absolument éteint!

Il est vrai qu'une question se présente. Pendant cette période de sommeil, que devenait le feu terrestre qui n'avait point d'issue? Que devenaient les vapeurs et les gaz qui se développaient dans le foyer souterrain? Les lois générales qui président même à ce qu'on peut appeler des phénomènes d'exception n'avaient-elles pas leur application? Il faut remarquer d'abord qu'à cette époque l'Etna avait plus de puissance et plus d'activité qu'aujourd'hui. Or l'Etna et le Vésuve paraissent en corrélation, réunis par des conduits souterrains dont Stromboli est l'indice et pour ainsi dire la soupape de sûreté; mais, sans aller si loin du golfe de Naples, à l'extrémité, sur le territoire où Cumes avait été fondée par les Grecs, se manifestaient des phénomènes volcaniques beaucoup plus graves que ceux qui subsistent de nos jours, je veux parler de ces *champs phlé*

(1) *Campi Phlegræi*, page 62.

gréens (champs brûlés) dont les anciens avaient fait l'image ou plutôt l'accès des enfers. Ces lieux, chantés par Virgile et par les poètes latins, avaient frappé trop vivement l'esprit des Grecs avant de les frapper eux-mêmes pour ne pas avoir une importance plus considérable que celle qu'ils ont aujourd'hui. La terreur qu'ils ont inspirée et les fables dont on les a entourés prouvent que les accidens avaient plus de violence. Ainsi le Styx, dont personne ne pouvait boire l'eau, devait dégager une grande quantité d'acide carbonique; l'Achéron, sur les bords duquel erraient les ombres des morts, devait être beaucoup plus désolé que ne l'est le lac Fusaro; le lac Averne tuait les animaux par ses émanations d'hydrogène sulfuré, de même que le lac Agnano les écarte encore.

Les voyageurs considèrent comme un jeu leur promenade aux enfers de Virgile; ils rient de la solfatare, des étuves de Néron, de l'antre de la sibylle et surtout de la grotte du Chien. Ne soyons pas injustes envers les anciens. Il est sûr que les phénomènes avaient plus de gravité et plus de force à une époque où le Vésuve était inactif et n'offrait aucune issue aux feux souterrains. Cette corrélation entre des lieux si voisins est évidente : l'alternative même des manifestations géologiques sur un point et sur l'autre en est la preuve. Je disais plus haut que de l'an 1500 à l'an 1631 le Vésuve n'avait point eu d'éruption. Qu'est-il arrivé pendant cette période dans les champs phlégréens? Dès l'an 1538, on y vit tout à coup surgir une montagne formée de laves, de pierres et de cendres; l'éruption fut si violente que des villages furent engloutis, des personnes tuées, le lac Lucrin comblé en partie, Pouzzoles et Naples remplies de cendres, et au bout de deux jours la montagne avait 134 mètres de hauteur; elle existe encore, c'est le Monte-Nuovo. Au contraire, lorsque le Vésuve reprit son action à peu près régulière, les champs phlégréens rentrèrent dans l'état où on les voit maintenant.

Une autre question se présente à l'esprit. A quelle époque peut avoir eu lieu la grande éruption du Vésuve qui a précédé l'histoire et après laquelle le volcan s'est reposé jusqu'au Ier siècle de l'ère chrétienne? L'examen du sol permet à peine de dire que cela eut lieu à l'époque quaternaire, rien de plus. Les traditions manquent : aucun fait n'était resté gravé dans la mémoire des hommes. Les géologues d'alors étaient singulièrement ignorans, aussi bien Empédocle, qui se jetait dans le cratère de l'Etna pour mieux l'observer, que Pline l'Ancien, qui allait mourir au pied du Vésuve, faute de savoir que le gaz acide carbonique est plus pesant que l'air. La légende des Titans, fils de la Terre, vomissant des feux et lançant des pierres contre le ciel, les dieux répondant par la foudre, Encélade enseveli sous l'Etna, Typhée jetant des flammes par cent bou-

ches, n'attestent que le souvenir idéalisé des accidens dont les Grecs avaient été les témoins : rien ne concerne le Vésuve.

L'archéologie fournit seule quelques points de comparaison ou du moins de lointaines analogies. Je ne parle pas des villes de la Mer-Morte, Sodome, Gomorre, etc., parce que la science n'a pu encore s'assurer si elles ont été englouties dans un cataclysme volcanique, ou si elles ont été détruites par des couches de naphte abondantes dans le pays et subitement embrasées. Quand la relation du voyage du duc de Luynes aura été publiée, nous saurons peut-être quelles conclusions l'examen des lieux a suggérées à ce courageux explorateur, qui unissait tant de méthode à tant de mérite et qui a doté son pays d'une collection vraiment princière. On citera avec moins d'hésitation les découvertes faites sur le Monte-Cavo au mois de février 1817, sur le territoire de Marino et dans le voisinage des ruines d'Albe-la-Longue, ainsi nommée parce qu'elle s'étendait sur le bord du lac. On a trouvé, sous un banc de péperin qu'on exploitait et qui avait environ 60 centimètres d'épaisseur, des tombeaux qui paraissaient appartenir aux temps les plus reculés. Il n'est pas inutile de rappeler quelle est la formation de cette pierre, dite péperin, qui est toute volcanique. C'est un tuf composé de cendres et de petites pierres calcinées qui, après avoir été rejetées par le volcan, ont été entraînées et amalgamées par les torrens de pluie qui accompagnent toute éruption très violente. Le Monte-Cavo, au temps de son activité, a vomi un jour une immense quantité de vapeur d'eau. Cette vapeur, condensée aussitôt par le refroidissement, est retombée autour du cratère sous forme de pluie torrentielle, entraînant cendres et pierres carbonisées, les précipitant dans les parties creuses de la montagne, formant des dépôts qui se sont peu à peu solidifiés, et ont pris la dureté de la pierre. Les petits charbons semés dans ces tufs gris ont paru aux Italiens des grains de poivre, d'où le nom de *peperino*. Le péperin a servi à bâtir Rome sous la république; le *travertin*, qui est formé au contraire par le sédiment des eaux sulfureuses de Tivoli, ne l'a remplacé que plus tard.

Or sous ce banc de péperin, contemporain des dernières éruptions du Monte-Cavo, antérieur par conséquent aux époques historiques qui n'ont connu ce volcan qu'absolument éteint, on a vu reparaître des tombeaux et des restes de constructions qui n'ont été ni explorées avec discernement, ni décrites avec exactitude, car c'étaient des gens du pays qui faisaient ces fouilles par simple spéculation. Dans les tombeaux, on a recueilli des vases de terre noire d'une fabrication assez grossière, qui se rapprochent des poteries primitives de l'Italie. Ce qui frappa le plus, ce fut une urne en forme de cabane ronde avec son toit, ses ais, sa porte, qui s'ouvrait pour

recevoir des ossemens. Le dessin de cette cabane a été publié par le duc de Blacas, qui reconnaissait avec raison l'image des chaumières des premiers habitans du Latium : ils voulaient que leur dernière demeure ressemblât à celle où ils avaient passé leur vie, idée touchante et non sans poésie.

D'autre part, des fibules en bronze découvertes avec ces vases ne permettent pas à notre imagination de remonter jusqu'à l'âge de pierre, et comme la dernière éruption du Monte-Cavo ne peut être assez moderne pour être rapportée à l'âge de bronze, on est tenté de croire que ces tombeaux ont été creusés sous un banc de péperin par les habitans d'Albe-la-Longue. Cette conclusion rencontre aussi quelques difficultés. Des fouilles dans cet endroit et des investigations méthodiques sont donc indispensables pour trancher la question et nous autoriser à croire qu'un cimetière et par conséquent des habitations ont été ensevelis sous les déjections du volcan avant que l'humanité sût fixer ses souvenirs et faire son histoire.

Le troisième fait a une importance décisive, parce qu'il a été scientifiquement constaté. Des hommes de l'âge de pierre ont été ensevelis par un volcan, et vingt siècles peut-être avant Pompéi une petite ville de l'archipel grec avait le même sort. L'île de Santorin et l'île de Thérasia, qui en faisait jadis partie, sont de formation volcanique; tout y est cendre ou scories, la vigne seule pousse sur ce sol, qui produit un vin renommé en Orient; il n'existe ni un ruisseau ni une source : les navires rapportent pleines d'eau les outres de cuir qu'ils ont emportées pleines de vin. Lorsque la compagnie de l'isthme de Suez fit construire Port-Saïd, elle eut besoin de mortiers excellens et envoya chercher dans l'île de Thérasia la pouzzolane nécessaire pour construire le port, les quais, les fondations d'une ville bâtie sur la mer. Pendant plusieurs années, des bâtimens partis d'Égypte vinrent recevoir cette cendre précieuse qu'on précipitait du haut des falaises; les ouvriers enlevaient des couches considérables, mais ils s'arrêtaient toujours à une certaine profondeur, devant des pierres, des blocs de lave et divers débris qui embarrassaient leur travail.

En 1867, l'éruption du volcan rajeuni de Santorin attira tout à coup l'attention de l'Europe. Des savans furent envoyés pour observer les phénomènes; de Paris, on envoya M. Fouqué, disciple et ami de M. Sainte-Claire Deville; d'Athènes, M. Christomannos, professeur de chimie à l'université. Arrivé le premier, M. Christomannos remarqua que les blocs de lave qui arrêtaient les ouvriers étaient disposés dans un certain ordre, et formaient des plans réguliers. Il fit fouiller et trouva des constructions faites de main d'homme. M. Fouqué, qui arriva plus tard, fit faire des fouilles de

son côté (1). Toutes ces recherches aboutirent au même résultat; on trouva des maisons avec des portes, des fenêtres, des murs de séparation. Ces maisons étaient construites en blocs de lave non taillés, ajustés les uns sur les autres, comme les Pélasges ajustaient les blocs de rochers, avec cette différence seulement qu'ils étaient liés avec de la terre végétale, mouillée et pétrie comme un véritable mortier. L'intérieur des maisons et la toiture étaient munis de ce pisé pour écarter l'intempérie des saisons. On reconnut des restes de troncs d'olivier sauvage garnis de leur écorce, quoique consumés par le temps et tombant en poudre : c'étaient les supports de la toiture. Au milieu de certaines chambres, une pierre arrondie servait de base à la poutre qui faisait le centre sur lequel venaient converger les poutres de la toiture circulaire. Enfin, dans une des habitations, un squelette d'homme affaissé sur lui-même attestait la chute du toit qui l'avait écrasé; les os étaient mêlés les uns avec les autres; le crâne, seul reconnaissable, prêtera peut-être à quelques observations nouvelles et intéressantes pour la science ethnologique.

Nous ne ferons que citer les vases en terre cuite, faits au tour (quelques-uns contenant de l'orge), une meule pour broyer le grain, trois poids en lave dont la corrélation est manifeste, car ils pèsent 250, 750 et 3,000 grammes, des os de mouton, et enfin une pointe de lance en silex de 8 centimètres de long, une scie en silex (5 centimètres) d'une grande finesse, divers instrumens en silex ou en pierre obsidienne.

Voilà donc une ville primitive ensevelie tout à coup, en pleine activité, et sans pouvoir se prémunir contre le danger. Les hommes qui l'avaient bâtie avaient déjà des relations commerciales avec des navigateurs qui les visitaient, ainsi que l'attestent des matières que l'île de Théra n'a jamais dû produire, notamment deux anneaux d'or que les marchands phéniciens sans doute avaient échangés avec les denrées que produisait l'île. Le cataclysme volcanique peut être reporté entre l'an 1500 avant Jésus-Christ et l'an 2000. Qui nous dit qu'à cette époque le golfe de Naples n'a pas été le théâtre d'un semblable désastre? Certes cet admirable pays a attiré les hommes aussitôt qu'ils ont fait leur apparition en Italie. Dès l'âge de pierre, ils ont dû se fixer sur ces bords fertiles et sous ce climat enchanteur qui leur épargnait les intempéries et les souffrances. Il n'y a rien de téméraire à affirmer que le pied du Vésuve était habité lorsqu'eut lieu la grande éruption qui a fait effondrer le cratère de la Somma. Dès lors, ce qui s'est passé dans l'île de Théra ou de Thérasia a pu arriver également, à quelques

(1) Voyez le rapport de M. Fouqué dans les *Archives des missions scientifiques*, t. IV de la nouvelle série, p. 223. Voyez aussi, dans la *Revue des Deux Mondes*, l'étude intitulée *une Pompéi antéhistorique*, 15 octobre 1869.

siècles près, en Italie. Des cités primitives, visitées déjà par les Phéniciens, ont pu être ensevelies sous les cendres et sous les laves.

Il est permis d'aller plus loin et de se demander si Pompéi même et Herculanum ne s'élevaient pas jadis sur ces cités condamnées aussitôt à l'oubli. Sous le promontoire de lave trachitique qui supporte l'antique Pompéi, ou sous les fondations volcaniques d'Herculanum, il n'est pas impossible qu'on retrouve un jour ce qu'on a retrouvé à Santorin. Pour moi, je souhaiterais que des puits larges et profonds fussent pratiqués sur divers points de Pompéi : dans la partie du forum qui est sans dalles, hors des murs de la ville, au milieu de l'amphithéâtre, en un mot partout où le sol est libre. Ces puits, après avoir traversé les scories et les déjections les plus anciennes du volcan, atteindraient promptement le sol recouvert par l'éruption antéhistorique. Qui sait quelles découvertes attendent les explorateurs assez convaincus pour tenter cette facile aventure? Qui sait si l'on ne verra pas apparaître, sous la ville romaine dont les voyageurs admirent la conservation miraculeuse, les traces d'une autre ville antérieure de deux mille ans?

Une telle supposition devient moins invraisemblable, si l'on considère d'une part que les villes se succèdent à la même place parce que les hommes y trouvent la satisfaction des mêmes besoins, d'autre part que les phénomènes volcaniques frappent les mêmes lieux, parce que ce sont les points les plus faibles du sol et comme des brèches toujours accessibles. On pourrait comparer un volcan à l'éclat que produit une petite pierre lancée contre une vitre. On observe d'abord un trou, puis un rayonnement en forme d'étoile, c'est-à-dire des fentes divergentes qui partent d'un centre commun. De même le cratère n'est que l'orifice de la blessure faite à l'écorce terrestre. Outre le cratère, il y a des fissures diamétrales qui rayonnent dans divers sens et passent par l'axe du cratère. Chaque tremblement de terre rouvre ces fissures, qui sont de plus en plus faciles à rouvrir; chaque éruption pousse vers ces soupiraux tout préparés les laves incandescentes et surtout les gaz qu'elles dégagent. Il est évident que les villes bâties sur ces fissures inconnues, parce qu'elles sont dans les profondeurs du sol, doivent être sujettes au retour des mêmes accidens. Pompéi, Herculanum, Oplonte, étaient évidemment dans ce cas : de là leurs malheurs répétés. Les huit grandes éruptions de 203, de 471, de 512, de 685, de 983, de 993, de 1030, de 1049, ont toujours menacé ou ruiné les villages qui s'élevaient à la place des cités antiques; cela s'est renouvelé dans les temps modernes. Torre-del-Greco, qui paraît occuper la place d'Oplonte, a été détruite onze fois par des coulées de lave et rebâtie onze fois. En 1794 notamment, Torre-del-Greco a été engloutie sous un courant de laves qui, en six heures, a atteint la

mer, et qui s'étendait sur une largeur de près de 1,000 pieds. Aujourd'hui même, à Pompéi, le temple d'Isis et ses environs, l'intérieur des égouts qu'on n'ose fouiller, sont parfois empestés par des exhalaisons de gaz acide carbonique qui prouvent que les fissures s'entr'ouvrent ou sont prêtes à s'entr'ouvrir à chaque mouvement du Vésuve ou du sol. Dans le journal des fouilles, rédigé par les surveillans, on voit qu'à diverses époques les travaux ont été arrêtés par des émanations méphitiques (*mofeta*), et qu'on n'aurait pu les continuer sans exposer les ouvriers à être asphyxiés. Ces témoignages sont autant de preuves de la persistance des fissures, c'est-à-dire des parties faibles, qui subissent, dans la profondeur de la terre, les premiers assauts du feu terrestre.

Une preuve plus décisive encore, c'est le tremblement de terre qui a renversé Pompéi le 5 février de l'an 63. Ce tremblement de terre, prélude de catastrophes plus terribles, n'avait fait que secouer les autres villes de la Campanie; Naples même, qui avait vu tomber plusieurs maisons, avait conservé tous ses édifices solidement bâtis. Au contraire les villes placées sur les fissures normales qui partaient du centre du Vésuve reçurent toute la violence du choc. Herculanum fut à demi détruite, Pompéi entièrement renversée selon les historiens; des statues furent fendues sur leurs piédestaux; les troupeaux, affolés par la terreur, s'étouffèrent en se pressant les uns contre les autres; les habitans coururent éperdus dans la campagne, et plusieurs restèrent fous. L'émotion fut telle, même à Rome, que le sénat délibéra pour savoir s'il permettrait aux Pompéiens de revenir sur un sol aussi dangereux et de reconstruire leurs maisons. On le permit; plus d'un riche Pompéien s'était déjà défait à bas prix de sa propriété et avait emporté ses meubles et ses objets les plus précieux, fuyant à jamais un pays frappé par la colère des dieux; c'est pourquoi dans certains quartiers de Pompéi nous trouvons deux ou trois maisons reliées les unes aux autres malgré des plans et des niveaux différens; probablement les voisins de ceux qui voulaient quitter la ville avaient profité de ces ventes précipitées et étendu leurs propres demeures ou leurs bureaux, puisqu'ils étaient presque tous des commerçans, en perçant des portes et en se raccordant par des escaliers.

La reconstruction de Pompéi fut rapide, les temples furent rebâtis, plus petits et moins riches qu'ils n'étaient auparavant, celui d'Hercule notamment; le forum fut au contraire agrandi et embelli; les décurions, les duumvirs, les édiles, luttèrent d'activité et de zèle; les statues que leur votèrent leurs concitoyens et les inscriptions qu'on trouve sur les piédestaux en sont l'irrécusable témoignage. Les théâtres n'étaient pas tout à fait achevés, le forum occupait encore les ouvriers, et des blocs étendus sur le sol

attendaient le ciseau; mais les boutiques et les maisons se réparèrent beaucoup plus vite, parce que la légèreté des constructions et la qualité des matériaux s'y prêtaient. Déjà Pompéi avait repris son activité et plus de fraîcheur; de toutes parts les modeleurs en stuc et les peintres décorateurs avaient été appelés; ils ne pouvaient suffire, et la célérité ne s'obtint qu'aux dépens du soin, du luxe et de la beauté. D'ailleurs beaucoup d'habitans avaient été appauvris par la catastrophe et se trouvaient condamnés à l'économie; les pauvres et les affranchis, qui avaient été forcés de refaire leurs boutiques, avaient fait rajuster, sans égard à la forme ni à la couleur, les débris de marbre qu'ils avaient pu recueillir.

Le vrai malheur pour les modernes, c'est que la véritable ville de Pompéi, la ville antique, vénérable, pleine d'enseignemens, construite à diverses époques, avec son histoire, sa transformation, ses variétés de style, a disparu dans cette reconstruction. Tout a été rajeuni, c'est-à-dire ramené à un modèle uniforme, qui est le goût du temps. Combien il eût été préférable que l'éruption du Vésuve eût été avancée de quelques années, et que Pompéi, au lieu d'être ensevelie l'an 79 de l'ère chrétienne, sous Titus, eût été ensevelie avant le tremblement de terre, l'an 63, sous Néron! La ville des anciens âges reparaîtrait aujourd'hui; nous la verrions sortir du sol avec son caractère national, ou même avec ses caractères divers: ici se ferait sentir l'influence grecque, là persisterait la vieille tradition osque, plus loin se trahiraient les mœurs campaniennes, tandis que les monumens et les maisons refaits après l'an 63, sous l'empire, portent le cachet de l'an 63 et de l'empire : tout est inspiré par le même temps, et au milieu de cette relative stérilité on ne peut guère se flatter d'avoir sous les yeux autre chose qu'un municipe latin du Ier siècle. L'intérêt est grand assurément, et il y a longtemps que l'Europe reconnaissante s'est écriée : « le Vésuve n'a pas détruit Pompéi, il l'a conservée; » mais combien le miracle eût été plus complet et l'archéologie plus satisfaite, si le Vésuve eût englouti la ville seize ans plus tôt, au lieu de la renverser simplement! Ce vœu n'est pas exempt de férocité, mais je ne puis m'empêcher de regretter les curieux monumens du passé, les inscriptions osques, les temples grecs, les peintures étrusques, les maisons de la fin de la république, les théâtres avec leurs particularités propres à l'ancienne Campanie, les statues archaïques, les tombeaux des siècles primitifs, toutes ces beautés inconnues qui se seraient retrouvées enfouies sous les cendres et protégées par les cendres. En vérité, la vraie destruction de Pompéi avait eu lieu l'an 63, et la ville qui s'est relevée à sa place pour périr à son tour n'était déjà qu'une ville de la décadence, décorée par un art qui était lui-même en décadence.

BEULÉ.

LA

PRINCESSE TARAKANOV

Tout le monde a pu voir à l'exposition universelle de Paris, en 1867, dans un des salons réservés aux artistes étrangers, un tableau qui arrêtait les regards par certaines qualités d'exécution, mais surtout par l'horreur du sujet, qu'il est impossible d'oublier. Dans un cachot éclairé d'une lumière glauque pareille à la lueur du rayon qui joue au fond d'un fleuve, l'eau se précipite par un large soupirail comme par la vanne d'une écluse; elle est sur le point de recouvrir complétement une misérable couchette sur laquelle une femme en haillons est debout. Cette femme, jeune encore et qui conserve sous ses vêtemens sordides, malgré la longue souffrance dont son visage porte l'empreinte, un air de noblesse et des traits d'une rare beauté, se dresse avec épouvante, collée à la muraille, le cou plié en avant par la voûte surbaissée du cachot, les mains crispées, les yeux agrandis par la terreur. Elle regarde monter de minute en minute la mort inévitable; quelques instans encore, et la prison sera devenue un tombeau. Ce tableau, exposé pour la première fois en 1864 à Saint-Pétersbourg, où il avait fait grand bruit, portait la signature d'un peintre russe estimé, M. Flavitzky, mort avant d'avoir pu jouir de son succès en France.

La scène que le peintre a voulu représenter est la mort de la princesse Tarakanov, fille de l'impératrice Élisabeth Pétrovna. Selon la légende, cette princesse avait été à l'âge de dix ans à peine secrètement enlevée par le prince polonais Casimir Radzivil, l'illustre adversaire des Czartoryski. Il l'avait emmenée en Italie dans l'espoir qu'elle pourrait un jour servir à ses desseins; sous sa direction, elle avait tenté, par diverses intrigues à Rome et ailleurs, de se faire reconnaître comme légitime héritière de la couronne de Russie. Le comte Alexis Orlof étant parvenu à s'emparer de sa personne,

l'impératrice Catherine II l'avait tenue enfermée au château de Schlusselbourg, à l'embouchure du lac Ladoga, dans une chambre souterraine que son époux, Pierre III, avait fait construire avec l'intention de l'y enfermer elle-même, projet qu'il était à la veille d'exécuter lorsqu'elle le prévint, on sait de quelle manière, en se débarrassant de lui. L'infortunée princesse languissait depuis deux années dans cette prison lors de la grande inondation de 1777, où elle trouva la mort. La Néva, grossie par les flots de la Baltique, que le vent du sud-ouest faisait refluer dans le fleuve, s'éleva de 10 pieds au-dessus de son niveau ordinaire, et ses eaux envahirent toute la partie inférieure de la forteresse.

Telle est la version généralement accréditée depuis près d'un siècle dans l'opinion publique et acceptée sans contradiction par la plupart des historiens. On la lit tout au long dans l'*Histoire de Catherine II*, publiée en 1798 par J. Castéra, on la trouve aussi répétée et amplifiée dans un ouvrage allemand intitulé *les Favoris russes*, par Helbig; elle a passé de là dans les histoires de Russie et les biographies. Quoiqu'elle eût inspiré dès le début certains doutes à quelques esprits plus attentifs, elle subsistait néanmoins, grâce à l'obscurité qui enveloppait jusque dans les dernières années cet incident du règne de Catherine II, et qui laissait un libre champ aux fictions des romanciers comme à l'imagination peut-être plus féconde encore de la foule.

Ce récit n'offrait d'ailleurs à première vue rien d'invraisemblable. On sait que l'impératrice Élisabeth Pétrovna, fille de Pierre le Grand et de la belle servante livonienne, n'était pas plus réglée dans ses mœurs que ne l'avait été sa mère, Catherine Ire. Elle associait à une dévotion outrée tous les excès du dévergondage. Pour chasser les terreurs dont elle était obsédée, elle avait recours non-seulement à l'ivresse du plaisir en changeant d'amant presque chaque nuit, mais encore à l'ivresse du vin. Elle s'efforçait ensuite de réparer ses fautes par mille pratiques extravagantes, et s'abandonnait sans réserve aux superstitions les plus puériles. Elle ne s'était pas mariée de peur de se donner un maître ou du moins un surveillant incommode. A peine assise sur le trône, où elle avait été portée par une révolution, elle s'était empressée de récompenser, en les comblant de dignités et d'argent, ceux qui l'avaient aidée à renverser la régente Anne. Elle avait pris publiquement pour amant un grenadier des gardes, Alexis-Grégorievitch Rasumovski. Dans la première fureur de sa passion, elle l'avait fait en quelques semaines chambellan, chevalier de l'ordre de Saint-André, grand-veneur et comte; puis elle lui avait donné le magnifique château d'Anitzkoi, qui, par une suite de circonstances bizarres, rendu plus tard au do-

maine de la couronne, servit une seconde fois, sous Catherine II, à récompenser dans la personne de Potemkin des services du même genre.

Le bruit courait que Rasumovski avait fini par décider Élisabeth à lui accorder secrètement sa main. Dans tous les cas, il passait pour certain qu'elle en avait eu plusieurs enfans, la plupart disaient deux fils et une fille, auxquels on avait donné le titre de princes et princesse de Tarakanov. L'un des fils, confiné dès son enfance dans un couvent à Perejaslav-Salesski, n'avait pas tardé à y mourir. L'autre vivait encore en 1800; il s'adonnait à l'étude de la chimie, que lui enseignait un professeur allemand, et il fut tué en faisant une expérience. Quant à la fille, placée toute petite dans un couvent de Moscou, on ignorait ce qu'elle était devenue. De là des conjectures qui, se mêlant à l'histoire vaguement connue de l'arrestation, du procès secret et de la mort mystérieuse d'une femme dont les intrigues avaient pendant plusieurs mois préoccupé l'impératrice Catherine II, donnèrent peu à peu naissance au roman qui n'a cessé de passer de livre en livre jusqu'à nos jours.

L'empereur Alexandre II eut, il y a quelques années, la fantaisie de connaître la vérité sur cette affaire; il fit examiner par une commission le volumineux dossier relatif à la prétendue fille d'Élisabeth Pétrovna, conservé aux archives de Saint-Pétersbourg. A la suite de cet examen, un rapport lui fut adressé. On ne jugea pas à propos de le publier; mais l'existence de ce mémoire ne resta pas inconnue, et remit en discussion l'histoire toujours obscure de la princesse Tarakanov. Les journaux s'en occupèrent; enfin un recueil mensuel publié par l'université de Moscou donna en 1867 un extrait assez complet du mémoire officiel, qui jette quelque lumière sur cet étrange épisode, sans dissiper néanmoins toutes les incertitudes. Si les faits ne répondent pas entièrement aux traditions que nous venons de rappeler, si l'histoire a un autre dénoûment, elle ne perd rien de ce qu'elle avait de romanesque, et la catastrophe n'est pas moins tragique.

En ajoutant un nom de plus à la série déjà longue en Russie des faux prétendans, cette histoire offre un nouvel et curieux exemple du nombre de gens qui peuvent s'associer par calcul ou se prêter de bonne foi à une intrigue hardiment soutenue, et du succès que peut obtenir, même en un siècle de pleine lumière comme le XVIIIe, une fable bien ourdie. Elle permet de suivre pas à pas le progrès de la fiction dans l'esprit qui l'a conçue, et révèle un caractère qui n'a certainement rien de vulgaire. Les prétendans ont été pour la plupart des hommes; ils se sont présentés les armes à la main, et ont entraîné les esprits par l'ascendant qu'exercent naturellement

sur la foule l'énergie et la bravoure. Il s'agit ici d'une femme qui n'a pas moins de hardiesse, mais qui se cherche des partisans dans les classes cultivées et par de tout autres moyens. Elle remplace la bravoure militaire par les séductions de sa personne, par l'aplomb et la ruse, par une abondance d'expédiens, une souplesse et une fécondité dans l'invention vraiment inépuisables.

I.

Au mois d'octobre 1772, trois étrangers, suivis d'un nombreux domestique, arrivèrent à Paris et s'établirent dans un élégant hôtel de l'île Saint-Louis. C'était une jeune femme de vingt-cinq ans au plus, qui se faisait appeler Aly Émettée, princesse de Voldomir, un jeune homme d'assez bonne tournure, le baron Embs, qui se disait son parent, quoiqu'il n'eût avec elle aucune ressemblance, et un homme d'un certain âge qu'on nommait le baron de Schenk. Ce dernier, tout en gardant avec la dame les manières les plus respectueuses, semblait lui servir de protecteur ou de conseil et avait l'intendance de la maison; c'est à lui que les fournisseurs et les domestiques avaient affaire. La jeune femme, blonde, un peu maigre, était jolie; elle avait les traits réguliers et de la plus rare distinction. Sa figure frappait au premier abord par une singularité dont on ne se rendait pas compte; mais on s'apercevait en l'observant de plus près que les deux yeux, d'ailleurs parfaitement beaux, n'étaient pas de la même couleur, ce qui donnait à son regard quelque chose de perçant et une étrange puissance de fascination. Elle avait de l'esprit et des connaissances, parlait couramment plusieurs langues, chantait à ravir en s'accompagnant du clavecin; de plus, beaucoup de grâce avec un air étonnamment sérieux et parfois un sourire froid qui trahissait une âme peu facile à émouvoir. On sut bientôt qu'elle était née en Circassie; on la disait la nièce et l'héritière d'un Persan prodigieusement riche.

Ces étrangers tenaient un assez grand état de maison; ils avaient un équipage, faisaient de la dépense, donnaient à souper. Aussi ne tardèrent-ils pas à recevoir une société nombreuse, où les femmes manquaient à la vérité, mais où dominaient les étrangers venus de toutes parts à Paris pour y chercher les amusemens dont la capitale de la France était le foyer et y apprendre l'élégance dont elle était l'école. Au rang des plus assidus était le comte Casimir Oginski, hetman de Lithuanie, un des chefs de la nation polonaise, patriote illustre, arrivé depuis quelques semaines en France pour y solliciter le cabinet de Versailles en faveur de sa patrie; c'était un homme spirituel, grand amateur des arts, qui maniait lui-même assez bien

le crayon et le pinceau, et qui jouait supérieurement de la harpe, c'est à lui qu'on attribue l'invention des pédales pour cet instrument. Un autre était le comte Rochefort-Velcourt, d'une famille française établie en Allemagne depuis la révocation de l'édit de Nantes, converti au catholicisme, grand-maréchal du prince de Styrum-Limbourg. Il se rencontrait parmi les habitués des gens de moindre acabit, entre autres un M. de Marine, personnage assez équivoque, espèce de vieux beau sur le retour qui cachait son âge avec le plus grand soin, mais homme nécessaire, car il n'y en avait pas de plus constamment gai ni de mieux informé des chroniques de la galanterie. On y voyait encore un M. Mackay, ancien commis du célèbre banquier Delaborde, et un M. Poncet, gros marchand de la rue Saint-Denis, tous deux également bien fournis d'argent et de vanité. Ce n'est pas précisément pour leur esprit qu'ils étaient reçus dans la maison; mais au bout d'un mois ils avaient avancé d'assez fortes sommes à la princesse. Les deux barons, en leur faisant l'honneur de les prendre pour trésoriers, les ménageaient fort, et M. de Schenk les éblouissait par la description des trésors que la princesse Aly était appelée à recueillir bientôt en Perse.

Il était impossible que l'amour n'eût pas son rôle dans une société dont une femme belle et jeune était le centre. Oginski lui faisait une cour empressée, et il avait avec elle un commerce continuel de billets galans. Le comte Rochefort-Velcourt, qu'on disait assez mal dans ses affaires et qu'un beau mariage eût remis à flot, était un prétendant plus sérieux. Il s'était mis en tête de l'épouser. Elle lui répondait en riant, sans toutefois le décourager.

Un matin Embs, qui avait souscrit plusieurs lettres de change, fut arrêté. On apprit alors que le prétendu baron s'appelait Vantoers et qu'il était fils d'un riche fabricant de toile de Gand, en Belgique, lequel l'avait chassé de la maison paternelle à la suite de je ne sais quelles équipées. La surprise fut grande à cette fâcheuse nouvelle parmi les amis de la princesse. Mackay et Poncet avaient des raisons toutes particulières de s'étonner; ils prirent peur, et, en gens accoutumés par profession à ne jamais négliger longtemps le côté positif des choses, ils réclamèrent avec une insistance polie le remboursement de leurs avances. Le baron de Schenk, d'un sang-froid philosophique qui ne se démentait jamais, surtout dans les grandes occasions, les assura que ce malentendu allait bientôt s'éclaircir. Pour les apaiser et tirer de prison le parent de la princesse, il obtint de M. de Marine, toujours prêt à ce genre de services, qu'il prêtât sa signature. On voulut bien s'en contenter, et les réceptions continuèrent; mais Poncet et Mackay s'étant présentés un soir chez la princesse, on leur répondit qu'elle avait congédié

ses gens à l'improviste, vendu ses chevaux, et qu'elle était partie pour l'Allemagne avec les deux barons et un seul domestique. Elle débarquait en effet quelques jours après à Francfort, où Marine et Rochefort l'avaient devancée, et s'établissait dans le premier hôtel de la ville. Mackay les suivait de près : une semaine ne s'était pas écoulée que Vantoers était arrêté de nouveau à la requête du résident de France, et M. de Marine sérieusement menacé. L'hôtelier, effrayé de cet esclandre et peu jaloux d'héberger tant de monde à ses dépens, mettait à la porte cette compagnie d'aventuriers, sans se soucier des plaintes que la dame allait, disait-elle, adresser aux représentans de la Russie à Vienne et à Berlin, ni prêter l'oreille aux raisonnemens du flegmatique intendant. La brillante princesse et ses amis allaient se trouver dans la situation la plus triste, lorsqu'un sauveur inattendu survint pour conjurer la catastrophe.

Philippe-Ferdinand, prince régnant de Limbourg, seigneur de Styrum, comte d'Oberstein, possesseur de plusieurs fiefs en Lorraine et ailleurs, n'en était pas plus riche malgré tous ces titres. Il avait hérité de la couronne à la place de son frère aîné, mort des suites d'un accident de chasse. Il descendait des comtes de Schauenbourg, et élevait en cette qualité des prétentions fort contestées aux duchés de Slesvig et de Holstein; il était depuis quinze ans en négociation à ce sujet avec les cours de Saint-Pétersbourg et de Copenhague. Il soutenait en outre un procès des plus embrouillés contre le roi de Prusse. Comme la plupart des principicules allemands, il avait une cour soumise à une étiquette rigide, mais pas de courtisans; il avait un chargé d'affaires à Paris et un autre à Vienne; il tenait sur pied une armée de je ne sais combien d'hommes, dont il formait à lui seul tout l'état-major, car il était obligé de faire sur sa cour, sur ses représentans à l'étranger, sur son armée, de grandes économies, qu'il compensait du reste par la libéralité avec laquelle il distribuait les ordres dont il était le fondateur.

Dans sa principauté de deux lieues d'étendue dans tous les sens, il affectait les allures d'un souverain. Quoique catholique et même dévot jusqu'à la bigoterie, il craignait peu de scandaliser ses sujets, et il avait eu publiquement plusieurs favorites à l'imitation du roi Louis XV. Ignorant et crédule, il se piquait d'esprit, ce qui ajoutait quelques degrés de plus à sa sottise. Il apprit l'embarras dans lequel se trouvait la femme que son grand-maréchal du palais, Rochefort-Velcourt, voulait épouser; ce récit piqua sa curiosité, et il se rendit à Francfort pour la voir. Elle s'apprêtait à quitter l'hôtel lorsque le prince de Limbourg se présenta. Sa beauté, l'air de majesté qui lui était naturel, son éloquence, firent sur lui la plus vive impression; elle laissa tomber, comme en passant, quelques mots sur sa

naissance. De plus aguerris que le prince de Limbourg eussent été pris à la séduction de ses savans sourires. Il n'y résista pas, et sortit de chez elle ravi ou plutôt entièrement subjugué. Il paya une partie de ses dettes, offrit des garanties à Mackay et à Poncet, et pria la princesse de s'établir, jusqu'à l'arrivée des sommes qu'elle attendait de Perse, dans un de ses châteaux. Il laissa toutefois Vantoers en prison, et la princesse ne s'inquiéta pas plus que Rochefort-Velcourt de lui rendre la liberté. Le prince ne tarda pas à combler la dame des témoignages de la galanterie la plus empressée, à lui prodiguer les cadeaux, tellement que le grand-maréchal, alarmé par ces tendres démonstrations envers la femme qu'il voulait épouser, les prit bientôt assez mal, et eut l'imprudence de le laisser voir. Le prince se targuait d'avoir en tout des façons royales, il se souvint à propos de la manière dont Louis XIV, en semblable occurrence, avait traité M. de Montespan; il en usa de même avec Rochefort-Velcourt, et le fit enfermer comme prisonnier d'état.

La princesse s'était installée à Neusess, un des châteaux du prince, en compagnie du baron de Schenk, dépositaire de ses archives, c'est-à-dire de quelques papiers au moyen desquels il la tenait à sa merci. Le château de Neusess, presque toujours inhabité, se trouvait dans un grand état de délabrement; mais le prince, ne pouvant se dissimuler que ce logis laissât fort à désirer, y avait placé quelques-uns de ses soldats, en général peu occupés, pour présenter les armes à la princesse toutes les fois qu'elle sortait, ce qui devait réparer, selon lui, l'insuffisance de l'ameublement. Il faisait à Neusess de fréquentes visites et donnait à la princesse les signes d'un attachement de plus en plus vif, qu'elle savait à la fois flatter et contenir adroitement dans les limites du respect. Le prince avait pour chargé d'affaires à Vienne un certain Hornstein, prélat catholique, profond théologien, fort dévot et grand faiseur de conversions, qui était en même temps ministre de l'électeur de Trèves. Hornstein ayant fait un voyage à Limbourg, le prince, qui le traitait sur le pied de l'amitié, le conduisit à Neusess. La belle Circassienne devina notre homme, et, le prenant par l'amour-propre, elle n'eut pas de peine à le charmer. Elle le supplia d'avoir pitié de son inexpérience, de veiller sur sa jeunesse si éprouvée, d'être son mentor comme il était celui du prince, et d'avoir pour agréable qu'elle ne se conduisît que par ses conseils. Elle lui parla, mais avec modestie, des grandes richesses dont elle devait hériter, et le chargea de lui acheter une propriété en Allemagne, parce qu'elle ne voulait plus quitter sans espoir de retour un pays auquel son cœur tenait désormais par tant de liens. Cette fortune colossale était loin de nuire au prestige qu'elle exerçait sur tout le monde et sur le prince en particulier.

Celui-ci était fort endetté; les largesses qu'il venait de faire, le surcroît de dépenses qu'il était obligé de s'imposer, mettaient le comble à ses embarras. Sur la recommandation de la princesse, M. de Marine était parti pour Paris chargé par le prince de négocier avec le gouvernement français la cession des fiefs qu'il possédait en Lorraine; mais l'affaire n'avançait pas. Le comté d'Oberstein, dans la délicieuse vallée de la Nahe, le joyau des propriétés du prince, était si obéré que celui-ci n'en touchait plus les revenus depuis nombre d'années, et c'était là le plus grand de ses chagrins. La princesse, avec un tact exquis, lui insinuait qu'elle pourrait mettre bientôt à sa disposition les sommes nécessaires pour le dégager, et elle priait Hornstein, devenu son protecteur, d'intercéder pour que le prince voulût bien ne pas repousser ces offres.

Elle prenait de jour en jour plus d'empire sur le prince, elle voyait que les espérances dont elle se plaisait à l'amuser riaient à son cœur; il ne lui avait pas été difficile de s'apercevoir que l'amour et l'intérêt, attisés l'un par l'autre, avaient déjà fait naître en lui la pensée de l'épouser. Pourquoi donc ne se déclarait-il pas? Les semaines s'écoulaient, les visites se succédaient l'une à l'autre sans que le mot si longtemps attendu vînt sur ses lèvres. Un jour, il la trouva les yeux rougis par les larmes, souffrante, accablée sous le poids d'une morne tristesse. A son inquiète sollicitude, à ses pressantes questions sur la cause du chagrin auquel il la voyait en proie, elle répondit enfin qu'une lettre du grand-chancelier de Russie, le prince Galitzin, son tuteur, venait de l'informer que son oncle la rappelait sans retard en Perse pour la marier. Aussitôt le prince, avec un emportement de passion qu'il n'avait pas montré jusque-là, lui déclara qu'il ne la laisserait pas partir, qu'il l'aimait et qu'il la priait de lui accorder sa main. Elle touchait à son but. Elle feignit toutefois de paraître surprise autant qu'heureuse, et demanda pour répondre un délai de quelques jours. Elle avait besoin de consulter son tuteur. Bientôt en effet elle eut la joie d'annoncer au prince que le grand-chancelier de Russie prenait sur lui d'autoriser cette union et d'obtenir que son oncle ne s'y opposât point; mais en même temps Hornstein, alors absent, écrivait au prince de Limbourg, et lui faisait comprendre à elle-même qu'il était nécessaire qu'elle fournît avant ce mariage des documens certains sur sa naissance. Loin d'être déconcertée par une pareille exigence, elle la trouva toute naturelle, et, en attendant les renseignemens que les gazettes russes ne tarderaient pas à publier, elle entrait dans de nouveaux détails sur son histoire. Elle était *dame d'Azof* sous la suzeraineté de l'impératrice de Russie et unique héritière de la maison de Voldomir. Elle appartenait à l'église grecque orthodoxe; deve-

nue orpheline à l'âge de quatre ans et conduite à la cour du shah de Perse, son oncle, celui-ci l'avait envoyée en Europe pour la soustraire aux troubles qui agitaient le pays. Les biens de sa famille avaient été séquestrés en 1749 pour vingt années. Ce temps était révolu, elle n'avait plus pour entrer en possession qu'à obtenir l'agrément de l'impératrice, à quoi son tuteur, le grand-chancelier, s'employait activement. La fable se développait au gré des circonstances avec un succès qui ne se démentait pas.

Depuis qu'elle se croyait sûre d'épouser le prince, la dame d'Azof s'était départie de ses rigueurs pour lui, peut-être avec l'espérance de l'enchaîner plus étroitement, et ce calcul, qui eût pu être une imprudence et la perdre, avait pleinement réussi. Le prince n'avait pas tardé à mettre son ami Hornstein dans la confidence de son bonheur, et le rigide mentor, tout dévot qu'il fût, avait montré pour la faiblesse de ses élèves une indulgence plus que paternelle. Il voyait surtout dans la princesse une belle conversion à opérer, une brillante conquête à faire pour l'église. D'ailleurs le prince multipliait les fêtes, prolongeait ses séjours à Neusess, affectait de se montrer partout en public avec la Circassienne, en un mot il affichait royalement son triomphe, comme s'il eût voulu prendre tout le pays à témoin de l'engagement qu'il avait contracté. Malgré ces démonstrations, qu'elle pouvait prendre jusqu'à un certain point pour des sûretés, la princesse ne laissait pas de ressentir une impatience d'autant plus grande que les papiers exigés pour le mariage ne devaient jamais arriver. Elle avait des périls à craindre de plus d'un côté. Vantoers, toujours en prison à Francfort, se plaignait qu'on l'oubliât et menaçait de parler. Mackay et Poncet perdaient patience en dépit des promesses du prince. Pour les apaiser, on les décorait tant qu'ils voulaient; mais on savait qu'ils ne s'en livraient pas moins sur leurs débiteurs à des recherches qui pouvaient en apprendre un jour plus que la dame d'Azof ne désirait qu'on en sût. Aussi usait-elle des ressources les plus variées pour précipiter la conclusion. Quelquefois elle manifestait des scrupules religieux, elle se montrait alarmée du scandale de cette union coupable; il lui était pénible de supporter une situation indigne de son nom, de sa naissance, de sa famille, et elle paraissait résolue, quoi qu'il lui en coûtât, à y mettre un terme. D'autres fois elle essayait sur le prince du ressort de la jalousie. Elle n'avait pas cessé d'être en correspondance avec Oginski; cette correspondance devenait plus active, et la dame ne cachait pas au prince que le magnat avait eu autrefois pour elle une grande passion. Elle jouait aussi elle-même la jalousie; elle savait qu'on voulait marier le prince et ne prétendait pas être un obstacle à son bonheur; elle parlait d'une sépara-

tion immédiate, définitive, ou du moins elle voulait s'éloigner pour quelques mois afin de lui donner le temps de consulter son cœur. Le prince s'irritait de ces soupçons injustes; il les repoussait en s'abandonnant tour à tour, comme un enfant, aux protestations les plus ardentes et aux plus folles colères. Les accès de profond désespoir qui succédaient à ces colères donnaient à la princesse la mesure de l'empire qu'elle exerçait sur cette faible nature, mais ne la rassuraient point, tant que son mariage dépendrait d'une condition qu'elle ne pouvait remplir, et dont il lui importait par-dessus tout d'être dispensée. Elle recourait alors aux tentations de l'intérêt. L'impératrice de Russie ne pouvait se refuser à reconnaître ses droits incontestables et à la mettre bientôt en possession de la principauté de Voldomir; la seule chose à craindre était que, tant que durerait la guerre avec la Turquie, elle ne pût s'occuper de cette affaire, et combien de temps la paix se ferait-elle attendre? Elle savait bien qu'une circonstance accélérerait infailliblement la décision, — elle voulait dire son mariage avec le prince, — mais il n'était pas de sa dignité de la provoquer, ni même d'y consentir jusqu'à ce que sa situation fût ce qu'elle devait être un jour. Elle annonçait le projet de se rendre à Saint-Pétersbourg, où sa présence préviendrait au moins l'impératrice en sa faveur; avant de partir, elle voulait assurer au prince la disposition d'une partie de sa fortune, et elle lui présentait une lettre de change toute préparée sur un banquier imaginaire. La seule idée de cet éloignement momentané le désolait, son cœur ne tenait pas contre un tel excès de dévoûment; il n'était alors extravagances auxquelles il ne se livrât, il se déclarait décidé à rompre avec le monde, il parlait d'entrer en profession, si elle s'éloignait, ne fût-ce que pour peu de temps. Il souscrivait d'avance à tout ce qu'elle voudrait, pourvu qu'elle obtînt l'assentiment de son ami Hornstein. Il demandait seulement que, pour être plus complétement à lui et pour qu'il n'existât plus entre eux l'ombre d'une séparation possible, elle se fît catholique.

Cette concession coûtait fort peu à sa conscience, et sans doute elle se réservait d'y consentir aussitôt qu'elle ne verrait plus d'autre obstacle à son mariage avec le prince que la différence de religion. Lorsque Hornstein venait à Neusess, elle ne se refusait jamais aux longues conversations théologiques qu'il aimait à provoquer, et dont il remportait invariablement tout l'honneur. Toutefois elle avait au plus haut degré l'art de ménager ses ressources : le changement de religion en était une dont elle ne voulait pas user sans être parfaitement sûre d'en recueillir le fruit, et elle continuait d'opposer aux instances du prince des scrupules qui allaient peu à peu s'affaiblissant. L'opinion du pays, émue de cette liaison publique, commen-

çait à s'exprimer en termes plus hardis sur le compte de la dame d'Azof. Dès la première visite que le prince lui avait faite à Francfort avec son grand-maréchal, on avait essayé de le mettre en garde contre cette personne suspecte. Hornstein avait recueilli de son côté plus d'un indice inquiétant, et il avait fidèlement transmis au prince ce qu'il apprenait. Celui-ci avait longtemps dédaigné tout cela; mais aujourd'hui, accablé de dettes, sans argent et sans crédit, il allait bientôt se trouver dans un état de détresse dont l'approche ouvrait insensiblement son cœur à la défiance. Cependant il résistait encore; un jour, à la chasse, un piqueur qu'il honorait de ses bonnes grâces ayant cru lui faire sa cour en parlant avec indignation des médisances qui couraient sur le compte de la princesse, pour toute réponse il l'avait frappé avec la crosse de son fusil. Ce propos n'en avait pas moins fait impression sur son esprit. Enfin il lui arriva de Francfort une lettre dans laquelle on lui peignait la princesse sous les plus fâcheuses couleurs; on parlait des aventures qu'elle avait eues et des dupes qu'elle avait faites à Berlin, à Londres, à Paris. Ce fut le dernier coup. Il courut à Neusess; sans demander et sans attendre aucune explication, il se mit à l'accabler des reproches les plus vifs, auxquels il mêlait d'une façon bizarre mille protestations. Elle l'écouta jusqu'au bout avec une tranquillité méprisante; puis elle répondit qu'elle avait toujours dû s'attendre à pareil traitement de la part d'un homme aussi facile à tromper, le jouet de ses faux amis, misérablement esclave de l'opinion des ignorans, et d'une voix attendrie par l'émotion elle ajouta qu'elle avait pitié de sa faiblesse, que pour elle, à jamais perdue, puisqu'elle ne tarderait pas à être mère, sûre de se voir repoussée par les siens et sans espoir de recouvrer les biens de sa famille, elle acceptait la pauvreté et n'éprouvait qu'un regret, c'est que l'abandon du prince la mît dans l'impossibilité d'acquitter, en l'enrichissant, la dette qu'elle avait contractée. La révélation inattendue de cette grossesse, qui était d'ailleurs une fiction, avait suffi pour jeter le prince dans un trouble extrême. A peine eut-elle fini qu'il s'empressa de confesser sa crédulité et d'implorer son pardon. — Elle savait bien qu'il l'aimait et qu'il l'aimerait toujours, fût-elle pauvre, sans naissance, coupable même; pourquoi l'avait-elle trompé?

— Et qui vous dit que je vous trompe? Voilà cinq mois que je laisse cruellement languir le baron Embs dans la prison de Francfort, n'est-il pas juste qu'il m'accuse pour se venger? Vous étonnerez-vous de la haine publique qui me poursuit, et que ma honte autorise?

C'était la première fois qu'elle parlait du baron Embs, et sans doute elle ne se souciait guère qu'il fût mis en liberté.

— D'ailleurs, reprit-elle après un instant de silence, sachez-le, je suis la victime du sort depuis ma naissance. Que serais-je devenue, que deviendrais-je encore, délaissée de tous, au milieu d'un monde ennemi où le destin m'a jetée sans défense, si je ne m'étais armée contre les chances de la vie de courage et d'audace? Vous me demandez la vérité. Vous ne la croiriez pas, si je vous la disais tout entière. Qu'est-ce que la vérité? Qu'est-ce que le mensonge? Dans l'étrange comédie que nous sommes condamnés à jouer et où nous ne choisissons pas notre rôle, dites-moi si vous êtes capable de distinguer les masques des visages? Chacun s'abuse et abuse les autres. Tous mentent, mais les uns mentent sans suite et se perdent, les autres entendent dominer l'avenir; ils mentent, si vous voulez, mais avec système, et c'est parmi ceux-ci que je veux être. Condamnez-moi, faites-moi, si vous l'osez, un crime de vous aimer et de vouloir, en me sauvant, vous sauver vous-même avec moi.

Cet aveu, qu'on pourrait prendre pour une témérité inexplicable, était dans sa pensée profondément calculé. Il ne lui suffisait plus d'avoir le prince à ses pieds et d'être la maîtresse absolue de ses volontés; elle prétendait écarter toute crainte pour l'avenir, et l'asservir plus complétement encore en se faisant de lui un complice sans l'initier à ses projets et sans lui révéler la vérité sur sa naissance, que probablement elle ignorait elle-même. Elle ne s'était pas trompée; il paraissait maintenant ensorcelé. Dans ses lettres, il parlait avec épouvante du *système*, mais il s'y prêtait sans résistance; bien plus, il aidait la princesse à étayer l'édifice d'inventions qu'elle avait élevé; il conspirait avec elle contre son ami Hornstein, il lui apprenait à le tenir par la cupidité, et il lui en fournissait les moyens. Au contraire, à mesure que le prince lui appartenait davantage, elle semblait le traiter avec une indifférence plus marquée. Était-elle arrivée à ne sentir que du mépris pour une proie trop facile? Le prince, entièrement ruiné par la perte de son procès contre le roi de Prusse, ne lui paraissait-il plus un parti assez brillant? L'inégalité de son humeur, cette passion grondeuse sujette à des accès de révolte qu'il fallait sans cesse comprimer, commençaient-elles à la fatiguer, ou bien enfin nourrissait-elle maintenant d'autres pensées? Le fait est qu'elle ne parlait plus de mariage, et semblait prendre sans regret son parti d'un ajournement indéfini.

On était à la fin de 1773. La princesse venait de s'établir au château d'Oberstein. Vers cette époque, de nouveaux bruits se répandirent tout à coup à son sujet. Ce n'était plus une aventurière, les titres qu'elle portait lui appartenaient réellement, et lui avaient été donnés pour cacher le secret de sa naissance; elle n'était autre que la princesse Tarakanov, fille de l'impératrice Élisabeth de Russie.

Placée dans un couvent où l'on avait tenté de l'empoisonner, envoyée plus tard en Sibérie, elle avait été sauvée de l'exil par la pitié de ses gardiens et emmenée à la cour de Perse; puis elle avait quitté cette cour à la suite de troubles survenus dans le pays. Ce récit, accompagné de détails singulièrement précis, provoquait un retour d'opinion favorable à la princesse. Le prince de Limbourg y ajoutait une foi entière, il n'y a pas lieu de s'en étonner; mais il n'était pas le seul : étant allé passer les fêtes de Noël chez sa sœur, la comtesse de Hohenlohe-Bartenstein, il écrivait à la princesse que tout le monde autour de lui la croyait en effet fille d'Élisabeth et de Rasumovski; il l'encourageait à ne point douter de l'avenir, et ce qui prouve à quel point il était persuadé du crédit qu'elle ne pouvait manquer d'avoir quelque jour à la cour de Russie, c'est qu'il lui envoyait une procuration en bonne forme pour traiter avec le grand-chancelier de l'empire au sujet des prétentions sur le Slesvig-Holstein qu'il soutenait contre la maison d'Oldenbourg.

La fable était maintenant complète. Elle ouvrait à la princesse une nouvelle carrière d'aventures et d'ambitions qui devait, par une pente fatale, l'entraîner à sa ruine. Elle avait été d'ailleurs si habilement propagée qu'il était impossible alors d'en deviner l'auteur.

II.

Au milieu de l'été de 1772, le dernier rempart de l'indépendance polonaise contre la conjuration de la Russie et de la Prusse était tombé. Les confédérés de Bar avaient été obligés de rendre, après une défense héroïque, les villes dont ils étaient maîtres, Czenstokow, Tynieck, Landskroon; puis ils s'étaient dispersés, et un grand nombre avaient pris, pour se dérober à la vengeance des vainqueurs ou se soustraire au spectacle de la patrie déchirée et asservie, ce chemin de l'exil où tant d'autres les ont suivis depuis un siècle. La plupart d'entre eux s'étaient attachés à la fortune du prince Radzivil, palatin de Vilna. Après s'être échappé de Varsovie, où il était en quelque sorte prisonnier, celui-ci avait rassemblé un corps de confédérés et tenté un dernier effort. Vaincu par les Russes à Niewitz, il s'était dirigé vers la France avec le vain espoir d'y trouver, maintenant que le crime était consommé, autre chose que des témoignages d'une sympathie stérile. Malgré cette déception nouvelle, le prince Radzivil n'en avait pas moins lancé, au nom des confédérés, un manifeste où il proclamait la déchéance du roi de Pologne, et, fermant prudemment l'oreille aux avances qui lui étaient faites de Varsovie, il s'était établi à Strasbourg, puis était venu se fixer à

Manheim. Il avait envoyé de là un des anciens chefs de la confédération, un de ses affidés les plus sûrs, à Constantinople, pour y offrir au grand-seigneur, alors en guerre avec la Russie, le secours des Polonais disposés à combattre sous ses drapeaux, et y solliciter en leur faveur les moyens de se rendre au camp de l'armée turque.

Le bon marché de la vie, l'accueil sympathique des habitans avaient retenu dans le Palatinat une multitude de Polonais. Les plus riches demeuraient à Manheim; les autres s'étaient établis dans les villages des environs. Parmi ceux-ci se trouvait, à Mussbach, non loin de la ville, un homme jeune encore, d'une remarquable intelligence et d'une jolie figure, appelé Domanski. Il avait servi d'abord sous le duc de Courlande; ensuite il était entré des premiers dans la confédération, où il s'était fait remarquer en plusieurs rencontres par l'impétuosité de son courage. C'était une nature enthousiaste et passionnée, avide de gloire et de dévoûment, qui joignait une extrême timidité dans la vie commune à la plus grande bravoure sur le champ de bataille. Quoiqu'il fût d'une naissance médiocre, Radzivil l'avait pris en affection et lui témoignait une confiance particulière. Domanski avait à son service un garçon de Posen, nommé Joseph Richter, autrefois domestique d'Oginski en France, puis de la princesse de Voldomir, qu'il avait suivie en Allemagne. Il avait plus d'une fois entretenu Domanski de son ancienne maîtresse. Au mois de décembre 1773, pendant l'absence du prince de Limbourg, la princesse fit un voyage de quelques jours à Manheim. Domanski l'y rencontra et en devint aussitôt éperdument amoureux.

Elle était à peine de retour, qu'un étranger vint demeurer jusqu'à la fin de janvier à Oberstein. Il sortait peu, ne voyait personne, semblait éviter avec beaucoup de soin d'attirer l'attention; il se promenait à la chute du jour sur un chemin qui passait devant le château, et un courrier de la poste le vit à plusieurs reprises arrêté dans l'ombre avec une personne enveloppée d'un manteau noir garni d'un capuchon, qu'il crut reconnaître une fois pour la princesse. Elle était obligée de s'entourer des plus grandes précautions pour tromper la surveillance jalouse que le prince exerçait sur elle; il n'apprit que longtemps après cette aventure, et la manière dont il s'exprime dans ses lettres sur l'*inconnu de Mussbach* montre quels dangers elle aurait courus, s'il lui eût alors découvert une intrigue. Cet inconnu était-il un amant? La princesse était femme et d'humeur peu farouche; mais l'amour n'était pour elle qu'un moyen. Si donc elle ne négligea rien pour exalter la passion que Domanski, car c'était lui, avait conçue pour elle, il lui suffit de ne pas le repousser pour s'assurer de son dévoûment.

Or c'est précisément à cette époque que commencèrent à se ré-

pandre les nouveaux bruits sur la naissance de la princesse. Avaient-ils, dans l'intimité qui s'était formée entre eux, imaginé de concert une fable qui leur permît bientôt de ne point se séparer et d'associer leur fortune? Il serait permis de le croire, si la princesse n'eût été fort indifférente à l'amour et habituée à le faire servir à des desseins plus sérieux. On aurait lieu de penser plutôt que Domanski n'était ici que l'agent de Radzivil, et que celui-ci, selon la version adoptée par les historiens, avait inventé le rôle et trouvé l'actrice dans l'intérêt de sa politique; mais comment Radzivil, qui n'avait jamais vu la princesse, aurait-il conçu pareille pensée? Celle-ci n'avait d'ailleurs nul besoin qu'on lui suggérât ses plans. Elle savait qu'une fable n'est pas facilement soutenue par plusieurs personnes, si la plupart d'entre elles ne sont convaincues, et que, pour agir avec une énergie persévérante, il faut en général que les hommes s'abusent de bonne foi. Aussi jamais aucun de ceux qui vivaient autour d'elle, sauf peut-être le baron de Schenk, dont elle était parvenue à se défaire, n'avait-il reçu la confidence de ses projets; si elle s'était dévoilée au prince de Limbourg, c'est qu'assurée d'avoir sur son esprit un empire sans bornes, elle voulait lui imposer une complicité qu'il n'aurait pas la force de repousser. Du moment qu'elle avait entrevu la possibilité de tirer parti de la passion de Domanski, elle avait achevé de le subjuguer par le témoignage de ses sympathies pour la cause polonaise, en faisant briller à ses yeux des espérances qui flattaient sa haine pour Catherine II et l'ardeur de son patriotisme. Peut-être était-ce à l'improviste que lui était venue l'idée de se donner à Domanski pour la princesse Tarakanov, légitime héritière du trône de Russie. Elle avait retenu de ses conversations avec Oginski beaucoup de particularités sur l'histoire intime de la cour impériale; si elle eût alors trouvé en lui un homme moins expérimenté, un esprit plus enclin à se prêter à quelque tentative hasardeuse, qui sait si elle n'eût pas entrepris de le tromper le premier? Elle avait affaire maintenant à un jeune homme enivré par la passion, désarmé contre les illusions, impatient d'agir, prêt à tout oser pour la femme qu'il aimait et pour sa patrie, de plus au courant d'une foule de détails sur la Russie et sur la famille impériale dont la princesse faisait son profit et enrichissait son roman. Par l'avidité avec laquelle il avait reçu ses révélations, elle pouvait juger de la prise qu'elles auraient sur ses compatriotes, disposés par le malheur à s'attacher à toutes les chimères. Elle était sûre de se faire tout d'abord parmi eux un parti.

Les circonstances politiques semblaient d'ailleurs justifier tous les rêves. La Russie, peu sensible aux bienfaits d'une civilisation tyranniquement imposée, s'agitait sous la main de Catherine. De

fréquentes révoltes parmi les paysans entraînaient des répressions impitoyables qui provoquaient de nouveaux soulèvemens. Le sourd mécontentement et la crédulité des masses sollicitaient les imposteurs. Un médecin grec nommé Stéphano, qui se faisait passer pour l'empereur Pierre III, était apparu chez les Monténégrins. Depuis plusieurs mois, les gazettes allemandes étaient remplies des exploits d'un autre Pierre III, sorti du fond d'un couvent d'ermites. Pougatchef, ancien soldat déserteur, ancien moine, ancien bandit, traînant à sa suite toute une armée de Baskhirs, de Kirghis, de Tartares Nogaïs, de Kalmouks, couvrait de ruines les contrées entre le Jaïk et le Volga, brûlait les châteaux, massacrait les nobles. Les serfs le recevaient partout en libérateur; il était impatiemment attendu par la populace de Moscou, et serait entré en maître dans cette ville, dégarnie de troupes, s'il n'avait eu la folie de vouloir jouer à l'empereur et de s'amuser au siége d'Orembourg. Catherine II ne s'était pas d'abord émue de ce qu'elle prenait pour une échauffourée : « Vous jugez bien, écrivait-elle à Voltaire en lui donnant des nouvelles du *marquis* Pougatchef, que cette incartade de l'espèce humaine ne dérange en rien le plaisir que j'ai de m'entretenir avec Diderot; » mais elle était bien forcée de prendre l'affaire au sérieux en apprenant que Pougatchef avait battu les premiers régimens envoyés contre lui, brûlé les faubourgs de Kasan, et qu'il s'était emparé des villes de Penza, de Saratov, de Dmitrevsk. Ces événemens, grossis par la distance, étaient faits pour encourager les espérances les plus téméraires de la princesse.

Radzivil fut la première personne à qui Domanski fit part du secret qui lui avait été confié. S'il commença par élever quelques doutes, l'éloquence que donnaient à Domanski l'amour et la conviction, la véhémence de son admiration pour la princesse, surtout les détails si particuliers dans lesquels il entrait sur l'histoire de la dame d'Azof, en triomphèrent. Radzivil écrivit sur-le-champ à la princesse une lettre où il lui disait : « Je regarde, madame, l'entreprise de votre altesse comme un miracle de la Providence, qui veille sur notre infortunée patrie en lui envoyant une si grande héroïne. » Il aurait voulu voler auprès d'elle; mais sa situation lui commandait une extrême circonspection, et il craignait, en attirant les yeux par son costume polonais, de donner un dangereux éclat à leurs relations. Il espérait toutefois avoir l'honneur de lui faire bientôt sa cour. La démarche de Radzivil, l'autorité de son témoignage, ne permettaient à personne de conserver un doute sur la naissance et les droits de la princesse; son histoire passa dès lors pour avérée non-seulement parmi les réfugiés polonais, mais dans tout le pays, et se répandit bientôt à Paris même, à tel point qu'O-

ginski envoya un de ses affidés à Oberstein pour demander des éclaircissemens. La facilité de Radzivil à croire cet étrange récit s'explique parfaitement, car, loin de contrarier le plan qu'il avait formé de s'adresser à la Porte pour l'intéresser à la Pologne, rien n'y répondait mieux que de susciter de nouvelles chances de révolution en Russie au moment où la guerre reprendrait sur le Danube avec un redoublement de vigueur. Il avait résolu de se rendre à Venise pour correspondre de plus près avec la Porte. Divers incidens s'opposèrent aux entrevues secrètes projetées entre la princesse et lui. Ils correspondaient par l'intermédiaire de Domanski. Il fut convenu qu'elle se rendrait également à Venise, où elle rencontrerait Radzivil, pour se mettre elle-même en relations avec la Porte.

L'annonce de son prochain départ plongea le prince de Limbourg dans le désespoir. Cependant depuis que la princesse Tarakanov avait remplacé la dame d'Azof, sa soumission avait encore augmenté pour une si haute personne, et il ne songeait pas à s'opposer à des desseins dont le succès l'intéressait lui-même à si haut point. Il se résigna lorsqu'elle lui fit voir une lettre par laquelle une parente de Radzivil, la comtesse Sangusko, qui habitait Paris, l'informait de l'approbation donnée par le roi Louis XV à son projet d'aller à Constantinople, et d'y proclamer dans un manifeste ses droits au trône de Russie. Malgré la gêne extrême où il était alors, le prince de Limbourg réussit à lui procurer les moyens de se rendre à Venise avec un train princier. Il lui donna une preuve plus grande encore de son dévoûment : comme pour sceller une union que l'église n'avait pas consacrée, mais qu'il s'obstinait à regarder comme indissoluble, il lui reconnut par écrit, au dernier moment, le droit de prendre le titre de princesse de Styrum-Limbourg (c'était tout ce dont il disposait alors), s'il venait à mourir. Elle partit le 13 mai 1774, et le prince l'accompagna jusqu'à Deux-Ponts. Il la laissa continuer seule son voyage sous le nom de comtesse de Pinneberg; c'était celui d'une seigneurie située dans le Holstein, un des fiefs nombreux sur lesquels le prince de Limbourg se flattait d'avoir des droits.

Radzivil l'attendait à Venise depuis le mois de mars. Un somptueux appartement avait été préparé pour la recevoir, par les soins de Domanski, dans le palais de l'ambassadeur de France. Le surlendemain de son arrivée, après lui avoir laissé prendre un jour de repos, le prince Radzivil vint, escorté d'un grand nombre de Polonais en riches costumes, lui faire une visite de cérémonie. Elle la lui rendit la semaine suivante chez sa sœur, la princesse Morawska. L'incognito qu'elle croyait devoir garder était un voile transparent.

Sa naissance, ses projets n'étaient un secret pour personne à Venise; c'était le sujet ordinaire de toutes les conversations dans la société polonaise et parmi les jeunes officiers français que le goût des aventures avait attirés auprès du palatin de Vilna, et qui se proposaient de le suivre en Turquie. Elle n'avait pas de plus chauds admirateurs de son esprit et de sa beauté, et elle les étonnait par la profonde connaissance qu'elle paraissait avoir des intérêts politiques de la plupart des nations de l'Europe. Radzivil la visitait chaque jour accompagné de Domanski, lequel lui servait de secrétaire, et avait avec elle de longs entretiens.

Elle recevait beaucoup de monde. Un ami du prince de Limbourg établi à Venise, le baron Knorr, qu'elle avait créé, de son autorité privée, seigneur de Krymov, jouait auprès d'elle le rôle de tuteur, faisait sa correspondance, gouvernait sa maison. Les Polonais et les Français remplissaient son salon. Outre le prince Radzivil, on voyait parmi les plus empressés le comte J. K. Potocki, un des chefs de la confédération de Bar, le staroste de Pinsk, et un jeune homme appelé Czarnowski. Divers personnages étrangers, et quelques-uns assez singuliers, se mêlaient à cette société, entre autres deux capitaines de navires barbaresques, Hassan et Méhémet, et un Anglais, Édouard Wortley Montague, fils de la célèbre voyageuse Mary Montague, — homme d'un caractère excentrique et de beaucoup d'esprit, assez aventurier, qui avait été matelot, conducteur d'ânes en Portugal, enfermé à Paris au Châtelet pour je ne sais quel démêlé avec la justice, et qui, s'étant fait en dernier lieu musulman, parlait d'aller s'établir à Tunis. Malgré une dignité qu'on aurait pu prendre pour de la hauteur, malgré une réserve habituelle de langage qui maintenait autour d'elle un ton irréprochable, la princesse semblait s'être fait une règle de ne dédaigner aucune relation, sachant par expérience qu'il pouvait y avoir quelque avantage à tirer de la plus humble ou de la plus étrange.

Le directeur de la banque de Venise, Martinelli, fort répandu dans la société polonaise, était un des amis les plus choyés par la princesse. Peut-être espérait-elle qu'à sa recommandation la caisse de la banque lui serait toujours ouverte. Elle se trompait; après quelques avances, la banque lui ferma poliment, mais obstinément, son crédit. Aussi le seigneur de Krymov avait beau s'ingénier, il ne pouvait empêcher la gêne de pénétrer dans la maison. La princesse, déjà obligée de réduire le train qu'elle avait tenu jusqu'alors, allait être réduite aux expédiens, lorsque heureusement Radzivil et les Polonais résolurent de se transporter à Raguse pour se rapprocher encore de la Turquie. La princesse crut à propos de l'y devancer. Le jour de son départ, Radzivil et sa sœur vinrent avec une

suite nombreuse pour lui faire cortége jusqu'au port, et là, prenant la parole au nom de ses compatriotes, il lui exprima l'espérance de la voir bientôt assise à la place où sa naissance l'appelait. Elle répondit qu'impératrice de Russie, elle mettrait sa gloire à réparer envers la Pologne le crime qu'une autre impératrice avait commis. C'était la première fois que sa naissance et ses projets étaient officiellement déclarés.

Radzivil avait obtenu du consul de France à Raguse, M. Descriveaux, qu'il cédât à la princesse sa maison de campagne, située à deux pas de Raguse, dans une position délicieuse, sur un coteau semé de jardins, de villas et de vignes, non loin de la route qui conduit du port de Gravosa à la ville. Aussitôt que Radzivil et ceux qui l'accompagnaient furent arrivés, cette charmante habitation devint le quartier-général de l'expédition. Radzivil subvenait à toutes les dépenses et dînait presque tous les jours à la table de la princesse, qui ne manquait pas d'inviter les personnages les plus marquans de la société polonaise et française. Elle avait entre les mains des pièces qui établissaient d'une manière authentique et décisive, à son gré, les droits qu'elle revendiquait à la couronne impériale. C'étaient, entre autres, deux pièces par lesquelles Pierre le Grand et Catherine Ire avaient réglé l'ordre de la succession au trône; la plus importante était le testament de l'impératrice Élisabeth Pétrovna, qui désignait pour héritière de la couronne sa fille Élisabeth, et pour régent, jusqu'à la majorité de la princesse, le duc Pierre de Holstein. Ces pièces, qu'elle communiqua au prince Radzivil, témoignaient d'une parfaite connaissance de la situation et du personnel de la cour, ainsi que des traditions politiques et du style de la chancellerie russe. Elle se proposait de les publier à l'appui du manifeste qu'elle ne tarderait pas à lancer; mais elle voulait en faire tenir copie sans tarder au commandant de la flotte russe mouillée en ce moment dans la rade de Livourne; c'était le frère du favori de Catherine II, Alexis Orlof, qu'on disait avoir alors de graves sujets de mécontentement, et qu'elle pouvait se flatter de gagner sans peine à son parti. D'où tenait-elle ces documens? Radzivil ne parut pas s'en inquiéter; il n'éleva pas la moindre objection, soit qu'il eût pris le parti de tout admettre sans y regarder de trop près, soit qu'elle eût eu l'adresse de lui expliquer d'une manière plausible comment ces papiers se trouvaient en sa possession.

Cette société étrangère, d'allure martiale et brillante d'espérance, répandait dans Raguse une animation extraordinaire. L'histoire de la princesse dont chaque jour révélait de nouvelles et romanesques péripéties, son refus d'épouser le shah de Perse, ses voyages à travers la Russie qu'elle avait parcourue en habits d'homme, l'éclat de

sa beauté, l'imposante dignité de ses manières, l'éloquence avec laquelle elle exposait ses desseins, l'entouraient d'un singulier prestige. Il existe à Raguse une noblesse qui prétend remonter au moins à Charlemagne et que son ancienneté a rendue de tout temps fort dédaigneuse; cette noblesse briguait avec ardeur l'honneur d'être présentée à son altesse. Il ne planait aucun soupçon sur la situation de la princesse, et personne n'eût osé douter du succès de son entreprise, à tel point qu'un voyageur qui revenait du Montenegro s'étant permis de parler d'elle en termes qui ne parurent pas assez respectueux, Domanski lui adressa aussitôt un cartel, et, après s'être battu, ce voyageur dut, quoique légèrement blessé, quitter précipitamment Raguse pour échapper à de nouveaux défis.

Le firman que Radzivil avait demandé depuis plusieurs mois pour se rendre au camp de l'armée turque était attendu d'un moment à l'autre. Par malheur, l'année 1774, fatale aux souverains, puisqu'elle vit mourir à peu d'intervalle le roi Louis XV, le pape Clément XIV et le sultan Mustapha III, avait amené au trône un prince qui n'avait rien de l'ardeur belliqueuse de son prédécesseur. Le sultan Abdul-Hamid-Khan était d'un caractère pacifique et doux. De plus l'empire était ébranlé à l'intérieur par les révoltes successives et les velléités d'indépendance de plusieurs pachas. Le trésor était si épuisé que le sultan n'avait pu payer aux janissaires le *djulous-aktchèci* ou denier d'avénement. C'est pourquoi la Porte avait très froidement accueilli les ouvertures de Radzivil et ne se pressait pas de répondre à des auxiliaires qui demandaient d'abord de l'argent. On apprit, au milieu de l'été, que le général Romanzof avait passé le Danube, et qu'il était parvenu à séparer le séraskier Muhsin-Zadé de Varna, où étaient ses magasins; la nouvelle arriva peu de jours après que le séraskier, abandonné de son armée, venait de conclure la paix à Kaïnardji, en Bulgarie. Cet événement renversait tous les calculs de Radzivil. Il avait espéré, sans doute avec raison, que sa présence et celle de ses compagnons, l'agitation fomentée en Pologne par la confédération, qui renouait alors ses liens à Landshut, l'explosion du patriotisme polonais, dont son arrivée dans le camp turc devait donner le signal, imprimeraient à la guerre un nouvel élan. Il était d'ailleurs persuadé que le nouveau règne qui s'inaugurait en France, plus sérieux et plus honnête que celui de Louis XV, aurait à cœur de réparer l'abandon où la Pologne avait été laissée et de profiter des circonstances pour intervenir en sa faveur, sinon par les armes, au moins par la diplomatie. La paix anéantissait ce plan, et Radzivil ne cacha pas qu'il n'espérait plus rien du côté de la Turquie.

La princesse, au lieu de partager son découragement, affectait

une confiance inébranlable. Jamais, à son avis, la situation n'avait été meilleure; elle trouvait que le moment était venu de se déclarer et d'agir. Comme elle ignorait que la paix de Kaïnardji avait été conclue avec l'autorisation du sultan, elle ne doutait pas que celui-ci ne fût heureux d'avoir un prétexte pour ne pas la ratifier, et ce prétexte, elle prétendait le lui fournir en faisant connaître ses droits et l'usurpation de Catherine. Pougatchef n'était pas encore vaincu, et il ne serait pas facile d'en avoir raison. Il était retiré avec les siens dans des montagnes où nulle armée régulière ne pouvait le poursuivre, et d'où il sortait, le fer et la torche à la main, pour porter l'épouvante dans les châteaux et ranimer l'espoir au cœur des paysans. Pour peu que le sultan lui fournît quelque secours, Catherine serait forcée de rappeler son armée du Danube, et c'est ce que le sultan ne pourrait manquer de faire sans trahir ses propres intérêts, lorsqu'elle l'aurait informé que Pougatchef était en effet le prince Tarakanov, son frère. Elle remit sur-le-champ à Radzivil une lettre qu'elle le priait de faire parvenir au sultan.

Radzivil parut surpris de cette parenté dont elle ne lui avait jamais parlé, et sa surprise était bien naturelle. Les gazettes, parmi tout ce qu'elles racontaient de Pougatchef, ne disaient point qu'il voulût se faire passer pour un fils d'Élisabeth. On savait au contraire qu'il se donnait pour Pierre III, avec lequel sa figure offrait une ressemblance extraordinaire, et qu'il avait fait frapper des roubles à l'effigie de cet empereur avec cette légende : *Redivivus et ultor.* La princesse répondit sans manifester le moindre trouble à cette objection, qu'ayant à soulever des paysans grossiers, Pougatchef n'avait point voulu leur révéler des faits de nature à compromettre dans ces esprits ignorans et naïfs l'honneur de l'impératrice Élisabeth, et qu'au lieu de leur expliquer des droits qu'ils n'auraient pas compris sans peine, il avait mieux aimé prendre un nom et un titre qui leur étaient familiers. Il est vrai que le testament d'Élisabeth Pétrovna, qu'elle avait communiqué au prince, se taisait sur ce fils; mais ce silence s'expliquait par des raisons de la plus haute gravité, dont elle était prête à lui donner connaissance.

L'histoire de la princesse, racontée sur le ton de l'enthousiasme dans les lettres des officiers français qui se trouvaient à Raguse, commençait à circuler dans les salons de Paris, et y piquait vivement la curiosité. Le duc de La Rochefoucauld et le comte de Bussy, se rendant en Allemagne, passèrent par Oberstein, où le prince de Limbourg se morfondait dans la solitude. Ils lui parlèrent de la princesse. Informé comme il l'était alors de son intrigue avec l'*inconnu de Mussbach,* se laissa-t-il aller, dans l'amertume de son dépit, à des confidences irréfléchies, ou bien en apprit-il à ses visi-

teurs plus qu'il ne voulait en dire? Toujours est-il que ces messieurs recueillirent divers détails qui, transmis par lettre à Raguse, y donnèrent l'éveil. D'ailleurs les journées devenaient difficiles à remplir dans cette petite ville. Le désœuvrement et l'ennui frayaient la voie au soupçon, et les jeunes officiers français surtout, revenus maintenant de leur premier enthousiasme, se raillaient volontiers entre eux de leur ferveur chevaleresque, sans épargner toujours la dame qui en avait été l'objet.

Un incident inattendu vint les confirmer dans ces soupçons et porter au crédit de la princesse une atteinte irrémédiable. Sans être prude ni sévère, malgré une bonne grâce dont tout le monde profitait et qui n'avait rien à faire avec la coquetterie, elle ne se départait jamais d'une extrême réserve qui tenait en respect les plus téméraires, et ce n'était pas le trait le moins étrange que la conduite d'une jeune femme, entourée d'admirateurs, qui avait, comme on ne l'ignorait pas, agréé les hommages du prince de Limbourg, n'offrît pas la prise la plus légère à la malignité. Vers la fin du mois de septembre, à l'époque où les raisins mûrissent, des paysans qui allaient de grand matin à Raguse trouvèrent dans un sentier, à quelques pas d'une petite porte du jardin de M. Descriveaux, qui donnait sur les vignes, un homme évanoui et blessé. Il avait à la main une clé qu'on découvrit être celle du jardin. Ils le transportèrent à la ville. Cet homme était Domanski. Le garde raconta qu'il remarquait depuis plusieurs nuits un homme errant dans les vignes, qu'il l'avait interpellé, et que, n'ayant pas obtenu de réponse, il lui avait tiré un coup de fusil, mais ne croyait pas l'avoir atteint. Les Polonais et M. Descriveaux, dont le garde s'était peut-être trop pressé de tirer, avaient également intérêt à éviter le scandale d'un procès; ils assoupirent l'affaire d'un commun accord. Toutefois cet incident donna lieu à beaucoup de commentaires. Les explications imaginées par Domanski ne convainquirent personne. Radzivil se rappela que ce jeune homme était le premier qui lui eût parlé de la princesse, et fut frappé de la chaleur d'admiration qu'il avait toujours témoignée pour elle. On rassembla, malgré la discrétion de Domanski, divers indices qui semblaient trahir une passion profonde. Pour tout dire, on découvrit après coup un sens suspect aux démarches les plus simples, à mille choses qui avaient paru jusqu'alors parfaitement naturelles. On ne douta plus que la dame eût un amant, et plusieurs, qui enviaient au fond du cœur le sort de Domanski, la qualifiaient d'aventurière, et n'étaient pas éloignés de lui donner Domanski pour complice.

Cependant, par un reste d'habitude ou pour n'en pas avoir le démenti, on gardait encore avec elle les dehors du respect; mais elle

ne se trompait pas sur le changement qui s'opérait à son égard. Quoiqu'elle sût que sa lettre au sultan n'avait pas été envoyée, elle s'abstenait prudemment de provoquer une explication. Radzivil se préparait à retourner à Venise; sa sœur était déjà partie, et ce départ avait été comme le signal de la dispersion. Il était temps que, pour devancer une rupture inévitable et dont l'éclat pourrait avoir un fâcheux retentissement, la princesse se décidât à faire une retraite honorable. Elle annonça, sans s'expliquer sur ses desseins, qu'elle allait partir pour Rome, où le pape venait de mourir. Martinelli consentit, sur les instances de Knorr, qui n'avait pas quitté Venise, à lui avancer une nouvelle somme; Édouard Montague lui fit parvenir une lettre d'introduction auprès du chevalier Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à Naples. Elle parlait de nouveau de se convertir. Domanski, Czarnowski et un jésuite nommé Chanecki, lequel comptait apparemment se faire honneur auprès du nouveau pape de la conversion d'une personne de cette qualité, restèrent seuls attachés à sa fortune. Hassan les prit à bord de sa felouque, et la petite troupe, accompagnée de plusieurs domestiques, débarqua, le 30 octobre 1774, dans le port de Barletta.

III.

L'ambassadeur d'Angleterre, sir William Hamilton, antiquaire, géologue, possesseur d'un riche cabinet de médailles et de vases, était alors une des célébrités de Naples, et sa maison hospitalière une des plus recherchées par les étrangers. Il n'était pas à cette époque l'epoux de cette Emma Haste, si connue par les aventures et les désordres de sa vie, devenue dans la suite plus fameuse encore par sa liaison avec la reine Caroline, par ses amours publiques avec Horace Nelson, qui furent le scandale de l'Angleterre, et par l'âpreté à la vengeance qu'elle montra lors de la rentrée du roi Ferdinand IV, en 1799, après la chute de la république parthénopéenne. Il eût été curieux de voir en présence l'une de l'autre deux personnes telles que la favorite de Caroline et la fille d'Élisabeth Pétrovna, différentes d'humeur, inégales par l'intelligence, mais également douées pour la séduction, également rompues au mensonge et portant la même audace dans l'intrigue. La première femme d'Hamilton, déjà d'un certain âge, était une personne charmante et respectée, et quoiqu'elle se mourût alors de la poitrine, elle réunissait autour d'elle la fleur de la société napolitaine et des touristes. Elle accueillit la princesse à bras ouverts et la força d'accepter chez elle un appartement. L'intelligence de la princesse, ses manières exquises, sa beauté, sa naissance, dont le voile était à demi soulevé, produisirent

leur effet ordinaire et lui attirèrent aussitôt tous les hommages; elle fut pendant plusieurs jours la reine du salon de l'ambassadeur. Lady Hamilton voulait la retenir à Naples; mais Naples était un lieu où l'on vivait trop au grand jour pour que, si peu de temps après l'issue malencontreuse de son séjour à Raguse, elle crût pouvoir y rester sans danger. Elle résista aux instances de l'ambassadrice en alléguant l'état de ses affaires, qui nécessitait sa présence à Rome, et partit avec un passeport qu'elle s'était fait délivrer par sir William au nom de la comtesse de Valmoden; ce titre était encore emprunté à un fief, d'ailleurs depuis longtemps aliéné, dont le prince de Limbourg se considérait comme propriétaire en Hanovre.

Elle arriva le 21 décembre à Rome, précédée d'un jour par le jésuite Chanecki, qu'elle avait chargé de lui préparer un logis. Elle abordait ici un nouveau théâtre; elle allait avoir à changer de personnage ou du moins à nuancer différemment celui qu'elle avait adopté. Sur cette scène de savans manéges et de rivalités soigneusement dissimulées, où la souplesse cléricale, analogue en tant de points à la ruse féminine, engendre une diplomatie qui domine jusqu'à la vie privée, où il ne se dit pas un mot qui ne cache une arrière-pensée, où il ne se fait pas une démarche qui ne réponde à un calcul secret, où les regards sont tendus sans cesse pour pénétrer au-delà de la surface, car tout le monde porte la même armure d'apparences, il lui fallait redoubler de circonspection et mettre en usage de nouveaux ressorts. Les attraits de la femme, qui lui avaient servi si heureusement jusqu'alors, ne suffisaient plus; elle ne l'ignorait pas, et elle accomplit sa métamorphose avec une dextérité merveilleuse. Au lieu de se mêler à la foule des étrangers que chaque hiver amène à Rome, et que le conclave, le moins curieux pourtant des spectacles, y avait attirés cette année en plus grand nombre qu'à l'ordinaire, elle parut vouloir vivre dans la retraite. Elle prit, rue de *la Longara*, dans un quartier écarté, une maison vaste et d'aspect sévère qui décelait à la fois les besoins d'une grande existence et les habitudes volontairement austères d'une âme détachée. Afin de laisser au souvenir périlleux de sa récente déconvenue le temps de s'effacer, elle s'enveloppa d'un prudent incognito, sauf des indiscrétions adroitement ménagées qui ouvraient à propos un jour favorable sur le mystère de sa situation. Ses deux amis Domanski et Czarnowski changèrent aussi de nom pour dépister les connaissances qu'ils étaient exposés à rencontrer à Rome, et prirent ceux de Linowski et de Stanizewski.

Ses relations se bornèrent d'abord à la visite de ces deux gentilshommes et à celles de quelques anciens jésuites polonais qui, après

s'être éclipsés pendant les dernières années de Clément XIV, recommençaient à battre le pavé, tout prêts à profiter du nouveau règne, et que Chanecki avait introduits chez elle. C'était une société qu'elle pouvait recevoir sans se compromettre, car tout le monde savait le cardinal Braschi, dont l'élection était regardée comme très probable et qui fut exalté en effet sous le nom de Pie VI, animé à l'égard des jésuites de tout autres sentimens que son prédécesseur. Comme elle était souvent malade, elle avait cherché un médecin, et avait eu la chance de tomber sur un nommé Salicetti, homme fort dévot, grand médecin de femmes et de cardinaux, disposé à s'entremettre en toute occasion, très au fait de la politique secrète du Vatican; il fut bientôt de ses amis, et lui rendit de grands services. Quelque habituée qu'elle fût à dépenser sans compter, elle s'était réduite par raison majeure, mais aussi par calcul, aux dépenses strictement nécessaires. Elle se fit remarquer seulement par les aumônes qu'elle répandit dès les premiers jours parmi les pauvres du voisinage, largesses qui frappaient d'autant plus qu'elles tranchaient avec le train modeste de celle qui les faisait. Aussi la générosité de la *dame étrangère* ne tarda pas à être bruyamment célébrée dans tout le quartier. Au reste, ces aumônes étaient elles-mêmes un grand luxe, car elles cachaient à ce moment une détresse profonde. Elle était alors réduite, ou peu s'en faut, à vivre d'une ressource bien singulière : c'était la vente de brevets des ordres fondés par le prince de Limbourg, dont elle avait eu soin, à ce qu'il paraît, d'emporter une ample provision, et pour lesquels les jésuites polonais lui dénichaient des acheteurs; commerce peu lucratif dans la ville de saint Pierre à cause de la concurrence de la cour romaine, grande vendeuse en tout temps de croix et de baronnies, et qui avait de longue date avili le prix de ces sortes de choses.

En temps ordinaire, cette habile conduite, les bénédictions retentissantes des pauvres, les personnages insinuans dont elle était entourée, l'espoir de gagner à l'église une proie si précieuse, n'auraient pas manqué d'attirer l'attention sur elle; mais l'hiver de 1775 fut extrêmement agité à Rome. Le conclave se prolongeait, et les péripéties qui signalèrent cette élection tenaient tous les esprits en suspens. Un conclave est une bataille de vieillards, dont l'issue importe à mille intérêts, et dont les bulletins journaliers, livrés en pâture à la curiosité d'un monde remuant ou désœuvré, sont commentés avec passion. Tant que dure la bataille, les plaisirs, les ambitions, les manœuvres commencées, la dévotion même, sont comme interrompus. Incertain de la direction que va prendre le nouveau règne, nul ne veut s'engager pour ne pas s'exposer à faire fausse

route. La lutte fut particulièrement vive en cette circonstance à cause de l'ardeur qu'y apportait la faction attachée au rétablissement des jésuites. On sait que le cardinal Braschi, favorable à ce parti et qui finit par l'emporter, dut ce succès à son incapacité unanimement reconnue. Un des cardinaux, s'approchant de lui au moment où il venait d'être proclamé, lui adressa ce compliment : « Vous voilà pape, souvenez-vous de ce que je vous ai dit si souvent : vous êtes entêté, orgueilleux et ignorant. Adieu, je vais vous adorer. » Ces rares mérites n'empêchèrent pas l'élection d'être longtemps contestée. Les cardinaux restèrent pendant plusieurs mois en cellule, et Rome sans les cardinaux est une ville sans âme; à la rigueur, Rome se passerait plutôt encore du pape que des cardinaux. La princesse se voyait, malgré son impatience, à peu près obligée d'attendre la fin du conclave; mais il n'y a rien d'impossible à un jésuite. Le personnage qu'il lui importait de gagner d'abord était le cardinal Albani, protecteur des Polonais, doyen du sacré-collége, homme d'influence, connu pour son humeur entreprenante et partisan de Braschi, dont le succès paraissait assuré. Chanecki parvint à lui faire passer par la fenêtre de sa cellule un billet dans lequel il l'informait que la princesse Élisabeth de Moscovie venait d'arriver à Rome et désirait avoir ses conseils sur un sujet de grande importance pour elle et pour l'église.

Dès le lendemain, un des familiers du cardinal, monsignor Roccatani, demanda la permission de se présenter chez la princesse de la part d'Albani. Avant d'accorder cette audience, elle écrivit à son tour au cardinal une lettre qui lui parvint par la même voie; elle voulait savoir de lui-même si elle pouvait se confier sans réserve à Roccatani : elle était persuadée avec raison que cet excès de circonspection ne lui nuirait point dans l'esprit d'un membre du sacré-collége. Sur la réponse qu'elle reçut aussitôt du cardinal, Roccatani fut introduit chez elle le jour suivant par Chanecki et Stanizewski. Elle était souffrante, elle toussait beaucoup; Roccatani voulait remettre l'entretien, mais elle le retint avec cette grâce et cette majesté qui donnaient une séduction irrésistible à ses paroles. Le cardinal, lui dit-elle, n'ignorait pas les passions qui fermentaient en Pologne; il dépendait de lui de relever de ses ruines ce malheureux pays, d'y affranchir la religion opprimée, et de rétablir sur son trône l'héritière légitime de Pierre le Grand. Un mot de la cour de Rome suffirait pour enflammer le clergé polonais, qui disposait du peuple à son gré; lorsque ce pays serait en armes, elle était prête à pénétrer elle-même en Russie, où la population, accablée d'impôts, ruinée par la guerre, fatiguée de la tyrannie de Catherine, indignée de ses débordemens, n'attendait qu'un appel pour

secouer ce joug odieux. Le prince Tarakanov (la princesse ignorait qu'en ce moment Pougatchef était déjà prisonnier) tenait depuis deux années la puissance de Catherine en échec : que n'avait-il pas fait, que ne pourrait-il pas faire encore le jour où il se sentirait fort de l'assentiment de l'Europe, et où le peuple polonais, au lieu de le laisser dans l'isolement, agirait de concert avec lui ! Sans avoir l'air de soupçonner qu'on pût douter de sa parole, et qu'elle eût besoin d'apporter des preuves à l'appui d'une histoire si extraordinaire, elle fit voir alors *en original* à Roccatani le testament d'Élisabeth Pétrovna; puis elle parla, mais avec discrétion, des perplexités de sa conscience, de l'attrait qui l'emportait vers le catholicisme, dont l'étude la sollicitait de plus en plus, et, se souvenant à propos de ses conversations théologiques avec Hornstein, elle montra une certaine connaissance du dogme catholique; mais elle ajouta prudemment qu'à cette heure une conversion publique au catholicisme fournirait des armes à ses adversaires, préviendrait contre elle un peuple aveuglé, équivaudrait enfin à une renonciation à la couronne impériale, tandis qu'une fois sur le trône, elle pourrait rendre à l'église un service qu'elle regardait comme sa mission en ce monde, et qui serait la gloire de son règne. Cruelle destinée des princes obligés de mettre en balance la politique et l'éternité! Elle priait Roccatani de soumettre ces réflexions à la sagesse du cardinal.

Roccatani sortit de cette visite un peu étonné, mais séduit. Ses défiances, s'il en avait eu d'abord, étaient fort diminuées, et un père Linday, jésuite, ancien soldat dans l'armée russe, qui avait rencontré la princesse, acheva de les détruire en affirmant de lui-même et sans hésiter qu'il avait reconnu en elle, pour l'avoir vue souvent au Palais d'hiver à Saint-Pétersbourg, la femme du prince d'Oldenbourg, cousin de Pierre III. Roccatani, qui ne prit pas la peine de vérifier ce propos, y vit une confirmation de ce qu'il avait entendu, et ce qu'il dit au cardinal remplit celui-ci de la plus vive curiosité. Roccatani était d'autant plus séduit que, habitué aux façons des jésuites polonais, qui étaient des emprunteurs sans vergogne, cet entourage lui avait fait craindre un instant que l'étrangère n'en voulût à la bourse du cardinal; mais elle s'était abstenue de toute allusion à sa situation, quoiqu'elle fût alors dans la plus grande détresse. Quelques amis nouveaux, le comte de Lagnasco, résident de l'électeur de Trèves et lié autrefois avec le prince de Limbourg, le marquis d'Antici, ministre du roi de Pologne, qui avait conçu pour la princesse une affection paternelle, étaient venus plus d'une fois à son aide. Ces ressources précaires ne pouvaient suffire longtemps. Elle se rappela l'accueil de lady Hamilton, les offres de service dont le chevalier l'avait comblée pendant son séjour à Na-

ples. Elle lui écrivit que, sur le point de se rendre en Turquie par la route de Vienne, elle désirait contracter un emprunt considérable en donnant pour hypothèque les revenus du comté d'Oberstein; elle lui demandait en même temps des lettres d'introduction auprès des ambassadeurs d'Angleterre à Vienne et à Constantinople. Cette lettre devait la perdre. Sir William Hamilton n'hésita point à lui rendre ce service; il s'adressa, pour compléter la somme importante qu'elle avait fixée, à un de ses amis, sir John Dick, consul à Livourne, et il lui envoya la lettre de la princesse. John Dick était lié avec le commandant de la flotte russe en station à Livourne, Alexis Orlof; il lui communiqua cette lettre et celle de l'ambassadeur de Naples. Orlof devina dans la princesse une aventurière et l'auteur des dépêches mystérieuses qu'il avait reçues quelques mois auparavant. Il résolut aussitôt de s'emparer à tout prix de sa personne.

Tout le monde sait que les Orlof étaient hommes d'expédition et de peu de scrupules. Grégoire Orlof, le favori de Catherine, et son frère Alexis avaient trempé dans l'assassinat de Pierre III, et ce dernier l'avait, disait-on, étranglé de ses propres mains. Le grand fait de guerre d'Alexis était la destruction de la flotte turque à Tchesmè le 5 juillet 1770. L'impératrice ayant commandé au peintre Philippe Hackert plusieurs tableaux pour perpétuer le souvenir de cette victoire, Orlof prétendit mettre l'artiste en état de reproduire la scène avec vérité, et il lui donna, en 1772, dans la rade de Livourne, en présence d'un peuple immense, le spectacle d'une frégate qui saute (1). S'il avait la violence et l'ostentation destructive du barbare, il en avait aussi la méfiance et la perfidie. Sa première pensée, en recevant les dépêches qu'Hassan avait apportées de Raguse, avait été que Catherine II elle-même voulait mettre sa fidélité à l'épreuve; il avait fait partir le jour même un courrier spécial pour lui porter ces dépêches. Plus tard, il avait entendu parler vaguement d'une femme qui, à bord d'un navire anglais, se disait en relations avec lui; il avait envoyé un émissaire à Paros, où se trouvait ce navire, pour s'assurer du fait. Les deux lettres qui lui furent communiquées par sir John Dick ne lui laissèrent aucun doute; mais, sa résolution prise, il fallait user de ruse pour arriver à son but.

Il paraîtrait que le consul anglais consentit à jouer dans cette affaire un rôle peu honorable, dont il fut récompensé dans la suite par les largesses de Catherine II (2). Son correspondant à Rome, le ban-

(1) Goethe raconte en détail (t. XXXVI, p. 129-138, *Werke,* édit. 1830), dans son *Essai sur Philippe Hackert,* cet acte de munificence sauvage avec une admiration que j'avoue ne pouvoir partager.

(2) Wraxall, *Historical Memoirs of my own time,* t. I, p. 191-192. London, 1815.

quier anglais Jenkins, se présenta chez la princesse, et se dit autorisé à lui ouvrir un large crédit. Elle ne s'étonna pas d'abord d'un procédé si délicat de la part du chevalier Hamilton; cependant elle pressa Jenkins de questions et finit par lui arracher, non sans peine, l'aveu qu'il était envoyé par le consul anglais de Livourne, sir John Dick. Elle refusa, du moins jusqu'à nouvelle information, une offre qui lui parut à bon droit suspecte. Quelques jours après, un homme à l'air et au costume étrangers se rencontra plusieurs fois sur ses pas, et se fit bientôt remarquer d'elle par le salut respectueux qu'il ne manquait pas de lui adresser. Comme elle était restée plusieurs jours sans sortir, il aborda un matin Chanecki au moment où celui-ci entrait chez elle, et lui demanda des nouvelles de la princesse Tarakanov. Voyant le jésuite, un peu surpris, hésiter à lui répondre, il ajouta sur-le-champ que l'œuvre de la princesse était plus avancée qu'elle ne le croyait peut-être, et qu'elle trouverait non loin d'elle, dès qu'elle daignerait les chercher, bien des dévoûmens ignorés. Persuadé que le jésuite avait rendu ses paroles à la princesse, il s'enhardit le lendemain jusqu'à demander à la voir. Soit qu'elle cédât à un instinct de curiosité féminine ou qu'elle fût poussée par sa situation à ne négliger aucun hasard, elle consentit à le recevoir. C'était un adjudant du comte Orlof, appelé Cristeneck. Il ne cacha point qu'il venait de sa part, que la démarche de Jenkins avait eu lieu à sa prière, et il ajouta que le commandant éprouvait le plus vif regret de ne pouvoir quitter Livourne et venir déposer ses hommages aux pieds de la princesse, mais que, la sachant souffrante, il la suppliait de se rendre à Pise, où l'hiver était plus doux qu'à Rome, et de prendre soin d'une vie si nécessaire à la Russie. Cristeneck la revit plusieurs fois et lui persuada plus aisément qu'il ne l'aurait cru d'accepter les offres du commandant. Lorsqu'il la vit décidée, Domanski essaya de lui ouvrir les yeux. — Vous vous perdez, lui dit-il. Ignorez-vous ce qu'est Orlof? — Depuis quand, répondit-elle avec hauteur, ai-je coutume de vous consulter? Je vais où la destinée m'appelle. Si vous avez peur, restez. — Ma vie vous appartient, répondit Domanski; je vous suivrai partout.

Son départ fit plus de bruit que n'en avait fait son arrivée. Elle tint à prendre congé avec un certain appareil de tous ceux qu'elle avait connus à Rome. Par une singulière condescendance, monsignor Roccatani s'était engagé, sans doute après avoir consulté le cardinal, à l'introduire déguisée dans le palais du conclave pour y saluer Albani; mais elle se trouva malade le jour convenu. Quelques-uns craignaient qu'elle ne se laissât entraîner dans un piége, la plupart faisaient tout haut des vœux pour son succès. Elle s'établit

à Pise dans une maison qu'Orlof lui avait fait meubler magnifiquement; mais elle était souvent à Livourne, où le consul anglais et sa femme, certainement instruits des projets d'Orlof, lui donnaient asile chez eux et la recevaient avec les plus grandes démonstrations de respect. Orlof, de son côté, lui rendait des soins assidus; il l'entourait de tels honneurs qu'il n'avait pas eu besoin de s'expliquer pour qu'elle le comprît. Il se plaignait amèrement de Catherine, qu'il taxait d'ingratitude, et la chute de son frère, sacrifié récemment à Potemkin après une longue faveur, donnait de la vraisemblance à ses griefs; il laissait clairement entendre qu'ils saisiraient tous deux avec joie l'occasion de se venger. Il attendait seulement, pour publier le manifeste de la princesse, que l'amiral Greigh, dont il disait n'être pas assez sûr et qui avait sous ses ordres une partie de la flotte, fût éloigné. Le crédit de la princesse sur le comte Orlof était évident; aussi ses officiers la courtisaient, et Cristeneck l'avait suppliée de demander pour lui le grade de capitaine, qui lui fut en effet accordé à la prière de la princesse. Elle reçut, pendant le carnaval, des billets mystérieux dans lesquels on la saluait impératrice de toutes les Russies. Le dévoûment dont Orlof lui prodiguait les témoignages ressemblait de plus en plus à de l'amour; il entretenait à Pise une maîtresse qu'il renvoya en donnant le plus d'éclat possible à cette rupture. Enfin le consul anglais se rendit un jour chez la princesse avec une solennité inusitée pour lui adresser une prière que son ami le comte Orlof, craignant de manquer au respect qu'il devait à sa souveraine, n'osait lui faire de sa propre bouche; il la suppliait de lui dire, puisqu'elle voulait bien se confier à son courage, s'il pouvait espérer qu'un jour elle ne repousserait pas les vœux de son humble sujet. Elle ne s'offensa pas de cet hommage, et plusieurs indices autorisent à croire qu'Orlof n'eut pas honte de la tromper par un mariage simulé pour lequel il se servit d'un aumônier de la flotte.

Orlof voulut, comme pour célébrer ces fiançailles, lui donner, dans la rade de Livourne, le spectacle d'un combat naval. Elle accepta sans hésiter. La présence du consul anglais, de sa femme et des autorités de Livourne, auxquelles un banquet était offert par l'amiral, semblaient écarter en effet toute idée d'un piége. Domanski, sortant du silence dans lequel il s'enfermait depuis longtemps, essaya de l'arrêter au bord de l'abîme. Elle ne tint aucun compte de ses prières. Plusieurs chaloupes pavoisées reçurent les invités. La princesse prit place dans la première avec Orlof, Cristeneck et les deux Polonais; John Dick, sa femme et quelques autres personnages étaient dans la seconde. Attentive aux discours d'Orlof et au spectacle qu'elle avait sous les yeux, elle ne s'aperçut pas

que la seconde chaloupe cessa de les suivre au bout d'un instant. Au bruit des canons, des cris de *vive l'impératrice* et de mille acclamations, nouvelles à ses oreilles, qu'elle prenait pour elle-même, elle monta, rayonnante et majestueuse, à bord du vaisseau amiral. La joie, l'orgueil, l'éblouissement, ne lui permirent pas de remarquer qu'Orlof s'était déjà éloigné, et qu'il ne restait auprès d'elle que Cristeneck et ses Polonais, déjà entourés de soldats. Tout à coup le capitaine Litvinof les fit désarmer, et, la séparant d'eux aussitôt, lui déclara qu'elle était prisonnière.

A la même heure, on s'emparait de ses papiers à Pise, et ses domestiques étaient arrêtés.

La première impression de la princesse avait été un sentiment de profonde stupeur. Elle avait pâli, mais n'avait pas prononcé une parole. Officiers et marins, comme s'ils ne pouvaient dépouiller en un instant le rôle qui leur avait été assigné, gardaient envers elle un reste d'égards. Elle fut confinée dans une des chambres de l'amiral, et deux de ses domestiques, Coltfinger et Francisca, un Allemand et une fille dalmate, lui furent laissés pour la servir. Le soir, un enseigne, passant devant la porte entr'ouverte de la chambre où elle était, lui jeta, sans entrer, un bijou qu'elle avait donné à Orlof. — Est-ce un adieu? dit-elle. — Il ne répondit pas et parut attendre. Elle écrivit quelques lignes à la hâte, et sur un signe qui voulait dire qu'il consentait à s'en charger, elle les lui donna. C'était un billet pour Orlof. Deux heures après, elle reçut une orange enveloppée d'un papier qui contenait la réponse d'Orlof; il lui disait qu'il était lui-même prisonnier, et il la suppliait de ne pas désespérer encore et d'avoir confiance en Dieu. Dupe de ce dernier mensonge, heureuse du moins de n'avoir pas été trahie, elle sembla dès ce moment plus tranquille.

Le même jour, Cristeneck partait à franc étrier pour Saint-Pétersbourg, où Catherine II, tenue au courant de toutes les péripéties du drame, en attendait le dénoûment avec impatience. Le lendemain, l'amiral Greigh mit à la voile. La prisonnière, surveillée de près, refusa, au commencement de la traversée, de monter sur le pont malgré les invitations du médecin. Muette et sombre, elle restait des journées entières absorbée dans la contemplation de la mer. Lorsqu'on lui dit que le vaisseau venait de s'arrêter dans le port de Southampton, elle sembla sortir d'un rêve et revivre. Croyait-elle que la vue de la terre anglaise serait le signal de sa délivrance? Mais lorsqu'elle sut que personne ne débarquait, et lorsqu'elle eut appris par un mot dit en sa présence qu'Orlof était encore à Livourne, où il gardait son commandement, elle eut pour la première fois un accès de désespoir; puis tout à coup, essuyant

ses larmes, elle monta vivement sur le pont. Une chaloupe anglaise passait à ce moment près du vaisseau; elle essaya de s'y précipiter, mais on la retint. Cet incident ayant ébruité la présence de la prisonnière à bord, l'amiral Greigh leva l'ancre au plus tôt.

Il arriva le 11 mai à Cronstadt. L'impératrice avait donné d'avance des instructions qui recommandaient le plus profond secret. Le grand-chancelier Galitzin vint lui-même pendant la nuit, accompagné d'un capitaine des gardes et d'une compagnie de grenadiers de Préobrajenski, prendre les prisonniers à bord, et il les conduisit dans la forteresse de Saint-Pierre et de Saint-Paul. L'interrogatoire commença dès le lendemain. On ne put rien tirer des domestiques; la princesse, qu'ils adoraient malgré sa réserve avec eux, ne leur disait jamais rien, et, lorsqu'elle changeait de résidence, ils n'apprenaient qu'en route où l'on allait. Czarnowski déclara l'avoir souvent entendu traiter de princesse de Moscovie par tout le monde, et en particulier par Radzivil. Du reste, n'ayant jamais sollicité ni reçu ses confidences, il ne savait, quant à lui, que penser de ce qu'on racontait de sa naissance; il l'avait suivie d'abord dans l'espoir de recouvrer une somme assez forte qu'il disait lui avoir prêtée, ensuite par une curiosité dont il reconnaissait l'imprudence. Domanski montra, dès le premier moment, une extrême circonspection; il n'avait qu'une pensée, celle de sauver la princesse. Ses réponses à son sujet étaient empreintes d'un respect profond. Il avait toujours entendu dire qu'elle était fille d'Élisabeth Pétrovna, et il n'avait pas eu de peine à le croire, car il savait que cette impératrice avait épousé secrètement Rasumovski. Il s'était un jour permis d'interroger la princesse sur ce point, elle n'avait pas répondu. Enfin Domanski laissait deviner, mais avec beaucoup de réserve, qu'un sentiment plus vif que la curiosité l'avait enchaîné à sa fortune.

Le grand-chancelier se rendit le 26 mai auprès de la prisonnière, accompagné de l'assesseur Vassili Uschakov. Dès qu'elle le vit, elle l'interpella d'un ton véhément; elle demanda de quel droit, pour quel crime on l'avait arrêtée en pays étranger, et elle se montra indignée du traitement qu'on lui infligeait. Quelques paroles adroitement flatteuses du chancelier réussirent à la calmer. Elle condescendit, non pas à répondre, car elle n'attendait point qu'on l'interrogeât, mais à s'expliquer. Elle raconta ce qu'elle savait de sa vie avec les circonstances rapportées plus haut. Depuis que son mariage avec le prince de Limbourg était conclu ou accompli (elle laissait, peut-être à dessein, ce point dans un certain vague), elle avait voulu se rendre en Perse pour y rentrer dans ses biens. Les Polonais qui se trouvaient à Venise, mieux instruits qu'elle de l'his-

toire secrète de la cour de Russie, s'étaient persuadés qu'elle était fille de l'impératrice Élisabeth. Il lui était arrivé vers le même temps, sans qu'elle eût pu découvrir ni d'où, ni par quelle voie, des papiers qui semblaient changer cette conjecture en certitude. Ses souvenirs d'enfance, la protection mystérieuse qui l'avait suivie presque partout depuis sa jeunesse, avaient plus d'une fois, elle ne pouvait le cacher, suscité dans son esprit la pensée qu'elle était d'une origine illustre. Elle n'en avait pas moins repoussé comme un rêve les prétentions qu'on voulait lui suggérer, et jamais elle n'avait eu sérieusement l'idée de fomenter des troubles en Russie. Qui sait si elle n'était pas l'involontaire instrument de quelque intrigue politique? « Je connais la vie, j'ai souffert, ajouta-t-elle en finissant. Le ciel m'a donné quelque force d'âme, et, si le courage est une vertu princière, on ne me refusera point, j'espère, d'être princesse au moins par là. »

Ce récit fait avec suite, sans hésitation, d'un accent convaincu, avait ébranlé l'assesseur Uschakov. Il laissait cependant deux points essentiels dans une profonde obscurité : l'un était la naissance véritable de la prisonnière, l'autre l'origine des papiers envoyés par elle au comte Orlof; mais elle se déclara fatiguée, et refusa de répondre un mot de plus aux pressantes questions de Galitzin. Aussi Catherine II reçut-elle assez mal le rapport que le grand-chancelier lui adressa. La prisonnière ne craignit pas d'écrire à l'impératrice pour lui demander une audience. Elle se flattait, disait-elle, d'avoir à lui faire des communications du plus haut intérêt pour l'état et de dissiper le malentendu dont elle était victime; elle signa cette lettre princesse Élisabeth. Tant de hardiesse mit le comble à l'irritation de Catherine II; elle reprocha durement à Galitzin sa maladresse, ses ménagemens pour une comédienne. On avait laissé jusqu'alors à la prisonnière sa femme de chambre, on l'en sépara; on lui donna pour gardiens des hommes qui ne parlaient aucune des langues qui lui étaient familières, on la plaça dans un cachot privé de lumière et glacial, on réduisit ses vêtemens au strict nécessaire et sa nourriture à un morceau de pain.

Elle souffrit avec dédain ce surcroît de rigueurs et supporta sans fléchir le supplice d'interrogatoires à chaque instant renouvelés. L'impératrice, de plus en plus irritée, alla jusqu'à dresser de sa main une liste de vingt argumens qui devaient confondre l'aventurière. Elle envoya cette liste à Galitzin; elle lui écrivait un jour de Moscou que cette femme était Polonaise, elle prétendait dans une autre lettre savoir qu'elle était la fille d'un aubergiste de Prague. Ces vaines suppositions prouvaient seulement la préoccupation que lui causait cette affaire et l'impatience qu'elle avait d'en finir. Galitzin

faisait de son mieux. L'attachement passionné de Domanski pour la prisonnière ne lui avait pas échappé; il se proposa d'en tirer parti. Il fit espérer à Domanski qu'ils pourraient compter l'un et l'autre sur la magnanimité de l'impératrice, pourvu que la prisonnière cessât de la braver par ses inventions ou par son silence. Domanski, à demi gagné par ces promesses, avouait qu'elle s'était en effet donnée pour la fille d'Élisabeth, qu'elle avait pris ou accepté ce rôle uniquement pour vivre. Il se taisait sur ses desseins et sur les papiers envoyés à Orlof, mais il demandait qu'on lui permît de la voir seul à seul. Galitzin, en le lui refusant, crut le moment venu de les confronter. Domanski, tremblant, ému jusqu'aux larmes à la vue de la princesse, mit un genou devant elle; il lui demanda pardon de ne pouvoir mentir à sa conscience, et la supplia de dire enfin la vérité. Elle l'accabla sans lui répondre d'un regard méprisant. Alors Galitzin renouvela ses instances. L'interrogatoire durait depuis plusieurs heures, lorsque Domanski, tombant aux pieds du grand-chancelier : — Grâce pour elle, monseigneur! s'écria-t-il. Le démon de l'orgueil la possède, elle ne s'appartient pas, et rien ne la fléchira. Que peut craindre l'impératrice d'une infortunée que la mort appelle? Je lui ai sacrifié patrie, honneur et liberté; ce n'est pas assez, je lui dois ma vie. Que l'impératrice me la donne pour femme : regardez-la, le supplice sera assez grand pour elle. L'exil, la pauvreté, la servitude pour moi, la vie pour elle, et je bénirai vos bienfaits.

Ces paroles arrachèrent un étrange sourire à la prisonnière, puis reprenant son sérieux aussitôt : — Faites-moi la grâce, monsieur le chancelier, de me délivrer de la présence de cet homme. Ne voyez-vous pas que le pauvre diable extravague?

Elle était depuis longtemps atteinte d'une maladie de poitrine que le manque d'air et la dureté du régime de la prison aggravaient rapidement. L'énergie de l'âme soutenait ce corps frêle et dévoré par les soucis; mais la maladie offrait des symptômes sur la gravité desquels il était impossible de concevoir aucun doute. La prisonnière pouvait à peine parler et ne se levait plus. Les médecins déclarèrent qu'elle n'avait plus que peu de jours à vivre, si l'on continuait à la traiter ainsi. On apporta quelque adoucissement à sa situation. Lorsqu'elle se sentit un peu mieux, elle voulut écrire encore une fois à l'impératrice. Elle repoussait avec force les dernières suppositions faites sur sa naissance. Elle ne prétendait pas la connaître, et tout porte à croire qu'elle l'ignorait en effet; mais elle nommait plusieurs personnes en état, disait-elle, de donner à ce sujet des éclaircissemens, entre autres George Keith, l'ami de Jean-Jacques Rousseau, gouverneur de Neufchâtel, qu'elle se rappelait avoir vu toute jeune en passant par la Suisse. Du reste, elle n'a-

vouait rien, ne rétractait rien, et, par une contradiction singulière, elle signait encore princesse Tarakanov. L'impératrice jura de châtier cet excès d'impudence. George Keith était mort, mais sans doute quelques-unes des personnes nommées par la prisonnière vivaient encore; on s'abstint néanmoins de toute recherche, soit qu'on n'ajoutât aucune foi à ces indications, soit qu'on craignît au fond trop de lumière. Il est en effet assez remarquable qu'on n'essaya jamais ni de détruire l'opinion si répandue de l'existence d'une fille de l'impératrice Élisabeth, ni de prouver que cette fille était morte, ou du moins de découvrir ce qu'elle était devenue.

Vers la fin de l'été, la prisonnière s'affaiblit de nouveau. Le 30 novembre, se voyant près de mourir, elle demanda un prêtre grec. L'impératrice désigna elle-même un chanoine de la cathédrale de Kasan, nommé Pierre Andrejev; elle le vit et l'entretint sans témoin une heure entière avant qu'il se rendît à la prison. La malade le reçut avec douceur; mais elle s'aperçut qu'au lieu de lui donner les consolations religieuses qu'elle avait réclamées, il ne songeait qu'à lui arracher des révélations ou des aveux. Fixant alors sur lui ses yeux enflammés par la fièvre, elle lui coupa brusquement la parole, et lui dit d'un ton impérieux : « Récitez-moi les prières des morts. » Elle vécut encore deux jours, et le 4 décembre 1775 elle expira sans avoir prononcé un mot de plus.

Elle fut enterrée la nuit, dans la cour de la forteresse de Ravelin, en présence du grand-chancelier, par quatre hommes auxquels on fit jurer, sous les menaces les plus terribles, de ne jamais dire un mot de ce qu'ils étaient chargés d'accomplir. Depuis l'arrivée de la prisonnière à Cronstadt, le même serment avait été imposé à tous ceux qui approchèrent de la prisonnière, au commandant de la forteresse, aux geôliers, aux soldats, aux juges, aux médecins, au prêtre. Le secret fut bien gardé. On ne trouve pas dans les gazettes de l'époque ni dans les dépêches connues des ambassadeurs étrangers un seul mot qui fasse allusion à cet événement. Seulement, au printemps de 1777, l'année de la grande inondation, l'ambassadeur de Pologne près la cour de Russie écrivit au roi qu'une princesse de la maison impériale, atteinte de folie et enfermée dans la forteresse de Schlusselbourg, venait de mourir. La légende commençait.

Les papiers des archives ne disent pas quel fut le sort de Czarnowski. Quant aux deux domestiques de la princesse, on les conduisit, après une détention de plusieurs mois, jusqu'à la frontière, et on leur interdit de remettre jamais le pied en Russie. Domanski fut envoyé l'année suivante en Sibérie, mais il paraît qu'il mourut en chemin.

P. Challemel-Lacour.

LA

SOCIÉTÉ DE BERLIN

DE 1789 A 1815

D'APRÈS DES CORRESPONDANCES ET DES MÉMOIRES DU TEMPS PUBLIÉS DE 1859 A 1869.

II.

LES ORIGINAUX (1).

On a souvent dit que l'amour du surnaturel et le goût du mystique se réveillent de préférence aux époques où le rationalisme semble triompher de la superstition. Le besoin religieux de l'homme, ne souffrant pas qu'on le supprime, cherche sans doute alors de nouvelles voies pour se satisfaire. L'Allemagne du XVIIIe siècle offre de nombreux exemples de cette disposition de l'esprit humain. Nulle part les Cagliostro et les Saint-Germain n'eurent de plus fervens adeptes que dans la patrie de Mesmer et de Lavater. Souvent les plus chaleureux amis des lumières y furent eux-mêmes les dupes, parfois aussi de dangereux apôtres de l'illuminisme et du mysticisme. Schiller a constaté, le premier je crois, un fait analogue et non moins général qui caractérise les temps de civilisation avancée. La passion pour la nature et le culte de l'originalité ne sont jamais plus exaltés qu'aux époques où les habitudes de raisonnement abstrait et la complication artificielle de la vie sociale ont paralysé la spontanéité des caractères, terni la fraîcheur des sentimens. Au mi-

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

lieu d'un monde de convention et de préjugés, l'homme éprouve le besoin de se retremper au contact de la nature, qui est toujours vraie, et de même que le grand jour de la raison le pousse à chercher avidement les coins obscurs où le besoin de croire puisse s'épanouir à l'aise, le raffinement d'une existence factice le fait fuir jusque dans les chalets du pâtre suisse ou parmi les Peaux-Rouges d'Amérique. Ce n'est point un simple accident si à Rome comme à Alexandrie, en Italie comme en France, l'idylle et la pastorale ne se sont produites qu'au moment où tout naturel semblait être sorti de la vie, si Rousseau rêve le retour aux forêts vierges au milieu des paniers et de la poudre de Versailles, si Herder évoque les chants des bardes et des scaldes alors que de toutes parts l'Allemagne retentit des échos d'une poésie de convention.

Quand une génération d'hommes éminens s'est appliquée à vulgariser des idées abstraites en les rendant accessibles à la médiocrité, quand celle-ci trouve des formules toutes faites pour chacune de ces idées, quand ces formules commencent à circuler comme une monnaie courante, quand enfin le langage lui-même a pris je ne sais quoi de précis, de mathématique, d'incolore comme les chiffres, un dégoût profond de cette monotonie, de ce désert apparent, s'empare des hommes d'imagination et de tous ceux qui pensent par eux-mêmes. Tout ce qui ressemble à quelque chose d'individuel et de spontané, ils le saluent avec joie; tout ce qui paraît neuf et extraordinaire, fût-ce au prix de la vérité et du bon sens, a quelque chance de leur plaire. Dans cet engouement pour l'exceptionnel, on ne se donne souvent guère la peine de distinguer le vrai du faux. La bizarrerie de la forme en impose facilement sur la vulgarité du fond. Ce ne sont pas les idées seules qui captivent alors les esprits par leur étrangeté, ce sont aussi les personnes, et on ne se doute pas combien on est près de devenir injuste pour son temps lorsque, sous le costume commun et les habitudes générales, on suppose une complète uniformité, et qu'on veut voir des natures originales dans tous ceux qui osent s'émanciper de la règle.

En Allemagne, la réaction contre le rationalisme et contre le règne de la médiocrité, favorisé par le rationalisme, avait eu lieu dans la jeunesse de Goethe et de Schiller, de 1772 à 1788 environ. « Des esprits distingués, réfléchis et sensibles, dit Goethe lui-même, s'étaient aperçus que ce que l'homme pouvait désirer de mieux, c'était de concevoir la nature d'une manière directe et originale, et de fonder sa conduite sur cette conception. » Le chef et le porte-drapeau du mouvement avait été Herder. L'intérêt politique n'existait point encore, l'intérêt religieux s'était affaibli, l'intérêt littéraire dominait seul. Il est donc naturel que le Rousseau germanique portât la lutte de la nature contre la civilisation sur le terrain littéraire,

en opposant Homère et la Bible à Virgile et au Tasse, les ballades populaires à l'ode savante, Shakspeare à Racine. Ce fut à qui porterait le plus de coups à « mam'zelle la règle, » et « comme l'originalité du talent est une partie essentielle du génie, dit Kant avec sa rigueur accoutumée, les têtes pauvres s'imaginèrent qu'elles ne pouvaient mieux montrer leur génie qu'en s'opposant à la contrainte pédantesque de toutes les règles. Elles crurent de bonne foi qu'on parade mieux sur un cheval rétif que sur un cheval dressé. »

La doctrine de l'infaillibilité et de l'autonomie absolue du génie en matière de poésie eut son contre-coup dans la vie sociale. Tous ces apôtres de l'évangile de la nature, les Lavater et les Lenz, les Klinger et les Heinse, les Bürger et les Stolberg, avaient mis l'originalité à la mode, et on ne demandait plus seulement des poètes inspirés, mais encore des personnalités qui fussent elles-mêmes, capables de juger par elles-mêmes, de sentir par elles-mêmes. Jamais il n'y eut plus de « génies » qu'à ce moment, — jamais de génération plus portée à les admirer. Rien ne fut pourtant plus légitime que ce mouvement. Il fut d'ailleurs forcé. Les amis des lumières ne s'étaient adressés qu'à la raison, l'instinct voulut sa part. L'intuition, le sentiment, la divination, avaient été considérés comme non avenus; ils exigèrent leur revanche. C'est l'impression du moment, ce sont les antipathies et les sympathies, l'inspiration, le premier mouvement, qui prennent le pas sur la réflexion, le raisonnement, l'intelligence. Comme le mépris pour la civilisation ne fut chez Rousseau qu'une réaction contre l'admiration excessive des contemporains pour « l'âge de la raison, » le culte de Herder pour les vertus primordiales de l'homme, pour la souveraineté de l'individu, pour les droits inaliénables de l'histoire inconsciente, ne fut qu'une réaction contre l'exclusivisme des rationalistes allemands, qui avaient prétendu faire du sentiment religieux, du goût, de l'inspiration poétique, une science abstraite, propre à être enseignée et apprise. L'émancipation de l'homme, que poursuivait le XVIIIe siècle, eût été incomplète si, après avoir conquis les droits de la raison, on n'avait conquis également les droits de l'instinct. Le tout était de concilier ces ennemis apparens, comme le firent les deux grands classiques allemands. Le premier romantisme, — le romantisme de la *Lucinde* et de l'*Athenæum*, — ne fut à ce point illégitime que parce qu'il se produisit à une époque où l'Allemagne, dans la personne de ses plus grands hommes et de ses plus grands poètes, était déjà sortie de la période d'effervescence, de fougue juvénile, d'ébullition révolutionnaire. Frédéric Schlegel, à dire vrai, ne fit que rééditer sous une forme nouvelle la doctrine de Heinse et de Bürger. Le nouvel apôtre de l'originalité ne fut qu'un imitateur, j'aurais dit un plagiaire, si je pouvais

oublier la manière toute nouvelle dont l'*épigone* reprit la lutte abandonnée par les *titans*.

Frédéric Schlegel exerça une influence considérable sur les esprits. Les *Stürmer und Dränger*, — c'est ainsi qu'on appelle en Allemagne les jeunes révolutionnaires qui, à la suite de Goethe, avaient essayé d'escalader l'Olympe, — n'avaient point réussi à pénétrer dans Berlin. L'atmosphère y semblait trop ténue, le jour trop clair pour que les voyans et les enthousiastes s'y sentissent à l'aise. L'ombre de Frédéric II glaçait les rêveurs et les forçait malgré eux de parler raison. Quand le grand despote eut fermé les yeux (1786), quand le mysticisme mêlé de sensualité eut pris, en la personne du neveu, la place du rationalisme couronné, le terrain parut plus propice aux spéculations des rêveurs. La capitale ensablée de la Marche-Brandebourg devint pendant près de vingt ans la terre sainte du romantisme et de ses hallucinations. Il fallut un nouveau courant d'air, venu du nord cette fois et non de l'ouest, de Kœnigsberg et non de Paris, pour assainir encore cet hôpital de toutes les folies humaines. Il fallut aussi la rude leçon de l'histoire pour apprendre à cette génération d'épicuriens intellectuels qu'il y a quelque chose de plus sacré que les droits de l'individu, quelque chose de plus beau que le courage d'être soi-même, pour lui enseigner les droits de la chose publique et le courage du citoyen.

La catastrophe fut précédée par une lutte étrange entre les principes opposés du XVIII[e] et du XIX[e] siècle. On désirait vivement revenir à l'originalité et retrouver la seconde vue des natures primitives, et pourtant on aurait bien voulu conserver les conquêtes des amis des lumières. On prétendait ne plus reconnaître d'autre loi que l'arbitraire individuel, et en même temps on aurait aimé participer à la sérénité placide de l'hellénisme goethéen. Tout en craignant de paraître académique, on avait une peur secrète de la barbarie grossière où aboutissait la doctrine de l'individualisme illimité. La philosophie du sens commun et son déisme prosaïque avaient chassé la poésie de la religion aussi bien que de la vie; pourtant, comme on ne pouvait se résoudre encore à se réfugier dans la religion positive, on s'en tenait vaguement à je ne sais quel sentiment religieux qui touchait au mysticisme. De peur enfin de paraître bourgeoisement vertueux, on se fit systématiquement bohême et viveur, sans y porter toutefois la naïveté insouciante de la vraie bohême. On ne réussit pas en un mot, à concilier, comme l'avaient fait Goethe et Schiller, la liberté et la loi, le droit de l'individu avec le droit non moins imprescriptible de la société, la poésie avec la vie.

Ce malaise s'accuse fortement chez tous les esprits de cette époque : beaucoup d'entre eux se jetèrent dans le catholicisme le plus

étroit, d'autres revinrent au culte de la raison, quelques-uns s'étourdirent dans les affaires ou dans les jouissances; la folie obscurcit la fin de plusieurs d'entre eux, le suicide fut le dernier refuge de quelques autres. Un petit nombre seulement put, après de longues luttes et de pénibles souffrances, trouver cette harmonie placide que Goethe avait su conquérir par tant de sacrifices et de persévérance, l'harmonie entre l'idéal et la réalité. Parmi ces rares personnes fut Rahel, la figure la plus originale certainement de cet âge des originaux, et dont un grand connaisseur de la nature humaine avait pu dire, sans crainte d'être démenti par la postérité : « C'est probablement la femme la plus éminente de son temps (1). »

I.

On a souvent et bien parlé de Rahel. Les plumes les plus habiles au service de l'observation la plus pénétrante se sont essayées au portrait de cette femme unique; personne ne l'a achevé, et on comprendra que je ne tente pas même une entreprise aussi délicate. Cette nature si complexe dans son unité, si universelle et si originale dans le meilleur sens du mot, offre tant de côtés divers, tant de contradictions apparentes, que tout essai de la peindre dans son ensemble sera toujours et forcément incomplet. Transparente et ouverte à tous les regards comme la nature, qui a été le culte de sa vie, elle fut, comme la nature, une énigme indéchiffrable. On peut en soupçonner les profondeurs insondables, on n'en aura jamais le mot. Pour qui veut se faire une idée de cet être extraordinaire, le meilleur moyen est encore de lire sa correspondance. On y trouvera, pour nous servir des expressions de Fr. de Gentz, « des fraises de bois tirées du sol avec les racines et la terre, » — avec les vermisseaux aussi, ajoutait-elle par un sentiment très net de ce qui déparait son génie. Cette correspondance n'est qu'un reflet de ce qu'était Rahel, car elle n'était tout à fait elle-même que dans la conversation parlée, dans sa vivante apparition; ce reflet cependant est fidèle. Pour les esprits qui voient le monde en artistes et en historiens, ce livre est un κτῆμα ἐς ἀεί, un de ces compagnons de la vie entière, comme Montaigne l'est pour les natures sceptiques, l'*Imitation* pour les âmes pieuses. C'est un livre qu'on analyse tout aussi peu que la personne qui l'a écrit au hasard de la plume sans se douter que ce qu'elle écrivait ainsi deviendrait un livre.

(1) Gustave de Brinckmann. Voyez, dans la *Revue* du 15 décembre 1858, *Rahel et le monde de Berlin*, par M. Blaze de Bury. Varnhagen, le mari de Rahel, mourait au moment même où parut ce travail, et c'est depuis sa mort seulement qu'on a publié les papiers rétrospectifs qui nous permettent aujourd'hui d'étudier le Berlin de 1789 à 1815, comme notre prédécesseur a étudié le Berlin de 1815 à 1848.

Toutefois Rahel n'est pas tout entière dans ses lettres et dans ses entretiens. Sa vie a exercé une influence autour d'elle. En disant qui elle hantait, peut-être comprendrons-nous qui elle était; en étudiant son temps, nous finirons par savoir quelle était la personne en qui ce temps s'est incarné. La véritable apogée de Rahel doit se placer dans les premières années du règne de Frédéric-Guillaume III (1797-1806). Ce n'est qu'en ce moment que le papillon sortit de la chrysalide. Plus tard, elle ne semble plus être que le souvenir vivant d'une époque qui n'est plus, un anachronisme charmant, mais un anachronisme. On a toujours étudié la Rahel de la restauration, Rahel vieillissant; nous voudrions la montrer jeune, dans le milieu pour lequel elle semblait faite, et qu'à bien regarder elle avait fait elle-même. Un historien l'appelle avec justesse le chœur du grand drame qui se jouait alors. Ce drame fut celui du XVIIIe siècle allemand, qui déjà pressentait sa fin prochaine, et qui, assombri par ce pressentiment, cherchait l'oubli en s'étourdissant. Iéna devait être pour l'Allemagne ce que 93 avait été pour la France. Personne ne représente mieux que Rahel ce temps singulier qui précéda l'effondrement de la monarchie de Frédéric II. Juive et Prussienne, ne vivant qu'en dedans et ne voyant dans les grands événemens de l'époque qu'un spectacle ou un sujet d'études psychologiques, honnête femme s'il en fut, et pourtant d'une tolérance morale qui choquerait nos mœurs d'aujourd'hui, aristocrate en ses goûts intellectuels et embrassant l'humanité entière de sa bonté, Rahel réunit en elle toutes les contradictions de son temps.

Rahel Lévin (née en 1771) n'avait que vingt-six ans quand elle commença de devenir le centre du monde intelligent de Berlin. Sa vie n'avait été jusque-là qu'une longue souffrance. D'une excessive irritabilité nerveuse, il semble qu'elle ait eu de la peine à s'assurer l'existence. Grâce à l'élasticité de sa nature, elle eut le dessus dans cette lutte à mort; mais ce fut pour rester toute sa vie « un baromètre souffrant. » « Il suffit que l'air soit trop dense ou trop rare, trop chaud ou trop froid, pour que je sois malade, dit-elle; je le suis bien plus encore de la moindre émotion; la *sensitivité* ne saurait aller au-delà. » Jusqu'à la fin de sa vie, elle place à côté de la date de ses lettres une description détaillée de la température.

Elle était née Juive, et même après sa conversion, qui eut lieu très tard, elle ressentit toujours vivement cette disgrâce du sort. Il lui semblait, écrit-elle à l'âge de vingt-trois ans à son ami Veit, qu'au moment d'être jetée en ce monde, un être surnaturel eût plongé un poignard dans son cœur, et, en la comblant de tous les dons, les eût tous paralysés en la faisant naître Juive. Encore quatorze ans plus tard elle poussait le même cri de douleur : « ce que j'ai? c'est que j'ai conscience de n'avoir jamais failli, jamais agi

avec légèreté ou par intérêt, et de ne pouvoir pourtant pas me tirer du malheur de ma fausse naissance, car il ne cesse de se renouveler et de m'accabler! » Jusque sur son lit de mort, elle parle d'elle-même comme « d'une échappée d'Égypte et de Palestine, » avec une résignation toutefois qui laisse deviner les souffrances passées. « Ce qui a été si longtemps pour moi la honte la plus grande, la douleur et l'amertume la plus amère, le malheur d'être née Juive, — je ne voudrais à aucun prix maintenant ne l'avoir pas subi. »

Ce malheur ne fut pas le seul qui pesât sur sa jeunesse. Son père, riche joaillier de Berlin, paraît n'avoir su mieux employer le grand esprit et le caractère inébranlable qu'il avait reçus de la nature qu'à tourmenter tous les siens : ses domestiques, ses amis, sa femme, bonne et faible, ses enfans. Ce despote à la volonté de fer, cruel et égoïste, mais avec toutes les qualités de ses défauts, essaya de bonne heure de briser le caractère de la frêle enfant chez laquelle il sentait une personnalité. Elle crut longtemps elle-même qu'il y avait réussi, oubliant l'élasticité infatigable de sa propre nature, qui se redressa toujours et ne garda de cette résistance que comme un esprit de révolte qui ne la quitta plus. C'est à cette école surtout qu'elle apprit le grand art de souffrir, qu'elle pratiqua plus tard avec une véritable virtuosité. Ses frères et ses sœurs, qui n'avaient point eu de peine à se soumettre, admirèrent sans la comprendre cette lutte opiniâtre de l'enfant, qui n'oubliait jamais le respect et la déférence. A la mort de son père, elle eut, il est vrai, des rapports difficiles avec un frère aîné, mais là encore elle l'emporta.

Elle avait eu d'autres causes de souffrance qu'une jeunesse incomprise, le hasard de la naissance, la dureté d'un père fantasque, une santé délicate. Les hommes clairvoyans parmi ses amis le sentaient bien. W. de Burgsdorf, qui la connut très jeune, conçut pour elle une admiration mêlée de pitié. « Quand je vous vis pour la première fois, lui écrivait-il, je fus frappé soudain par l'idée qu'une longue douleur devait vous avoir élevée. » Elle lui fut reconnaissante de cette pénétration, et le choisit pour son confident. « Je ne sais ce que c'est, lui répondit-elle; mais il me semble, — il y a de longues années de cela, — que quelque chose ait été brisé en moi, et j'éprouve maintenant comme une joie maligne à la pensée qu'on ne peut plus briser ce quelque chose, ni le battre, ni le tirailler. J'ai comme un coin en mon intérieur où personne ne peut plus pénétrer; mais quiconque a un de ces coins-là ne peut plus être heureux! » On peut imaginer ce que fut l'amour dans ce cœur passionné, irritable, sincère. Deux essais d'amour ne lui avaient point réussi, et cette âme, qui croyait avoir tout souffert, était sortie meurtrie de ces épreuves. Ses amies, la comtesse Joséphine de Pachta et Henriette Mendelssohn, la sœur de Dorothée Schlegel, furent très

sévères pour le jeune gentilhomme qui l'avait abandonnée. « Je ne pourrais supporter l'idée, dit l'une d'elles, que cette âme plate fût chargée du crime d'avoir détruit le riche cœur de Rahel. » — « Son cœur ressemble à une montre d'enfant, disait l'autre; elle a le cadran, mais elle ne marche pas. » Le monde au contraire trouva la chose fort naturelle. Qui ne sait qu'en ces occasions le vulgaire prend sa revanche sur l'aristocratie de l'âme? Il accable le génie quand celui-ci, sur l'ordre du dieu, brise, non sans y laisser des lambeaux saignans de sa chair, les liens qui l'auraient empêché de prendre son essor; mais, s'il n'a pas assez de sévérité pour l'égoïsme de Goethe rompant avec Frédérique, il trouve tout simple qu'un comte de Finkenstein sacrifie une Rahel aux préjugés nobiliaires de ses sœurs. Varnhagen lut encore en 1807 les lettres et le journal, disparus aujourd'hui, où Rahel avait exhalé sa douleur : ce fut la lecture la plus émouvante qu'il eût jamais faite. « Telles doivent avoir été, dit-il, les fameuses lettres de Jean-Jacques à Mme d'Houdetot. » On voit que Rahel avait quelque sujet d'écrire un jour à Mme de Fouqué : « On ne saurait imaginer une jeunesse plus tourmentée que la mienne. On ne peut avoir été plus malade en tout sens, ni plus proche de la démence, et j'ai aimé. »

Des amis lui proposèrent un mariage de raison. Elle s'y refusa, mais sans emphase :

« Je ne puis me marier, car je ne sais pas mentir. Ne croyez pas que j'en sois fière, je ne sais pas, comme on ne sait pas jouer de la flûte. Autrement je le ferais à présent. Je prendrais pour *tâche* et pour plan de ma vie de rendre heureux un homme qui m'aimerait de toutes ses forces et que ma seule présence rendrait déjà heureux; mais je ne puis gagner sur moi de lui donner des témoignages d'affection. La chose ne va donc pas... Il y aurait bien encore une façon suivant laquelle je pourrais me marier : si j'étais tout à fait indifférente à l'homme qui me choisirait, s'il conservait toute sa liberté et que sa personne me convînt. Je le sens et le sais clairement. Il ne faudrait pourtant pas qu'il eût des préjugés; autrement je n'y tiendrais pas. Je veux bien être vertueuse, — ne le suis-je pas déjà? et suis-je faite pour ne l'être pas? — seulement il ne faudrait pas qu'un sot mari pût me forcer à mentir et à paraître l'admirer. Il faut que je puisse toujours dire ce que je veux. »

Le cœur ne pouvant se satisfaire, elle se rejeta violemment du côté de l'esprit. Elle avait beaucoup lu sans avoir rien appris méthodiquement. Jamais il n'y eut femme moins bas-bleu que cette personne qui savait tant de choses et qui vécut dans l'intimité des écrivains les plus illustres de son temps. Elle ne dut pas même son éducation au commerce des hommes distingués, comme cela est le cas de la plupart des femmes vraiment supérieures, car elle ne fré-

quenta guère les hommes de lettres et les artistes qu'à partir de vingt-cinq ans, alors que toute sa manière de voir était déjà arrêtée, son esprit formé, et elle fut toujours fière de ce qu'elle appelait son « ignorance crasse. » Du moins elle convenait de la meilleure grâce de son peu d'instruction; mais elle sentait aussi très bien qu'elle n'avait point besoin d'apprendre pour savoir. Elle se compare une fois à une île déserte hantée par des démons bienfaisans qui lui tiennent lieu de culture. « Vous êtes aussi appliqué que je devrais l'être, moi ignare, écrit-elle un jour à Al. de Marwitz; mais j'aime mieux que ce soit vous que moi. Parlez toujours de tout avec moi, je vous comprendrai malgré tout. Vous le savez bien,... je suis véritablement née pour l'ignorance. » Elle aima cependant toujours la lecture, même la lecture sévère, et ni Kant, ni Fichte ne furent inaccessibles à sa curiosité et à sa haute intelligence; mais elle aima toujours mieux la nature, ou, comme elle avait coutume de dire, « les enfans, la verdure, les beaux yeux et la parole. » Jamais elle ne s'est essayée comme écrivain. Les aphorismes et les morceaux publiés par Varnhagen sont des sortes de fragmens de lettres et de journal, ce ne sont point des ouvrages.

Peu de personnes ont été plus religieuses que Rahel, pour laquelle la religion extérieure n'existait pas. On ne lui avait d'ailleurs pas plus enseigné le judaïsme que l'histoire ou la géographie.

« On ne m'a absolument rien appris; j'ai poussé comme dans une forêt humaine, et alors le ciel s'est intéressé à moi. Je n'ai pas été atteinte par beaucoup de boue et de mensonge; mais voilà aussi que je ne puis plus rien apprendre, une religion pas plus que le reste. Je l'attends également d'en haut, ou plutôt j'attends d'en haut le nom de celle que j'ai dans mon cœur ou bien une autre, une nouvelle... Un homme peut-il, sans révélation, donner à un autre homme des sentimens, des opinions, des vues en fait de religion? N'est-ce pas là le dernier acte intime entre la créature et celui que je ne veux pas nommer? »

Pourtant, si pour elle comme pour Goethe, qui fut le culte de sa vie, le nom n'était qu'un vain son, obscurcissant la divinité en la circonscrivant, elle croyait comme le maître aux puissances surnaturelles qu'elle n'osait désigner; elle était pour ainsi dire en contact avec elles. Les anciens en eussent fait une prêtresse; elle semblait avoir le don de la prophétie, tant elle voyait juste. Pareille à la pythonisse, son frêle corps tremblait sous le dieu qu'il renfermait. Le raisonnement, l'abstraction, qui nous mettent en face de la nature comme d'une chose en dehors de nous, n'avaient point mordu sur elle. On eût dit un rameau non détaché de l'arbre de vie universelle. L'âme du monde semblait vibrer dans son âme. Tout y était

intuition, divination, sentiment, pressentiment. Elle apercevait les choses, elle ne les analysait jamais. Tout à fait dégagée de préjugés religieux, elle avait horreur des blasphémateurs et des matérialistes, comme des déistes et des métaphysiciens du sens commun. « Ce sont pour moi couteaux tranchans quand je les entends parler si hardiment de Dieu, comme s'il s'agissait d'un conseiller à la cour. » Sa religion cependant, malgré son côté mystique, — elle admirait beaucoup Angélus Silésius et Saint-Martin, — sa religion n'obscurcissait jamais sa sereine et lumineuse intelligence. Cette nature de poète eut un incomparable bon sens. En cela comme en beaucoup de choses, elle ressemble singulièrement à Schopenhauer, qui, dirait-on, a mis en système la philosophie inconsciente de Rahel. Ses idées sur la *coulpe* humaine, sur la volonté dans la nature, sur la misère du pire des mondes possibles, sur la compassion enfin, source unique de la moralité, le philosophe semble les avoir dérobées à Rahel.

Secourable, bonne, active, lorsqu'il le fallait, malgré sa nature contemplative, pleine de pitié pour les déshérités de la terre, d'indulgence pour les égarés, de sympathie pour les humbles, Rahel n'avait que du mépris pour la médiocrité correcte, au point de vue de la morale comme au point de vue de la société et de l'intelligence, et elle montrait ce mépris au risque de heurter les gens. Jamais le qu'en dira-t-on ne la préoccupait. Personne n'était plus constant en amitié qu'elle, mais elle ne redoutait pas de se laisser mal juger en ne professant plus des affections qui s'étaient éteintes en elle. « Tout ne peut pourtant pas durer éternellement, » osait-elle penser et dire. C'est qu'elle ne vivait que dans et pour la vérité. La vérité, voilà en effet sa suprême loi, qu'elle respecta toujours. « Dans la grande et universelle misère du monde, dit-elle toute jeune, et elle resta fidèle à ce vœu, je me suis vouée tout entière à un seul dieu, et toutes les fois que j'ai été sauvée, c'est à lui que j'ai dû mon salut : ce dieu, c'est la vérité. »

A ce besoin du vrai se rattachait l'originalité de sa nature. Tous ceux qui l'ont connue sont d'accord sur ce point, et il suffit de lire une page d'elle pour trouver partout, à côté de son admirable franchise, cette personnalité non moins admirable. Les critiques, comme G. de Humboldt, aussi bien que les poètes, comme Jean-Paul, voient dans ces deux qualités les traits distinctifs de sa nature. Les sceptiques eux-mêmes en parlèrent comme les enthousiastes, tant était irrésistible le charme que par son originalité elle exerçait sur les natures les plus diverses.

« Vous avez vraiment l'ascendant des âmes fortes, lui écrivait jusqu'à

cet incorrigible douteur de Gualtieri (1), un charme inexprimable, un je ne sais quoi qui tôt ou tard vous fait dominer sans qu'on s'en aperçoive, qui plaît, qui captive, qui entraîne... Vous êtes la personne du monde la plus singulière. Il n'appartient qu'à des âmes privilégiées de vous aimer, et cependant elles ont cela souvent de commun avec les plus communes. Vous amortissez les sens lorsqu'on est près de vous, et vous avez tout pour les éveiller. Vous semblez ne dire jamais rien de saillant, et cependant personne ne dit rien comme vous, ou plutôt vous ne dites jamais rien comme les autres. Vous paraissez être à la portée de tout le monde, et personne n'est à votre portée. On vous croirait savante, et vous ne savez rien, ou plutôt vous savez tout sans rien savoir. Vous méprisez toutes les vertus, et vous les avez toutes; vous les exercez sans efforts, et pourtant c'est un mérite de votre part de les pratiquer. Votre élévation vous met au-dessus d'elles, et vous vous abaissez jusqu'à elles; les sots vous trouvent de l'esprit parce que vous leur en donnez, et les gens d'esprit vous en trouvent, quoiqu'ils paraissent sots à côté de vous; comment faites-vous donc? Êtes-vous une fée, un esprit follet, une sainte, un revenant, un être supérieur qui se joue des pauvres mortels? »

Goethe, qui la connut très jeune à Carlsbad, en avait été frappé comme tout le monde, bien qu'alors Rahel ne fût point arrivée à cette harmonie supérieure qui effaça plus tard les angles et qui fondit les contrastes de sa nature, encore exubérante à vingt-deux ans. Il en parle souvent, et son sentiment est toujours celui de l'admiration pour cette « nature étrange, concevante, unissante, aidante, suppléante, qui ne juge pas les choses, qui s'en empare, et que les choses ne touchent pas quand elle ne s'en est pas emparée. »

Ce qui ajoutait au charme incomparable de cette fille singulière, ce fut sa grande simplicité, l'absence de toute prétention. Il faut la voir jouer avec les enfans, l'entendre parler d'une bonne petite friandise, s'enquérir des dernières modes de Paris, car il n'est pas rare de trouver dans sa correspondance, après une page sur Kant ou Schelling, une lettre entière consacrée à la description des chapeaux à la mode. Elle aimait à être bien mise, et sa toilette, très personnelle, fut toujours d'un goût exquis en sa simplicité. « On doit parfois mettre la mode de côté, mais il ne faut jamais l'ignorer, » disait-elle. Avec cela éternellement jeune; le portrait gravé qui la représente à quarante-six ans en marque trente à peine. Et toutes ces qualités si dissemblables se tenaient par une sorte d'harmonie moitié innée, moitié acquise. « Personne ne sait qu'il y a une personne comme moi, disait-elle fièrement, non pas d'esprit ou

(1) Cette lettre est en français, comme toutes celles du bizarre major.

de bonté, de talens ou d'intelligence, mais d'une telle cohérence dans l'âme et les convictions... Aussi n'y a-t-il que trois choses qui puissent m'affecter, c'est quand on dit que je suis vulgaire, prétentieuse ou bête. Je ne le crois jamais, et, si je ne suis pas de très mauvaise humeur, j'en ris toujours. »

L'originalité, que Rahel avait au plus haut degré, elle la prisait particulièrement et la recherchait chez les autres. Nous allons nous mêler à son entourage, nous y trouverons des hommes vicieux, vaniteux, légers, hypocondriaques, médiocres même; nous ne trouverons point de doublures. Son salon ne fut pas non plus un bureau d'esprit. « Je tue le pédantisme à trente lieues à la ronde, » disait-elle. Elle ne rechercha même jamais exclusivement les hommes d'esprit; elle frayait avec les plus grands comme avec les plus humbles, sachant partout trouver un bon côté. Pour elle, le monde se divisait en deux catégories, non point en sots et en intelligens, ni même en bons ou en mauvais, mais en vrais et en faux, en ceux qui étaient eux-mêmes et en ceux qui étaient autrui. « La différence entre ceux qui sont moraux ou immoraux, intelligens ou bêtes, n'est qu'une différence de degrés. Celle entre les natures primordiales et les natures secondaires est incommensurable. » Aussi, partout où elle trouvait le naturel, si modeste qu'il fût, elle s'en emparait comme d'un joyau rare et précieux.

« Si quelqu'un vous disait : Ah! vous croyez qu'il est si facile d'être original; non, il faut se donner beaucoup de peine, et cela coûte toute une vie d'efforts, — vous le tiendriez pour fou et ne lui adresseriez plus de questions. Et pourtant cette proposition serait absolument vraie et très simple en même temps. Sans doute chacun serait original et devrait l'être, si les hommes ne se fourraient pas dans la tête des maximes à peine digérées qu'ils émettent de la même façon. Il faut de l'honnêteté pour penser, et il y a certainement aussi peu de bêtes absolues que de génies... Les *imbéciles* seraient certainement toujours originaux, mais il n'y en a presque pas de purs; ils ont la plupart du temps encore assez d'esprit pour être malhonnêtes. »

Rahel avait trente ans en 1801. Elle avait profité de l'ordre renaissant en France pour aller passer quelques mois à Paris et pour y oublier son chagrin encore récent. « Je suis allée en France blessée, j'en reviens calme, sinon guérie, » disait-elle à son retour. Elle en avait rapporté, en même temps qu'une plus grande admiration pour la France, un goût plus prononcé encore pour la vie de société et un art plus consommé de recevoir. Elle y avait vu de près le monde du consulat sans en être bien choquée, parce que son indulgence morale se ressentit toujours des traditions du XVIIIe siècle, et parce que ses yeux, prévenus en faveur de la France, étaient

éblouis ou du moins singulièrement flattés par les formes françaises. Il y aurait tout un chapitre à écrire sur l'engouement de Rahel pour la France. Peu d'Allemands ont mieux compris ce pays, en ont mieux parlé. Elle n'avait pas toutefois renoncé à sa patrie, car elle était allée à Paris avec une compatriote, et elle y retrouva une amie de Berlin. La comtesse de Schlabrendorf, avec laquelle Rahel avait fait le voyage, tenait un peu des singularités de son oncle, « l'ermite de la rue de Richelieu, » qui avait pu survivre à la terreur malgré sa naissance, son libéralisme et sa franchise, et qui le premier allait dénoncer à l'animadversion de l'Europe le despote heureux pour lequel elle n'avait encore que de l'enthousiasme. La comtesse était ce qu'on appelle une maîtresse femme, un peu trop masculine peut-être, — en voyage elle portait même un costume d'homme, — mais droite, honnête, sévère, dure au besoin, fort intelligente d'ailleurs, amoureuse de la controverse, vraie toujours; « il ne lui manquait que l'huile de l'âme, » disait Rahel. Un ancien membre de la *ligue de vertu*, Caroline de Dacheröden, devenue Mme de Humboldt, faisait en ce moment les honneurs de la légation de Prusse, et accueillit avec joie sa vieille amie. Dame du monde, pleine d'aisance et d'affabilité, un peu tendue peut-être, mais agréable et bienveillante au fond, elle était admirablement faite pour son rôle d'ambassadrice. Rahel en faisait le plus grand cas, et son ami W. de Burgsdorf avait la tête tournée du gracieux sourire et des yeux d'enfant de la jeune baronne.

Rahel ne resta pas très longtemps à Paris. De retour à Berlin (automne 1801), elle se vit très recherchée, mais elle sut « s'entourer de circonvallations » et se garder sa liberté de mouvement aussi bien que de choix. Ce fut, je le répète, le plein midi de son existence, dont le reste ne cessa de se réchauffer au souvenir de ces rayons. C'était une génération singulière et aimable que celle de 1800. Amoureuse du plaisir jusqu'à la folie, mais amoureuse du plaisir distingué, elle avait conservé le ton de la noblesse française du XVIIIe siècle : un laisser-aller parfait avec des façons charmantes et une politesse exquise. Un peu fanfaronne de vice, d'incrédulité et de libéralisme, comme les gentilshommes de l'ancien régime, elle portait cependant dans sa manière de voir et de sentir je ne sais quel idéalisme platonicien que l'on chercherait vainement à la cour de Versailles, et qui trahit la lecture de Schiller. On y professait le mépris des distinctions sociales et le culte de la valeur personnelle : hommes de lettres et grands seigneurs, Israélites et acteurs s'y coudoyaient et s'y mêlaient sans cesse; mais cette prétendue égalité cachait mal ce qu'il y avait d'aristocratique dans cette société et dans sa façon de comprendre le monde. Il n'aurait pu en être autrement. Une culture aussi exquise de l'esprit ne saurait jamais être

que le privilége du petit nombre, et il n'y eut jamais d'idéal plus absolument oligarchique que *l'idéal humain* des rois de la littérature allemande.

L'étranger qui tombait dans ce milieu singulier était tout perplexe d'abord, fasciné ensuite, entraîné à la fin et enivré. Le comte Salm, qui vint à ce moment apporter à Rahel une lettre d'introduction de la fille de Diderot, Mme de Vandeul, nous a laissé le tableau d'une de ces réunions de la spirituelle Juive. Gustave de Brinckmann lui avait donné le plus vif désir de connaître cette « fille indépendante, d'un esprit si extraordinaire, intelligente comme le soleil, avec cela si bonne de cœur et en toutes choses elle-même. Il trouverait chez elle, lui avait-il dit, la société la plus spirituelle et la plus haute; mais tout s'y faisait sans montre ni ostentation. Rien n'y était arrangé ou préparé. Le hasard, les convenances et le bon plaisir de chacun des hôtes y étaient les seuls maîtres de cérémonie. Elle recevait chez sa mère, et, quoique fort à son aise, elle ne faisait guère de frais de représentation : il est certain qu'on ne s'y réunissait pas pour le régal qu'on y trouvait. Tout y était extrêmement simple, mais on ne peut plus comfortable. » La curiosité du jeune gentilhomme ainsi excitée fut dépassée quand il arriva dans le fameux salon de la *Jägerstrasse* et se présenta devant la maîtresse du logis, « ni grande ni belle, mais fine et délicate de visage et de taille, avec des yeux qu'on n'aurait pas osé affronter avec une mauvaise conscience. » Le monde le plus varié se pressait chez elle ce soir-là. Sur un canapé, la belle comtesse d'Einsiedel causait avec un abbé français; Auguste-Guillaume de Schlegel et Louis Robert, le frère de Rahel, parlaient poésie dans un coin, lorsque la porte s'ouvrit bruyamment pour livrer passage à la charmante Unzelmann, l'idole du parterre et des loges, qui se jette au cou de Rahel. Elle revient de Weimar, fort enthousiaste de Goethe, qui de son côté avait été ravi de cette *Marie Stuart*, la plus séduisante qu'on pût voir.

Les causeurs, un moment distraits par la jeune et brillante apparition, reprennent vite le cours de leur conversation; le grand baron de Schack, mauvais sujet aux formes élégantes, sourit aux boutades paradoxales du major Gualtieri, cet humoriste spirituel que Rahel gâtait tout particulièrement. Deux Espagnols, le comte Casa Valencia et le chevalier Urquijo, se sentant à l'aise dans ce milieu comme s'ils étaient nés sur les bords de la Sprée, écoutent attentivement l'auteur de *Dya-Na-Sore*, Meyern, qui leur expose ses théories patriotiques, et Fr. de Gentz, qui exhale sa bile contre M. de Haugwitz, le tout-puissant ministre d'alors; mais voici le véritable héros du salon qui vient d'entrer : un jeune homme de haute taille, remarquablement beau de visage, aux regards de feu, un peu troublé et inquiet aujourd'hui, d'une gravité douloureuse même. Il

unit à un air naturellement impérieux une grande douceur dans l'expression. Affable sans condescendance, digne sans contrainte, simple sans vulgarité, le prince Louis-Ferdinand, le héros de Mayence, se mêle un instant à la conversation politique de Gentz, et exhale sa colère contre « ce Bonaparte qui mine la liberté de son pays, » puis se met au piano pour y improviser. « Son jeu hardi et puissant, parfois attendrissant, la plupart du temps bizarre, toujours de la plus haute *maestria,* » éblouit l'étranger. « Il fut conquis dès le premier moment. Il n'avait pas encore vu un homme ainsi doté. Il dut convenir que naître et traverser la vie ainsi fait et ainsi placé, cela valait la peine de vivre. » Une vieille bonne circule au milieu de ces grands de la terre et sert le thé, tandis que la « chère petite, » c'est ainsi qu'on appelait Rahel, fait les honneurs avec aisance et grâce, avec une cordiale bienveillance surtout qui fait valoir les moins brillans. Elle anime la conversation quand elle menace de s'éteindre, l'arrête quand elle est sur le point de devenir trop libre, arrange les choses quand elle a déjà dépassé les bornes, tout en jetant avec une abondance intarissable des éclairs qui illuminent et ouvrent des horizons inconnus. « Elle comprend, elle sent tout, et ce qu'elle dit est souvent, sous une forme paradoxale et amusante, d'une vérité si frappante qu'on se le répète encore après des années, qu'on ne peut s'empêcher d'y réfléchir et de s'en étonner. » C'est encore Brinckmann qui parle de la sorte, confirmant ainsi les impressions du comte Salm et de Guillaume de Humboldt. Celui-ci, l'ayant vue journellement à Paris, avait été frappé, comme tous les autres, de cette richesse toujours nouvelle d'aperçus. « On pouvait compter avec certitude qu'on ne la quitterait jamais sans avoir entendu d'elle et sans emporter des mots qui donnassent pour longtemps matière à réflexion sérieuse, profonde même. »

Chacun des amis de Rahel mériterait une étude spéciale, tant elle les choisissait, je ne voudrais pas dire avec discernement, mais avec sûreté d'instinct. Tous avaient des qualités hors ligne, les uns de cœur, les autres d'esprit, les troisièmes de caractère. Ce n'étaient pas seulement ses compatriotes, amis d'enfance, écrivains marquans, hommes du monde distingués, qu'elle rassemblait; les étrangers aussi venaient volontiers dans cette maison cosmopolite, qui était comme un terrain neutre en ce temps de luttes diplomatiques autour du cabinet prussien. On y voyait sans cesse se coudoyer des Anglais et des Suédois, des Italiens et des Portugais; toutefois c'étaient les Français qui la captivaient particulièrement. Tout enfant, elle avait été fascinée par Mirabeau et en avait conservé un souvenir si vivant que, trente ans après, elle put encore faire un portrait parlant du grand orateur. Toute sa vie d'ailleurs elle professa l'enthou-

siasme le plus absolu pour lui, car jamais elle ne s'enthousiasmait à faux, et ni les apparences, ni la popularité du moment, ni les considérations de morale ne l'égaraient. De même qu'en littérature elle ne s'engoua jamais des Kotzebue, des Iffland et autres idoles du jour, tandis qu'elle gardait toute son admiration pour Goethe, si souvent méconnu par ses contemporains, elle démêlait parmi les hommes politiques, et dès le premier jour, le vrai génie, sans que l'abus même du génie pût la faire hésiter. C'est ainsi qu'elle fit pour Napoléon. Dans son hospitalité pour les Français, il n'entrait d'ailleurs aucun esprit de parti; elle accueillait les hommes du régime nouveau avec la même cordialité que ceux du régime ancien, Bignon, l'envoyé du premier consul, tout comme le comte de Tilly, émigré de la première heure. Celui-ci, l'ami d'Alexandre de Lameth, et que les mémoires de Fleury ont fait assez connaître au public français, était un merveilleux causeur, et, malgré sa vanité excessive, tout à fait bien vu de Rahel. « Il ne m'incommode pas; il me dit tout. Je lui sers de parloir, et il me sert d'acteur qui me joue la comédie de la vie. » Lui de son côté l'adorait parce qu'elle « savait écouter, » car Tilly n'aimait pas que son éloquence fût perdue. Rahel a fait de lui, dans une de ses lettres, le portrait le plus vivant. Elle voyait en lui « un échantillon de l'éducation française d'autrefois avec tous ses travers; il en avait tous les avantages, et toutes les faiblesses. » Elle rendait cependant justice non-seulement à son esprit prodigieux, à son élégance, mais même à son caractère. « Sous l'enveloppe de l'homme de cour le plus corrompu, il y avait au fond de lui un tout petit enfant innocent... Tous les Français de son temps avaient cela de commun avec lui, » ajoute-t-elle finement. Quant à Tilly, il ne savait se passer de Rahel. « J'ai mille complimens à vous faire avant de fermer ma lettre, lui écrit-il un jour. Celui-ci vous admire, celui-là vous est attaché; l'un s'étonne quand il vous entend, l'autre s'afflige quand il vous quitte, même dans une lettre qu'il faut enfin finir : tous ces gens-là, c'est moi seul. » Le sort et le caractère avaient rendu Tilly fort malheureux. Ses fautes n'avaient fait qu'aggraver ses malheurs. A Paris, en 1789, à vingt-cinq ans, il passait déjà pour un Lauzun; il continua ses eremens amoureux à Berlin. Une de ses maîtresses, qu'il avait abandonnée, et qui de plus se croyait découverte par son mari, chercha la mort dans la Sprée. Cet événement et l'entrée des Français à Berlin en 1806 lui firent quitter la Prusse. Il reparut à Paris en 1815 en qualité de général. Calomnié par ses ennemis, disgracié, réduit à la misère, mécontent du genre humain et de lui-même, il mit un terme à sa vie. On le trouva (le 26 décembre 1816) dans un fiacre à Bruxelles, la tête fracassée par une balle.

Le comte de Tilly n'était pas le seul Français qui se fût lié avec

Rahel; même après la catastrophe d'Iéna, elle accueillit avec empressement le jeune Custine et le fils de Mme Campan. Elle se sentait plus à l'aise avec eux qu'avec la plupart de ses compatriotes. Les Allemands, qui n'ont jamais eu, à proprement parler, ce qu'on appelle une société, ne pèchent pas seulement par le laisser-aller, ils pèchent aussi par l'excès d'amitié. On ne comprend guère en Allemagne que les rapports d'intimité ou ceux de cérémonie; on y a inventé une sorte de droit à la confiance et à la confidence qui touche de près à l'indiscrétion. Goethe en souffrit cruellement toute sa vie, et Rahel s'en plaignit souvent. Les charmantes relations de société qui tiennent le milieu entre les deux extrêmes et où il entre bien un peu d'indifférence, mais aussi un peu d'estime et beaucoup de désir de plaire, sont à peu près inconnues en Allemagne. C'est ce que Rahel avait trouvé à Paris et ce qu'elle appréciait infiniment. Aussi resta-t-elle toujours en bons termes avec Mme de Genlis et se lia vite avec Mme de Staël. Quand elle les vit à Berlin, la fille de Necker venait d'y établir son quartier-général dans la campagne d'exploration qu'elle faisait en Allemagne pour écrire son grand ouvrage. Elle allait beaucoup chez Rahel, et le vendredi recevait chez elle les beaux esprits qu'elle tourmentait de ses questions et de sa curiosité. « Ah! soupira un jour Spalding, le philologue, fils du célèbre prédicateur, ah! demain, un rude dîner m'attend! J'y dois traduire un ouvrage que je ne comprends pas bien en une langue qui ne m'est pas familière. » Il s'agissait en effet d'expliquer à Mme de Staël la philosophie de Fichte. Elle y tenait si bien qu'après Spalding elle en tourmenta le prince Auguste, qui essaya de la décourager. « Oh! j'y parviendrai, répondit-elle, n'ayez pas peur. » On comprend qu'on redoutât un peu ses soirées, où, de crainte de voir les hommes soit absorbés par la galanterie, soit parqués à part des femmes comme en un camp ennemi, elle n'invitait jamais plus de deux dames. Cette absence d'attraits féminins, jointe à l'obligation pour les uns de se servir d'une langue qu'ils ne parlaient pas couramment, pour les autres de toujours se tenir dans les hautes sphères de la philosophie, fit un tort considérable aux réceptions de Mme de Staël, et elle se plaignit fort des hommes du monde prussiens, qui feraient bien mieux de parler allemand que de parler le « français pour faire de mauvais calembours et des bons mots sans esprit. » Elle finit cependant par rencontrer un homme qui lui allait à merveille et qui réunissait le pédantisme le plus exquis à une très grande habitude du français. Elle s'en empara aussitôt pour ne plus le lâcher avant d'en avoir tiré tout ce dont elle avait besoin pour son livre. A. G. Schlegel prétexta une traduction de Shakspeare; elle ne voulut pas comprendre pourquoi il ne pouvait pas la faire ailleurs qu'à Berlin. C'est qu'elle

ignorait encore quels liens le retenaient dans la capitale prussienne, où il avait noué les relations les plus tendres avec la sœur de son ami et collaborateur Tieck, avec Sophie Bernhardi, plus tard Mme de Knorring. Quand Mme de Staël l'apprit, elle voulut absolument connaître l'heureuse créature que le célèbre critique daignait honorer de son amour. Elle ne laissa pas de trêve à Henriette Herz qu'elle ne l'eût invitée, et qu'elle ne lui eût ménagé ainsi une rencontre. En vain lui disait-on que Sophie Bernhardi, très renommée pour son esprit de conversation, écrivain admiré déjà, ne savait point le français. « C'est égal, dit-elle, je la verrai parler. » Ce fut le malheureux Schlegel qui dut lui servir de truchement pendant cette soirée où l'impatiente Française s'écriait à chaque instant : « Qu'est-ce qu'elle vient de dire? » Schlegel s'en tira en la trompant, car son amie se permettait de le taquiner en lui donnant toute sorte de petites épigrammes à transmettre à l'adresse de l'étrangère. Schiller, qui vint à Berlin peu de temps avant sa mort, y évita Mme de Staël avec le dernier soin; il était encore tout malade de la loquacité du célèbre écrivain, qui était venu le voir à Weimar. Elle y avait logé dans une maison hantée et répétait volontiers qu'elle n'y avait point vu de revenans. « Je le crois bien, dit Schiller, est-ce qu'un compagnon de Satan lui-même eût voulu faire ménage avec elle? » Goethe aussi, tout en l'admirant beaucoup, l'avait trouvée un peu trop agitée; elle le fatiguait. Rahel, qui cependant la jugeait bien, était plus indulgente, ou, si l'on aime mieux, plus endurante que les deux poètes.

« Il n'y a pas de calme en cette femme, disait-elle encore plus tard. De l'intelligence, elle en a bien assez; mais elle n'a pas une âme qui écoute. Jamais il ne se fait silence en elle; on dirait qu'elle ne réfléchit jamais seule, qu'elle parle toujours à un public. Les salons, où elle est allée toute jeune, lui ont fait du tort. Il n'y a pas de proportion dans son âme entre l'activité intellectuelle et l'activité matérielle. Elle en revient toujours à l'approbation, et, comme elle n'est pas vulgaire, elle veut que ce soit la *postérité* qui s'en charge. C'est donc pour celle-ci, pour l'approbation de celle-ci qu'elle veut tout faire et qu'elle veut que tous les hommes de valeur fassent tout!... Tout est à *rebours* chez elle, comme si l'on rebroussait des épis; il n'y a pas de douceur. Il me semble que je vois les mots en tumulte autour d'elle comme des esprits qui volent, quand elle est à sa table devant une feuille blanche. Jamais cela ne devient musique... Ce qu'elle crie ainsi n'est pas chant. C'est dommage, précisément à cause de ces immenses dons auxquels il ne manque qu'un seul, celui qui les rendrait harmonieux : une sphère d'âme silencieuse, innocente. »

On voit ce qui gênait Rahel dans la nature de Mme de Staël; elle

prisait cependant beaucoup son grand esprit, elle aimait sa force de passion. Il n'entre pas l'ombre de jalousie dans ses sentimens à son égard, et la beauté ou les succès mondains de ses autres amies ne lui faisaient pas plus d'ombrage que les talens de la Française. Rien ne put jamais la séparer de Henriette Mendelssohn, la fille cadette du philosophe, dont la belle âme lui inspirait une affection et une sympathie qui ne se perdirent pas même lorsque son amie se fut jetée dans le catholicisme le plus dévot. Elle savait qu'il n'y avait là ni comédie, ni exaltation factice, mais que c'était la fin assez logique d'une vie pleine d'épreuves et de résignation. Si la seule présence d'Henriette, éminemment modeste malgré sa grande culture d'esprit, lui faisait du bien par le calme de la surface et la chaleur du fond, celle de la comtesse Joséphine de Pachta l'incitait par son animation, son ardeur, son expansion naïve. Cette nature d'enfant qui semblait sortir directement de ses forêts de la Bohême et qui en apportait, comme des bouffées de senteurs sauvages, des sentimens vivaces, prime-sautiers, un peu âpres, — cette grande dame si éprise de la « cause française » même après 1794 et jusqu'au 18 brumaire, cette amazone qui fuyait l'amour pour lequel sa beauté et son cœur affectueux semblaient l'avoir faite, cette jeune femme si simple et si naïve et pourtant si ouverte à l'idéalisme, — elle était enthousiaste de Kant, — semblait faite exprès pour comprendre Rahel et pour en être comprise. Aussi leurs deux vies furent-elles fondues pour ainsi dire, et aucun nuage ne troubla jamais leur affection. Rien de plus touchant que leur correspondance, c'est une harmonie vraiment musicale; les voix se répondent comme dans un admirable duo.

Il ne faudrait pas croire que Rahel s'en tînt exclusivement aux grandes dames : elle n'aimait guère la bourgeoise de Berlin, et elle avait ses raisons pour cela; mais les actrices, malgré la réputation bien compromise de quelques-unes d'entre elles, avaient leurs entrées chez Rahel. Le vieux Lévin, son père, avait déjà eu le goût de la société des comédiens alors qu'ils n'étaient guère encore admis dans la bonne compagnie, et Rahel avait pu, depuis son enfance, connaître le charme et l'imprévu de ce monde insouciant. Très passionnée pour le théâtre, elle aima toujours à recevoir les artistes, et après le spectacle, qui se terminait à huit heures, on faisait invasion chez elle. C'était le beau temps du théâtre de Berlin. Les nouvelles pièces de Goethe et de Schiller, les drames de Shakspeare que Tieck et Schlegel traduisaient en vers allemands, les pièces de Werner enfin et des autres romantiques étaient jouées par des artistes du plus grand mérite tels que le beau Fleck, le second créateur de *Karl Moor* et de *Wallenstein*, acteur inspiré, à la voix sonore, au geste ample et superbe, très inégal, il est vrai, mais incomparable

dans ses bons jours; Schröter, le comédien réaliste, copiant la nature sans l'idéaliser, mais avec une fidélité intelligente et scrupuleuse; Iffland, fin, délicat, maître du style classique, introduit par Goethe lors de son intendance du théâtre de Weimar. La musique tint également une grande place dans la vie de Rahel. Elle fut elle-même à cette première époque une pianiste distinguée, et tous les artistes de passage venaient chez elle. Les sculpteurs et les peintres aussi fréquentaient la maison Lévin, et il va sans dire que les hommes de lettres ne manquaient pas. On y voyait Louis Tieck, alors à l'apogée de sa gloire, A. G. Schlegel, dont la tenue diplomatique et le langage réservé ne ressemblaient en rien au ton débraillé de son frère Frédéric, Alexandre de Humboldt, son frère Guillaume, le médisant spirituel, le moqueur impitoyable, dépourvu d'imagination, mais d'une intelligence à laquelle rien ne résistait et d'un savoir qui le plaçait au premier rang des savans d'Allemagne; enfin Jean de Müller et Frédéric de Gentz, qui formaient avec les Humboldt le lien entre les hommes de science et ceux qui n'étaient qu'hommes du monde.

Jean de Müller et Frédéric de Gentz étaient les compagnons de plaisir du prince Louis-Ferdinand, qui se moquait de l'un et qui ne pouvait se passer de l'autre. Un gentilhomme du temps qui a laissé des mémoires fort curieux a fait un singulier portrait de l'historien éminent, du futur ministre du roi de Westphalie, qu'il peint irrévérencieusement comme « un petit gaillard affreusement laid, au ventre pointu, aux petites jambes maigres, à la tête grosse, aux yeux à fleur de tête et rougis, à la voix enrouée et coassante, très désagréable en somme, s'exprimant fort bien en français, mais ne parlant que difficilement l'allemand. » Henriette Herz aussi, avec son beau parler du nord, fut choquée de « l'accent commun » de l'historien, qui était Suisse; elle le fut plus encore des « lèvres graisseuses » du futur favori du roi Jérôme, qui alors servait de plastron aux traits malins du prince Louis-Ferdinand et de M. de Sedel, ministre de Hollande à Berlin. « Voyons le tour que va nous faire notre savant aujourd'hui, » disaient les jeunes viveurs en allant se griser avec le Tacite helvétique, lequel ne savait absolument pas résister à l'attrait d'une bouteille de vin du Rhin. Rahel cherchait à l'excuser, même quand il fut passé au camp du vainqueur, qu'en ce moment il dénonçait au monde comme un nouveau Sésostris. En cela elle n'était que fidèle à son principe « de ne jamais classer les hommes d'après leurs défauts, mais de les classer d'après leurs qualités, — tout le monde a des défauts, disait-elle, c'est du bon côté qu'il faut regarder; les âmes basses font le contraire, et c'est pour cela qu'elles sont basses. »

Elle avait plus que de l'indulgence, elle nourrissait une véritable

affection pour un autre compagnon du prince, Frédéric de Gentz. On le comprend, même à distance, et malgré toutes les fautes de ce mauvais sujet de génie, on est toujours tenté de lui pardonner beaucoup. Il ne faut donc pas trop s'étonner qu'une génération qui professait l'extrême tolérance morale et religieuse des classiques allemands, que des personnes qui étaient tous les jours en contact avec cette nature sympathique aient été sous le charme, et lui aient pardonné des fautes de conduite et de caractère qui semblent impardonnables au premier abord. Ce jeune écrivain bourgeois qui allait s'élever à une position princière, ce petit employé prussien qui devait arriver à un rôle européen, serait une énigme de plus dans la galerie d'excentricités que nous parcourons, si son temps ne se chargeait de l'expliquer. Qu'est-ce en effet que la vie publique et privée de Gentz, sinon la théorie du classicisme allemand, la doctrine des belles individualités, transportée du domaine de la poésie et de la métaphysique dans la réalité des passions et des intérêts, appliquée par un aimable et spirituel libertin au lieu de l'être par un artiste élu? Tout le monde ne pouvait avoir la sérénité équilibrée de Goethe, la force morale de Schiller, l'indifférence suprême de Guillaume de Humboldt, la pureté imperméable de Rahel. Quel appui moral restait à un être mobile comme Gentz, flottant sans cesse, comme Faust, entre ses deux âmes, dont « l'une l'entraînait dans la poussière, tandis que l'autre l'élevait vers les régions de l'éther; » corrompu et candide, sans mesure dans l'amour et dans la haine, ardent en ses convictions malgré sa vénalité, raffiné comme un vieux roué, instinctif et naturel comme un enfant?

Le caractère et le rôle politiques de Frédéric de Gentz ont été exposés ici même avec tout le développement que comportait un sujet aussi important (1). On y peut voir les débuts difficiles et la jeunesse orageuse de ce sous-chef de bureau qui allait devenir à Berlin le fondateur du journalisme allemand avant d'être à Vienne l'âme de la résistance européenne contre Napoléon. Il n'en est plus à ses modestes commencemens en 1800. Déjà il occupe à Berlin une position assez semblable à celle que Swift avait occupée à Londres cent ans auparavant. Toute la diplomatie se le disputait. Louis-Ferdinand en avait fait son confident et son compagnon de plaisirs, Haugwitz essayait, vainement il est vrai, de le gagner à sa politique de pusillanimité. Pitt l'admirait; Londres lui fit même une ovation comme la société anglaise sait en faire, lorsqu'il y vint en 1803. Gentz, comme Swift, avait le faible de hanter volontiers les grands de la terre. « J'ai commencé, écrit-il dans son journal intime, avec une satisfaction mal dissimulée et en médiocre français, j'ai com-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin 1868.

mencé à figurer sur la scène du monde, et la société est devenue un des principaux objets de mes occupations, de mes études et de mes *puissances.* » C'est alors qu'il se lia intimement avec le comte de Stadion, ambassadeur d'Autriche, avec la comtesse Golofkin, dont le salon rivalisait avec celui de Mme de Courlande en élégance et avec celui de Rahel en variété; c'est alors qu'il entra en intimité avec Luchesini et avec les amis de Louis-Ferdinand, les Schack, les Nostitz, les Gualtieri; celui-ci le présenta même à la reine. Bientôt les ambassadeurs et les princes le courtisèrent à l'envi. Toutefois, pareil encore en cela au grand pamphlétaire anglais du règne de la reine Anne, Gentz prétendit toujours être l'égal des grands et ne souffrait pas qu'on le traitât simplement en avocat de leur cause. Il aimait à faire sentir à ses protecteurs qu'au fond il les protégeait. Cette position, il ne la devait qu'à sa plume, la plus éloquente, la plus ferme, la plus entraînante que l'Allemagne eût jamais eue. On sait que ce n'est point sa petite place qui faisait vivre Gentz, et que son journal ne rapportait pas assez pour lui permettre le train ruineux qu'il menait. L'argent anglais venait de temps en temps remettre sa barque à flot, lorsque le timonier imprudent l'avait fait échouer, — ce qui arrivait à peu près tous les deux ou trois mois, s'il faut en croire les confessions de son journal intime. On voit que Gentz, qui ressemblait à Mirabeau par son éloquence d'écrivain, lui ressemblait aussi par sa conduite. Comme Mirabeau, il a été l'objet des jugemens les plus divers. Tandis que le baron de Stein, avec sa rigidité habituelle, l'appelait « un cerveau desséché et un cœur pourri, » tandis qu'il parlait de sa « plume vénale, » M. de Nesselrode crut le justifier en l'assimilant à un rédacteur de ministère, en rappelant « qu'il n'acceptait que l'argent de ceux dont il partageait les opinions. » Il semble certain en effet que Gentz, pas plus que Mirabeau, n'a jamais soutenu pour de l'argent des idées qu'il condamnait au fond de son cœur. Il n'en fut pas moins coupable. L'écrivain a sans doute le droit, comme tout le monde, de se faire payer son travail, il n'a point le droit de se faire payer ses opinions. Il ne peut, comme le soldat ou le fonctionnaire, aliéner sa liberté et sa responsabilité entre les mains d'un chef publiquement choisi ou accepté, car il parle en son propre nom; il fait croire qu'il est complétement libre, et son opinion n'a de valeur que parce qu'elle paraît personnelle.

Quoi qu'il en soit de l'honorabilité de l'homme d'état éternellement besoigneux, toujours traqué par ses créanciers, constamment embarrassé par ses intrigues amoureuses et ses pertes de jeu, l'homme du monde était fort bien vu dans la société de Berlin, où il formait, — je crois l'avoir dit, — le véritable trait d'union entre l'aristocratie et la bourgeoisie lettrée. Tout semblait l'avoir désigné

pour ce rôle, dont il se tira avec infiniment de tact. Il fut penseur et savant en même temps qu'homme de plaisir; personne ne le dépassait en l'art de causer. « Gentz est le meilleur causeur que j'aie jamais entendu, » disait sir Thomas Grenville. Pourtant Gentz hésitait avant de se lancer dans une conversation ; il fallait qu'il fût très sûr de son terrain pour qu'il vainquît sa timidité nerveuse. D'habitude il questionnait d'abord son interlocuteur, puis se mettait à parler à bâtons rompus et par phrases saccadées. Peu à peu cependant il s'échauffait, sa propre parole l'animait, et, devenant de plus en plus sûr de lui-même, oubliant de plus en plus qu'on l'écoutait, il finissait par atteindre à une véritable éloquence. Sa parole était alors élégante autant que puissante, et ce qu'il était en allemand, il l'était également en français et en anglais; il l'était avec les hommes en abordant les sujets les plus arides; il l'était avec les femmes, qui l'adoraient en pardonnant à son esprit, à sa bonhomie, à son charme surtout, les fautes de conduite par lesquelles il ne cessait de les scandaliser. On comprend que la société l'ait choyé, et on se persuade aisément que ces années de Berlin, malgré toutes les misères, les angoisses et les gênes, furent les plus heureuses de sa vie. Il se vanta lui-même plus tard « de n'avoir pas laissé écouler piteusement sa belle jeunesse et d'avoir quitté la table de la vie en pleine ivresse et comme un convive rassasié. »

Tout le monde faisait alors un peu comme Gentz, dans le milieu du moins où il vivait, et ce n'est point par le puritanisme que brillait la compagnie qui habituellement se réunissait autour de Louis-Ferdinand. J'ai sous les yeux des mémoires du temps qui contiennent, tracé par un témoin de ces tristes scènes, un tableau des mœurs de Potsdam et de Berlin sous le règne de M[me] de Lichtenau, qui fait paraître presque indulgent le mot si cruel de Mirabeau sur la pourriture qui s'était mise dans ce monde-là avant la maturité. Il est impossible de le reproduire, quoique l'auteur l'ait tracé sous le sentiment d'une vertueuse indignation. L'allemand, aussi bien que le latin, dans ses mots « brave l'honnêteté, » surtout lorsque c'est Juvénal qui inspire l'écrivain. C'est à peine si j'ose citer ici la peinture que Schadow, le célèbre sculpteur, fit dans son extrême vieillesse de la cour et de la ville sous Frédéric-Guillaume II.

« Il y régnait la plus grande dissolution de mœurs, dit-il. Tout le monde se grisait de vin de Champagne, dévorait des friandises, se livrait à tous les excès. Tout Potsdam était comme un lupanar. Toutes les familles ne cherchaient qu'à avoir affaire au roi, à la cour. On offrait à l'envi ses femmes, ses filles, et les gens de la plus haute noblesse étaient les plus empressés en cet ignoble métier. Les personnes qui ont mené

cette vie de débauche sont toutes mortes jeunes, quelques-unes misérablement, à leur tête le roi. »

Les choses changèrent sans doute en 1797; le contraste n'a pas été plus grand entre les scandales de George IV et la vie de famille si exemplaire de la reine Victoria qu'entre le ménage vertueux du nouveau roi de Prusse et les saturnales de celui qui venait de descendre dans la tombe. Pourtant, si l'exemple donné par le couple royal d'Angleterre agit presque immédiatement sur les mœurs de la cour et de la ville, Frédéric-Guillaume III et la reine Louise ne réussirent qu'à la longue à réagir contre l'esprit de libertinage. La cour avait trop longtemps donné le ton, selon l'expression même d'un contemporain et d'un courtisan, « en tout ce qui s'appelle luxe, dissipation, plaisir et mépris de toute moralité. La corruption des mœurs, ajoute-t-il, s'est communiquée à toutes les classes; mais c'est le corps des officiers, tout adonné à l'oisiveté, devenu étranger à la science, qui a poussé l'art de jouir plus loin que tous les autres membres de la société. » Quelques-uns de ces officiers avaient été introduits par Louis-Ferdinand chez Rahel, qui les accueillait malgré leur réputation, parce qu'ils étaient bien élevés, et pourvu qu'ils eussent de *l'originalité*. Parmi ces amis du prince qui avaient coutume de suivre Gentz et son protecteur dans la *Jägerstrasse*, le plus assidu était cet étrange major Gualtieri que nous avons si souvent déjà rencontré sur notre chemin, et qui avait servi de parrain à Gentz lors de son entrée dans le monde.

Pierre Gualtieri était d'origine italienne, ainsi que son nom l'indique, et sa famille s'enorgueillissait d'avoir eu plusieurs de ses membres revêtus de la dignité cardinalice. Un de ses aïeux avait fait comme tant d'autres de ses compatriotes, attirés par les Louis XIV en miniature qui trônaient dans les Versailles de l'Allemagne au XVIIe siècle. Il était allé chercher fortune de ce côté-ci des Alpes et s'était fait protestant. Son petit-fils fut le vrai Prussien de la façon de Frédéric II, produit étrangement cosmopolite et très local en même temps de cette singulière fabrique de civilisation que le grand homme avait fondée, et dont l'estampille ne s'est point encore effacée. Soldat depuis l'âge de douze ans, il reçut une éducation exclusivement française, et, comme son ami le prince Louis, il ne parla jamais l'allemand que d'une manière imparfaite, à peu près comme les grands seigneurs russes parlaient encore le russe il y a vingt-cinq ans. Les idées des encyclopédistes ne lui furent pas moins familières que leur langue, et nous avons vu qu'il l'écrivait à merveille. On faisait grand cas de son talent de lecteur, et c'était surtout en lisant les fables de La Fontaine qu'il triomphait par la

causticité de l'expression et la finesse des nuances. Par les sentimens cependant, Gualtieri était très allemand, et ce contraste augmentait l'originalité de sa personne. Assez ignorant des choses qu'on apprend dans les livres, il était profondément versé dans la connaissance de la vie et du monde. Très paradoxal en ses opinions et très brillant causeur, il aimait passionnément la discussion, tout en soutenant « qu'on ne peut discuter qu'avec les personnes qui sont de votre avis. » C'est que sa vanité y était intéressée bien plus que ses convictions, et sa vanité, tout le monde est d'accord sur ce point, fut sans bornes. Le flegme apparent avec lequel il lançait ses paradoxes augmentait encore l'effet de ses saillies sarcastiques. Très fanfaron de vice et esprit-fort en amour, il eut en réalité un cœur très faible et très accessible aux émotions; mais il cachait avec soin et comme une infirmité cette secrète sentimentalité. L'idée du succès le préoccupait plus que la passion en ses entreprises, et l'idée du devoir ne l'arrêtait jamais. Toute sa morale et toute sa philosophie furent celles du XVIIIe siècle, et la corruption qui l'entourait lui semblait si naturelle, qu'il ne songea jamais à s'en scandaliser. Il réunissait de grandes qualités de caractère à cette indifférence morale : d'abord la franchise; lui seul savait tout dire au roi, si violent, à la reine, si susceptible. Il mettait son plaisir à humilier les grands lorsqu'ils montraient de la morgue, et il ne se gênait pas pour planter là un prince du sang qui l'ennuyait pour aller causer avec Rahel ou Gentz, qui le divertissaient. Il prétendait ne reconnaître que l'aristocratie de l'esprit. « J'ai vu Goethe, écrit-il à Rahel, c'est plus que de voir un roi, ce me semble. » Cette disposition tenait à ses opinions politiques. Essentiellement homme du XVIIIe siècle et admirateur de l'*état moderne*, il était beaucoup moins épris de liberté que d'égalité, et plus ennemi du prêtre qu'ami de la tolérance. Il eût voté sans hésiter les décrets du 4 août et signé des deux mains les droits de l'homme de Lafayette. De là aussi son fanatisme prussien, car la Prusse de Frédéric passait pour le modèle de l'*état moderne*, et Iéna n'avait pas encore révélé jusqu'à quel point cet état était miné. De là enfin son admiration de la révolution française. Il ne séparait pas dans son culte les deux noms de Frédéric II et de Mirabeau, et il laissait sans cesse éclater son enthousiasme pour la cause française, au risque de choquer tout le monde dans le moment où le roi défunt avait entrepris son absurde croisade en Champagne. La proclamation de l'empire refroidit fort son admiration pour la France et pour les vainqueurs de Marengo. « Les voilà de simples *kaiserlicks* (impériaux), » disait-il avec humeur et une sorte de mépris. Nommé ambassadeur en Espagne (1804) malgré Haugwitz, qui ne l'aimait pas, et dont il extorqua sa nomination en l'intimidant par son seul jeu de physionomie, il

mourut peu de temps après son arrivée à Madrid, en refusant obstinément tout secours médical. Il fut vivement regretté à Berlin, surtout par Rahel, qui en faisait le plus grand cas. A Madrid, son enterrement fut l'occasion de révoltantes démonstrations du fanatisme religieux. La qualité diplomatique du défunt n'empêcha point en effet une sorte d'émeute populaire, et le cercueil de l'hérétique, après avoir été assailli à coups de pierres, faillit être enfoncé.

On voit que la société de la cour et de la diplomatie renfermait presque autant d'élémens, diversement distingués il est vrai, d'une compagnie agréable que le monde des lettres et des arts. La famille royale de Prusse comptait elle-même dans son sein des hommes de grande valeur et des femmes charmantes : c'étaient surtout les trois enfans du prince Henry, frère de Frédéric II, — la princesse Radzivil, aussi bonne, aimable et spirituelle qu'elle était belle et séduisante, — le prince Auguste, dont on sait la passion malheureuse pour Mme Récamier, — il lui offrit sa main à plusieurs reprises, — enfin l'idole du peuple et la pierre d'achoppement du roi, « l'Alcibiade prussien, » comme l'appelle Clausewitz, le prince Louis-Ferdinand en un mot.

II.

« Savez-vous qui vient de se faire présenter chez moi? écrivait Rahel à G. de Brinckmann en mai 1800. Le prince Louis. En voilà un que je trouve foncièrement aimable. Il m'a demandé s'il pouvait revenir de temps en temps. Je le lui ai fait promettre. Ce va être pour lui une connaissance comme il n'en aura point eu encore. Il entendra la vraie vérité, une vérité de mansarde. Jusqu'à présent, il n'a connu que Marianne (Meyer), mais elle est baptisée et princesse, et Mme d'Eybenberg; cela ne veut donc rien dire. »

Le neveu de Frédéric II avait alors vingt-huit ans, deux ans de moins que le roi son cousin. Il était dans la plénitude de sa mâle beauté, et l'homme tenait, à cet égard comme à tous les autres, les promesses de l'enfant. De bonne heure sa vivacité extrême, son irrégularité, son naturel passionné, et jusqu'à ses goûts de dissipation, avaient éclaté en même temps que ses sentimens généreux, son courage, sa vive intelligence. La seule chose sur laquelle l'enfant volontaire et paresseux consentît à se concentrer avait été la musique : il y montra une patience, une persévérance, une assiduité dont on l'aurait volontiers cru incapable. On sait que dans la suite il devint pianiste et même compositeur distingué. Tout jeune, selon les habitudes prussiennes, le prince Louis endossa l'uniforme et gagna vite le cœur de ses compagnons d'armes. « Tout simple soldat était pour lui un camarade, appelé aux mêmes dangers et aux

mêmes honneurs, » dit un de ses biographes contemporains. Dans la campagne de 1792, comme au siége de Mayence, il devait faire preuve de grandes vertus militaires, et son courage, qui touchait à la témérité, allait le signaler également aux deux armées ennemies.

Un voyage qu'il avait fait à dix-neuf ans lui fut funeste. Il connut à Spa la société frivole et corrompue des émigrés de la première heure, et se lança étourdiment dans le tourbillon de plaisirs auquel l'exil lui-même n'avait pu faire renoncer les gentilshommes élevés à la cour de Louis XV. Il en était revenu tout changé, avec plus d'aplomb, mais aussi avec plus d'outrecuidance. Ses mœurs étaient perdues, mais sa nature restait honnête, loyale et franche. Joueur par occasion plus que par passion et par habitude, aimant la table par camaraderie plus que par goût, il ne se laissait réellement dominer que par les femmes, et pourtant ses amours, même les plus faciles, conservent toujours je ne sais quel caractère d'élévation et de chevalerie. Louis-Ferdinand ne fut jamais ni un viveur grossier, ni un libertin raffiné, ni même un spirituel débauché : dans tous les entraînemens de ses sens, le cœur est pris en même temps, et il y a toujours de l'illusion, illusion sur l'objet de son amour, illusion aussi sur la nature de sa propre passion. « Aucun homme, dit Varnhagen à ce propos, et son observation mérite d'être répétée, aucun homme n'a jamais été personnellement grand sans une forte sensualité; elle est pour ainsi dire le feu vital qui entretient le mouvement dans toutes les autres facultés de l'esprit et de l'âme. Il est vrai, ajoute-t-il, qu'il y a une différence entre la saine chaleur et l'ardeur dévorante. La sensualité ne doit pas dominer... » On ne saurait mieux dire; par malheur il n'est que trop certain que chez le prince les sens faisaient trop souvent taire les nobles instincts de sa nature.

On se fait facilement une idée du contraste de ces mœurs faciles et *géniales* avec les habitudes méthodiques, bourgeoises et casanières du couple royal qui monta sur le trône en 1797. Aussi éloigna-t-on bientôt de Berlin, où il était allé à l'avénement de son cousin, le jeune don Juan, toujours amoureux, toujours endetté, grâce à une générosité qui ne calcula jamais. Cependant il continue à Hambourg, où il se rend, de scandaliser les républicains, comme il avait scandalisé le roi à Berlin. Même l'ovation qu'il y prépara au vieux Klopstock ne réconcilia pas les rigides patriciens de la ville hanséatique avec l'auguste mauvais sujet. On fut obligé de le rappeler, et il retourna au camp de Magdebourg, où il se lia avec les officiers de la France républicaine venus là en visite. Les héros de Lodi et de Rivoli lui imposèrent bien autrement que les émigrés, dont il était lassé depuis longtemps, et la grâce, l'esprit, la bonhomie du prince, les mille tours de force qu'il accomplit devant ses hôtes,

les enthousiasmèrent pour le jeune Prussien que huit ans après ils allaient rencontrer, pour ne plus jamais le revoir, sur le champ de bataille. Rentré en grâce auprès de son cousin en 1799, il venait de s'installer à Berlin, lorsque Gualtieri le présentait à Rahel. Déjà il s'était lié avec Gentz et les Schlegel, avec Fichte et Schleiermacher, avec Bülow aussi, son compagnon d'armes de 1792, et avec Scharnhorst, qui en 1813 organisa la délivrance. Il attirait ainsi chez lui tous les hommes de mérite, à quelque classe ou à quelque profession qu'ils appartinssent. Quand Schiller, peu avant sa mort, vint à Berlin goûter des triomphes bien tardifs, Louis-Ferdinand voulut être le premier à lui offrir l'hospitalité et à le fêter. Jean de Müller, nous l'avons vu déjà, ne put se soustraire au charme du prince. « J'en suis tout à fait ensorcelé, écrivait-il ; c'est un des plus beaux hommes qui se puissent voir. Il sait bien plus de choses que je ne supposais... Il a beaucoup d'esprit et d'énergie. » Le prince de Ligne le met sur le même rang que Charles-Auguste, l'ami et le protecteur de Goethe, en appelant le duc de Weimar et le prince de Prusse « les deux hommes les plus aimables et les plus distingués d'Allemagne et même d'Europe. » G. de Brinckmann disait avec raison, ce semble, que, si Louis-Ferdinand avait eu le bonheur de naître dans une condition inférieure, il se serait conquis une grande position; né sur le trône, il l'aurait illustré; né sur les marches de ce trône, il était condamné à ne rien faire de bon. Ce fut cette fausse situation qui, selon Brinckmann, le jeta dans la vie de plaisir. Mme de Staël porte un jugement tout semblable. « Il était plein de feu et d'enthousiasme, dit-elle; seulement, à défaut de la gloire, il cherchait trop les orages qui agitent la vie. » Elle nous a conservé quelques anecdotes sur le prince qui le peignent au vif, avec son ardent patriotisme, sa haine de Bonaparte, ses allures brusques et originales, son sans-gêne, sa vie de dissipation, ses extases musicales. Il se rencontrait en cette dernière passion avec le prince Antoine Radzivil, et les deux jeunes beaux-frères passaient leur vie avec les musiciens, surtout avec Himmel et Dusseck, les deux maîtres de chapelle en vogue. On comprend sans peine ce que les habitudes de la bohême artiste pouvaient ajouter à la vie, déjà si fantaisiste et si scandaleuse aux yeux du roi, de son spirituel cousin. Rahel, qui lui était fort attachée, et pour laquelle il professa un culte enthousiaste, fut elle-même impatientée de ses désordres. Elle lui reprochait vivement son manque d'activité régulière, la dissipation inexcusable des beaux dons que la nature lui avait départis : elle ne croyait point en effet que l'ordre et le travail fussent incompatibles avec le talent. Elle souffrait de le voir en mauvaise compagnie, parce qu'elle savait que sa nature meilleure le portait vers un commerce plus distingué. Pourtant elle était juste pour lui.

« Certes son entourage était mal composé, dit-elle encore après la mort du prince; mais, tandis qu'il supportait simplement les mauvais, il savait apprécier les bons et les attirait. » Le prince en effet pénétrait à merveille son monde. Malgré une bienveillance qui pouvait paraître banale, il savait à quoi s'en tenir sur les hommes; ses jugemens, on le voit par ses lettres, étaient piquans et justes.

Se laissant si peu imposer par les apparences, on comprend ce qu'il trouva en Rahel. Seule, elle osait lui tenir tête et lui dire la vérité. S'il ne l'écoutait pas, « que voulez-vous que je vous dise? lui répondait-elle, ou plutôt je n'ai rien à vous dire, si je ne dois pas vous dire vos vérités. » Il s'établit ainsi une noble amitié entre ces deux natures si bien faites pour se comprendre, pour se deviner; c'était pour lui un amour platonique destiné à compléter ses affections plus sensuelles. « Il fallait qu'il lui dît tout; s'il composait, il voulait qu'elle fût assise près de lui. » A tout instant, il s'annonçait chez elle par un petit mot écrit moitié en français, moitié en détestable allemand : « *Je serai cette après-dînée, entre six et sept heures, chez vous, chère petite, pour raisonner et déraisonner avec vous pendant deux heures*. J'ai dit à Gentz que vous êtes une sage-femme morale, et que vous accouchez le monde si doucement et sans douleur qu'il reste un sentiment agréable même des idées les plus pénibles. Portez-vous bien d'ici là (1). » De cette correspondance si active, il ne reste malheureusement que des fragmens appartenant presque tous aux lettres du prince. Rahel les avait légués à Fouqué en lui écrivant : « Louis est un homme historique. C'était l'âme la plus fine, connue de bien peu de personnes, quoique beaucoup aimée, plus souvent méconnue. Ce n'est pas vanité si j'essaie ainsi de me glisser à côté de lui dans le souvenir des hommes. Les lettres qui me font le plus d'honneur sont brûlées pour que les ennemis ne les lisent pas, car cette âme troublée (*der Vielverworrene*) écrivait tout à son amie intime, souvent sur une feuille détachée, sur quelque page restée blanche; mais ce que je vous dis avec un vrai sentiment d'orgueil, c'est qu'il est dommage que *mes* lettres à lui n'existent plus. J'aimerais à laisser au monde un exemple de la franchise dont on peut user vis-à-vis d'un prince tant aimé et déjà conduit si haut par la gloire. » Aussi la consultait-il toujours, cherchant auprès d'elle des consolations ou du calme. Il tenait à son jugement plus qu'à celui de toute autre personne. Quand il eut revu Goethe *inter pocula* et qu'il se fut un peu plus lié avec lui, il écrit à sa maîtresse, Pauline Wiesel, pour le lui raconter, puis il ajoute : « Bien des choses à la petite, et dis-lui ce que je pense maintenant de Goethe; je suis

(1) Ici, comme dans les citations suivantes, les mots imprimés en italique sont en français dans l'original.

sûr qu'à ses yeux je vaudrai 3,000 thalers de plus entre frères. »

Malheureusement ce n'était pas seulement avec Goethe qu'il se livrait à des libations, c'était aussi avec le corps des officiers, et il garda toujours de cette compagnie, s'il faut en croire Henriette Herz, « une sorte de ton de corps de garde qui pourtant, loin de le rendre désagréable, donnait à ses manières un certain cachet d'originalité. » Rien de plus bizarre que ce corps des officiers prussiens avec sa gloriole, sa gallomanie, son langage moitié français, moitié berlinois, ses allures à la fois rogues et élégantes, ses habitudes tapageuses et sa facilité de mœurs. « Le prince, dit un ami de Rahel, était pour ainsi dire le représentant idéal de ces officiers, qui à leur tour étaient les représentans les plus purs de l'esprit général de l'armée. Courageux jusqu'à la témérité, plus fier de sa personnalité que de son rang, et pourtant très fier d'être prince de Prusse, Louis-Ferdinand passait avec raison aux yeux des officiers de la garde pour l'idéal d'un héros juvénile et d'un soldat parfait. »

Au milieu de cette société qui l'adorait, l'ennui s'emparait bien des fois du prince, et dans le sein du plaisir il éprouvait le besoin de la vie du foyer. Souvent on le voyait fuir la bruyante compagnie de ses frères d'armes, les salons spirituels des dames à la mode, le cercle cérémonieux de la cour, pour aller se cacher dans une petite maison bourgeoise ou à son château de Schriecke, près de Magdebourg. Il était sûr d'y trouver la paix dans les bras d'une jeune femme qui s'était donnée à lui, à laquelle il s'était attaché, et qui l'avait rendu deux fois père. C'était la fille d'un fonctionnaire honorable; elle avait reçu l'éducation brillante, mais un peu superficielle, qui était alors à la mode. Elle jouait du piano avec goût et avec âme, et elle savait diriger un petit ménage. La douce Henriette Fromm, qui ferait souvenir de Mlle de La Vallière, si au parfum de la violette ne se mêlait je ne sais quelle odeur de pot-au-feu, — la modeste Henriette exerçait sur le prince une influence calmante. Rahel, de son côté, réveillait en lui la nature meilleure, et le poussait vers une activité noble et digne. Malheureusement il rencontrait à ce moment même chez Mme de Grotthuiss la belle Pauline Wiesel, et éprouva bientôt pour cette femme irrésistible une passion profonde. Son cœur, qui était dévoré du besoin d'aimer et qui ne pouvait trouver en une seule personne la satisfaction de ce désir, allait être comblé; il goûtait déjà l'amour idéal avec Rahel, Henriette lui procurait les douces jouissances de l'amour conjugal, il allait trouver chez Pauline tous les transports de l'amour violent et passionné.

Pauline César, la plus jolie et la moins cruelle des femmes de son temps, était la fille d'un fonctionnaire de Berlin, et sa jeunesse, — elle naquit en 1779, — coïncidait précisément avec l'époque où la corruption de la cour et de la bureaucratie atteignait les dernières

limites. Déjà, toute jeune fille, elle avait eu des liaisons avec un jeune Russe, le baron Schuwalof, qui l'abandonna, et dont la famille lui fit une pension de 2,000 francs jusqu'à sa mort (en 1849). Le comte Hugo Hatzfeld, le frère du prince de Hatzfeld que Napoléon voulut faire fusiller en 1806, faillit l'épouser; Gentz la trouvait charmante et renoua volontiers avec elle ses relations premières lorsqu'en 1814 il la retrouvait à Paris. Je n'essaierai point d'énumérer tous ceux que charma cette séduisante fille d'Ève qu'on prendrait certainement pour l'original de Philine, si *Wilhelm Meister* avait été écrit dix ans plus tard. Ceux mêmes qui ne tombèrent pas dans les piéges qu'elle tendait sans le vouloir, Alexandre de Humboldt, Henriette Mendelssohn, Varnhagen, Brinckmann, Rahel, ne tarissent point sur le charme de cette nature unique. On peut s'étonner, en lisant l'odyssée de sa vie, que tant d'amis aient continué à la voir et à la recevoir, que Rahel surtout, la plus pure des femmes, ne la reniât jamais; quand on a lu ses lettres, on trouve la chose presque naturelle. Rahel d'ailleurs n'était vraiment pas assez fourmi pour repousser l'insouciante cigale. Cette nature de courtisane naïve vivant toujours dans le présent sans jamais songer à l'avenir et sans se laisser importuner par le souvenir du passé, si ce n'est pour regretter des occasions de plaisir manquées, — s'amusant avec conviction, si éloignée de mettre, comme les belles Juives que nous avons rencontrées, de la vanité ou de l'amour de tête dans ses passions fugitives, — désordonnée, dépensière, capricieuse, mais généreuse aussi, ne se donnant jamais pour plus ou mieux qu'elle n'était, — toujours riante et gaie, drapée dans son voile de beauté et de jeunesse qui faisait tout oublier, attirait Rahel par « sa vie originale, son libre esprit, la justesse de son jugement. » Elle n'avait rien de factice, et son étourderie excluait tout raffinement de corruption. Enfant, elle adorait les enfans; fille de la nature, elle sentait vivement la nature. Varnhagen lui-même le constate, quoiqu'il ne l'aime guère, et il le constate à une époque où déjà il avait fait les plus tristes expériences du caractère de Pauline vieillie. « Elle avait un sentiment incorruptible de la vérité, dit-il, et ne s'inclinait absolument devant aucune illusion, devant aucun préjugé: elle s'en tenait à la réalité la plus évidente, incapable de nier ou de cacher ce qui lui était agréable ou désagréable. Elle manquait de tout ce qu'on appelle culture; mais elle était aussi dépourvue de tout ce que la culture entraîne de faux, d'affecté, de précieux. En sa jeunesse, tout cela se réunissait à un charme irrésistible et à la beauté la plus gracieuse. » Malheureusement ce sont là des natures qui ne devraient pas vivre longtemps; ces sortes de femmes n'ont pas le droit de vieillir, elles prennent d'avance et doublement leur

part de vie. Là est le châtiment, et Pauline devait en faire la rude épreuve. Pour le moment, elle est jeune encore et dans toute la fleur de sa beauté; la naïveté de sa coquetterie mettait tout le monde à ses pieds. Très éloignée de la haute sentimentalité de ses sœurs allemandes, elle était femme dans le plus beau comme aussi dans le moins noble sens du mot. Elle n'avait rien appris. L'incorrection et l'orthographe fantaisiste de ses lettres françaises ne sont pas plus choquantes que celles de son allemand. Elle savait dissimuler aussi effrontément que la *Jacqueline* de Musset; elle ne pouvait pas mentir. Le caprice était son maître absolu. Une bonté inépuisable accompagnait son naïf égoïsme. Beaucoup d'esprit, une parole colorée sans trace de cynisme, une grâce unique, relevaient encore la beauté triomphante de sa personne. « Les gens naturels comme Pauline, écrit-elle dans son journal, ne savent ni rire d'un mauvais conte, ni s'attendrir sur l'affectation de sensibilité, ni prêter une oreille complaisante aux ennuyeux. Il est étonnant qu'on puisse les supporter dans la société. Cependant au fond on les aime; du moins ils attirent, eux seuls savent plaire. » Ce fut là en effet le secret de sa magie.

En 1800, à l'âge de vingt-trois ans, Pauline se maria avec le conseiller de guerre Wiesel, plus original encore qu'elle-même peut-être. C'était le plus spirituel des sceptiques, une sorte de Méphistophélès de bonne humeur, donnant et exigeant une liberté absolue. Henriette Mendelssohn le comparait à Guillaume de Humboldt, et on ne saurait mieux trouver : c'était, à quelques degrés plus bas de l'échelle sociale et de l'échelle intellectuelle, le même genre de nature froide, quoique avide de jouissances, et où l'intelligence domine tout le reste. Il va sans dire que la haute culture et la profondeur philosophique de l'homme d'état et du linguiste faisaient défaut au modeste conseiller qui avait su se faire aimer un moment par la jolie Pauline. A peine marié, il s'appliqua, de propos délibéré, à détruire toute illusion romanesque chez sa jeune femme et à lui faire bien comprendre la haute sagesse qui consiste à voir de bonne heure que tout est comédie en ce monde, que la morale n'est qu'une chose relative ou une duperie inventée par les heureux de la terre, que l'égoïsme est le seul mobile, le plaisir le seul but de la vie. Pauline ne fut point rebelle à ces leçons, qui répondaient à ses secrets instincts. Du reste, au milieu de ses fanfaronnades d'incrédulité et de cynisme, cet homme d'esprit était excellent. « Sa grosse peau ne m'a jamais trompée sur son compte, écrivait Rahel à son frère lors de la mort du sceptique. Elle ne m'a point empêchée de voir en lui un bon enfant comme tant d'autres. Son soi-disant athéisme m'a toujours paru un enfantillage inventé pour braver d'autres enfantillages... Il m'a fait sourire jusque dans ses derniers jours en

me disant pour me remercier de mes soins : « Que le Destin vous le rende! » comme si le bon Dieu n'avait pas plus d'esprit que cela, et n'acceptait pas son dû même sous le nom de destin! » Adam Müller lui-même, l'idéaliste, le patriote enthousiaste, le catholique ardent, le jugeait comme Rahel, et resta son ami toute la vie. Ce pessimiste qui niait tout, avec sa figure fine marquée légèrement de la petite vérole, ses yeux gris et perçans, sa merveilleuse éloquence, avait le bonheur de plaire aux femmes malgré tout ce qui semblait devoir les en éloigner, et il en profita. Comme il voulait jouir du monde tout en le jugeant et sans en être la dupe, il voulait que sa femme en fît autant, et comme il n'y avait en lui ni trace de sentimentalité, ni aucun vestige de ce qu'il appelait des préjugés, il emmenait en ses nombreux voyages les soupirans de Pauline, et se moquait de ses velléités d'amour conjugal. Bientôt il la laissa seule à Berlin et alla parcourir le monde, vivant tantôt à Vienne, tantôt à Paris, visitant la Hollande et l'Espagne, l'Italie et l'Angleterre, parfois riche, plus souvent besoigneux, toujours dans des aventures romanesques et s'en tirant avec courage, comme il supportait la misère avec dignité et la richesse sans outrecuidance.

On pressent ce que devint Pauline à pareille école. Guérie de toute sentimentalité, elle ne chercha plus que le plaisir et n'eut pas longtemps à chercher. Tous les hommes étaient à ses pieds; il n'est pas étonnant que les femmes, ses amies même aient été jalouses d'elle. « Je donnerais toute ma gloire littéraire pour une de vos semaines d'amour, » lui disait Mme de Staël, et Rahel se plaignit plus d'une fois de n'avoir pas reçu du ciel le caractère étourdi et insouciant de sa belle amie. Quant aux femmes savantes de Berlin, elles ne comprenaient pas qu'une « personne aussi ignorante, qui n'avait jamais bien prononcé un article et qui avait toujours ignoré ce que c'était qu'un datif et un accusatif, eût néanmoins inspiré aux hommes les plus grandes passions. » Rahel la jugeait mieux et devinait bien la source de ses triomphes. « Pauline, disait-elle, est l'idéal de la femme que les hommes désirent et méritent. Rien par elle-même que belle et sereine, recevant tout le reste de l'homme qui en est épris, elle est par cela même idolâtrée de tout homme qui l'aime, adorée comme son miroir, son second moi. Son dernier amant décidera d'elle; ce qu'il sera, elle le restera. » Sa sympathie pour Pauline ne l'aveuglait donc pas. Un jour Brinckmann, tout feu et flamme, lui écrit qu'il vient de voir Pauline. « Je remercierai éternellement les dieux de m'avoir fait connaître ce phénomène céleste, et je l'aimerai tant que je pourrai sentir ce qui est beau, aimable, original, unique... Je la considère absolument comme une apparition de la mythologie grecque. » Et Rahel répondait : « Je ne la trouve nullement grecque. Vous savez qu'elle m'est agréable, mais rien ne

me rappelle Berlin comme elle. Je prétends même qu'il n'y a qu'un Berlinois incarné qui puisse la comprendre complétement. » Le prince Louis-Ferdinand était-il Berlinois incarné? Je ne sais; toujours est-il qu'elle fit la torture et le bonheur de son existence durant quatre années. « Il est plus distrait encore que par le passé, dit le comte Hugo Salm en le revoyant après sa liaison nouvelle. C'est grâce à la maîtresse qui en ce moment l'absorbe et le tourmente, et je dois avouer qu'elle a un charme infini, une originalité enchanteresse en tout ce qu'elle fait et dit. »

Les lettres que Louis-Ferdinand écrivit à Pauline ont été récemment publiées, à l'exception des passages « qui dépassent tout ce que l'on peut dire en littérature (1). » On ne saurait rien imaginer de plus bizarre que ces rugissemens de passion. Pas une phrase qui soit achevée; le prince ne connaît bien ni le français, ni l'allemand, et sa correspondance amoureuse est le plus singulier mélange des deux langues, caractérisé par la plus complète absence d'orthographe et de grammaire. Il est donc impossible d'en donner une idée juste par la traduction. Le pourrait-on, on hésiterait encore à le faire, car même ce qui en a été imprimé dépasse de beaucoup « ce que l'on peut dire en littérature » française. Ce ne sont que brouilles et raccommodemens d'amoureux, évocations de voluptés passées, de voluptés à venir; cela rappelle à bien des égards les *Lettres à Sophie* de Mirabeau. L'incorrection du prince cependant, sa phrase hachée, moitié allemande, moitié française, ses interjections et ses exclamations sont peut-être plus éloquentes dans leur négligé que la rhétorique pleine de sensiblerie et de sensualité de l'orateur français.

« Chère Pauline, chère que je chéris inconcevablement, il est certain que dans un amour aussi violent, comme dans tout grand bonheur de ce monde, il est impossible d'être calme, tout à fait calme. A propos de calme, je me rappelle toujours ce qu'une femme aimante disait à son ancien amant : « où sont-ils, les heureux temps où nous fûmes si malheureux? » O Pauline, quoique tu aies souvent dit en colère : « Il est joli, le bonheur dont je jouis! » pourrais-tu m'oublier? Jamais! Mon amie, ce n'est pas l'orgueil, ce n'est pas la vanité qui me font dire cela,

(1) *Briefe des Prinzen Louis-Ferdinand von Preussen an Pauline Wiesel, u. s. w., herausgeg. von Alexander Büchner;* Leipzig 1865. *Briefe von Chamisso, Gneisenau, Prinz Louis-Ferdinand u. A.* 2 vol. in-8°; Leipzig 1867. Les lettres publiées par M. Büchner, professeur à la faculté des lettres de Caen, sont fort incomplètes; mais elles ont l'avantage d'être imprimées d'après les originaux et d'en reproduire exactement le caractère bizarre, l'incorrection, la négligence. Celles données par M[lle] Ludmilla Assing dans la seconde des publications ci-dessus indiquées complètent celles de M. Büchner, mais elles sont prises sur des copies qu'on a trouvées dans les papiers de Varnhagen. Elles sont, à notre avis, un peu trop corrigées.

ta vie à venir m'appartient. Jamais certainement deux êtres ne se sont donné l'un à l'autre plus de félicité, jamais ils n'ont eu tellement besoin l'un de l'autre. — Éternellement, — je compterai sur toi... Tu es toujours dominée par ton *imagination* et ton cœur; ta *sensibilité* ne peut jamais rien contre ce torrent fougueux... Chère Pauline, combien je t'aime, le temps te le prouvera... Ne parle pas d'*amusement!* Je ne conçois rien de plus *trivial* que cette expression-là. Les enfans, les dames de la cour et les enseignes, voilà ce qui s'*amuse*, mais un homme dont l'esprit sait s'occuper, qui sait penser, sentir, jouir, ne s'*amuse* pas!... — Oh! Pauline, quand tu me connaîtras un jour, tu conviendras que peu d'hommes savent aimer comme Louis. »

Parfois il oublie Pauline, mais pour un moment seulement, c'est quand il goûte les joies tranquilles de la paternité dans le modeste *home* que lui a préparé Henriette Fromm, quand avec Rahel, la confidente de tous ses chagrins, il se jette à perte de vue dans sa philosophie naturelle, ou simplement quand il a les mains sur les touches du piano. « C'est singulier, dit-il une fois de Pauline, elle ne me vient jamais à l'esprit quand je joue du clavecin, jamais dans mes émotions ou dans mes réflexions élevées. » Aussi recherche-t-il la société des autres femmes, et souvent il est obligé de se défendre vis-à-vis de sa maîtresse.

« Certes les dures expériences du monde n'ont pas refroidi mon cœur; elle n'est pas morte en moi, la divine poésie de la vie, qui seule rend heureux; la foi en l'amour, en l'amitié, en tous les sentimens élevés qui distinguent les natures nobles... J'aime les femmes, oui, je trouve quelque chose de doux dans leur compagnie; mais, Pauline, par Dieu, par tout ce qui a de la valeur à tes yeux, tu ne me connais pas, si tu crois que le désir de les posséder est toujours éveillé en moi. L'amitié de Rahel a un caractère qui est plus doux que tout le reste; c'est là ce que je sens si vivement. L'amitié des hommes est si rare, et, laisse-moi le dire, — je puis m'en passer... »

Les dithyrambes et les apologies alternent avec les reproches, avec les souvenirs de scènes violentes. La passion ne remplit pourtant pas seule ces étranges lettres; on y rencontre aussi de l'observation, de l'esprit même, quoique le ton général soit celui de l'exaltation amoureuse, et malgré ces digressions satiriques, c'est, on le croira sans peine, le bavardage amoureux qui est le thème habituel du correspondant. Tantôt ce sont des admirations de haut style, tantôt des chatteries familières, plus souvent des éclats de passion. Aujourd'hui il lui demande une tendresse calme qui puisse porter le repos dans son cœur troublé, enfiévré; demain il sollicite des ivresses nouvelles : à chaque page, des descriptions des charmes de

Pauline, de son naturel, de sa grâce, ou bien des récriminations et des boutades. En telle lettre, il se défend en la trompant. « Quand on peut commettre une infidélité, c'est comme si on l'avait commise, disais-tu. Que c'est vrai et profond! Aussi je t'aime fidèlement et t'idolâtre avec la constance la plus absolue. Le cœur tranquille, je pourrai te voir apparaître chez moi tous les jours de la vie; je serai toujours digne de ton amour. Oh! quelle jouissance pour un cœur sensible et aimant de sacrifier ainsi sans cesse à son amour! » A quelques jours de là, c'est un billet rempli de fureurs jalouses. « Tu m'as trahi, tu m'as trompé, sacrifié à toute *impulsion* de tes passions... Après une série de *scènes* aussi douloureuses, fallait-il que je fusse si profondément blessé par toi! »

Avait-il le droit cependant d'être si blessé des reproches de Pauline, et n'avait-elle pas quelque raison de se plaindre de ses inconstances? Elle supportait l'amour idéal que son amant professait pour Rahel, parce qu'elle aimait Rahel et qu'elle la savait incapable de lui enlever l'amour de Louis-Ferdinand. Elle n'ignorait pas que le prince avait une liaison avec Henriette Fromm; mais elle croyait que c'était là une union qui devait être bientôt dénouée. Le prince n'en eut pas le courage. Malgré la Béatrice et la belle Olympia qui remplissaient son cœur, il ne pouvait se résoudre à se séparer de Thérèse. Cette situation, comme cela arrive aux hommes les plus vrais quand ils se sont laissés aller sur cette pente de l'amour double, le forçait à mentir malgré sa loyauté native. Peut-être aussi se consolait-il en répétant avec Shakspeare : « Jupiter se rit des parjures d'amoureux. » Quoi qu'il en soit, au moment même de ces protestations à l'adresse de Pauline, il écrivait à la mère de ses enfans sur un ton qui trahit une affection réelle (1) :

« Ma charmante amie, ma lettre arrivera bien matin, tu dormiras encore, petite paresseuse, tes jolis yeux ne seront point ouverts encore; peut-être un rêve heureux t'occupera de ton ami. Ah! puisse-t-il l'avoir peint à ton imagination tel qu'il est, plein d'amour et de tendresse pour toi, et que le réveil de mon Henriette soit rempli de sensations douces! »

Il va même jusqu'à lui faire croire qu'il évite « Mme Wiesel » et qu'il a refusé d'aller à une soirée d'amis pour ne pas la rencontrer. « Oh! bonheur inexprimable de sacrifier quelque chose à ce que l'on aime! » Cette lettre, qui a été trouvée en original dans les papiers de Pauline, doit être tombée entre ses mains par mégarde. Il y a en effet dans la correspondance, qui manque tout à fait de dates, de nombreuses traces de scènes de jalousie que Pauline fit à son amant. On le voit aux abois, ne sachant plus comment se tirer d'affaire.

(1) La lettre est en français.

« Ce que j'ai souffert, écrit-il à Rahel, depuis que je suis ici, torturé par l'amour, la douleur, l'incertitude, je ne puis vous le décrire... Voici deux lettres ouvertes, l'une à Henriette, l'autre à Pauline, écrites dans la douleur et l'angoisse. Vous y lirez, tout aussi vrai que dans mon cœur, ma passion ardente pour Pauline, mon attachement profond et tendre à Henriette. Fermez-les toutes deux et expédiez-les. Aussi vrai que je ne puis vivre sans Pauline, la pensée m'est intolérable de voir abandonnés Henriette et ses enfans, qui seraient un éternel reproche pour Pauline et pour moi. Pourquoi ne suis-je mort, malheureux que je suis?... Donnez-moi un conseil... Renvoyez-moi les deux lettres. Dieu! vous voyez comme tout s'est enchevêtré; je tremble pour toutes deux, et pour toutes les deux l'une par l'autre. Si ce nœud ne se dénoue pas comme je désire, nous sommes tous malheureux. »

Ne sachant rompre ses liens, il les fuit, court à Vienne, en Italie. A la première étape de sa fuite, il écrit à Rahel :

« Je dois vous témoigner dans ma solitude ma reconnaissance, chère petite, de l'intérêt cordial que vous m'avez montré dans la situation si pénible où vous m'avez vu à Berlin... Je ne puis vous dire grand'chose de ma disposition d'âme; la grande dépense de force, cette continuelle alternative de sentimens, de sensations violentes, de bonheur et de douleur, m'ont tout à fait émoussé, et mon cœur est désert et mort... Vous avez vu combien mon amour pour Pauline est ardent et violent, avec quelle tendresse et quelle intensité je suis attaché en même temps à la chère bonne angélique Henriette. Cela paraît énigmatique, inconcevable même à beaucoup de monde, et pourtant les circonstances si étranges, la naissance si unique de ces rapports, ont voulu que dans cette complication je ne pusse vouloir, et que ces deux femmes, pleines de charme, pleines d'agrémens différens, n'aiment pourtant ni l'une ni l'autre ce qui est vraiment digne d'être aimé en moi, tandis que mon cœur les embrasse si complétement. Il me convient de me retirer dans la vie sévère des affaires, de ne pas dissiper, comme je l'ai fait, mon temps et mes forces avec les femmes, qui après tout se laissent bien plus dominer par la gravité et une raison froide que par le dévoûment et l'amour constant. »

Les bonnes résolutions ne durèrent pas; au bout de deux ou trois mois, il fut de retour à Berlin, et la réconciliation avec Pauline ne se fit point attendre. « Chère âme, tu dis que tout conspire contre notre amour! écrit-il un mois après environ; laisse-moi dire plutôt qu'il était écrit dans le ciel par la main du destin et de la nature que nous devions nous aimer... Je ne veux plus vivre que pour toi, et certes cette année ne finira pas sans que les liens les plus étroits nous unissent; fais seulement que tu sois promptement divorcée de Wiesel. Chère amie, que de fois je pense au moment qui nous

unira! mon imagination me le peint toujours de couleurs nouvelles, Un soir je te surprendrai... » On se rend compte sans doute pourquoi nous renonçons, ici comme ailleurs, à achever ces citations.

Les lettres de Pauline doivent avoir étrangement contrasté avec ces éruptions volcaniques. C'est du moins ce qu'il est permis de conclure de ses ravissantes lettres à Rahel que nous possédons, mais qui malheureusement sont toutes d'une époque postérieure (1808 à 1830). Une seule lettre d'elle à Louis-Ferdinand nous est conservée; la voici en une pâle traduction qui lui enlève bien un peu de caractère, comme celles du prince ont perdu leur cachet en passant par la plume du traducteur, obligé d'y mettre une ombre au moins de syntaxe et de ponctuation :

« La guerre, monsieur le guerrier, le chasseur, le musicien, tout cela on me le détient, et l'amour ne vient qu'après. Non, Louis, d'abord l'amour et puis le reste; mais chez moi il n'y a pas de partage, je n'aime que toi au monde, toi et Pauline (sa fille). Tu as tout tué en moi; je ne sais si cela doit me rendre heureuse, ou s'il ne vaudrait mieux peut-être qu'il en fût autrement. Non, Louis, il n'en peut être autrement; c'est chose faite. Ne m'oublie pas. N'oublie pas non plus la promesse du portrait. Écris-moi souvent, mais seulement quand tu es disposé et que tu n'as pas d'autres pensées; non, écris quand tu veux, ne te gêne pas pour moi, Louis. Adieu; mes pensées te suivent. Je suis toujours près de toi; si seulement mon esprit pouvait te le faire savoir de quelque manière! J'envie chacun de tes gens qui ont le bonheur de te voir. Ah! Louis, pourquoi ces éternels renoncemens dans la vie, dans cette courte vie? Pourquoi ne suis-je avec toi? Par mille raisons qui toutes sont mille fois plus faibles que mon amour pour toi, que le bonheur que cela me donnerait d'être près de toi. Ah! Louis, il faut que je finisse, mais vraiment bien triste, bien émue. Tout est autre qu'on ne croit, qu'on ne pense. Je suis *chicanée* par mille misères, et pourtant je ne puis y rien changer. Ah! si je pouvais embrasser Louis une heure seulement! Envoie de l'argent, je n'ai pas le sou. Il n'y a là rien qui tienne, ni intelligence, ni résignation, ni esprit, ni bonté, rien que de l'argent ou de ces ennuis auxquels on ne peut survivre. Depuis que je suis ici, je n'ai encore eu un sou en main; car je ne puis le dire à ma mère, et cela ne servirait à rien. J'ai voulu vendre mes châles, mais on ne veut me donner que 50 thalers pour tous les deux, et ils m'ont coûté chacun plus de 200. Écris-moi seulement à qui je dois emprunter; je ne sais personne, ne me fie à personne. Cela pourrait ne pas te convenir. Adieu, Louis, je suis si maussade d'être obligée de te dire cela; c'est *terrible* d'être toujours dans une situation aussi *infâme*. Ce n'est pas ma faute. Ne sois pas fâché contre ta Pauline. »

Huit jours après la réception de cet appel de fonds accompagné

de protestations d'amour, le prince tombait mort sur le champ de bataille, le portrait de Pauline sur son cœur. Il avait dû recevoir la lettre de sa maîtresse à Iéna, où il était allé rejoindre l'armée; c'est de cette ville qu'est daté son dernier mot à Pauline, le 2 octobre 1806.

« Chère Pauline de mon âme, c'est avec l'amour le plus intense, le plus ardent, le plus brûlant, que je t'écris; ton image est toujours devant mes yeux; ta douleur, tes larmes, jamais, jamais je ne les oublierai. Avec quelle intensité je t'aime, je le vois en ce que je ne voudrais pas même que tu n'eusses pas tes défauts. Tes colères, tes injustices, j'aime tout, même lorsque j'en suis tourmenté. Chez toi, toutes ces petites fautes ne me semblent que l'exubérance d'une nature trop vigoureuse, dans laquelle bien des choses n'ont pu se développer complétement, où d'autres ont été arrêtées, mais où rien de beau n'a pu être complétement étouffé. Chère, méchante Pauline, angélique Pauline, il était bien difficile de t'élever et de ne pas te gâter. Le charme infini que tu as pour moi est indescriptible. Tu connais les miracles de notre amour; peu de personnes ont bu à la coupe de la volupté comme nous. Ma Pauline, ma chère Pauline, je compte tout à fait sur ton amour, il doit être, il sera ma récompense, si je reviens de la guerre et que je te serre encore contre mon cœur... La guerre décidera plus ou moins de notre existence, et involontairement de graves pensées s'imposent à mon esprit. Combattre le plus beau des combats, où il y a tant de gloire à recueillir, tant de maux à réparer, c'est vraiment un beau sort, un sort plein de grandeur. Aussi j'ai pris congé de tous les amis, de toutes les jouissances, et ne vis plus que pour agir dans mes fonctions avec la plus grande énergie et pour attendre de toi ma plus douce récompense... »

J'ai parlé de la vie privée et du caractère moral du prince avant de dire ce qu'il fut comme homme public, comme patriote, comme soldat. J'en ai parlé longuement, ou plutôt je l'ai laissé parler longuement, parce qu'il m'a semblé que rien ne saurait mieux peindre l'état moral du temps singulier qui précéda le désastre d'Iéna : non pas que toute idée morale ait été absente dans cette génération d'aristocrates et d'artistes; mais ce fut une morale à part, et que la postérité, que les nations latines surtout, ont bien de la peine à comprendre. Tout le XVIIIe siècle n'avait tendu qu'à une chose : détruire l'autorité, la convention, sous quelque forme qu'elles se présentassent, dans la religion, dans l'état, dans la littérature, dans la société, — émanciper l'individu et le laisser seul maître vis-à-vis de l'autorité désarmée. Il ne se pouvait pas que cette émancipation

radicale n'aboutît pas enfin à l'égoïsme le plus absolu, égoïsme d'autant plus dangereux qu'on le croyait une chose légitime, respectable, et que chacun devînt, comme on l'a dit, « Dieu et prêtre de son moi. » Qui pouvait désormais empêcher l'individu de réclamer les droits de la passion aussi bien que ceux de la raison, les droits des sens aussi bien que ceux de l'idéal? Sous prétexte que la société sacrifiait aux préjugés, que la civilisation énervait et avilissait les hommes, que le monde était un organisme artificiel élevé par les intérêts et les vices, sous prétexte de mieux servir le dieu intérieur et ses hautes aspirations, « on se passait de faire le simple devoir, » pour parler avec Kant, qui flétrit vigoureusement cette exaltation de l'individualisme, et qui le premier releva en Allemagne l'idée du devoir.

Tout ne fut pas la faute du siècle dans ces exagérations qui plaçaient les instincts personnels au-dessus de la règle générale. Quelque chose en revient à la race. Quand F. H. Jacobi disait : « Meilleur et plus sûr que toute morale est le cœur du noble (*des Edelgebornen*), » n'exprimait-il pas dans le langage de son siècle et de la philosophie ce que deux cents ans auparavant les théologiens avaient exprimé dans la langue religieuse du temps lorsqu'ils parlaient de prédestination et d'élection par la grâce? Est-ce un pur accident que l'augustinianisme, tant de fois étouffé, ait toujours reparu chez les nations de sang germanique, et qu'il n'ait jamais pu prendre racine dans les nations romanes? Est-ce un hasard que les poètes de l'Angleterre et de l'Allemagne modernes, affranchis de la foi en un dogme qui répugnait à leur raison, soient sans cesse ramenés par un secret instinct à peindre les natures nobles au milieu de la passion et de l'égarement, pures dans la souillure, élues enfin et prédestinées à planer au-dessus des natures basses et vulgaires, quand même celles-ci mèneraient une vie correcte, à l'abri de tout reproche? N'est-il pas remarquable que les races germaines aient toujours raffolé de ces types du prince Harry, de Tom Jones, de Childe Harold, de Pendennis, d'Egmont, de Wilhelm Meister, d'Édouard? Qu'on n'oublie pas enfin la profonde différence du point de départ de la morale chez les peuples germaniques et chez les peuples latins : les premiers, éminemment individualistes, le plaçant dans la conscience; les seconds, essentiellement sociables, le mettant dans la convention; ceux-ci résumant leur code en ces mots : « ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, » ceux-là rappelant sans cesse que Dieu juge les cœurs et que son œil nous suit dans la solitude. Quoi qu'il en soit de ces différences profondes entre les manières de voir des peuples, une chose est certaine : un homme tel que Louis-Ferdinand fut sans doute coupable, même devant la morale de son siècle et de son pays; mais tous deux par-

donnèrent, en faveur du fond noble de la nature, les égaremens qu'ils ne pouvaient pas s'empêcher de blâmer.

III.

L'Allemagne, et la société de Berlin en particulier, avaient suivi avec un vif intérêt les grands événemens de la seconde moitié du siècle. Cet intérêt toutefois avait je ne sais quoi de platonique. On regardait Frédéric II, Washington, Mirabeau, comme on regarde des acteurs qui jouent bien leur rôle, comme des héros de roman qui sont vrais et qui vivent, tout au plus comme de curieux spécimens de la nature humaine qu'on observait et étudiait avec amour. De là cette admiration du génie dans laquelle n'entrait jamais aucune préoccupation du bien ou du mal que le génie pouvait faire. Utile ou funeste au genre humain, il était génie et cela suffisait. Il avait le droit d'être ce qu'il voulait être, il était l'originalité suprême : « pour de pareils esprits, répétait-on avec Aristote, il n'y a pas de lois, car ils sont eux-mêmes la loi. » Tout au plus s'enthousiasmait-on pour les idées qui étaient en jeu. L'Allemagne entière prit fait et cause contre l'Angleterre dans la guerre d'indépendance américaine. Lors de la révolution, les enfans partaient en vacances avec des cocardes tricolores à leur bonnet, et répondaient par le cri de « vive la nation » au cri de « vive la liberté. » Les jacobins eux-mêmes trouvèrent des partisans enthousiastes; les poètes composaient des odes en l'honneur de la révolution. Personne cependant ne songeait que cela pût toucher l'Allemagne, que l'heure de la délivrance fût arrivée, que le saint-empire allât s'écrouler, que le moment fût venu de faire une révolution allemande, comme la France avait fait sa révolution française. C'était un beau drame qu'on jouait à Paris : il intéressait par ses acteurs, son style, ses épisodes; on espérait qu'il se dénouerait noblement. La presse politique n'existait pas encore pour ainsi dire; Gentz la créa seulement en 1799. Quand le feu roi, toujours chevaleresque mal à propos, fit sa triste équipée de 1792, l'opinion fut indifférente. On trouvait cette guerre absurde; mais cela ne remuait pas le pays, qui était occupé à lire *Wilhelm Meister* et qui attendait *Hermann et Dorothée*. Pour les officiers, c'était une guerre politique; le peuple n'en était guère touché directement, car on sait comment était composée cette armée, racolée au hasard. On avait salué avec satisfaction la paix de Bâle, et il faut avouer que c'est le patriotisme rétrospectif qui a découvert depuis cette humiliation nationale dont peu de contemporains avaient souffert : l'Allemagne n'était pas encore une nation. Il pouvait y avoir du patriotisme prussien, et il y en avait; mais le patriotisme allemand, comment aurait-il pu naître

et exister dans le saint-empire romain de nation germanique?

Malgré l'enthousiasme pour la liberté, le 18 brumaire n'excita que de l'admiration. La grandeur de l'homme frappait et éblouissait tout le monde. La reine elle-même portait sur elle son portrait en médaillon; — qui lui eût prédit alors les insultes grossières dont le parvenu devait l'abreuver six ans plus tard? — Rahel ne renonça jamais à son admiration pour le héros, même en 1813, au plus fort de la haine allemande et malgré son patriotisme prussien. Les émigrés eux-mêmes avaient partagé ce premier engouement. Ce n'est qu'en 1805, lors de la guerre d'Autriche, que des partis politiques commencèrent à se former et à diviser la société. Déjà l'occupation du Hanovre et la proclamation de l'empire avaient refroidi les âmes pour le vainqueur de Marengo. Le prince Louis-Ferdinand n'avait pas attendu jusque-là pour manifester sa haine. Rahel, il est vrai, prétendit toujours que cette haine ne lui était point naturelle, qu'il « se l'était fourrée dans l'idée, » pour me servir de son expression énergique, et qu'à force de se monter la tête, il avait fini par y croire lui-même. L'amie semble ici prêter au prince les dispositions qu'elle nourrissait elle-même. Rahel, fidèle en cela à son origine, était peu sensible à ce que nous appelons les vertus chevaleresques, qui manquaient si complétement à Napoléon. On comprend sans peine que Louis-Ferdinand fût au contraire vivement choqué de certains côtés vulgaires et peu généreux du grand capitaine. Le prince fut d'ailleurs un des rares hommes qui semblent avoir pénétré Bonaparte dès le premier consulat, et, c'est une justice à lui rendre, ce ne fut pas seulement le gentilhomme de vieille roche, ce fut aussi l'ami de la liberté et des idées modernes qui fut blessé du coup d'état. Il savait mieux que personne que c'en était fini de l'ancien régime et que Berlin aussi y passerait. « Pensez-vous donc, chère mère, dit-il un jour à la princesse Henry, scandalisée de voir qu'on ne battait pas le tambour à sa sortie en voiture, pensez-vous donc que les choses seront toujours ainsi?... Je vous le jure, vous sortirez un jour de ces portes, et on ne battra pas aux champs, croyez-moi. » Les événemens ne donnèrent que trop raison à ses prévisions sinistres, en France aussi bien qu'en Allemagne. Napoléon, dont il détestait la mauvaise foi, mais dont il ne songeait pas à contester le génie, se dévoilait de plus en plus. « Ce qui lui répugnait surtout dans Bonaparte, dit M[me] de Staël, c'était sa façon de calomnier tous ceux qu'il craignait et de rabaisser dans l'opinion même ceux qui le servaient, pour les avoir mieux sous sa dépendance. Il m'a souvent dit : Je lui permets de blâmer; mais, quand il assassine moralement, il me révolte. » Une anecdote qu'elle raconte peint au vif et le prince et ses sentimens pour le maître de la France.

« Je demeurais à Berlin sur le quai de la Sprée, et ma chambre était au rez-de-chaussée. Un matin, on vint m'éveiller à huit heures pour me dire que le prince Louis-Ferdinand arrêtait à cheval sous ma fenêtre, et qu'il voulait me parler. Très étonnée de cette visite matinale, je me hâte de me lever et d'aller à la fenêtre. Il avait particulièrement bon air à cheval, et son émotion augmentait encore la noblesse de son visage. « Savez-vous, s'écria-t-il, que le duc d'Enghien a été saisi sur le territoire de Bade, traduit devant une cour martiale et fusillé vingt-quatre heures après son arrivée à Paris? — Quelle folie! répondis-je. Ne voyez-vous pas que les ennemis de la France répandent ce bruit? — Puisque vous doutez, répliqua le prince, je vous enverrai *le Moniteur,* où vous lirez le jugement. » Et ce disant il piqua des deux et partit au galop. Sa physionomie respirait la vengeance ou la mort. »

Nous avons vu qu'à la fin de 1804 il s'était échappé de Berlin pour se soustraire aux embarras de son double amour, aux insistances de ses créanciers, mais aussi à sa fausse position politique, car on l'excluait systématiquement des affaires. A son retour, il réclame une politique plus vigoureuse, il veut à tout prix qu'on s'allie à l'Autriche et à la Russie. Aussi libéral que patriote, il ne croyait au triomphe de la liberté que par la défaite de Napoléon : sa douleur sur la triste situation du royaume était réelle; le neveu de Frédéric ne supportait qu'impatiemment le vasselage indigne où vivait son pays. La violation du territoire prussien par les troupes françaises dans leur marche d'Ulm sur Vienne fut saluée par lui comme une bonne nouvelle, car il espérait que cet affront achèverait de décider le roi. Quel ne fut pas son dépit quand il vit revenir Haugwitz du quartier-général français, apportant la paix et des échanges de territoires peu honorables pour la Prusse! Le prince ne sut ni modérer ni cacher sa colère; aussi le considéra-t-on comme le chef de l'opposition, et le peuple de Berlin, qui alla le soir même briser les vitres du palais de M. de Haugwitz, fit une ovation au prince, en même temps qu'on organisait une sérénade pour Hardenberg, que l'on savait dans des dispositions belliqueuses. Le prince, qu'on accusa d'avoir été l'instigateur du tumulte, n'y avait été pour rien, la chose semble prouvée aujourd'hui; mais il dissimulait si peu son mépris pour le premier ministre que l'opinion fut bien excusable de le désigner comme l'auteur premier de ces agitations. On trouve des traces de cette antipathie jusque dans ses lettres intimes. « J'ai été aujourd'hui à Charlottenbourg, chère Pauline; mais la colère d'avoir ce coquin d'Haugwitz en face de moi m'a ôté tout appétit. Le misérable n'a pas osé me regarder en face, car jamais mortel n'a été plus méprisant et plus hautain que je ne l'ai été avec lui. Le roi parlait timidement et en hésitant, » — comme on le reconnaît bien

là, le roi-héros ! — « de Londres, de l'Angleterre, de la Russie et de la situation isolée de la Prusse. » Le prince se concerta avec Stein pour présenter au roi une pétition qui l'engageait à éloigner Haugwitz des affaires. Frédéric-Guillaume III eut un éclat de colère, et défendit le palais à son cousin. Pendant ce temps, la cour s'amusait. « La reine donne le 12 une fête champêtre à Charlottenbourg... On verra des paysages suisses, on dansera, on jouera... Radzivil chantera le ranz des vaches... La reine voulait que j'apparusse en berger... avec mon cœur plein d'amour pour Pauline, plein de douleur sur les temps misérables où nous vivons, plein de soucis et de tristes pressentimens pour l'avenir. »

Que serait devenu ce prince intelligent, patriote, populaire, en une position moins fausse, avec une éducation différente, dans un état moins gangrené que la Prusse de 1806? — Sa popularité en effet répondait à ses facultés. « Dans ce qu'on appelait alors l'opinion publique en Prusse, dit un contemporain, il donnait le ton, et il le faisait d'une façon bruyante; mais tous les élémens de la société qui avaient pour point d'attraction mutuelle leur haine de Napoléon se réunissaient autour de lui. » Malheureusement, si la nature en le comblant de ses dons, si l'opinion en se ralliant autour de lui semblaient le désigner pour être le sauveur de son pays, s'il était libre de la sotte superstition de ses concitoyens, qui croyaient encore obstinément en l'excellence de l'édifice de Frédéric, il lui manquait aussi la vieille rigueur, la vieille discipline prussienne. Nostitz, son aide-de-camp, son ami, qui faillit périr à ses côtés, regretta toujours que ce prince, si brave, si jeune, maître dans tous les arts chevaleresques, intelligent, spirituel, n'eût pas été élevé dans les traditions de sévérité et de subordination prussiennes. « Le manque d'une occupation digne de lui, l'éloignement où on le tint toujours de tout ce qui aurait pu développer ses grandes qualités par une activité plus haute, ont mis dans son âme un poison mortel qui l'a égaré souvent. Pourtant le noble fond qui était en lui ne s'est jamais démenti dans les momens décisifs, mais une grande force était dissipée. » Seul dans ce monde d'officiers bravaches, si éloignés des habitudes d'ordre et de régularité traditionnelles dans la vieille Prusse, si remplis de confiance en leur invincibilité, Louis-Ferdinand doutait du succès; il fut heureux de la déclaration de guerre, mais il n'osait croire à la victoire alors que personne ne la mettait en question. « Je désire la guerre, écrivait-il, parce qu'elle est nécessaire, parce qu'elle est la seule chose qui nous reste à faire, parce que l'honneur l'exige, mais je sais très bien que nous pourrons succomber... » Ceux qui l'approchaient connaissaient ces dispositions. « Le véritable héros de la voix publique, dit Woltmann en ses mémoires, n'était point possédé d'un orgueil aveugle et

d'une confiance absolue dans les armes invincibles de la Prusse. »

Il comptait d'ailleurs ne pas sortir vivant de cette guerre. C'est alors qu'il écrivit à Rahel la mémorable lettre où il raconte l'histoire de son amour pour Pauline, ses efforts « pour sauver les reliques de la nature meilleure de sa maîtresse, pour réchauffer son cœur, pour y ranimer les idées du bien et du beau. » Rahel retrouvait dans cette lettre « toute l'âme » du prince. « Il y parle à sa façon de son amour, de lui-même, du monde, de son devoir et de son désir de mourir. Et de quel ton! avec quelle noble insouciance de sa propre douleur! comme elle est douce, comme lui-même est grave! Mille fois il m'avait dit : Je ne survivrai pas à la chute de mon pays; si nous avons ce malheur, je mourrai, et cette pensée était le ressort de toute sa vie. Dans ses passions, dans son grand amour, il ne se permettait tant de choses que parce qu'il avait toujours cette pensée présente à l'esprit, et qu'il regardait tout le reste comme ne valant pas la peine. » Aussi Rahel le plaignait-elle tout en voyant ses défauts, qu'elle n'excusait point. Il était évident à ses yeux, et elle le disait souvent, que la seule réaction contre l'état de la chose publique l'avait poussé dans la vie de plaisir. Une fois en campagne, ce fut un autre homme. Sans croire au succès, il fit noblement son devoir.

« Nous nous sommes tous donné la parole, écrit-il à Rahel, une parole solennelle et virile, une parole qui sera tenue, de mettre notre vie comme enjeu, de ne pas survivre à ce combat où nous trouverons la gloire et un grand honneur, ou qui étouffera et anéantira pour longtemps la liberté politique et les idées libérales. Et il en sera ainsi. Qu'est-ce que cette misérable vie? Rien, rien absolument. Tout ce qui est beau et bien disparaît, c'est le mal qui est le souverain et qu'on admire. Une triste expérience arrache impitoyablement toutes les belles espérances de notre cœur. Il faut qu'il en soit ainsi dans ce siècle, car c'est de la sorte qu'ont péri toutes les belles idées destinées à rendre l'humanité heureuse. La misère seule est restée, elle l'emporte. Pourquoi donc nous plaindre s'il nous arrive en petit ce dont souffre un siècle entier? »

C'est en ces sombres dispositions que le prince partit pour son dernier combat. « Il devait périr, dit Henriette Herz, qui l'avait connu moins intimement que Rahel, mais qui avait pu l'apprécier. Il s'usait dans les contradictions insolubles de sa nature; longtemps il porta en lui le pressentiment d'une mort prématurée, et ce pressentiment se serait réalisé, j'en suis sûr, même sans la fin héroïque de Saalfeld. » Avant de quitter Berlin, il avait fait son testament, pourvu au sort de ses enfans naturels et de leur mère, et arrangé le paiement de ses dettes, qui se montaient à un million de thalers environ. Placé à la tête de l'avant-garde de l'aile gauche, il se rendit d'abord au quartier-général, près du prince de Hohenlohe, où il revit Goethe

et Charles-Auguste, et où il rencontra le prince de Schwarzenberg. Il était accompagné partout de son fidèle Nostitz, à qui nous devons la plus grande partie des détails sur ses derniers jours, et de Dusseck, le musicien, qui, même au camp, chassait par son jeu la mélancolie du prince, et « expédiait en même temps autant de vin que possible à travers son gosier singulièrement desséché. » Cependant il attendait vainement un entretien avec le général en chef, et dans son impatience il allait et venait des journées entières sur le marché d'Iéna en se plaignant avec sa franchise habituelle, fort déplacée ici, on le comprend, et peu séante à un officier neveu de Frédéric, de l'état de l'armée mal préparée au combat, à peine approvisionnée, de la lenteur et de la sénilité des chefs (Brunswick avait soixante-douze ans, Mœllendorf quatre-vingt-deux), du désordre et du manque d'entente entre les commandans. Le 8 enfin, il obtient une audience de Hohenlohe, mais il en sort moins confiant encore qu'il ne s'y était rendu; triste et sans espoir, il ne nourrit plus qu'une seule préoccupation désormais, « la crainte de manquer l'occasion de combattre et de mourir. » Elle ne devait pas se faire attendre. Le surlendemain, 10 octobre, on vient lui annoncer à Rudolstadt, où il s'était rendu à la tête de son corps, que Lannes vient de refouler ses avant-postes. Il accourt aussitôt à la tête de 5,000 cavaliers et se trouve en présence de tout le corps d'armée du maréchal français. La lutte dura cinq heures. Malgré le calme et le coup d'œil militaire même dont le prince fait preuve dans une circonstance aussi difficile, attendant en vain des secours qui n'arrivent pas, il se voit écrasé; c'est alors qu'il résolut de ne pas survivre à la défaite. Nostitz, qui veut le couvrir, est frappé à ses côtés; lui-même, grièvement blessé, refuse de se rendre et reçoit le coup mortel qu'il désirait. « Diable! voilà qui est bon, s'écria Lannes en apprenant la nouvelle, cela fera sensation dans l'armée. » On retrouva son corps le lendemain, complétement dépouillé et couvert de treize blessures. Les soldats français voulurent eux-mêmes lui rendre les derniers honneurs et le portèrent à la tombe des princes, à Saalfeld. La duchesse de Cobourg déposa une couronne de lauriers sur son cercueil. Napoléon seul devait faire exception dans ce concert d'hommages rendus à la valeur et au patriotisme. Devant le clergé protestant de Berlin réuni pour recevoir le vainqueur, il voulut flétrir sa gloire en racontant lui-même les anecdotes les plus injurieuses sur celui qui ne l'avait jamais combattu qu'à armes loyales.

Le deuil fut général dans le pays et dans l'armée, dont le prince avait été une des gloires. Les poètes le chantèrent; aujourd'hui encore, dans les solennités funèbres, les soldats entonnent l'hymne composé en la mémoire du jeune héros : « pleurez, Prussiens, car il est tombé! » Varnhagen, alors tout jeune, et qui allait devenir

l'époux de celle que le prince avait aimée d'une affection si noble et si pure, Varnhagen écrivit ces distiques : « Hardiment il parcourut la vie, prodiguant la force de sa grande âme de héros, confiné dans le cercle d'une paix efféminée. Aussi sut-il mourir de la mort glorieuse sur le champ du combat, comme il avait su vivre, familier avec toutes les jouissances. Hélas! sa mort infligea des blessures à l'armée; pourtant la honte de l'armée l'eût tué, si l'ennemi ne l'avait fait. » Quatre jours en effet après la mort du prince, l'armée de Frédéric II n'existait plus; le roi, son neveu, était fugitif, la vieille Prusse s'était écroulée, et le comte de Schulenburg, commandant la place de Berlin, annonçait aux habitans de la capitale l'entrée prochaine du vainqueur étranger, en leur rappelant qu'en ces circonstances « le calme était le premier devoir du citoyen. »

C'est ainsi que fut punie l'indifférence des écrivains allemands du XVIII[e] siècle, qui, marchant sur les traces de leurs devanciers français et anglais dans la lutte contre la religion établie, n'avaient point osé les suivre sur le terrain politique. L'idée de l'état s'était littéralement perdue en Allemagne, et en même temps qu'on oubliait le devoir envers la société, on oubliait le devoir envers la patrie; tout intérêt pour la chose publique avait péri avec l'intérêt national. L'Allemagne avait cru qu'elle pourrait avoir une morale qui la dispensât de respecter les conventions sociales, une religion sans église établie, une société qui se passerait de préjugés; elle allait se convaincre qu'on ne peut être une nation sans former un état. « C'est affreux, c'est honteux que nous ne soyons pas un seul peuple comme les Français! s'écria Rahel en 1815. La langue, le parler, ne suffisent pas; il faut savoir qu'on est sous un même gouvernement, sous les mêmes lois, que la même caisse nous fait vivre... » Ce qu'elle vit si bien en 1815, elle ne l'avait point compris dix ans auparavant; personne ne l'avait compris, disons-le. Ce fut là le côté vulnérable de l'idéalisme allemand, conception essentiellement aristocratique, et qui n'était applicable qu'au petit nombre. Schiller n'avait-il pas ajourné la liberté jusqu'au jour où chaque citoyen serait artiste? n'avait-il pas, comme Herder, comme Lessing, flétri l'idée de patriotisme comme une idée mesquine et étroite, indigne de l'humanité affranchie? Est-il étonnant qu'il fallût la rude main de l'histoire pour convaincre l'Allemagne qu'un peuple ne vit pas d'esthétique, qu'une « nation de penseurs et de poètes » n'est pas une nation, que pour la masse, qui ne peut se payer d'un idéalisme humanitaire sans dogme et sans lois, la religion, la morale, la société, la nation, ont besoin d'un corps, et que le corps d'une nation, c'est l'état?

K. Hillebrand.

LE

CONGRÈS INTERNATIONAL

D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE

(SESSION DE COPENHAGUE)

II.

ORIGINES DE LA CIVILISATION SCANDINAVE (1).

III.

La caractérisation précise des âges de la pierre, du bronze et du fer établis par Thomsen, la distinction sociale des anciens Danois en races progressivement perfectionnées, sont autant de résultats dus surtout à la collaboration de MM. Forchammer, Steenstrup et Worsaae. Dans cette association féconde, le premier représentait la géologie, le second la zoologie et la botanique, le troisième l'archéologie. Instituée en 1847 par l'académie des sciences de Copenhague, cette *commission* travailla silencieusement pendant trois ans. A partir de 1850, elle fit imprimer d'année en année (1850-1856) six *rapports* exposant les résultats de ses persévérantes recherches (2). Cette publication marque une date des plus importantes pour les études préhistoriques. Elle fut le point de départ d'une multitude de travaux accomplis à l'étranger aussi bien qu'en Scandinavie. Si quelques-

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

(2) Forchammer, le père de la géologie danoise, est mort depuis cette époque, et les deux collaborateurs survivans ont poursuivi isolément leurs études.

unes des conclusions en ont été justement contestées, si les auteurs eux-mêmes ont modifié à certains égards leurs premières opinions, s'ils se sont même divisés sur quelques points, comme nous le verrons tout à l'heure, l'importance fondamentale de cette œuvre n'en reste pas moins indiscutable, l'influence qu'elle a exercée sur les progrès de la science n'en ressort peut-être que mieux. On peut dire qu'elle a été le centre autour duquel ont tourné, dans un rayon plus ou moins étendu, toutes les questions agitées au congrès, et que l'excellence de quelques-uns des principes sur lesquels elle repose a reçu du développement de ces questions une confirmation nouvelle.

Par exemple, il est impossible de mettre en doute aujourd'hui la nécessité de l'alliance, proclamée pour la première fois par l'académie de Copenhague, entre l'archéologie proprement dite et les diverses branches des sciences naturelles. La géologie et la paléontologie ont seules permis de reporter avec certitude l'existence de l'homme au-delà de la période géologique actuelle. Seules aussi elles peuvent établir dans ce passé lointain des coupures et des points de repère, affirmer ou nier la contemporanéité d'objets qui sont d'ailleurs du ressort de l'archéologie, déterminer l'ordre dans lequel ils se succèdent. Celui qui voudrait aborder ces questions en se bornant à l'examen des objets eux-mêmes s'exposerait à d'étranges méprises. La perfection relative du travail l'entraînerait presque inévitablement à intervertir bien souvent l'ordre des époques de fabrication. Aussi tous ceux qui s'occupent de ce genre d'études ont-ils accepté la division fondamentale proposée par sir John Lubbock pour l'âge de la pierre, division qui repose essentiellement sur des données géologiques. Le savant naturaliste anglais a distingué avec raison les âges *néolithique* et *paléolithique*, attribuant au premier tout ce qui est postérieur, au second tout ce qui est antérieur aux derniers grands changemens subis par notre globe.

Peut-être est-il moins facile de comprendre l'intimité des rapports qui relient aux études archéologiques la zoologie, l'anatomie comparée, la botanique; toutefois nous avons déjà vu la succession des flores donner des enseignemens analogues à ceux que fournit la superposition des terrains. Les transformations des faunes, l'histoire des migrations animales, ne sont pas moins instructives parfois et donnent une date au moins relative à des objets qui ne portent en eux-mêmes aucune signification de ce genre. En outre l'homme des anciens jours peut être étudié autrement que par ses outils, ses armes, ses objets de parure; il a laissé d'autres traces de son existence, et il en est qui fournissent sur son compte des renseigne-

mens plus précis, plus explicites que les objets fabriqués. Les restes de ses repas, par exemple, nous apprennent tout de suite s'il connaissait ou non les animaux domestiques, quelles espèces il avait su soumettre, s'il était chasseur, pêcheur ou cultivateur; mais ces restes consistent en quelques débris végétaux, en os le plus souvent brisés, en coquilles disjointes. Pour en découvrir la signification, des recherches détaillées, éclairées par un profond savoir, sont évidemment nécessaires. Des travaux de cette nature complètent sur une foule de points les données exclusivement archéologiques, et permettent de se faire une idée des mœurs, des habitudes, du degré de civilisation des plus anciennes tribus à travers le voile que tant de siècles ont interposé entre elles et nous (1).

On ne sera donc pas surpris que plusieurs membres du congrès aient fait connaître en même temps les objets recueillis par eux et la faune contemporaine. Ainsi M. Roujou, en étudiant l'âge de la pierre polie dans les anciennes alluvions de la Seine, à Villeneuve-Saint-George, près de Paris, a montré le castor, le cerf, le chevreuil, associés au chien, au mouton et à deux races de bœufs, dont l'une, plus grande, semble par sa rareté être au début de son introduction (2). M. Hildebrand, en décrivant les dolmens de Westergothland appartenant à la pierre polie, a fait voir qu'en Suède les animaux domestiques et sauvages étaient les mêmes que ceux de nos jours. De ces données zoologiques, on peut conclure avec certitude que les hommes ensevelis dans ces deux localités ont vécu depuis que l'ordre de choses actuel a prévalu en Europe, et que par conséquent ils se trouvaient dans des conditions analogues à celles qui nous entourent nous-mêmes. On peut supposer qu'ils ont été du nombre de nos ancêtres immédiats. Au milieu des restes de repas étudiés par M. Fraas dans la Souabe supérieure, ce sont au contraire les espèces des pays froids qui se montrent exclusivement accompagnées de simples couteaux en silex. Le renne, le glouton, le renard polaire, l'ours brun, y sont associés à des hélix, à des mousses arctiques. L'homme qui les a laissés vivait donc tout au plus vers la fin de l'époque où les portions aujourd'hui tempérées de l'Europe avaient le

(1) Je ne puis qu'indiquer ici la plupart des travaux présentés au congrès. En attendant la publication du volume où ils seront reproduits en entier, je renverrai le lecteur à l'excellent résumé fait par un des secrétaires, M. Cazalis de Fondouce. (*Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme,* décembre 1869.)

(2) Le gisement de Villeneuve-Saint-George est très intéressant en ce qu'il présente trois couches répondant : la plus inférieure à une époque intermédiaire entre l'âge du renne et celui de la pierre polie, la moyenne à l'âge de la pierre polie, la plus élevée à l'âge du bronze. Des recherches de M. Roujou, il ressort encore que la Seine a eu pendant tout l'âge de la pierre un cours beaucoup plus large que de nos jours, et n'est entrée dans son lit actuel qu'à l'époque du bronze.

climat de la Laponie et où le Danemark était bien probablement inhabitable. La faune des kjœkkenmœddings eux-mêmes indique un temps sensiblement postérieur à celui où s'accumulaient les débris étudiés par M. Fraas, et l'archéologie doit évidemment tenir compte de cette considération. Les faits à la fois géologiques et paléontologiques observés par M. Dupont sont venus confirmer ces diverses conclusions. Dans les couches les plus inférieures, le savant explorateur des grottes de la Belgique a trouvé l'éléphant, le rhinocéros, le grand ours des cavernes, associés à des silex grossièrement taillés. Plus haut, dans une argile jaune spéciale, il a rencontré, à côté de représentans de la faune actuelle, des espèces qui ont depuis longtemps émigré vers le pôle, comme le renne et le glouton, ou qui se sont retirées sur nos plus hautes montagnes, comme la marmotte et le chamois. Là encore la pierre est seulement taillée en couteaux. En troisième lieu, et dans des couches également bien caractérisées, se présente la faune des tourbières scandinaves avec des instrumens de pierre polie. En Belgique par conséquent, la zoologie et la géologie concourent à séparer nettement ces trois époques.

Le congrès a entendu un assez grand nombre d'autres communications relatives à la géologie considérée dans ses rapports avec l'archéologie. M. Vilanova en particulier a rappelé les faits déjà connus sur la composition des terrains de San-Isidro, près de Madrid. Là, dans les couches les plus inférieures du terrain quaternaire, au-dessous de celles qui contenaient des ossemens d'hippopotames, d'éléphans, de rhinocéros, on a trouvé des haches taillées semblables à celles de notre département de la Somme. L'homme se montrerait donc ici tout au moins comme contemporain de ces grands mammifères, dont on a cru si longtemps qu'il était séparé par des âges géologiques. Des tranchées de chemin de fer ouvertes dans la province de Cordoue ont présenté des faits entièrement pareils. M. Vilanova a exploré aussi un grand nombre de cavernes percées dans le calcaire crétacé du sud et du nord-est de l'Espagne, et constaté les habitudes troglodytiques des populations locales jusqu'à l'époque romaine. Du reste l'éminent professeur de Madrid va poursuivre ses recherches dans des conditions exceptionnellement favorables. Au milieu des préoccupations de toute nature qui l'assiégent, le gouvernement espagnol a compris l'intérêt de ses explorations et a mis à sa disposition cinquante ouvriers qui fouilleront sous ses ordres. Il est bien juste de signaler à la reconnaissance des hommes de science un pareil acte d'intelligente libéralité; il est permis de souhaiter que cet exemple soit suivi ailleurs et chez nous-mêmes.

On sait généralement que certaines parties du sol de la Suède s'élèvent lentement. Ce qui est moins connu, c'est que ce même sol s'affaisse sur d'autres points. Le célèbre géologue anglais Murchison a comparé la Scandinavie à une planche posée sur un point d'appui, et qui éprouverait un mouvement de bascule. Une communication fort curieuse, due à M. Bruzélius, d'Ystad, a appelé l'attention sur cet ensemble de faits qui ont été résumés par l'illustre et vénérable professeur de Lund, M. Sven Nilsson, avec l'autorité qui s'attache à l'expérience personnelle. Dès les premières années du dernier siècle, de vieux chasseurs affirmaient à Celsius que des rochers, sur lesquels ils avaient jadis poursuivi les phoques, s'étaient si bien élevés au-dessus de l'eau que ces animaux ne pouvaient plus en gagner la surface. Pour s'assurer du fait, Celsius fit graver un certain nombre de points de repère au niveau de la mer tranquille. Plus tard Linné, pendant un voyage fait dans le sud de la presqu'île, mesura la distance qui, à Talleborg, séparait la côte d'une pierre dressée en souvenir de Charles XII. Vers 1820, l'académie de Stockholm fit examiner les marques de Celsius, et il fut constaté que plus on allait vers le nord, plus ces marques étaient élevées au-dessus de leur ancien niveau. De son côté, M. Nilsson s'était mis, dès 1816, à étudier cette question et avait recueilli plusieurs faits témoignant de l'exhaussement du sol. Un vieillard lui racontait, entre autres, avoir vu dans son enfance poindre un écueil jusque-là inconnu, et qui n'était pas alors plus large que le fond d'un chapeau. Mesuré par M. Nilsson, ce même écueil s'élevait de 2 pieds au-dessus de l'eau et présentait une surface d'environ 2,000 pieds carrés. En revanche, en mesurant la distance du rivage au monument de Charles XII, il la trouva réduite, depuis les temps de Linné, de plus de 30 mètres. Ici donc la mer empiète sur la terre, tandis que c'est elle qui perd dans le nord.

Le fait communiqué au congrès par M. Bruzélius confirme cette conclusion. En creusant le port d'Ystad, situé à l'extrémité méridionale de la Scanie, on a trouvé d'abord une couche de sables marins épaisse de 10 pieds et contenant, à côté des coquilles les plus communes, des ustensiles en métal, des arquebuses, des boulets de canon, mais pas une seule pièce pouvant remonter au-delà de cinq siècles. Sous ces sables, dont l'origine est incontestable, on a rencontré d'abord une tourbière, puis un sol ayant fait partie d'une ancienne moraine, et qui avait par conséquent appartenu à la terre ferme. C'est là qu'on a découvert, avec quelques objets en silex, un manche de couteau artistement sculpté et se terminant en tête de dragon. Le travail de ce manche permet d'affirmer avec certitude qu'il date de la période comprise entre le IXe et le XIe siècle.

M. Bruzélius a vu dans cet ensemble de circonstances un moyen de fixer approximativement l'époque de l'ensevelissement du sol primitif. Cette conclusion a soulevé quelques objections. L'association d'objets datant de l'époque de pierre avec ce couteau d'un âge aussi récent a inspiré des doutes à M. Bertrand; M. Vogt a insisté sur le peu de certitude que présenteraient des résultats chronologiques fondés sur des observations recueillies dans des couches de tourbe que peuvent fort bien traverser, au moins dans certains cas, les objets d'une certaine forme et d'un certain poids; mais M. Hébert, écartant les circonstances accessoires, a fait observer d'autre part que les bancs de sable arrêtent fort bien les galets. C'est un fait qui ressort journellement d'observations géologiques. Ceux du port d'Ystad ont retenu des boulets de fer et un grand nombre d'autres objets, tous d'une époque relativement récente, tous plus lourds que le couteau à tête de dragon. Celui-ci était donc bien tombé dans la tourbière avant l'accumulation des sables marins. Ainsi la plage d'Ystad s'est abaissée d'au moins 10 pieds dans l'espace de mille années environ. Peut-être reste-t-il à décider si c'est là un phénomène d'ensemble ou bien s'il s'agit d'un accident local comme le pensent MM. Vogt et Desor.

A côté des communications précédentes, qui sont pour ainsi dire de nature mixte, j'aurais à placer en bien plus grand nombre les travaux d'archéologie pure. La plupart joignaient à l'intérêt des faits l'attrait de la démonstration résultant de dessins, de photographies ou de collections recueillies sur place. Le rapprochement de ces données fournies par les contrées les plus diverses en accroissait encore la valeur. On comparait les monumens mégalithiques du midi de la France et de l'Andalousie à ceux du Danemark, à ceux du Westgothland (Suède), où les allées de pierre ont parfois jusqu'à 50 pieds de long. On opposait sans trop de désavantage certains bronzes du Dauphiné et des environs de Lyon à ceux de la Russie et de la Scandinavie, quelques silex taillés du Gard et de l'Hérault aux œuvres admirables des artistes du nord. L'étude des vrais kjœkkenmœddings du Danemark, celle des restes de cuisine découverts aux environs d'Utrecht et dans la Souabe supérieure, faisaient ressortir les caractères distinctifs des faux kjœkkenmœddings de notre Bas-Poitou. Les curieux dessins sculptés sur les rochers de la Suède et de la Norvége réveillaient le souvenir de ceux que nos premiers ancêtres ont gravés sur les ossemens des rennes ou des éléphans, leurs contemporains. La description des *citadelles de terre* de la Roumanie et du bassin de la Vistule faisait penser aux singulières fortifications de notre pays basque. Les âges du fer, du bronze et de la pierre, représentés par de nombreux spécimens de

tout pays, provoquaient une comparaison pour ainsi dire incessante, et amenaient des discussions animées, portant tantôt sur les objets eux-mêmes, tantôt sur les hommes dont ils attestent l'existence, et dont on s'efforçait de préciser les mœurs, les habitudes, le développement intellectuel et moral.

Une communication due à M. Vilanova a même conduit un moment le congrès sur le terrain des origines de l'homme. Le savant professeur de Madrid avait présenté les photographies d'un microcéphale actuellement vivant à Valence. M. Vogt saisit cette occasion pour développer l'opinion émise par lui dans un travail précédemment couronné par la Société d'anthropologie (1). A ses yeux, les microcéphales sont des êtres frappés d'une sorte d'arrêt de développement normal et local; ils reproduisent par atavisme et exceptionnellement une disposition autrefois régulière et générale. Au moment de leur naissance, dit-il, le nègre et le blanc sont difficiles à distinguer l'un de l'autre; les différences vont croissant avec l'âge. Il y a donc là chez l'homme un développement divergent, et qui accuse dans un passé plus ou moins lointain un point de départ commun. Or, si nous comparons l'homme en général aux singes, et surtout aux singes anthropomorphes, au chimpanzé par exemple, nous constatons des faits analogues. L'animal adulte diffère de l'homme fait beaucoup plus que le jeune ne diffère de l'enfant. De là aussi on peut conclure que l'homme et le singe se sont séparés jadis par suite d'un développement divergent, qu'ils ont eu un point de départ commun, qu'ils comptent parmi leurs ancêtres un être très inférieur à tous deux, qui n'était ni homme ni singe, et dont ils descendent également. C'est cet ancêtre dont le cerveau seul reparaît par atavisme chez les microcéphales, tandis que le reste du corps atteint le développement anatomique et morphologique auquel l'espèce humaine est aujourd'hui parvenue. De là même il résulte du reste que l'homme ne peut descendre du singe. Ces deux types forment deux branches collatérales, mais parfaitement distinctes, du grand arbre de la vie.

Le lecteur aura sans doute reconnu dans ce qui précède une application des doctrines darwiniennes longuement exposées ici même (2). Je n'ai donc pas à revenir sur le fond de la question. Quant au fait spécial, il est facile de voir que l'intervention de l'atavisme invoquée pour rendre compte de certaines conformations anormales soit de l'homme, soit des animaux, aurait le double inconvénient

(1) *Mémoire sur les microcéphales ou hommes-singes.* Les microcéphales ont été nommés ainsi à cause de la petitesse de leur crâne, qui traduit au dehors le peu de développement du cerveau.

(2) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1868, 1er et 15 mars, et 1er avril 1869.

d'introduire dans la science une hypothèse absolument gratuite et un arbitraire que doit repousser tout esprit quelque peu sévère. J'ai montré dans mes études sur le darwinisme que l'influence des ancêtres, si fréquente dans les *races* à la suite du *métissage*, ne s'est jamais manifestée jusqu'ici *d'espèce à espèce* chez les descendans d'un *hybride*. Admettons toutefois qu'elle puisse se manifester de temps à autre; toujours est-il que parmi les arrêts de développement il en est un certain nombre qui sont incompatibles avec une vie indépendante. Évidemment ceux-ci ne sauraient être attribués à l'atavisme. On ne peut pas davantage en appeler à cette explication quand il s'agit des monstruosités doubles, de l'hermaphrodisme chez les mammifères, de la multiplicité tératologique de certains organes, etc. Dans tous les cas de cette nature, il faut chercher ailleurs la cause de la déformation tératologique.

Or une foule de travaux, parmi lesquels je citerai les observations et les expériences de Geoffroy Saint-Hilaire, les études importantes de M. Panum, les recherches si persévérantes et si remarquables de M. Dareste, nous ont dès longtemps renseignés sur ce point. Cet ensemble de données a mis absolument hors de doute l'action exercée par les agens extérieurs sur les embryons en voie de formation. Il est impossible de nier l'existence d'arrêts de développement dus soit à cette action, soit à quelque perturbation pathologique. Parfois l'une ou l'autre sont bien évidemment la cause des écarts les plus étendus, les plus considérables. A plus forte raison peuvent-elles en produire de plus faibles, de plus restreints, tels que la *microcéphalie*. Quel motif peut-on invoquer pour attribuer celle-ci à une autre cause? En supposant que l'atavisme existe d'espèce à espèce, ce qui n'est pas; à quel signe en reconnaîtrait-on la présence et distinguerait-on les phénomènes qui lui sont dus de ceux qui reviennent aux actions perturbatrices? N'est-il pas évident qu'on serait guidé uniquement par la convenance et les besoins d'une théorie entièrement hypothétique, et qui a contre elle tout ce que nous ont appris jusqu'ici l'expérience et l'observation? — On le voit, dans cette application spéciale le darwinisme reparaît avec les caractères que nous lui avons trouvés partout ailleurs, et qui doivent le faire repousser en dépit de ce qu'il a de séduisant.

Au reste, le congrès ne s'est arrêté que peu de temps au problème encore insoluble des origines humaines. On vient de voir quelle abondance de matériaux appelait son attention sur des études plus accessibles, et devait lui faire sentir le prix du temps. De ces nombreux faits de détails se dégageaient de graves questions générales que nous pouvons seules aborder ici. Par exemple, on s'est demandé à diverses reprises jusqu'à quel point les coupes se-

condaires établies dans les *âges archéologiques* et ces âges eux-mêmes peuvent être considérés comme l'expression de la vérité. MM. Bertrand et Desor ont plus spécialement insisté sur ces considérations avec toute l'autorité que donnent à leur parole une grande expérience et un savoir reconnu. Le premier, partant des faits qui indiquent d'anciennes migrations et le mélange des races, voudrait qu'on comprît dans une seule période tous les temps écoulés depuis l'époque du renne jusqu'à celle de l'apparition du bronze. Tous deux, voyant la pierre persister après l'invention de ce métal et le fer se placer à côté de lui de très bonne heure, sont allés jusqu'à se demander si l'âge du bronze tout entier ne devrait pas disparaître. M. Bertrand a rappelé les tumuli de Beaune (Côte-d'Or), où, à côté des couteaux de bronze analogues à ceux de la Suisse, on a trouvé de grandes épées en fer comme celles de Hallstadt; il a cité d'autres exemples. En somme, ces deux savans sont vivement frappés des transitions de plus en plus nombreuses qui se découvrent entre des époques que les termes de la classification pourraient faire croire nettement séparées. Les communications faites au congrès leur apportaient presque à chaque séance de nouveaux argumens. M. Cazalis de Fondouce a trouvé à La Roquette une sépulture présentant un mélange de constructions mégalithique et cyclopéenne. Dans le dolmen de Grailhe, M. Cartailhac a rencontré un mobilier funéraire tenant à la fois de la pierre polie et du bronze, si bien que les hommes de ce temps ont vu probablement le déclin de l'état sauvage et l'aurore de la civilisation future. M. Lerch a montré que dans les tumuli de la Russie les pointes des flèches sont en bronze et celles des lances en fer. Enfin le Jutland méridional lui-même a présenté fréquemment des faits de même nature (1).

Les observations de MM. Bertrand et Desor sont donc certainement fondées; les conséquences qu'ils ont paru quelquefois en tirer me sembleraient en revanche excessives. Pour se reconnaître au milieu de ce passé lointain, il faut y bien placer des points de repère. A quel ordre de considérations empruntera-t-on les dénominations et la délimitation des périodes? Sans doute les savans scandinaves auraient pu, comme M. Lartet l'a fait plus tard, s'adresser aux faits naturels et baptiser les âges antéhistoriques du nom des arbres qui se sont succédé sur les flancs des scovmoses; ils n'auraient pas pour cela précisé davantage et évité les temps de passage. Ce n'est pas subitement que le hêtre a remplacé le chêne, que celui-ci a chassé le pin. En somme, il s'est produit ici ce qui s'est passé bien des fois ailleurs. Partant des faits recueillis sur place et les pre-

(1) Worsaae, *the Antiquities of South-Jutland or Slesvik.*

miers connus, les savans scandinaves ont pu croire d'abord à des délimitations bien plus tranchées qu'elles ne le sont en réalité; ils ont peut-être généralisé outre mesure la signification des résultats constatés chez eux. Aujourd'hui les nuances apparaissent, et la fusion tend à se manifester; mais l'existence de transitions entre deux âges n'a rien d'incompatible avec l'adoption de ces âges eux-mêmes. Ce ne sont pas seulement quelques outils, quelques armes de bronze ou de fer qui caractérisent les périodes admises par les savans de Copenhague; ce sont aussi des arts nouveaux, des mœurs nouvelles, des progrès marqués presque en tout. La classification chronologique doit traduire des faits aussi considérables, et, puisqu'on n'a pas de meilleures dénominations à proposer, il est juste de conserver celles qu'ont inventées les fondateurs de l'archéologie préhistorique.

Des raisons analogues me semblent militer en faveur de la plupart des sous-divisions en usage pour distinguer les temps paléolithiques et néolithiques, les époques de la pierre taillée et de la pierre polie, les périodes d'inhumation et de crémation de l'âge du bronze, les trois âges du fer. Seulement il ne faut jamais oublier que toutes ces expressions doivent être prises dans un sens restreint et local. Elles indiquent avant tout l'état de développement atteint par les populations. Or celles-ci n'ont jamais marché d'un pas égal dans la voie de la civilisation. Pour être nos contemporains, les Esquimaux n'en sont pas moins encore à l'âge de la pierre. Ce qui se passe de nos jours se passait à plus forte raison lorsque les communications de peuple à peuple étaient bien autrement difficiles et rares, et surtout à ces époques reculées où l'Europe recevait ses premiers habitans. L'ensemble des régions scandinaves fournit à cet égard un exemple frappant. A peu près partout autour de la Baltique, les faits de transition entre l'âge du bronze et l'âge du fer sont excessivement rares. Dans les îles danoises en particulier, comme nous l'avons déjà dit, ce dernier apparaît brusquement, et montre d'emblée une industrie remarquablement avancée. Dans le Jutland méridional au contraire, les exemples de transition sont assez fréquens. Dans une même nécropole, on a trouvé un grand nombre d'urnes contenant des objets bien caractérisés du premier âge du fer, des objets en bronze et des objets en fer, modelés de manière à reproduire les types de l'âge précédent (1).

Un des problèmes qui se présentent le plus fréquemment dans les études préhistoriques est précisément de déterminer le synchronisme ou la succession de monumens, d'objets tantôt semblables,

(1) Worsaae, *the Antiquities of South-Jutland.*

tantôt très différens, et les problèmes de cette nature sont souvent des plus difficiles. Les dessins recueillis par M. Hildebrand sur les rochers de la Westrogothie, par M. Lorange sur ceux de la Norvége, justifient cette observation, qui ressortirait aussi des faits précédens. La date en est fort incertaine. Des détails donnés par M. Lorange sur les temps préhistoriques de son pays, il semble résulter qu'on doit les rapporter tout au plus à l'âge du bronze, peut-être à celui du fer, et cette dernière opinion a eu ses adhérens. Lors même qu'ils seraient de l'âge de la pierre, comme le pense M. Brunius, ils ne pourraient être aussi anciens que les représentations d'animaux trouvés en France, et qu'ont fait connaître les premiers MM. Lartet, Christy et M. le marquis de Vibraye. Or il y a une distance énorme des lignes enfantines tracées par les hommes du nord aux traits si fermes et si fidèles burinés par nos ancêtres troglodytes pour représenter le renne et le mammouth. L'art du dessin et de la gravure était donc de beaucoup plus avancé chez nous aux temps géologiques qu'il ne l'a été chez les premiers Scandinaves probablement bien des siècles après.

IV.

Des différences analogues à celles que je viens d'indiquer, et même de plus considérables, peuvent-elles exister entre peuplades voisines et établies sur le même sol? Dans le Danemark en particulier, les hommes des kjœkkenmœddings et les hommes des dolmens ont-ils pu être contemporains, ou bien les premiers ont-ils précédé les seconds? Nous touchons ici à une question qui nous préoccupait vivement dès avant notre arrivée à Copenhague. Il ne s'agissait de rien moins que de rejeter ou de maintenir toute une grande division, et peut-être la moitié de l'âge de la pierre. Or nous savions que depuis plusieurs années MM. Steenstrup et Worsaae s'étaient prononcés en sens contraire. On comprend combien il nous tardait d'entendre les raisons que chacun de ces deux maîtres de la science invoque à l'appui de son opinion. Ce n'est pas sans difficulté que nous parvînmes à les mettre en présence. Cette joute où chacun d'eux avait à lutter contre un ancien collaborateur leur répugnait également. Nous comprenions ce que cette position avait de délicat. Nous sentions bien que notre insistance froissait des sentimens intimes, et qu'en toute autre circonstance nous aurions respectés; mais l'amour de la science nous rendait impitoyables. La discussion eut lieu, et nous intéressa vivement à tous les points de vue. Elle nous apprit beaucoup; elle nous fit aimer et estimer davantage les deux hommes éminens, dont chacun, tout en cherchant à vaincre

un adversaire scientifique, laissait voir à chaque instant la crainte de blesser un ancien et sincère ami.

J'ai déjà indiqué sommairement ce que sont les kjœkkenmœddings. Ce sont des stations où les premiers habitans des côtes danoises prenaient habituellement leurs repas, et où ils ont laissé comme traces les parties solides des animaux marins ou terrestres qui leur servaient de nourriture. On peut presque les regarder comme propres au Danemark. Sans doute on a découvert ailleurs, et l'on découvre chaque jour, des *restes de cuisine*. Toutefois nulle part ces amas ne me semblent présenter les mêmes caractères et surtout le même développement que dans ce pays, si ce n'est peut-être sur les côtes de la Terre-de-Feu, où Darwin en a observé de très grands et que l'on distingue de loin au vert foncé des plantes spéciales croissant sur ce sol artificiel (1). En Danemark, ces tas de débris atteignent parfois de 3 à 400 mètres de long sur une largeur de 50 à 60 mètres, et une épaisseur de plus de 3 mètres. Souvent, comme celui de Sœlager, ils s'adossent à quelque colline qui mettait les convives à l'abri des vents de la mer et du nord, si pénibles dans cette contrée par leur violence et leur continuité. Parfois, comme au moulin de Havelse, ils sont isolés et forment une sorte de grand cercle entourant une dépression restée libre, où s'élevaient évidemment jadis les misérables huttes des sauvages (2). On s'est longtemps mépris sur la nature de ces élévations. Les géologues les regardaient comme des bancs de coquillages restés en place, et qu'aurait mis à découvert quelque soulèvement géologique (3). C'est à M. Steenstrup que revient l'honneur d'en avoir le premier fait connaître la véritable nature. L'ensemble de ses recherches à ce sujet est un modèle d'application des sciences zoologiques à l'archéologie.

(1) On a pu croire un moment que nous avions en France et sur une échelle exagérée l'équivalent des kjœkkenmœddings dans les buttes de Saint-Michel-en-Lherm; mais j'ai montré que celles-ci étaient de véritables œuvres d'art, des digues destinées à clore un port datant probablement du temps de Charlemagne, et où, faute de pierres, on avait employé les coquillages qui abondaient dans la baie de l'Aiguillon. Ces conséquences découlent du plan général des buttes, et de ce fait que les huîtres, les bucardes, les moules, etc., qu'on y trouve, n'ont pas été mangées. A peu près constamment les deux valves de chaque coquille sont réunies dans leur position naturelle, et l'on retrouve très souvent intact le ligament de la charnière. (*Bulletin de la Société géologique de France*, t. XIX.)

(2) Morlot, *Études géologico-archéologiques en Danemark et en Suisse* (*Bulletin de la Société vaudoise*, 1860.) Cet excellent travail a le premier popularisé dans le midi de l'Europe les faits recueillis par les savans scandinaves. On le consultera encore aujourd'hui avec fruit, ainsi que le mémoire de M. Lubbock sur les kjœkkenmœddings. (*Natural history Review*, 1861, et *Annales des sciences naturelles*, 1862.)

(3) La même opinion était généralement admise au sujet des buttes de Saint-Michel-en-Lherm.

Tout d'abord M. Steenstrup constata que les kjœkkenmœddings étaient composés presque uniquement de coquilles appartenant à quatre espèces de mollusques marins qui, à raison de leur genre de vie, ne peuvent se trouver réunies qu'accidentellement. Ce sont, parmi les bivalves, l'huître, la moule commune et la bucarde, parmi les univalves, la littorine. Or les bancs d'huîtres ne se forment qu'à une profondeur assez considérable; les moules au contraire tapissent les rochers que découvre chaque marée; les bucardes s'enfoncent dans le sable; les littorines vivent presque à sec, à une hauteur telle que parfois les vagues, en se brisant, peuvent à peine les atteindre. Par conséquent, l'homme seul pouvait avoir réuni ces animaux en masses aussi considérables que celles dont nous avons parlé. En outre la presque totalité de ces coquilles avait appartenu à des individus adultes. Elles avaient donc été choisies. Dans quelle intention? Il était facile de répondre à cette question en observant que les valves d'un même individu n'étaient à peu près jamais jointes. Il devenait évident qu'elles avaient été séparées artificiellement pour pouvoir atteindre et manger l'animal. Évidemment aussi les os de vertébrés disséminés au milieu des coquilles marines étaient les restes des repas de ces premiers habitans des côtes danoises.

Pouvait-on déterminer l'époque à laquelle avait vécu cet homme des kjœkkenmœddings? Oui, répondit M. Steenstrup, car parmi les ossemens d'oiseaux recueillis au milieu de plusieurs autres, figuraient ceux du coq de bruyère, qui se nourrit des bourgeons de conifères, et qui a quitté le Danemark depuis que ces arbres ont disparu. C'est donc à l'époque du pin, c'est-à-dire aux premiers âges de la flore danoise, qu'il faut faire remonter l'existence du peuple pêcheur et chasseur dont il s'agit. Les restes de mammifères apportaient d'autres enseignemens. Les os longs avaient été fendus pour en extraire la moelle, toujours recherchée comme un mets délicat par les peuples sauvages, et parmi eux on en trouvait ayant appartenu incontestablement à un chien. Celui-ci avait donc été mangé par les premiers Danois, comme il l'est encore aujourd'hui par les Peaux-Rouges, les Polynésiens, les Chinois; mais ce chien était-il domestique ou sauvage? M. Steenstrup répondit encore à cette question. L'homme ne se nourrit pas plus des os d'oiseaux que des autres; en outre on ne trouve dans les kjœkkenmœddings, comme restes de ces vertébrés, que les os longs, dont les parties les moins résistantes, les extrémités, sont toujours enlevées d'une manière irrégulière. M. Steenstrup pensa que des chiens, compagnons de l'homme dès cette époque, avaient mangé les os les plus tendres et laissé seulement ceux qui résistent sans fournir de sucs nourriciers. Pour s'en assurer, il mit pendant quelques jours un certain nombre de ces animaux au régime des os d'oiseaux, et

ces os furent rongés exactement comme ceux qu'on trouve en si grand nombre dans les kjœkkenmœddings. Le corps des os longs, sec et dur, resta seul; tout le surplus de la charpente osseuse fut broyé et avalé.

Ainsi à son arrivée en Danemark l'homme était accompagné du chien, qui, là comme toujours, profitait des repas de son maître; mais il n'avait pas d'autre compagnon. Aucun reste de mammifère ou d'oiseau domestique n'a été trouvé dans les kjœkkenmœddings. Bien plus, certaines espèces qui vivent en grande partie aux dépens de l'homme ou qui se font volontiers ses commensales, le moineau, les hirondelles de fenêtre et de cheminée, la cigogne, toutes aujourd'hui communes en Danemark, manquent également. Leur absence est aussi significative que la présence de certaines autres. Le peuple dont nous étudions les restes ne cultivait pas de céréales, sans quoi le moineau n'eût pas manqué de venir en prélever sa part; ses habitations n'offraient ni aux hirondelles ni aux cigognes les dispositions nécessaires à l'établissement de leurs nids; elles ne l'avaient pas suivi. Il était essentiellement chasseur, et traquait non-seulement le sanglier, le chevreuil, le cerf, mais aussi l'*urus*, bœuf sauvage maintenant éteint, et qui devait être d'une taille et d'une force remarquables. Ce même peuple était aussi pêcheur, et cela même explique pourquoi, libre de tout ce qui attache au sol, il n'était pourtant pas nomade. Il avait des demeures fixes, là sans doute où la richesse des côtes assurait sa nourriture, et passait sur place l'année entière. C'est ce que permettent d'affirmer les bois de cerfs et de chevreuils, présentant tous les degrés de leur développement annuel, qu'on trouve à côté des os. Il connaissait le feu et faisait cuire ses alimens à des foyers de pierre encore en place. Enfin les recherches de Forchammer ont montré qu'il employait un sel assez pur obtenu par un procédé en usage il y a deux siècles, et qui consiste à arroser d'eau de mer les cendres de la zostère marine, puis à recueillir les efflorescences produites par l'évaporation.

L'homme des kjœkkenmœddings, tel que l'a fait connaître M. Steenstrup, est-il contemporain de celui qui a poli ses haches et ses ciseaux, taillé, transporté, dressé des pierres colossales, et bâti les chambres sépulcrales désignées sous le nom de dolmens? Oui, répond l'éminent zoologiste. Bien plus, ajoute-t-il, il se pourrait que les deux peuples n'en fissent qu'un; il se pourrait que ces constructions, regardées seulement comme des caveaux funéraires, eussent été d'abord une forme d'habitations. Il est vrai que les amas de coquilles et d'ossemens ne présentent à peu près constamment que des outils très grossiers en pierre simplement éclatée; pour-

tant on y a trouvé aussi de temps à autre des instrumens tranchans en pierre polie. Ceux-ci étaient nécessaires pour obtenir les sections lisses que présentent certains os, sections que n'eussent pu faire de simples éclats. Ces derniers auraient laissé des stries accusant l'irrégularité du tranchant. Il est vrai encore que la faune des kjœkkenmœddings et celle des dolmens présentent de grandes différences. La première n'offre d'autre animal domestique que le chien; la seconde comprend en outre le bœuf, le cheval, la chèvre, le mouton, le porc. Mais est-on bien certain que les ossemens de ces nouvelles espèces, trouvés à l'intérieur des chambres funéraires, y aient été déposés en même temps que les restes humains? L'observation prouve que très souvent divers carnassiers sauvages, surtout les renards, ont su pénétrer dans ces ossuaires, y établir leur terrier, et mêler à ce qu'ils renfermaient les os de leur proie journalière. Ces habitudes, s'exerçant pendant des siècles, peuvent fort bien expliquer le mélange présenté par les dolmens.

Si l'on repousse la contemporanéité des deux populations, ajoute M. Steenstrup, comment expliquer le contraste que présentent les armes avec les animaux contre lesquels on avait à les employer? Dans les kjœkkenmœddings, on ne rencontre que des éclats de silex petits et souvent presque informes. C'est avec ces armes, qui n'en sont pas, que l'homme aurait eu à tuer le cerf et le sanglier, à combattre l'urus! Au contraire, au temps des dolmens, l'homme aurait été entouré d'espèces domestiques, et, pour égorger ces animaux qui n'offraient aucune résistance, il aurait employé de grandes lances merveilleusement taillées, des haches énormes parfaitement polies! Ces faits n'indiquent-ils pas la nécessité de rapprocher les populations regardées par les archéologues comme distinctes et comme s'étant succédé? N'est-il pas plus naturel de voir dans celles qui habitaient la côte des espèces de colonies qui abandonnaient sans peine, au milieu des restes de leurs repas, les objets improvisés à la hâte pour répondre aux besoins du moment, mais qui conservaient avec soin les instrumens dont la fabrication exigeait beaucoup de peine et de temps? En tout cas, l'inégalité de développement industriel n'exclut nullement la contemporanéité. Si, par un cataclysme quelconque, les régions les plus civilisées de l'Europe venaient à être ensevelies, les archéologues futurs auraient à constater d'étranges différences selon que leurs fouilles porteraient sur les ruines d'une capitale ou sur celles de quelque hameau de nos montagnes, de nos landes, de nos régions marécageuses. Eux aussi, se fondant sur le témoignage matériel des objets recueillis, pourraient nier la contemporanéité des populations actuelles.

Sans doute, répond M. Worsaae, les habitans d'une même contrée présentent, et ont dû présenter de tout temps, une certaine inégalité de richesse et de développement. Toutefois ces différences sont d'autant plus prononcées que la civilisation a fait de plus grands progrès dans les classes qui occupent la tête du corps social. Chez les peuples sauvages ou à demi sauvages, elles sont bien moins considérables. C'est ce qui résulte des faits constatés par tous les voyageurs. Les différences de condition, d'habitation, exercent en outre une influence évidente. Or comment admettre que les petites îles danoises et même la presqu'île du Jutland aient nourri des peuplades juxtaposées sur des espaces aussi étroits, aussi uniformes presqu'à tous égards, et que ces tribus soient pourtant restées distinctes pendant un temps aussi considérable que le suppose la formation des kjœkkenmœddings, la multiplication des tumuli? Peut-on admettre que des fractions d'une même population, encore bien peu civilisée, aient présenté pendant des siècles la différence constante mise en évidence par l'étude de ces deux sortes de monumens? Ces deux hypothèses sont contredites par tout ce que nous voyons de nos jours.

La difficulté de chasser les animaux de grande taille avec des armes en apparence insuffisantes, répond encore M. Worsaae, n'est pas aussi grande qu'elle peut le paraître d'abord. L'intelligence humaine supplée à la faiblesse des moyens matériels. Avec leurs armes d'os et de pierre taillée, les Esquimaux viennent à bout de la baleine elle-même. Les habitans de l'Afrique australe tuent le rhinocéros, bien autrement redoutable que l'urus, en le faisant tomber dans une fosse pêle-mêle avec d'autres grands gibiers. L'homme des kjœkkenmœddings a pu employer un moyen analogue. Quant à l'impossibilité de travailler les os de ces animaux avec des éclats de pierre sans y laisser de stries, des expériences récentes ont prouvé qu'elle n'existe pas. Le tranchant des *couteaux* en silex éclaté est très affilé et résiste peut-être mieux que celui des pierres polies, qui s'écaille facilement. Quant à l'hypothèse émise par M. Steenstrup pour expliquer la différence des faunes des kjœkkenmœddings et des dolmens, elle est bien difficile à admettre. Ce n'est pas seulement en Danemark que les derniers contiennent des ossemens d'espèces domestiques autres que le chien. Des faits absolument pareils ont été constatés dans toute l'Europe sud-occidentale et aussi en Suède. Il serait bien étrange que partout les renards eussent joué le rôle que leur attribue M. Steenstrup. D'ailleurs M. Hildebrand vient de trouver dans les dolmens du Westergothland (Suède) des ossemens de mouton travaillés, des dents de cochon perforées. Ces animaux accompagnaient donc certainement

l'homme des dolmens, tandis qu'ils étaient inconnus à l'homme des kjœkkenmœddings.

Du reste, ajoute M. Worsaae, en dehors de toute autre considération, l'étude seule des monumens et des objets qu'on y trouve suffirait pour motiver la séparation des populations dont il s'agit, pour démontrer qu'elles se sont succédé sur le sol de l'ancien Danemark. Les antiquités des kjœkkenmœddings appartiennent à des types tout particuliers, que l'on ne saurait confondre avec ceux des dolmens. Il y a là autre chose qu'un perfectionnement. Sans doute dans quelques cas on a constaté, là comme ailleurs, des transitions d'une époque à l'autre. En particulier, on a trouvé quelques instrumens en pierre polie au milieu des débris de cuisine. Pourtant d'une part aucun de ces objets n'est en silex, cette roche caractéristique de l'industrie des dolmens; d'autre part, de pareils faits sont extrêmement rares et ne se sont rencontrés que dans un petit nombre de kjœkkenmœddings. La très grande majorité de ceux qu'on a étudiés n'ont rien présenté de pareil. Celui de Meilgaard, entre autres, long de 40 mètres, large de 35 mètres, haut de 3 mètres, a été minutieusement fouillé sans qu'on ait trouvé autre chose que les types caractéristiques, sans la moindre trace de polissage. Peut-on supposer qu'une population sédentaire et vivant sur place pendant de longues années n'ait pas laissé un seul spécimen des outils, des instrumens, des armes qu'elle serait censée avoir possédés? Cette conclusion serait encore en dehors de toutes les analogies. Enfin les types des kjœkkenmœddings manquent absolument en Norvége, dans la Suède orientale et septentrionale, en Finlande, en Russie, tandis que les dolmens, avec tous leurs caractères, existent dans les mêmes contrées. N'est-il pas évident, d'après cet ensemble de faits, que ces deux sortes de monumens appartiennent à deux populations distinctes?

L'homme des kjœkkenmœddings, conclut l'éminent archéologue, a été le premier habitant du Danemark. Il a ouvert dans ce pays l'âge de la pierre, que devait clore l'homme des dolmens. Cet âge, ici comme ailleurs, présente les deux grandes divisions de la pierre taillée et de la pierre polie, sans doute reliées par une courte période de transition. La première comprend l'ère des kjœkkenmœddings; elle a commencé soit vers la fin des temps où le renne vivait en France, soit peu après cette époque, et correspond chronologiquement à la période de la pierre polie du reste de l'Europe, fournissant ainsi un nouvel exemple de l'inégalité du développement social chez des populations contemporaines.

Entre des hommes comme MM. Steenstrup et Worsaae, divisés sur la question des kjœkkenmœddings et des dolmens, il est évi-

demment fort difficile de se prononcer. Toutefois MM. Bertrand et Desor, en laissant voir qu'ils penchaient en faveur des doctrines du second, ont traduit évidemment la pensée générale du congrès. Il n'y a rien d'étrange, a fait observer le savant directeur du musée de Saint-Germain, à voir la race qui élevait les dolmens venir se juxtaposer à celle qui entassait les kjœkkenmœddings. Elle a agi en France de la même manière. Peut-on supposer, a demandé M. Desor, que des peuples chasseurs, accompagnés du chien seul, aient eu les loisirs et les forces nécessaires pour construire ces vastes chambres de pierre qui nous étonnent encore aujourd'hui? Connaît-on un seul autre peuple, non agriculteur et à demi sauvage, qui produise des ouvrages pareils? Peut-on d'ailleurs admettre que les chefs-d'œuvre découverts dans les grands dolmens proviennent d'un peuple au début de la civilisation? M. Desor a cru ne pouvoir répondre à ces questions que par la négative.

Il me paraît difficile de ne pas se ranger à son avis, de ne pas regarder comme fondée, au moins dans ce qu'elle a de général, l'opinion de M. Worsaae sur ces temps reculés. Je suis donc obligé de me séparer ici de mon confrère en zoologie. En revanche, je suis heureux d'avoir à partager entièrement sa manière de voir relativement à l'anthropophagie des premiers habitans de l'Europe. Cette question, si souvent agitée, a été soulevée au congrès par la communication de M. Roujou, qui a cru trouver à Villeneuve-Saint-George des traces de cannibalisme. Bien d'autres faits de même nature ont été signalés en France et ailleurs. Tous reviennent à ceux que M. Spring a constatés le premier (1). Dans les grottes de Chauveau (Belgique), le savant professeur de Liége a trouvé, au milieu d'une sorte de brèche et mêlés à des os de ruminans, de porc, d'oiseau, etc., des ossemens humains en très grand nombre exactement dans le même état que ceux des animaux. Les os à moelle sont brisés, la plupart en éclats longitudinaux, quelques-uns carbonisés. Tout indique, dit M. Spring, qu'ils ont été cassés artificiellement pour en extraire et en manger le contenu. Ces os humains avaient appartenu exclusivement à des femmes ou à des adolescens. Notre collègue a conclu de ces faits que l'homme de Chauveau était anthropophage au moins accidentellement, et le soin qui a présidé au choix des victimes lui semble indiquer qu'il s'agit de festins exceptionnels réservés peut-être pour quelques solennités.

M. Dupont a fait connaître les observations analogues recueillies

(1) *Les hommes d'Engis et les hommes de Chauveau.* (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique,* 1864.)

par lui dans deux cavernes de Belgique. M. Worsaae a donné des détails sur les os humains cassés et à demi rôtis qui se trouvaient dispersés au milieu d'un grand nombre d'autres dans un dolmen. Tous deux, bien que faisant les plus amples réserves, ont paru pencher vers l'opinion que c'était bien là des restes de repas d'anthropophages. J'avais d'abord été plus explicite. Après avoir examiné avec soin les os de cuisse et de jambe éclatés en long et à demi carbonisés à une de leurs extrémités qu'on a retirés du tumulus de Borrebye, je regardais le fait comme à peu près démontré. J'ai dû revenir à la pensée contraire à la suite des remarques présentées par M. Steenstrup. Ce sagace observateur avait constaté d'abord que, sous l'action seule des agens atmosphériques, les os longs de tous les mammifères se fissurent et se divisent en fragmens allongés ressemblant, à s'y méprendre, à ceux que produit une percussion méthodique. Une collection fort nombreuse d'os empruntés à diverses espèces et présentant tous les degrés de cette division spontanée ne peut laisser de doute sur ce point; toutefois dans ces fragmens naturels la tranche reste droite et lisse d'une extrémité à l'autre. Au contraire, dans les éclats artificiels enlevés sur un os frais, elle présente toujours, à l'endroit qui a reçu le coup, une portion oblique et écailleuse que M. Steenstrup a produite directement, qu'il a retrouvée sur une foule de fragmens osseux retirés des kjœkkenmœddings et d'ailleurs. Le fragment cassé par la main de l'homme porte donc avec lui son certificat d'origine.

Par conséquent, pour être en droit d'affirmer qu'un os humain a été cassé afin d'en manger la moelle, une inspection minutieuse des fragmens est nécessaire; il faut retrouver la trace du coup. Cette épreuve demandée par M. Steenstrup doit être rigoureusement exigée. Elle manque, je crois, à la plupart des exemples cités comme attestant l'anthropophagie de nos ancêtres. Pourtant cette objection ne paraît pas devoir s'adresser à un travail récent présenté par M. Garrigou à l'Académie des Sciences de Paris (1). Ce persévérant explorateur de nos cavernes méridionales a eu en main les objets recueillis par M. Regnault, de Toulouse, dans la grotte de Montesquieu-Avantes. Ces pièces provenaient d'un ancien foyer qu'avait recouvert une couche de stalagmites. Les os humains, mêlés à ceux de divers ruminans, sont cassés de la même manière; chez les uns et les autres, on distingue la trace de l'instrument contondant qui les a fracassés à côté des stries laissées par les instrumens tranchans qui avaient servi à détacher la chair. Chez l'homme comme chez les animaux, le canal médullaire a été agrandi, comme si on l'avait

(1) *Comptes-rendus hebdomadaires,* 24 janvier 1870.

raclé à l'intérieur. Ici le doute n'est guère possible, le cannibalisme paraît bien être démontré. Or à Chauveau et ailleurs, comme à Montesquieu-Avantes, les os humains fragmentés sont mêlés à des débris de repas. Comment expliquer leur présence en un pareil lieu sans admettre la même cause? Aussi, tout en appelant une vérification fondée sur les observations de M. Steenstrup, il me paraît bien probable que les conclusions de M. Spring ne sont que trop fondées. L'archéologie préhistorique donne ainsi plus de poids aux passages des auteurs anciens rappelés par M. le professeur Pétersen de Stockholm, et d'où il résulte que l'anthropophagie aurait régné sur divers points de l'Europe, même dans les temps historiques. Suétone entre autres parle d'un peuple breton qui mangeait la chair humaine, et préférait celle des femmes et des enfans. N'est-ce pas l'histoire des hommes de Chauveau?

Ne soyons ni scandalisés ni surpris outre mesure de ces faits. Il y aurait de notre part un amour-propre bien mal placé à méconnaître que nos premiers ancêtres étaient de vrais sauvages, comparables de tout point aux plus pauvres, aux plus misérables tribus que nous connaissons. Or on sait bien que parmi ces dernières il en est encore pour qui la chair de leurs semblables est un mets recherché. Il n'y a rien d'étrange à retrouver chez nous, dans ce passé lointain, des goûts, des habitudes, qui nous révoltent aujourd'hui. Nous savons en revanche que des populations placées aux derniers degrés de l'échelle humaine n'ont pourtant jamais montré aux voyageurs la moindre trace d'habitudes anthropophages et les ont même en horreur. Il en était sans doute de même autrefois. On ne peut donc rien conclure de l'une de ces vieilles races à l'autre, et la question de l'anthropophagie est encore une de celles qui ne comportent que des solutions restreintes et locales.

V.

Quoi qu'il en soit, l'Europe entière a eu ses peuples sauvages, parfois plus féroces à coup sûr que celui des kjœkkenmœddings, qui n'a pas laissé un seul os humain parmi ses débris de cuisine. Qu'étaient ces peuples au point de vue anthropologique? Au début, étaient-ils d'une seule race ou bien présentaient-ils déjà des différences analogues à celles qui distinguent de nos jours les divers rameaux de la famille humaine? étaient-ils bien différens de ceux que nous observons aujourd'hui? Ces questions générales ont été plutôt indiquées que traitées au congrès de Copenhague; encore ne l'ont-elles été guère qu'au point de vue danois. Une inspection sommaire

des crânes de l'âge de la pierre avait permis à plusieurs d'entre nous de reconnaître que le problème est ici bien plus complexe qu'on ne le pensait il y a peu de temps. L'étude des crânes trouvés dans les dolmens de la Westrogothie avait conduit M. le baron Düeben à penser que les populations de cet âge devaient ressembler beaucoup aux populations actuelles. Sans aller aussi loin, je ne pouvais, à la suite d'un examen même superficiel et incomplet, douter que dès cette époque il ne se fût accompli en Danemark de nombreux et profonds mélanges. Aussi, la session une fois close, n'hésitai-je pas à prolonger mon séjour pour étudier de plus près les matériaux mis à ma disposition avec une entière libéralité.

A la suite des découvertes faites en France par MM. Lartet, de Vibraye et Boucher de Perthes, en Belgique par M. Dupont, et après avoir comparé aux restes des premières tribus européennes les têtes osseuses des populations de nos jours, un éminent anthropologiste, M. Pruner-Bey, avait été conduit à formuler des conclusions générales. Il avait regardé tous les habitans primitifs de nos contrées comme ayant appartenu à une grande formation anthropologique jadis continue, et qui aurait embrassé l'Europe entière avec le nord de l'Asie en pénétrant jusqu'en Amérique. Pour lui, les Basques, les montagnards du canton des Grisons, les Esthoniens, les Lapons, etc, étaient autant de restes, autant de *témoins* de cette race qui aurait précédé sur notre sol toutes les tribus âryennes. Tout en signalant l'existence de deux types tranchés chez les Esthoniens, tout en faisant les réserves les plus formelles motivées par quelques faits exceptionnels, j'ai dû insister ailleurs sur l'accord de cette théorie avec l'ensemble des observations les plus précises que possédait la science en 1867 (1).

Depuis lors, de nouvelles découvertes, faites encore en France et dans l'ancien Périgord, ont dû modifier à certains égards ces premières conclusions. Les hommes ensevelis sous la roche de Cro-Magnon, et dont les ossemens ont été si bien étudiés par MM. Pruner-Bey et Broca, n'étaient certainement pas de la même race que leurs contemporains d'Aurignac ou de Moulin-Quignon. Ceux-ci étaient de petite taille et avaient une tête plus ou moins brachycéphale, c'est-à-dire raccourcie d'arrière en avant. Ceux de Cro-Magnon étaient de très grande taille et avaient la tête allongée ou dolichocéphale (2). Ainsi dès les temps géologiques, alors que l'Europe comp-

(1) *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 2[e] série, t. I, et *Rapport sur les progrès de l'anthropologie en France.*

(2) Malgré ces différences, M. Pruner-Bey rattache ces deux races à sa grande famille mongoloïde à titre de types secondaires. (*Reliquiæ Aquitanicæ*, by Édouard Lartet and Henry Christy.)

tait au nombre de ses mammifères le grand ours des cavernes, les hyènes, les éléphans, les rhinocéros, elle présentait au moins déjà deux types humains faciles à distinguer et qui ont nécessairement dû se mélanger dans le cours des siècles. Pour cette raison, pour d'autres qu'il serait trop long d'exposer ici, je me suis rallié dans une certaine mesure aux observations que MM. Bertrand, Vogt et Worsaae ont opposées aux doctrines de M. Pruner-Bey, mais je n'ai pu aller aussi loin que mes collègues.

En voyant le mélange des races remonter aussi haut dans notre histoire anthropologique, pouvons-nous être étonnés de le retrouver au temps des dolmens? Évidemment non. C'est le contraire qui serait étrange. Aussi n'ai-je nullement été surpris de rencontrer deux races parfaitement distinctes représentées dans les trente et une têtes plus ou moins intactes qui ont été extraites du seul dolmen de Borrebye. Ni l'une ni l'autre n'appartiennent au type mongoloïde, tel que nous le connaissons jusqu'ici; elles sont fort distinctes des deux types esthoniens. Est-ce à dire que ceux-ci soient étrangers au Danemark? Je suis porté à penser le contraire. Lorsque nous avons déclaré, M. Dupont et moi, n'avoir pas vu dans les cabinets de Copenhague des mâchoires inférieures analogues à celles qu'ont fournies les cavernes belges, nous n'avions pu que jeter un coup d'œil sur les collections de crânes danois. Par suite du morcellement regrettable dont j'ai parlé précédemment, l'une de ces collections nous avait entièrement échappé. Or j'ai retrouvé depuis des exemplaires tout à fait comparables à ceux de Belgique. La race méridionale a donc fort bien pu pénétrer jusqu'en Danemark.

Est-elle allée plus loin dans le nord, et les Lapons sont-ils, eux aussi, un des témoins de cette race, comme l'a pensé M. Pruner-Bey? Cette opinion a été combattue par MM. Bertrand, Vogt, Worsaae. Pour ce dernier, entre autres, la Suède et la Norvége n'ont été peuplées qu'après le Danemark, et à l'époque de la pierre polie de ce dernier pays. Pour lui encore, l'ère scandinave s'arrête là où finissent les dolmens, dont les dernières traces se perdent sur les côtes de Finlande. Au-delà commence un monde nouveau, celui de la Laponie et de la Russie. Rien donc ne prouve, ajoute-t-il, que les Lapons soient une population bien ancienne. C'est par l'étude seule des monumens et des antiquités que M. Worsaae motive ces conclusions, et cela même m'oblige à chercher quelque peu querelle à l'éminent archéologue. A diverses reprises, et d'une manière plus ou moins explicite, il a déclaré que l'archéologie préhistorique doit marcher seule; il a paru vouloir écarter les renseignemens que pouvaient fournir soit les sciences naturelles, soit les notions historiques et plus ou moins légendaires. Ici, M. Worsaae est-il bien dans le vrai? Je ne le pense pas.

Certes l'archéologue est dans son droit lorsqu'il poursuit l'étude des populations et des races par les procédés qui ont conduit à tant de remarquables découvertes; mais, lorsqu'il s'agit de formuler des conclusions générales, on ne saurait sans inconvénient rejeter les données empruntées à d'autres ordres de faits. Pour éclairer ces problèmes obscurs, ce n'est pas trop de toutes les lumières, et je crois bien préférable de suivre l'exemple donné par M. Sven Nilsson (1). A la suite de la description minutieuse des antiquités, l'illustre doyen des archéologues scandinaves consacre un chapitre spécial à la description des crânes découverts à côté d'elles, il interroge les sagas populaires, et trouve jusque dans ses souvenirs d'enfance des données dont il me semble impossible de ne point tenir compte. Or la conclusion de M. Nilsson est que la presqu'île suédoise a eu pour premiers habitans, à une époque très ancienne, des hommes de petite taille, plus tard vaincus et refoulés vers le nord par les peuples plus grands et plus forts qui ont construit les dolmens. Reste à savoir si ces *nains* sont bien les Lapons de nos jours.

Il serait encore difficile de se prononcer entre MM. Nilsson et Worsaae quant à la question spéciale dont il s'agit ici; mais la méthode employée par le premier pour arriver à la vérité me paraît en tout cas devoir être préférée. Sans doute les traditions populaires ont leurs dangers, elles se prêtent souvent à bien des interprétations, et peuvent induire en erreur des imaginations trop actives ou prévenues. N'en est-il pas de même des faits matériels de l'archéologie? Sans les erreurs de ses devanciers, qui reportaient au XIIe siècle, sans doute à raison de la perfection du travail, des objets datant du IIIe, M. Worsaae n'aurait pas eu l'honneur de découvrir le vieil âge du fer de sa patrie (2). L'homme crée presque aussi difficilement dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre physique; il ne fait guère que combiner les élémens dont il dispose. Voilà pourquoi au fond des superstitions les plus absurdes on trouve à peu près toujours quelque fait naturel. De même la légende la plus invraisemblable a d'ordinaire pour fondement quelque fait historique. Le tout est de le dégager avec la réserve et la prudence nécessaires à toute critique. A ce prix, on ne saurait en douter, les traditions populaires des peuples même les plus barbares nous donneront des trésors qu'il faut se hâter de recueillir avant que le travail de remaniement auquel est soumise l'humanité les ait fait disparaître en effaçant les vieux souvenirs.

(1) *Les Habitans primitifs de la Scandinavie, essai d'ethnographie comparée.*

(2) Cette découverte, qui date de 1853, est un des principaux titres de gloire de M. Worsaae.

Est-il bien nécessaire d'insister sur l'utilité de la crâniologie et des autres données ostéologiques dans ces études qui vont chercher notre passé au-delà de l'histoire? J'espère que non. Je sais bien qu'encore aujourd'hui quelques personnes se demandent jusqu'à quel point on peut se fier aux résultats acquis par des recherches de cette nature, et je leur accorde sans peine que cette science, la dernière venue entre toutes, est par cela même plus sujette à errer. Aussi tout anthropologiste prudent se tiendra-t-il habituellement sur la réserve lorsque les matériaux seront en petit nombre. Pourtant, même dans ce cas, il pourra parfois se prononcer hardiment. Certes on ne court pas grand risque de se tromper en déclarant que l'homme des cavernes belges et celui de Cro-Magnon étaient de races différentes. Je ne crois pas être plus téméraire en admettant la dualité des types du dolmen de Borrebye. Mieux on connaîtra le passé des populations danoises, plus on verra qu'elles ont été très mélangées dès l'époque de la pierre polie, avant l'apparition du bronze et du fer (1). Certainement dès ces temps reculés, en Danemark comme dans le reste des terres habitées, l'homme était bien plus voyageur que ne l'admettent quelques savans d'ailleurs d'un grand mérite, mais que n'a pas suffisamment préoccupés la grave question des migrations humaines. Comme l'a fort bien dit M. Worsaae, les races nouvelles venues sur le sol danois n'ont ni exterminé ni expulsé entièrement celles qui les avaient précédées. La population actuelle porte à un haut degré les traces de son origine multiple. Sans être sorti de Copenhague, j'ai pu retrouver vivans quelques-uns des types de l'âge de pierre, même des plus exceptionnels (2).

Que le mélange se soit accompli par voie de conquête, de colonisation ou d'infiltration lente, la fusion s'est opérée, et ces tribus diverses ont grandi ensemble. Sans doute quelques-unes d'entre elles ont apporté à leurs devancières les élémens de ce progrès. Le Danemark a dû avoir ses initiateurs, comme les ont eus nos populations du sud et du centre. Chez toutes, un souffle venu du dehors, grec, romain ou arabe, a éveillé ce génie moderne dont nous admirons les merveilles; mais les peuples qui nous ont passé le flambeau de la civilisation l'avaient eux-mêmes reçu de mains étrangères, comme nous le transmettrons à des générations à venir et à d'autres régions du globe. Où commence cette merveilleuse chaîne d'actions et de réactions? Nul ne saurait le dire. Ses origines

(1) Je n'ai pas encore eu le temps de revoir et de discuter les données numériques que j'ai rapportées de Copenhague, mais le résultat général que j'indique ici m'a paru ressortir clairement de l'examen des crânes dont j'ai pris les mesures.

(2) Une femme du peuple, que j'ai pu observer quelques instans, devait être une descendante de la grande race du dolmen de Borrebye.

se confondent, je pense, avec celles de notre espèce. L'humanité marche par étapes, et, à en juger par ce que nous savons, jamais race ni peuple ne sont passés de l'une à l'autre que sous une impulsion extérieure. C'est comme une sorte de ferment intellectuel que des tribus d'abord, puis des nations privilégiées se transmettent de siècle en siècle, et qui va réveiller des germes endormis. Rencontrant à chaque fois des élémens différens, il suscite des manifestations jusque-là inconnues. Tout en héritant de leurs prédécesseurs, les civilisations qui se succèdent ne leur ressemblent pas, et leur sont toujours supérieures à certains égards. En s'élevant, elles étendent leur domaine et englobent des populations de plus en plus nombreuses. Voilà comment le monde grec a été suivi du monde romain, beaucoup plus étendu sans doute, mais bien étroit encore si on le compare au monde moderne. Des races entières sont donc restées pendant des siècles en dehors du grand mouvement ascensionnel qui a produit l'état de choses que nous voyons, ou n'en ont ressenti les effets que par contre-coup. Elles ne sont pas pour cela restées entièrement stationnaires, et, sans s'élever aussi haut, elles ont reproduit en petit des phénomènes analogues dans divers petits centres isolés.

Le Danemark a été un de ces centres. Le fer, le bronze et les civilisations caractérisées par la présence de ces deux métaux lui sont évidemment venus du dehors. Malgré l'esprit de patriotisme qu'ils mettent à l'examen de ces questions, les savans scandinaves ne l'ont pas contesté. Peut-être devraient-ils aller plus loin. Il me paraît bien probable qu'il en est de même de la pierre polie, connue dans le reste de l'Europe dès les temps des kjœkkenmœddings. Arrivées en Danemark, ces industries se sont rapidement naturalisées, comme l'attestent les polissoirs, les moules, les épées à lame seulement ébauchée qui figurent dans les musées. Par suite de leurs conditions géographiques et de leur isolement, la presqu'île du Jutland, l'archipel danois, sont restés en dehors du mouvement classique. Une civilisation locale, dont l'existence est attestée par l'uniformité des arts nationaux, s'y est développée, a franchi le Sund, et s'est répandue au nord dans la Suède et la Norvége. Au sud, elle paraît s'être arrêtée à l'Eider, qu'ont passé bien plus tard seulement des colons de race germanique (1). Sous l'empire de croyances, d'institutions, de mœurs, qui leur étaient devenues communes, les races primitives se sont amalgamées et fondues. Ainsi s'est constitué le

(1) Worsaae, *Antiquities of South-Jutland*. Aujourd'hui la race germanique domine dans le Slesvig méridional. Les votes émis dans ces dernières années permettent de tracer avec précision la ligne frontière des deux races. Elle s'étend de l'est à l'ouest du sud de Flensborg à la ville de Heier.

petit *monde scandinave*, monde parfaitement distinct, qui a manifesté sa forte autonomie dans presque toutes les directions, qui a eu ses jours d'expansion et de gloire, et n'a été entraîné qu'assez tard dans le grand tourbillon qui nous emporte tous.

Toutefois, et malgré ce qu'il y avait d'indépendance fondamentale dans la civilisation scandinave, elle n'a pu échapper entièrement aux influences extérieures. Les civilisations méridionales, plus avancées, agissaient sur elle à distance, et les monumens en portent l'empreinte. Dans le catalogue raisonné qui nous a été distribué, dans ses communications orales, M. Engelhardt a montré au-delà des temps gothiques et du v[e] au viii[e] siècle une inspiration byzantine ou plutôt orientale se trahissant par l'ornementation de l'orfévrerie et des bijoux. Antérieurement, dans le premier âge du fer, l'action romaine est souvent indiquée par la réunion sur le même objet de caractères accusant un art tout national et de traits empruntés au style classique. L'âge du bronze, l'âge de la pierre polie même, ont prêté à des observations analogues faites par divers membres du congrès, et de là sont nées des discussions qui ont motivé une résolution dernière.

M. Henri Martin a réclamé en faveur de l'art gaulois, et a montré la race gauloise dominant dans toute l'Europe occidentale, dans la Haute-Italie et jusque dans la vallée du Danube à l'époque du premier âge du fer danois. Cet âge commence d'ailleurs vers le iii[e] siècle, et là nous sommes en pleine histoire, nous sortons des études préhistoriques. Évidemment M. Martin est dans le vrai pour quiconque se place en dehors du monde scandinave, au point de vue européen. En Danemark, il en est autrement, et cela même démontre une fois de plus la nécessité de ne prendre toutes ces divisions que dans un sens relatif et restreint. De son côté, M. Nilsson a cherché à montrer que quelques-unes des figures gravées sur le monument de Kivik (Suède) représentent des haches de l'âge du bronze placées à titre d'hommage, après un combat, à côté de la pyramide de Baal. Il y voit une preuve de plus en faveur de son opinion sur le rôle joué par les Phéniciens dans le nord de l'Europe. L'illustre archéologue admet que ce sont eux qui ont apporté dans ces lointaines régions le bronze et les industries qui l'accompagnent. M. Worsaae est bien loin d'adopter cette manière de voir. Il pense que le berceau de la civilisation caractérisée par l'emploi de cet alliage est bien plutôt vers l'est de l'Europe, ou même dans l'intérieur de l'Asie, où se rencontrent en abondance, en même temps que l'or, les deux élémens du bronze, le cuivre et l'étain (1).

(1) *The Antiquities of South-Jutland.*

Toutefois c'est principalement M. Desor qui a insisté sur cet ordre de considérations et en a déduit les conséquences les plus précises. « Dans les lacs de la Suisse, a-t-il dit, on rencontre des moules de haches; mais ce qu'on n'y voit pas du tout, ce sont les moules qui auraient pu servir à faire les objets de parure, les épées et toutes ces belles choses qu'on trouve en foule dans les tombelles à Alèse, à Hallstadt, en Ligurie, etc. Il y a là une preuve évidente d'un grand commerce qui, à la suite d'un mouvement encore inconnu, s'est répandu tout à coup dans toute l'Europe. Cette époque commerciale, antérieure aux Romains, est donc le point essentiel à définir. L'absence d'argent et de toute monnaie porte à croire qu'elle doit être bien antérieure au IVe siècle avant Jésus-Christ, époque à laquelle les philippes de Macédoine étaient une monnaie courante dans toute l'Europe. » Où était le siége de cette industrie? M. Desor pense que ce devait être dans la Haute-Italie (1). M. Bertrand a pleinement adhéré aux pensées exprimées par son collègue, et communiqué plusieurs faits qui lui paraissent les confirmer.

D'autre part, M. Worsaae, dans l'ouvrage que j'ai eu tant de fois à citer et qui résume la manière dont il envisage ces difficiles problèmes, s'est formellement prononcé contre l'hypothèse d'un centre de fabrication quelconque, étrusque, romain, grec ou phénicien, fournissant pendant des siècles aux nations les plus diverses des instrumens de bronze toujours presque identiques, tandis que lui-même aurait connu et travaillé le fer. Il y a donc là une question à la fois très importante et très nettement posée. Le congrès a pensé que, pour tenter de la résoudre, il fallait l'étudier sur les lieux. En conséquence, il a décidé que la prochaine session, celle de 1870, se tiendrait à Bologne. Dans cette ville et à Florence, au centre de l'ancienne Étrurie, les archéologues pourront comparer les antiquités du nord, étudiées par eux l'année dernière, à celles du midi. Des questions anthropologiques spéciales naîtront aussi sur ce théâtre d'une de nos plus anciennes civilisations. Les crânes tirés des tombeaux étrusques poseront des problèmes aussi délicats que les têtes extraites des dolmens danois. Plus d'un sans doute restera sans solution définitive; mais à coup sûr, comme le disait M. Worsaae dans son discours d'adieu, nous ajouterons quelque chose à ce que nous ont appris ces dernières années, si fécondes en enseignemens; nous jetterons quelque clarté nouvelle dans la nuit des temps antéhistoriques.

A. DE QUATREFAGES.

(1) *Compte-rendu sommaire.*

ÉTUDES

DE MŒURS ROMAINES

SOUS L'EMPIRE

JUVÉNAL ET SON TEMPS.

I. *Études sur les poètes latins de la décadence*, par D. Nisard, 3e édit.; Hachette. — II. *Juvénal et ses satires*, par A. Widal; Didier.

L'opposition que les césars rencontrèrent à Rome, nous l'avons montré, n'était pas républicaine (1). Les mécontens acceptaient l'empire, ils ne contestaient pas aux empereurs leur autorité absolue; ils leur demandaient seulement de l'exercer avec plus de douceur et d'humanité, de consulter davantage le sénat, d'écouter l'opinion et de s'accommoder d'une certaine liberté de parler et d'écrire. Ces désirs étaient modérés, et il ne fut pas difficile aux Antonins de les satisfaire. Depuis l'avénement de Nerva jusqu'à la mort de Marc-Aurèle, pendant près d'un siècle, Rome a joui de ce gouvernement tempéré qu'elle souhaitait, et cette époque est restée comme une sorte d'âge d'or dans ses souvenirs. C'est pourtant à l'aurore de ces beaux jours, au moment où Rome devait être le plus sensible à ce bonheur qui lui était inconnu, qu'une voix discordante et emportée s'élève, qui accuse son temps avec une violence inouie, et qui voudrait nous faire croire que jamais l'humanité n'a été si criminelle ni si misérable. Juvénal est un problème pour nous. Quand on songe

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier, *l'Opposition sous les Césars*.

qu'il vivait sous Trajan et sous Hadrien, que le siècle qu'il a si maltraité est celui dont les historiens nous font de si grands éloges, on ne sait comment expliquer son amertume, on ne peut rien comprendre à sa colère. Pourquoi s'est-il mis ainsi en contradiction avec tous ses contemporains? Comment se décider entre eux et lui? Qui donc trompe la postérité, qui nous a menti, de l'histoire, qui dit tant de bien de cette époque, ou du poète qui en a laissé des tableaux si repoussans?

Il est surprenant que ce problème n'ait pas tenté plus de critiques. Celui qui jusqu'ici l'a le plus franchement abordé chez nous, c'est M. Nisard dans ses *Études sur les poètes latins de la décadence*. Le chapitre qu'il a consacré à Juvénal est l'un des meilleurs de son livre; il est écrit de verve et plein d'observations nouvelles et piquantes. Seulement les conclusions en sont trop rigoureuses : M. Nisard ne voit en Juvénal qu'un moraliste sans conscience et sans conviction, un indifférent qui s'emporte à froid, un coupable peut-être qui, craignant d'être grondé, prend les devans et crie plus fort que tout le monde. Il n'a pas non plus rendu assez justice au talent de l'auteur qu'il étudiait. La rigueur de ses principes littéraires, sa préférence exclusive pour la perfection classique, l'empêchent quelquefois de sentir pleinement la grandeur des littératures de décadence. Il a trop pris l'habitude des développemens réguliers et des horizons calmes pour se laisser jamais séduire à ces beautés mêlées et heurtées qui inquiètent le goût, mais qui impriment à l'âme de si vives secousses. Il n'en reste pas moins à M. Nisard le mérite d'avoir cherché à nous donner un Juvénal véritable et de nous avoir délivrés de celui que le pédantisme de la tradition imposait depuis des siècles à l'admiration servile des écoliers. C'est sur ses traces qu'il faut marcher pour rendre au poète sa vraie figure.

Il est bien fâcheux que M. Widal, qui vient de publier un volume sur Juvénal, n'ait pas cru devoir suivre M. Nisard dans la voie qu'il avait ouverte. M. Widal s'était préparé à ce travail par des études sérieuses : il connaissait bien son auteur, il avait lu les ouvrages qui ont paru récemment sur ce sujet en Allemagne, et son livre s'ouvre par une critique judicieuse des opinions d'Otto Ribbeck, qui a entrepris de nier l'authenticité des dernières satires parce qu'elles lui semblent trop différentes des autres (1). Malheureusement, une

(1) Non content de nier l'authenticité des dernières satires, M. Ribbeck veut faire subir aux autres des changemens très graves qui ne permettent pas de les reconnaître. Dans un très grand nombre de cas, il supprime, il abrége, il transpose des passages quelquefois très longs qui ne lui semblent pas à leur place. Ces altérations ne me paraissent pas en général conformes à une saine critique philologique. On peut bien ac-

fois l'introduction achevée, M. Widal entre dans un système de critique qui ne pouvait le mener à rien de curieux ni de nouveau. Il reprend successivement chaque satire, il en explique le sujet, il en traduit les morceaux les plus importans, et s'interrompt à chaque fois pour en faire ressortir la beauté. Ce procédé littéraire a beaucoup vieilli. C'est celui dont M. Tissot se servait, il y a quelque cinquante ans, au Collége de France, pour faire admirer Virgile à ses auditeurs; je n'en connais pas qui soit plus propre à nous le faire détester. Il y a toujours quelque chose de déplaisant dans ces commentaires hyperboliques, et ce système d'admiration à outrance finit par impatienter les plus résignés. Il est assurément regrettable que M. Widal n'ait pas pensé qu'il y avait mieux à faire pour Juvénal que de l'analyser sans fin et de le louer sans mesure. Aujourd'hui on attend de celui qui veut parler du satirique latin autre chose que des observations littéraires. Certes l'écrivain et le poète sont intéressans à étudier, mais il importe bien plus de connaître ce que valent l'homme et le moraliste. Son talent n'a pas de contradicteurs, tandis qu'on hésite sur son caractère et qu'on discute la valeur de ses jugemens. La première question qu'on se pose quand on le lit, c'est de savoir quelle confiance on peut lui accorder, et s'il est digne de tenir en échec toutes les affirmations de l'histoire. C'est à cette question que je vais essayer de répondre.

I.

Toutes les fois qu'un homme s'arroge le droit de faire le procès à son temps, il convient de le traiter comme on fait d'un témoin en justice; pour savoir ce que vaut sa parole, il faut chercher ce qu'a été sa vie. L'autorité de ses reproches est-elle appuyée sur une conduite austère? n'était-il pas disposé par sa naissance ou sa fortune à juger sévèrement ses contemporains, et, sous prétexte de défendre la cause de la morale et de la vertu, ne vengeait-il pas des injures privées? La plupart de ces questions restent sans réponse

cepter que quelques vers, omis par un copiste, puis écrits à la marge par un correcteur, aient été plus tard réintégrés dans le texte plus haut ou plus bas qu'il ne fallait; mais il est impossible d'admettre que le lendemain même de la mort d'un écrivain il y ait eu un arrangeur, ou plutôt un dérangeur, qui se soit fait un jeu de détruire l'économie régulière d'un ouvrage pour y substituer le désordre. Ce qui rend la chose plus improbable ici, c'est que cet arrangeur qu'imagine M. Ribbeck n'était pas un sot, puisqu'il lui attribue les admirables morceaux de la Xe et de la XIIIe satire. Je ne comprends pas que M. Widal, qui discute assez vivement les opinions de M. Ribbeck dans son introduction, accepte en détail dans le texte de son ouvrage presque toutes les réformes qu'il propose. Ces réformes n'ont pas fait fortune en Allemagne, et je ne vois pas que les maîtres de la science, les Madvig, les Haupt, les Otto Jahn, les aient admises.

pour Juvénal. Sa biographie nous est très mal connue. L'événement le plus considérable de sa vie, l'exil auquel il fut condamné pour avoir été trop hardi dans ses satires, nous a été raconté avec des circonstances très différentes, et l'on ne sait pas même avec certitude le nom de l'empereur sous lequel il fut exilé. Si, pour suppléer au silence de ses biographes, on s'adresse à l'auteur lui-même, on n'est guère plus satisfait : il nous parle de lui le moins qu'il peut. C'était pourtant une habitude chez les satiriques latins de se mettre volontiers en scène; la vie de Lucilius, nous dit Horace, était peinte dans ses écrits comme dans un tableau; Horace aussi nous entretient souvent de la sienne, et il est facile avec ses vers de refaire toute son histoire. Juvénal est plus modeste ou plus prudent, et il se livre rarement au public. Quel qu'ait été le motif de cette réserve, elle n'a pas été inutile à sa gloire. Il est rare que la personnalité d'un satirique, quand elle se fait trop voir, n'enlève pas quelque poids à ses leçons; la vie la plus pure a toujours ses faiblesses et ses fautes, dont la malveillance s'empare et qu'elle est heureuse d'exagérer, car celui qui est sévère aux autres pousse naturellement les autres à l'être pour lui. Tout le monde se demande alors comment il a eu si peu d'indulgence pour ses contemporains quand il en avait besoin pour lui-même, et où il a pris le droit, n'étant pas irréprochable, de les traiter sans pitié. Juvénal, en se cachant, a su échapper à tous ces reproches. Comme on connaît très mal sa vie, rien n'empêche ses admirateurs de lui en imaginer une qui soit tout à fait en rapport avec les sentimens qu'il exprime, de se le figurer, non pas tel qu'il était, mais comme il devait être. C'est ainsi que l'obscurité l'a grandi. Cette main qui sort des ténèbres pour frapper une société coupable a pris quelque chose d'étrange et d'effrayant. Ce n'est plus un satirique ordinaire, un homme dont l'autorité est limitée par les faiblesses de sa vie, c'est la satire elle-même qui venge la morale et la vertu outragées.

Il faut pourtant le faire sortir de ces ombres et jeter, s'il est possible, un rayon de lumière sur cette figure qui nous fuit. Quelque soin qu'il ait eu de parler le moins possible de lui, ses ouvrages laissent échapper de temps en temps des confidences discrètes qu'il importe de recueillir; elles nous font d'abord entrevoir quelles étaient sa situation et sa fortune. Nous savons par ses biographes qu'il était le fils ou l'enfant adoptif (*alumnus*) d'un riche affranchi d'Aquinum. Il devait donc avoir, à son entrée dans la vie, une certaine aisance, et à la manière dont il parle dans ses dernières satires, qui sont de sa vieillesse, on voit bien qu'il ne l'avait pas compromise. Au retour d'un de ses amis qu'il avait cru perdu, il raconte qu'il a immolé deux brebis à Minerve et à Junon et un veau à Jupiter. « Si

j'étais plus riche, ajoute-t-il, si ma fortune répondait à mon affection, je ferais traîner à l'autel une victime plus grasse qu'Hispulla, un bœuf nourri dans les pâturages de Clitumnes. » C'est quelque chose pourtant que de sacrifier des veaux et des brebis; tout le monde n'en pouvait pas faire autant, et Martial aurait bien été forcé de chercher un autre moyen de témoigner aux dieux sa reconnaissance. Ailleurs Juvénal décrit un dîner qu'il compte donner à ses amis. Il a grand soin d'annoncer que le repas ne sera point somptueux, et il profite de l'occasion pour railler les dépenses insensées des grands seigneurs de son temps. Son menu cependant n'est pas trop frugal. « Le marché ne fera point les frais du dîner; on m'enverra des environs de Tibur un chevreau gras qui n'a point encore brouté l'herbe, puis des asperges, puis, avec de beaux œufs encore chauds dans leur foin, les mères qui les ont pondus, enfin des raisins conservés pendant une saison et tels encore qu'ils étaient sur leur vigne, des poires de Signia et de Syrie, et dans les mêmes corbeilles des pommes au frais parfum, aussi belles que celles du Picénum (1). » Ce n'est pas tout à fait, comme on voit, un dîner de Spartiate, et Horace recevait ses amis à moins de frais. Ajoutons que le service répond au menu. Sans doute on ne trouve pas chez Juvénal de ces maîtres d'hôtel comme on en rencontre chez Trimalchion, véritables virtuoses qui découpent en mesure et avec des gestes de pantomimes. Il a pourtant plusieurs esclaves. « Mes deux serviteurs ont même costume, cheveux courts et sans frisures, peignés exprès pour ce grand jour; l'un est le fils de mon pâtre, l'autre est le fils de mon bouvier; il soupire après sa mère, qu'il n'a pas vue depuis longtemps. Il te versera du vin récolté sur les coteaux d'où lui-même il est venu à Rome, et au pied desquels il jouait naguère : le vin et l'échanson sont du même cru. » Ainsi Juvénal possède un bouvier et un pâtre, il fait venir un chevreau de Tibur, sans doute de quelque propriété qui lui appartient, et il récolte sa provision de vin chez lui. Il n'eut donc pas besoin de mendier pour vivre, comme la plupart de ses confrères en littérature; il n'était pas réduit au triste sort de Rubrénus Lappa, qui mettait sa pièce d'*Atrée* en gage quand il voulait se payer un manteau, ou de Stace, qui serait mort de faim, si l'histrion Paris ne lui avait acheté son *Agavé*. Toutefois il ne se trouvait pas riche, et se mettait volontiers parmi ces gens de peu (*mediocres*), pour qui le monde est si sévère; mais n'a-t-il pas fait remarquer que personne n'est satisfait de son sort? Dans un passage curieux où il s'élève contre ceux qui sont

(1) Je cite ce morceau et les suivans d'après l'excellente traduction de M. Despois, qui reproduit si bien la verve et le mouvement du texte.

insatiables, il essaie de fixer la limite où l'on doit raisonnablement s'arrêter dans la recherche de la fortune. Cette limite est pour lui le revenu de trois chevaliers réunis, c'est-à-dire 12,000 livres de rente. C'était mettre assez haut son idéal; un revenu de 12,000 francs était considérable dans une société où les fortunes moyennes n'existaient pas, et qui se composait de millionnaires et de mendians; on pouvait ne pas l'atteindre sans être pauvre pour cela. Il est donc permis de penser que si Juvénal n'était pas aussi riche qu'il l'aurait voulu, s'il ne possédait pas tout à fait les 12,000 francs de rente qui lui semblaient nécessaires pour bien vivre, il n'en était pas moins à son aise, et qu'il ne faut pas le ranger parmi ceux dont il a dit avec tant de tristesse : « Il est bien difficile à l'homme de mérite de se faire un nom quand la misère est à son foyer. »

Ce qui achève de le prouver, c'est que lorsqu'il vint d'Aquinum à Rome, il ne se mit pas en peine de choisir un métier qui pût le nourrir. Il suivit uniquement ses préférences, et se décida pour cette éloquence d'apparat et d'école qu'on appelait la déclamation. Voilà un goût bien étrange chez un esprit qui nous semble de loin si sérieux! Pendant la moitié de sa vie il déclama, c'est-à-dire qu'à certains jours il convoquait par des lettres et des affiches tous les beaux esprits de Rome à se réunir dans une salle qu'il avait louée pour l'entendre plaider des causes imaginaires et trouver des argumens nouveaux sur des sujets mille fois traités. Son biographe nous dit qu'il déclamait pour son agrément (*animi causa*); mais il est difficile d'admettre qu'en se livrant à ce travail futile il n'ait cherché que le plaisir de donner des conseils à Sylla ou de défendre des gens qui n'avaient jamais été mis en cause. Il voulait évidemment se faire connaître; il espérait arriver à la réputation et faire parler de lui dans Rome. Y est-il parvenu? a-t-il acquis dans ces exercices d'école un nom qui répondît à son talent? Cela paraît douteux. Martial l'appelle quelque part l'éloquent Juvénal; c'est peut-être un de ces complimens d'ami auxquels il ne faut pas trop donner d'importance. Ce qui est sûr, c'est que son nom ne se trouve pas une seule fois cité dans la correspondance de Pline, qui contient tout le mouvement littéraire de ce siècle (1). Dans la suite, quand Juvénal eut quitté son premier métier, il n'en parla jamais sans amertume. « Moi aussi, disait-il, j'ai tendu la main à la férule; tout comme un autre, j'ai tâché de persuader à Sylla de rentrer dans la

(1) M. Mommsen, dans un travail fort important qui a paru dans le *Hermès* (*zur Lebensgeschichte des jüngeren Plinius*), a prouvé que le premier livre des lettres de Pline avait été publié en 97, avant le règne de Trajan. Juvénal n'avait probablement pas encore écrit ses satires, et aucune raison ne pouvait empêcher Pline de citer son nom, s'il s'était rendu célèbre par son éloquence.

vie privée et de dormir sur les deux oreilles. » Se serait-il servi de ces termes railleurs, si cette époque lui avait rappelé des souvenirs de triomphes? On a remarqué aussi qu'en général il est mal disposé pour ceux qui suivaient la même carrière que lui et qui y avaient mieux réussi. Il ne manque pas une occasion de se moquer de Quintilien; il plaisante en passant Isée, ce déclamateur grec qui fit courir Rome entière, et auquel Pline a consacré une de ses lettres. Cette mauvaise humeur manifeste, ces mots amers qui lui échappent sans cesse contre les déclamateurs et la déclamation, semblent trahir une espérance trompée. Il débuta dans la vie par un mécompte, et dut être d'abord mal disposé contre cette société qui refusait de le mettre au rang dont il se sentait digne.

Elle avait pourtant du goût pour les gens de mérite. Les orateurs qui s'étaient fait un nom dans le barreau ou dans les écoles étaient bien accueillis de tout le monde. Cet Isée, dont je viens de parler, vivait familièrement avec les plus grands personnages, et les lettres de Pline nous apprennent que de simples philosophes épousaient souvent des femmes de naissance très distinguée. Juvénal ne connut pas ces bonnes fortunes; rien n'indique qu'il ait pénétré dans l'intimité des grands seigneurs; probablement il ne dépassa jamais leurs antichambres. Il faut voir aussi comme il envie le sort de ce Virgile, un petit propriétaire de Mantoue, ou de cet Horace, le fils d'un esclave, qui tous deux arrivèrent à être les protégés de l'empereur et presque les confidens du premier ministre! Gardons-nous de croire, sur la foi de sa réputation, que Juvénal ait méprisé ces faveurs; n'allons pas nous le figurer comme un de ces mécontens superbes qui vivent dans une fière solitude, et que le patriciat laisse dans leur isolement volontaire parce qu'ils refusent de se courber devant lui. Une indiscrétion piquante de son ami Martial détruirait ces illusions. — Tout le monde connaît cette étrange institution de la sportule, dont vivait une bonne partie du peuple de Rome. Tous les matins, avant le jour, les pauvres cliens des grandes maisons quittaient leurs quartiers lointains pour venir à la porte des gens riches et y attendre leur réveil. Ils voulaient tous arriver les premiers et paraître empressés à remplir leur devoir. On les voyait rangés contre le mur, transis de froid en hiver, étouffant en été sous le poids de la toge, occupés à défendre leur place contre les chiens et les esclaves, jusqu'au moment où la porte s'ouvrait et où ils étaient successivement introduits dans l'atrium; ils passaient alors en s'inclinant devant le maître, qui leur répondait par un salut dédaigneux, puis recevaient du trésorier, après un examen minutieux, les 10 sesterces (2 fr.) qui les faisaient vivre. Ce qu'on sait moins, c'est que Juvénal était de ces cliens du matin qui assié-

geaient les maisons des riches. On a conservé une pièce de vers très agréable où Martial, de retour enfin dans sa chère Espagne, décrit le repos et le bonheur dont il jouit, et vante à son ami ces longs sommeils par lesquels il se rattrape de trente ans de veilles. « A ce moment peut-être, lui dit-il, tu te promènes sans repos, mon cher Juvénal, dans la bruyante Suburra ou sur la colline de Diane. Couvert de cette lourde toge qui fait suer, tu te présentes chez les grands seigneurs et tu te fatigues à gravir les rampes du grand et du petit Cœlius. » Ce n'est pas que Juvénal eût besoin de tendre la main comme les autres, et sa fortune lui permettait de se passer de l'aumône des 10 sesterces; mais il voulait sans doute se faire des protecteurs puissans, il tenait peut-être à se mêler de quelque manière à ce monde somptueux qui n'avait pas d'autre accès pour lui, et ce désir lui faisait braver l'ennui de ces visites matinales. Il a donc supporté toutes ces humiliations qu'il a si souvent dépeintes. Il s'est levé au milieu de la nuit, il s'est habillé en toute hâte de peur d'être devancé par des cliens plus zélés, il est parti à moitié vêtu, « il a grimpé au pas de course la montée glaciale des Esquilies, alors que l'air frémissait fouetté par la grêle, et que son pauvre manteau ruisselait sous les giboulées du printemps. » Il a subi les insultes de ces esclaves impertinens dont les grandes maisons étaient pleines; il s'est présenté humblement devant ce riche qui, encore assoupi par les plaisirs de la veille, s'est contenté de fixer sur lui un regard insolent, sans même daigner ouvrir la bouche, *ut te respiciat clauso Veiento labello!* C'est sans doute alors que, malade et mécontent, maudissant Rome et ses ennuis, il prenait la résolution d'échapper à tous ces devoirs humilians, et il allait se refaire, comme il dit, à son cher Aquinum. La petite ville ne négligeait rien pour le bien accueillir et pour le garder; ce déclamateur obscur de Rome se retrouvait là un grand personnage dont ses compatriotes étaient fiers. Une inscription nous apprend qu'on l'avait revêtu de la première magistrature du pays, et que même, ce qui est assez singulier pour un sceptique comme lui, il avait accepté d'être le prêtre du dieu Vespasien. Il pouvait donc y vivre heureux et honoré; mais il est probable qu'il n'y restait guère. Dans cette satire célèbre où il décrit avec tant de verve les inconvéniens des grandes villes, il a oublié de nous dire le plus grand de tous : celui qui les a une fois connues ne peut jamais plus se passer d'elles; même quand elles ne le contentent pas, elles le dégoûtent de tout le reste. Cette boue et ce bruit, ce mouvement fébrile, cette agitation désordonnée, ce tracas, ces ennuis, ces misères dont on se plaint amèrement quand on est forcé de les subir, forment en réalité un charme étrange et puissant auquel on ne peut plus se sous-

traire. Quelque tristesse qu'on éprouve à y rester, quelque résolution qu'on prenne de s'éloigner d'elles, il faut toujours qu'on revienne y vivre et y mourir. — C'est ainsi que ce grand ennemi de Rome qui ne rêvait pas d'autre bonheur que d'aller vieillir dans un trou de lézard, « amoureux de sa bêche et soignant bien son petit clos, » se fatiguait bientôt du calme d'Aquinum, et qu'il revenait au plus vite, dans cette ville qu'il détestait, s'exposer de nouveau à tous ces mépris qui attendaient les pauvres gens à la porte des grands seigneurs.

L'aristocratie romaine n'a donc pas fait un bon accueil à Juvénal; il n'a pas pris chez elle la situation qu'avait Horace à la cour d'Auguste, parmi ces grands personnages qui le traitaient en ami, qui venaient dîner sans façon chez lui le jour de sa fête, qui le consultaient sur des questions de littérature et de morale, et se tenaient honorés d'une ode ou d'une épître qui leur était adressée par le poète. Il n'y a pas de traces de familiarités de ce genre dans les satires de Juvénal, et cela ne nous surprend guère. Plus la noblesse romaine avait perdu de sa puissance, plus elle s'attachait à ces distinctions futiles qui la rendaient insupportable; elle se vengeait des outrages dont les césars l'accablaient en les infligeant à son tour aux plébéiens; il ne lui restait plus guère qu'un droit, celui d'être insolente avec ses inférieurs, et elle se plaisait à en abuser. Il n'y a rien qui nous blesse plus que ces mépris, surtout lorsqu'ils viennent de personnes qui en réalité n'ont pas plus de pouvoir que nous. Quand l'orgueil est appuyé sur une autorité réelle, il semble avoir sa raison, et on le supporte plus aisément; mais on ne peut pas se résigner à l'impertinence d'une aristocratie lorsqu'elle est à la fois impuissante et vaniteuse. Juvénal a parlé avec beaucoup d'aigreur de celle de Rome. Sa huitième satire semble n'être d'abord que le développement d'une thèse morale à la façon de Sénèque; mais on sent bientôt que d'anciennes blessures se réveillent, et un accent personnel et passionné remplace ces généralités philosophiques. Ce moraliste n'est pas un sage qui discourt à loisir et froidement sur les conditions humaines, c'est un homme qui a souffert de ces distinctions sociales et qui ne l'a pas oublié. Il a supporté les dédains de ce Damasippe, un cocher de grande famille qui vit dans ses écuries, « qui délie la botte de foin et verse l'orge à ses chevaux, » de ce Lentulus, de ce Gracchus, qui se sont faits histrions ou gladiateurs; il a entendu ce jeune fat, fier d'avoir sa maison pleine de portraits d'ancêtres, dire aux pauvres gens : « Vous autres, vous êtes des misérables, des gueux, la lie de notre populace; nul de vous ne saurait dire de quel pays sort son père. Moi, je descends de Cécrops. — Grand bien te fasse, lui répond-il, et puisses-tu longtemps savou-

rer la gloire d'être descendu de si haut! Pourtant c'est dans cette populace que tu trouveras d'ordinaire le Romain dont la parole protége devant la justice le noble ignorant; c'est de cette canaille que sort le jurisconsulte qui sait résoudre les énigmes de la loi; c'est de là que partent nos jeunes et vaillans soldats pour aller sur l'Euphrate et chez les Bataves rejoindre les aigles qui veillent sur les nations domptées. Toi, tu es le descendant de Cécrops, voilà tout. Tu me fais l'effet d'un Hermès dans sa gaîne; ton seul avantage, c'est qu'un Hermès est de marbre, toi, tu es une statue qui vit. » Que de rancunes accumulées laissent entrevoir ces paroles, et comme on y sent la colère que le poète a dû ressentir des mépris de ce grand monde, où son talent semblait devoir lui donner une place, et qui ne voulut pas s'ouvrir pour lui!

Repoussé par la bonne compagnie, Juvénal se retira dans la mauvaise. Il a pris soin de nous faire connaître lui-même quelques-unes des personnes qu'il fréquentait, société en vérité fort étrange pour un homme qui faisait profession de prêcher la vertu. Je ne dis rien de Martial, quoiqu'il fût loin d'être exemplaire; son amitié, s'il était seul, ne témoignerait pas trop contre Juvénal. C'était un poète si spirituel, il avait tant d'agrément dans l'esprit, tant de verve et de grâce, qu'on pouvait bien oublier les légèretés de sa conduite et de sa morale pour le charme de son talent. Je veux parler surtout de ceux à qui Juvénal adresse ses satires; ils n'ont pas l'air d'être des personnages imaginaires, et il les traite comme des amis avec lesquels il passait sa vie. Le plus honnête de tous est encore ce pauvre Umbritius, un poète crotté sans doute, qui, las de mourir de faim à Rome, se décide un jour à se retirer à Cumes, et dont tout le mobilier tient dans une petite charrette; mais que dire des autres? L'un d'eux est un coureur d'aventures galantes, débauché célèbre (*mœchorum notissimus*), que le retour imprévu d'un mari a forcé souvent à se cacher dans un coffre; l'autre est un parasite éhonté à qui l'espoir d'un dîner fait braver toute sorte d'outrages, qui se résigne aux injures des valets, aux railleries des affranchis, aux impertinences du maître, pour attraper quelque bon morceau et manger un peu mieux qu'il ne fait dans sa mansarde; un autre enfin trafique de lui-même et s'attribue de la meilleure grâce du monde le plus ignoble de tous les métiers. Voilà pourtant les gens à qui Juvénal adresse ses morales et dont il n'hésite pas à se dire l'ami! Il n'a pas cherché à nous faire un mystère de ces liaisons, tant elles lui paraissent naturelles. M. Nisard fait remarquer que chacune des petites pièces que lui adresse Martial contient une obscénité; c'était sans doute le ton ordinaire de l'entretien dans cette société, et c'est en la fréquentant que Juvénal a pris l'habitude

des plaisanteries grossières et des propos effrontés. Un jour qu'il adresse une invitation à dîner à l'un de ses meilleurs amis, il lui demande d'oublier tous les tracas du ménage. « Ne songe plus, lui dit-il, aux ennuis que te donne ta femme lorsqu'elle rentre le soir au logis, la coiffure dérangée, le teint enflammé, l'oreille rouge, les vêtemens froissés d'une façon suspecte. » Voilà des railleries singulières, et il faut avouer que ce n'était pas un monde délicat et distingué que celui où l'on pouvait se permettre de plaisanter ainsi son ami sans craindre de le fâcher.

C'est pourtant là ce qui fait l'originalité la plus piquante de la satire de Juvénal; elle nous introduit dans une société où nous ne pénétrerions pas sans elle. C'est la satire des petites gens. Nous sommes avec lui chez les poètes à jeun, chez les professeurs sans élèves, chez les avocats sans causes, chez les négocians ruinés, chez tous ceux qui vivent de privations ou d'aventures, qui frappent le matin à la porte des riches et qui s'endorment quelquefois le soir dans la taverne de Syrophœnix, « à côté des matelots, des filous, des esclaves fugitifs, des fabricans de cercueils et des prêtres mendians de Cybèle. » Juvénal parle pour eux; il s'est fait leur interprète et leur défenseur, il connaît toutes leurs misères, il est admirable de force et de vérité quand il les décrit. Il a fréquenté ces poètes « qui font des vers sublimes dans de pauvres galetas, » ces rhéteurs, ces grammairiens auxquels on dispute leur maigre salaire, ces avocats qui comptent pour dîner sur le succès de leur plaidoirie, et « dont la faconde ronfle comme un soufflet de forge, tandis que le mensonge écume sur leurs lèvres. » Il a vécu parmi ces pauvres cliens qui se présentent chez leurs patrons « avec une tunique sale et déchirée, une toge crottée, des souliers béans ou grossièrement rapiécés; » il les a entendus dire à ceux qui leur reprochent de tendre la main et d'accepter l'aumône du riche : « Que voulez-vous donc, quand viendra décembre, que je réponde à ces épaules nues qui me demandent un vêtement, à ces pieds qui réclament des chaussures? Puis-je leur dire : Patience, attendez le retour des cigales? » C'est là, je le répète, une grande partie de l'originalité de Juvénal. Personne encore, dans les lettres latines, n'avait daigné prendre la parole pour ce petit monde besoigneux; sans lui, les plaintes de ces misérables ne seraient pas venues jusqu'à nous. Les historiens ne songent à s'apitoyer que sur les malheurs des grands personnages; il faut être sénateur ou chevalier pour avoir des droits à leurs larmes; la pitié de Juvénal descend beaucoup plus bas. Quand il dépeint les malheurs de la société, c'est presque toujours au point de vue des pauvres gens qu'il se place. Il adopte tous leurs préjugés et reproduit leurs plaintes; il juge le monde comme eux et ne s'appesantit

que sur les maux dont ils souffrent. Dans cette première satire, où il étale avec tant de complaisance tous les vices de son temps, il en veut aux riches, moins peut-être de dévorer leur fortune que de la dévorer tout seuls. Débauchés, avares et solitaires, ils n'appellent plus de compagnons pour les aider à se ruiner plus vite. « Eh quoi! s'écrie Juvénal, il n'y aura donc plus de parasites, *nullus jam parasitus erit!* » N'entendez-vous pas ce cri qui sort du cœur des Nævolus, des Umbritius, des Trébius? Ce n'est certes pas la morale qui peut être fâchée qu'on supprime ce métier honteux; mais que deviendront ceux qui faisaient profession d'en vivre? Juvénal s'est mis à leur place, et il a parlé en leur nom. Un des passages les plus curieux en ce genre et où le poète a le plus subi l'influence de son entourage, c'est celui où il attaque si vigoureusement les Grecs. On est tenté d'abord d'y voir l'expression du plus ardent patriotisme. « Citoyens, dit-il d'un ton solennel, je ne puis supporter que Rome soit devenue une ville grecque! » Ne semble-t-il pas qu'on entend la voix de Caton le censeur? Aussi que de critiques s'y sont trompés! Ils ont pris ces emportemens au sérieux et se représentent Juvénal comme un des derniers défenseurs de l'indépendance nationale. C'est une erreur profonde. Le motif qui le fait gronder est moins élevé qu'on ne pense, et il n'y a au fond de cette colère qu'une rivalité de parasites. Le vieux client romain, qui s'est habitué à vivre de la générosité des riches, ne peut pas supporter l'idée qu'un étranger va prendre sa place. « Ainsi, dit-il, il signerait avant moi, il aurait à table la place d'honneur, ce drôle jeté ici par le vent qui nous apporte les figues et les pruneaux! Ce n'est donc plus rien que d'avoir dans son enfance respiré l'air du mont Aventin et de s'être nourri des fruits de la Sabine! » Quelle étrange bouffée d'orgueil national! Ne dirait-on pas, à l'entendre, que le droit de flatter le maître et de vivre à ses dépens est un privilége qu'on acquiert par la naissance ou le domicile, comme celui de voter les lois et d'élire les consuls! En réalité, ce ne sont pas les moyens employés par les Grecs qui lui répugnent; il essaierait volontiers de s'en servir, s'il pensait le faire avec succès. « Je pourrais bien flatter comme eux, dit-il; mais eux, ils savent se faire croire! » Comment lutter de complaisance et de servilité avec cette race habile et souple? « Le Grec naît comédien; vous riez, il va rire plus fort que vous. Son patron laisse-t-il échapper une larme, le voilà tout en pleurs, sans être plus triste du reste. En hiver, demandez-vous un peu de feu, il endosse son manteau fourré.— Il fait bien chaud,— dites-vous, la sueur lui coule du front. » Voilà ce que le Romain ne sait pas faire. Malgré ses efforts, il est toujours épais et maladroit : c'est un vice de nature. Ses reparties manquent de finesse, il mange gloutonne-

ment, il a, jusque dans ses plus honteuses complaisances, des brusqueries et des rudesses qui ne peuvent pas se souffrir; il ne sait pas mettre autant de grâce et d'invention dans sa bassesse. Aussi, quand le patron a une fois goûté du Grec, qui flatte si bien ses penchans et qui sert si adroitement ses plaisirs, il ne peut plus revenir au lourd client romain. « La lutte est inégale entre nous, dit tristement Juvénal, ils ont trop d'avantages! » Encore s'ils laissaient le pauvre client s'asseoir sans bruit au bout de la table et de temps en temps égayer l'assistance de quelques bons mots « qui sentent le terroir; » mais non, ils veulent la maison tout entière. « Un Romain n'a plus de place là où règnent un Protogène quelconque, un Diphile ou un Érimarque. Ils détestent le partage, le patron tout entier leur appartient. Qu'ils disent seulement un mot, toute ma servilité passée ne compte plus : il me faut déguerpir. » C'est ainsi que ce malheureux, chassé de la maison du riche, l'imagination toute pleine des mets espérés ou entrevus, s'en revient tristement manger chez lui son misérable ordinaire, — *domum revortit ad mœnam miser*. — Voilà les raisons véritables qu'il a d'en vouloir aux Grecs, et Juvénal, qui l'a souvent entendu gémir après son maigre dîner, nous a fidèlement transmis ses plaintes.

Ces détails étaient utiles à réunir. Ils nous font connaître la situation véritable de Juvénal, et, quand on la connaît, on s'explique plus facilement le caractère de ses œuvres. Il en résulte qu'avant de devenir un grand poète, il n'était regardé que comme un de ces parleurs médiocres « qui ébranlaient de leur éloquence les salles de marbre de Fronton, » que le grand monde ne l'avait pas accueilli, quoiqu'il eût fait, à ce qu'il semble, quelque effort pour y pénétrer, qu'il fréquentait une assez mauvaise compagnie et vivait volontiers parmi des débauchés et des parasites, bien qu'il fût au-dessus d'eux par sa fortune et par une certaine élévation naturelle de caractère, — qu'en un mot, pour me servir d'expressions modernes, c'était un mécontent et un déclassé. Ces dispositions, il faut l'avouer, n'étaient pas tout à fait celles qui pouvaient faire de lui un poète équitable et un satirique impartial.

II.

Juvénal n'a jamais dit d'une manière précise pourquoi il abandonna la prose et d'où lui vint un jour la pensée d'écrire en vers. Il attribue vaguement cette vocation subite à l'indignation que lui cause la vue des ridicules et des crimes dont il est témoin. « Quand je vois la fortune de tous nos patriciens effacée par l'opulence de ce drôle qui jadis, au temps de ma jeunesse, a fait crier ma barbe sous

son rasoir, quand un faquin sorti de la canaille d'Égypte ramène fièrement sur son épaule la pourpre tyrienne, il est difficile de ne pas écrire des satires... Puis-je dire la rage qui me sèche, qui me brûle le foie, lorsqu'un misérable qui a dépouillé son pupille encombre la voie publique de la horde de ses cliens?... Comment à cette vue ne pas être tenté de s'arrêter là, en plein carrefour, de prendre ses tablettes et d'y marquer ces monstruosités qui passent? » Sa colère est assurément très légitime, mais comment se fait-il qu'elle lui soit venue si tard? Il avait près de quarante ans quand il s'avisa de composer les premières satires que nous ayons de lui. Aucune d'elles, au moins sous la forme où nous les possédons, n'est antérieure au règne de Trajan. Faut-il croire qu'il n'y avait pas de débauchés ou de voleurs du temps de Domitien, ou qu'à ce moment Juvénal n'avait pas encore songé à s'irriter de leur présence? Pour qu'il soit devenu si violent à l'âge où d'ordinaire les grands emportemens se calment, pour qu'il ait à quarante ans, quand les habitudes de l'esprit sont définitives, quitté tout d'un coup la prose pour les vers, il faut supposer qu'une circonstance particulière alluma sa verve et lui révéla son talent.

Ce fut sans doute la révolution soudaine qui délivra l'empire de Domitien. Peu de princes ont été plus détestés que celui-là, quoiqu'au premier abord il ne nous semble pas plus détestable que les autres; mais ce qui peut expliquer cette sorte de préférence de haine, c'est que de Tibère à Néron Rome n'avait pour ainsi dire pas respiré; la tyrannie y avait été continuelle, elle ne surprenait plus, et l'on en avait pris l'habitude. L'avénement des Flaviens changea ces dispositions. On crut que le mauvais sort de l'empire était conjuré, on attendit l'avenir avec confiance; on s'accoutuma de nouveau au bien-être, à la sécurité, à tous ces agrémens de la vie dont il est si naturel de jouir qu'il ne semble plus possible, quand on les possède, qu'on puisse en être jamais privé. Du temps de Vespasien et de Titus, personne ne songeait plus qu'on pût revoir un jour Tibère ou Néron; on les revit pourtant tous les deux ensemble avec Domitien, qui semblait les avoir pris pour modèle et qui mettait sa gloire à leur ressembler. Cette tyrannie parut plus lourde parce qu'elle était moins attendue; on détesta Domitien et pour les crimes qu'il avait commis et pour les espérances qu'il avait trompées. Cette haine furieuse explique l'ivresse de joie qui saisit le monde à la nouvelle de sa mort; on peut s'en faire une idée en lisant les lettres de Pline. « C'étaient, dit-il, de tous les côtés des cris confus et tumultueux. » Tous ceux qui avaient perdu quelque ami ou quelque parent cherchaient à les venger. Les délateurs tremblaient; ils allaient le soir trouver les gens qu'ils savaient irrités contre eux et

s'humiliaient pour les désarmer; mais on ne leur accordait guère le pardon qu'ils sollicitaient. Toute cette jeunesse qui était entrée dans la vie politique à la mort de Vespasien, pleine de confiance en elle-même et d'espoir dans l'avenir, que quinze ans de despotisme avaient condamnée à l'inaction et au silence, était heureuse d'agir et de parler; elle voulait frapper des coups d'éclat en attaquant les grands coupables. Dans ce réveil de la liberté, l'histoire se ranimait comme l'éloquence. Fannius composait l'éloge des victimes de Néron; Capiton réunissait ses amis pour leur lire la vie des hommes illustres que Domitien avait fait périr. N'était-il pas naturel que la poésie ressentît aussi l'effet de cette réaction violente? Dans ses premières satires, Juvénal parle de la mort de Domitien comme d'un événement récent; elles furent écrites immédiatement après la révolution qui délivra l'empire, pendant ces premiers momens d'agitation et de bruit par lesquels on se dédommageait de quinze ans de silence. C'est donc, on peut le supposer, la haine de ce prince qui lui inspira ses premières poésies. Peut-être avait-il des raisons particulières de le haïr; beaucoup ont soupçonné que c'est sous Domitien et par son ordre qu'il fut exilé. On comprend alors que l'émotion publique ait excité jusqu'à la fureur ce cœur violent qui avait une injure personnelle à venger, et que la prose, quelque emportée qu'elle fût, ne lui ait pas suffi pour exprimer cette colère qui débordait. A la même époque et sous la même impression, Tacite débutait dans l'histoire en écrivant la vie d'Agricola. La destinée de ces deux grands écrivains avait été semblable; tous deux avaient passé la plus grande partie de leur vie dans des occupations qui devaient être inutiles à leur gloire, tous deux avaient été remis dans leur voie naturelle par le même ébranlement politique, tous deux abordaient à peu près au même âge le genre littéraire dans lequel ils devaient s'illustrer, où ils étaient maîtres du premier coup.

Sortie d'une révolution, il était naturel que la satire de Juvénal fût avant tout une satire politique; elle s'occupe en effet volontiers des événemens contemporains ou antérieurs, et dit librement son opinion sur les faits et sur les hommes. Cependant, si l'on se demande, après avoir lu les vers de Juvénal, à quel parti il appartient et quelle forme de gouvernement il préfère, la réponse n'est pas facile. C'est bientôt fait de dire avec M. Victor Hugo qu'il est « la vieille âme libre des républiques mortes; » l'embarras commence quand on veut le prouver. Il n'y a pas un seul passage chez lui qui permette d'affirmer avec certitude que c'était un républicain. On a recours pour l'établir aux raisons les plus futiles. Quand par exemple il se plaint d'un patron qui fait servir à ses convives du vinaigre ou de la piquette, tandis qu'on lui verse du vin d'Albe et de Sétia, « du vin

comme en buvaient Helvidius et Thraséa, couronnés de fleurs, pour célébrer la fête des deux Brutus, » — « les beaux vers, s'écrie aussitôt Lemaire, et comme on y voit qu'il aimait la liberté et qu'il détestait la tyrannie! » — « c'était un Romain de la vieille roche, ajoute à son tour M. Widal. » — C'était simplement un railleur qui n'était pas fâché de nous dire en passant que ces républicains terribles buvaient parfois d'excellent vin, et il faut en vérité beaucoup de complaisance pour voir dans cette boutade une profession de foi (1). Je n'attache pas beaucoup plus d'importance aux éloges qu'il donne partout au passé. C'était l'usage alors; tous les moralistes sont pleins de ces regrets de l'ancien temps, et les empereurs eux-mêmes, quand ils voulaient faire dans leurs édits quelque réprimande vertueuse à leurs sujets, ne manquaient pas de citer avec attendrissement les exemples des Fabricius et des Cincinnatus. C'est dans le même sens que Juvénal parle de la vieille république; il en rappelle volontiers les vertus, il admire chez elle l'honnêteté des mœurs, la pauvreté des ameublemens, la frugalité des repas. Au luxe de son temps, à tous ces raffinemens de bien-être et d'élégance sans lesquels on ne peut plus vivre, il est heureux d'opposer le tableau d'une famille antique, ces enfans demi-nus qui se roulent dans la poussière, ce mari fatigué des travaux du jour qui se gorge de glands dans un coin, et auprès de lui sa femme, souvent plus sauvage que lui, qui abreuve ses fils à sa mamelle. « Cette dame-là, vous ne lui ressemblez guère, ô Cynthia! non plus que vous, ô Lesbie, vous qui pour pleurer un moineau avez compromis le doux éclat de vos yeux! » C'est donc plutôt en moraliste qu'en politique que Juvénal parle du passé, et il a l'air de regretter bien plus les vertus antiques que l'ancien gouvernement. Il n'a parlé du gouvernement républicain qu'une fois et avec une singulière légèreté : « depuis que nous ne vendons plus notre voix à personne, » dit-il; cela signifie : depuis que nous avons cessé d'être libres et d'élire nos magistrats. Cette phrase railleuse n'indique pas, il faut l'avouer, un regret bien profond de la république.

Il est vrai que, si Juvénal ne laisse pas trop voir ses préférences, en revanche il ne dissimule point ses haines. On sait de quelle manière cruelle il a traité tous les princes qui ont gouverné Rome depuis Auguste. N'est-ce pas un indice assuré de ses opinions politiques, et n'est-on pas en droit d'en conclure qu'un homme qui dit tant de mal des empereurs est un ennemi décidé de l'empire? Cette

(1) Il ne faut pas oublier que ce n'était pas un crime à la cour de Trajan d'honorer la mémoire de ces héros de la république. Pline raconte que Titinius Capito ne se gênait pas pour avoir chez lui les images de Brutus, de Cassius et de Caton, et qu'il composait des vers en leur honneur.

conclusion paraît d'abord très naturelle; il semble que des princes qui régnaient sur le même pays et au nom du même principe devaient se croire liés les uns aux autres, et que c'était une façon indirecte d'attaquer leur gouvernement que d'insulter leurs prédécesseurs. Napoléon entendait de cette manière la solidarité des rois; il prenait pour lui les complimens qu'on adressait à Charlemagne, et se tenait pour outragé quand on se permettait de dire du mal de Louis XIV; mais les césars n'avaient pas les mêmes scrupules. Comme chacun d'eux avait été l'ennemi de celui qui régnait avant lui et qu'il s'en était souvent débarrassé pour prendre plus vite sa place, il n'avait aucun intérêt à défendre sa mémoire, et c'était même lui rendre service et lui faire plaisir que de l'attaquer. Depuis Auguste, qui souffrait que le flatteur Ovide le mît bien au-dessus de César, ce fut une tradition chez tous ces princes de permettre qu'on abaissât les autres pour paraître plus grands. Ils se chargeaient quelquefois eux-mêmes de ce soin, et l'on vient de retrouver à Trente un édit de l'empereur Claude où il parle très légèrement de son oncle Tibère et de son neveu Caligula. Cet exemple nous prouve que la mémoire des césars n'était pas regardée comme sacrée, et qu'on pouvait maltraiter l'empereur mort sans déplaire à l'empereur vivant. Les sévérités de Juvénal, quand elles s'adressaient au passé, n'étaient donc pas des crimes ou même des témérités, et beaucoup se les étaient permises, qu'on ne pouvait pas soupçonner d'être des républicains. Il a osé attaquer le chef de la dynastie impériale; mais avant lui Sénèque ne l'avait pas ménagé davantage: ne disait-il pas, dans un ouvrage dédié à Néron, que la clémence d'Auguste n'était qu'une cruauté fatiguée? Il ne s'est pas fait scrupule de se moquer de l'apothéose de Claude; il plaisante sur la façon dont Agrippine « le précipita dans le ciel » en lui faisant manger cet excellent plat de champignons « après lequel il ne mangea plus rien; » mais qui parlait sans rire de ce dieu étrange? Sénèque est bien moins respectueux encore dans cette spirituelle satire qu'il composa quelques jours après la mort du prince, et au moment même où un décret du sénat lui ouvrait le ciel. Il est probable que ce charmant ouvrage fut bien accueilli au Palatin, et qu'Agrippine et Néron, qui détestaient Claude, cherchaient en le lisant à se délasser de ces airs de veuve inconsolable et de fils désolé qu'ils étaient obligés de prendre pour recevoir les complimens du sénat et des provinces. Je ne dis rien de la manière dont Juvénal traite partout Domitien; quelque sévère qu'il soit pour ce prince, il ne l'est pas autant que Pline. Le *Panégyrique* était pourtant un discours officiel, et si Pline, qui parlait en présence de Trajan, n'a pas cru qu'il fût nécessaire de modérer ses violences, c'est qu'elles étaient sans

signification et sans danger, et qu'en disant des empereurs après leur mort ce que tout le monde en pensait pendant leur vie, on ne s'exposait pas à passer pour un ennemi du gouvernement impérial.

Juvénal est allé plus loin; ce n'est pas seulement pour le passé qu'il est sévère, on voit bien que le présent lui-même ne le contente pas, et l'empereur vivant n'échappe pas tout à fait à ces outrages qu'il prodigue aux empereurs morts. Pour en être sûr, cherchons d'abord, quand il attaque la société romaine, de quelle société il veut parler. Est-ce à celle de son temps que s'applique sa sévérité, ou remonte-t-il plus haut et n'a-t-il l'intention d'atteindre que l'époque de Néron et de Domitien? La réponse est douteuse. Juvénal a laissé sur ce point quelque obscurité, et cette obscurité me semble très volontaire. Il prévoyait sans doute le bruit qu'allaient faire ses satires, il en redoutait pour lui les conséquences; aussi essaya-t-il, au milieu de ses hardiesses, de prendre ses précautions et de se garder une excuse. Si ses contemporains se fâchaient d'être ainsi maltraités, si le prince surtout, qu'on rend si aisément responsable de tous les vices de son temps, trouvait les tableaux trop chargés, il voulait pouvoir lui répondre qu'il s'agissait d'une autre époque, et qu'il parlait d'une société qui n'existait plus. Dans sa première satire, qui fut évidemment composée pour servir de préface au recueil de ses œuvres, il veut nous persuader que ses reproches s'adressent non pas à un siècle en particulier, mais à l'humanité tout entière. « Tout ce qui se pratique dans le monde depuis que Deucalion jeta les cailloux derrière lui, toutes les passions qui agitent l'homme, l'espérance et la crainte, la colère et la volupté, la joie et l'inquiétude, voilà la matière dont se compose mon petit livre. » Nous sommes bien avertis, il va remonter au déluge. On dirait pourtant qu'il n'espère pas nous le faire croire, car il reconnaît de bonne grâce, à la fin de la même satire, qu'il n'ira pas prendre ses sujets si loin. Il ne s'agit plus alors de Deucalion, il nous annonce seulement qu'il n'attaquera que les morts. « Je veux essayer, dit-il, ce qu'il est permis de dire de ceux dont la cendre repose le long de la voie Flaminienne ou de la voie Latine. » Il a mal tenu sa parole, et il lui est arrivé plus d'une fois de maltraiter des gens qui n'étaient pas encore couchés dans leurs tombeaux de marbre le long des voies romaines; seulement il est curieux de voir, quand il ose le faire, les précautions qu'il prend pour nous dérouter. Il présente, dans sa XIIIe satire, une énumération effrayante des crimes qui se commettent tous les jours à Rome, assassinats, parjures, incendies, sacriléges, empoisonnemens, parricides. Nous ne doutons pas en le lisant qu'il ne soit question de son époque, on ne décrit avec autant de verve que les spectacles qu'on a sous les yeux; mais tout à coup il

ajoute : « Tout ce que je viens de dire n'est que la moindre partie des crimes qu'on défère tous les jours à Gallicus. » Or ce Gallicus, nous le connaissons; c'était un préfet de Rome sous Domitien. Nous pensions que Juvénal parlait de son temps, cette petite phrase vient à propos nous détromper. Les contemporains de Trajan et d'Hadrien ne pourront pas se plaindre, ce n'est pas d'eux qu'il s'agit : le poète nous a brusquement jetés un quart de siècle en arrière. L'artifice est encore plus visible dans la satire contre la noblesse. Au milieu d'un développement, il s'interrompt sans motif pour nous dire : « A qui donc en ai-je à ce moment? C'est avec toi que je veux parler, Rubellius Plautus. » Les commentateurs sont assez surpris de cette brusque apostrophe, et, comme c'est leur usage, ils l'admirent beaucoup faute de pouvoir l'expliquer. Elle me rappelle tout à fait ce mot du bonhomme Chrysale dans *les Femmes savantes :* « c'est à vous que je parle, ma sœur. » La situation est la même : Chrysale, décidé à faire un éclat, mais toujours tremblant devant sa femme, voudrait bien lui persuader qu'il ne s'adresse qu'à Bélise. Juvénal, qui se souvient tout d'un coup que les grands seigneurs sont puissans et qu'il peut être dangereux de le prendre de trop haut avec eux, a soin de se choisir un interlocuteur commode et dont il n'ait rien à redouter. Comme Plautus est mort depuis cinquante ans, il n'y a pas à craindre qu'il se fâche, et voilà pourquoi il le prend si résolûment à partie. En réalité, c'est à ses contemporains qu'il veut parler, c'est de son époque qu'il est mécontent. Les allusions au temps présent abondent dans ses vers, et il y est sans cesse question de personnages vivans (1). Les vices qu'il attaque sont ceux qu'il voit ou croit voir autour de lui. Quand il se demande si jamais aucun siècle fut plus fertile en crimes, quand il dit : « La postérité n'ajoutera rien à nos dépravations; je défie nos descendans de trouver du nouveau, le vice est à son comble, et il ne peut que baisser, » il n'y a pas à en douter, c'est de son siècle qu'il se plaint, c'est la société au milieu de laquelle il vit qui lui semble si corrompue, et s'il n'a dit nulle part son opinion sur les empereurs qui règnent alors, c'est qu'il n'ose pas le faire; mais on voit bien à la façon dont il blâme leur temps et dont il parle de leurs actes, aux demi-mots qu'il laisse échapper et aux réticences qu'il s'impose, qu'il ne les met pas beaucoup au-dessus de leurs prédécesseurs.

Parmi ces empereurs se trouve Trajan; il est clair que Trajan lui-même n'a pas désarmé la colère de Juvénal, et que le poète n'a pris aucune part à ces acclamations qui saluaient, selon l'expression de

(1) Borghesi, dans ses *Annotazioni a Giovenale* (*OEuvres*, t. V, p. 509), a relevé quelques-unes de ces allusions.

Tacite, l'aurore de ce siècle fortuné. Certes on comprendrait que, tout en rendant justice aux vertus de ce prince honnête, Juvénal eût fait quelques réserves. Il pouvait n'être pas de l'avis de Tacite qui proclamait que l'alliance était faite entre le principat et la liberté. En réalité, le régime impérial n'était pas changé dans son principe; le pouvoir restait tout entier dans les mains d'un homme, et s'il consentait à en partager quelques attributions avec le sénat et les consuls, c'était une générosité volontaire, et qu'il était libre de révoquer. Le fleuve coulait toujours dans le même sens, seulement, nous dit Pline, les magistrats avaient la permission d'y faire quelques saignées à leur profit (*quidam ad nos quoque velut rivi ex illo benignissimo fonte decurrunt*). Ces petits filets de pouvoir suffisaient à Pline, qui se contentait de peu : n'a-t-il pas eu la naïveté de nous dire qu'il réclamait du prince non la liberté elle-même, mais seulement une apparence de liberté? On n'en voudrait pas à Juvénal d'être plus exigeant. Il lui était permis de trouver que, même sous Trajan, la sécurité et la liberté des citoyens n'avaient pas assez de garanties. Le gouvernement restait le même, l'empereur seul était changé; la félicité publique ne s'appuyait que sur la vie du prince : ce n'était pas assez, et une nation est en droit de chercher pour son bonheur des assurances plus solides. Voilà les réserves que pouvait légitimement faire Juvénal quand il parlait de Trajan; mais il est allé plus loin, il ne s'est pas contenté de tempérer ses éloges par des restrictions, il a impitoyablement refusé de donner aucun éloge. C'est là que commence l'injustice. Il affecte de ne mettre aucune différence entre ce gouvernement imparfait sans doute, mais honnête et glorieux, et celui d'un Tibère ou d'un Néron. Il semble même parfois qu'il mette l'époque de Néron et de Tibère bien au-dessus de celle de Trajan. N'a-t-il pas prétendu que jamais les provinces n'ont été plus mal gouvernées que de son temps, qu'elles en étaient venues à regretter même Verrès, qu'elles étaient pauvres et ruinées, et que, comme on ne leur avait rien laissé que leurs armes, elles ne tarderaient pas à se révolter contre Rome? Ce sont des exagérations dont l'histoire fait justice. Il suffit pour y répondre de lire la correspondance que Pline entretint avec Trajan pendant qu'il gouvernait la Bithynie. On y voit les soins infinis et minutieux que prenait le prince pour assurer le bonheur et la sécurité de ses états. Il s'occupe de tout, aucun détail ne lui échappe. Jamais honnêteté plus active et plus scrupuleuse ne veilla au repos des provinces; jamais regard plus attentif ne fut jeté du Palatin sur le monde. Comment admettre que le proconsul qui se sentait toujours sous cet œil vigilant fût aussi libre de malverser qu'à l'époque de la république, où il était jugé par des complices et surveillé par

des amis décidés à ne rien voir chez les autres pour ne pas les encourager à regarder chez eux? Cette correspondance nous fait connaître et aimer ce vaillant soldat, qui portait dans les affaires politiques un esprit si ferme et si résolu, tant de justice et de bon sens, tant d'énergie et d'humanité, qui écrivait à Pline, un jour que celui-ci lui demandait s'il fallait punir un jeune homme coupable d'avoir outragé sa statue : « C'est mon dessein de ne pas renouveler les procès de majesté; je ne veux pas avoir recours à la terreur pour obtenir le respect. » Que nous sommes loin de l'époque où Domitien condamnait une femme à mort parce qu'elle s'était permis de changer de vêtemens devant son image!

Ces différences entre les temps et les hommes sont visibles; comment se fait-il qu'elles n'aient pas frappé Juvénal? comment ne nous laisse-t-il nulle part deviner que le régime sous lequel il vivait valait mieux que celui qui avait précédé? En le supposant sincère, et je ne vois pas de raison d'en douter, d'où sont venues ses préventions? Sont-elles l'effet d'un système politique arrêté, exclusif, qui, en s'imposant à son esprit, le rend pour tout le reste incapable de justice et d'impartialité, et, s'il en est ainsi, quel peut être ce système? Serait-ce par exemple un gouvernement où le peuple aurait plus de part? On est tenté de le croire quand on se souvient des beaux vers que j'ai cités, dans lesquels, pour abaisser la noblesse, il relève les plébéiens, et montre qu'ils sont vraiment la force et l'honneur de l'état; mais faut-il chercher dans ce passage autre chose qu'un admirable élan de colère et la vengeance légitime d'un orgueil blessé? Juvénal demande-t-il en réalité pour ces pauvres gens que les grands seigneurs dédaignent une situation plus avantageuse dans l'empire? A-t-il prévu ou désiré un nouvel état social où l'on tiendrait plus de compte de tous ces déshérités de la naissance et de la fortune, et où les plébéiens reprendraient leurs droits politiques? Cela paraît difficile à croire quand on le voit partout ailleurs traiter la plèbe de son temps avec le mépris que malheureusement elle méritait. C'est la tourbe des enfans de Rémus, *turba Remi*; elle est toujours pour le plus fort, elle salue la fortune et déteste les proscrits. Elle forme le cortége ordinaire du vainqueur, et s'empresse d'aller donner quelques coups de pied à l'ennemi de césar quand il est à terre. Elle a perdu le goût du pouvoir, elle ne se soucie plus de la liberté; pourvu qu'on la nourrisse et qu'on l'amuse, le reste lui est indifférent, elle ne demande à celui qui la gouverne que des spectacles et du pain. Après un jugement aussi sévère, il n'est pas possible de croire que Juvénal voulût réclamer des droits nouveaux pour un peuple aussi dégradé.

A défaut du peuple, est-ce vers la petite bourgeoisie, vers ce

monde actif et affairé de marchands et d'industriels de toute sorte, qu'il tourne les yeux? S'est-il fait le défenseur de ces commerçans, affranchis ou fils d'affranchis, répandus alors dans toutes les villes de l'empire, dont ils faisaient la fortune? Les a-t-il vengés des mépris des grands seigneurs, et a-t-il demandé pour eux plus de part dans les affaires de leur pays? C'est ici peut-être la plus grande et la plus curieuse inconséquence de Juvénal; ce violent ennemi de la noblesse se trouve en avoir conservé les préjugés les plus étroits. On comprend que dans une société aristocratique la première vertu soit l'immobilité. Ceux qui occupent les bonnes places trouvent naturellement qu'il convient que tout le monde reste où il est, et ils n'épargnent ni les railleries ni les insultes à ces fortunes subites qui dérangent l'ordre établi et leur créent des rivaux. Par une étrange aberration, la philosophie antique s'était faite, avec une complaisance qui nous surprend, la complice de l'aristocratie et de ses opinions. Sous prétexte qu'il faut être modéré dans ses désirs et se contenter de peu, elle avait fini par décourager l'industrie et l'activité qui s'appliquent aux choses de la vie, et par faire comme un devoir à tout le monde de rester dans sa condition. C'est ce que répètent tous les anciens sages, aussi bien ceux qui vivaient dans un tonneau, comme Diogène, que ceux qui, comme Sénèque, habitaient des palais. Horace avait prêché de son temps ces vieilles maximes; Juvénal aussi les accepte sans hésiter. Il s'emporte à tout propos contre ceux qui se donnent du mal pour faire fortune, et, ce qui est plus surprenant, c'est que de toutes les manières de s'enrichir il en veut principalement à celle qui nous semble le plus légitime. Jamais la richesse ne nous paraît mieux acquise que quand on l'a gagnée dans des voyages lointains, au prix de son repos, au péril de ses jours. Juvénal au contraire, comme Horace, ne peut comprendre ces gens « qui ont établi leur domicile sur un vaisseau, qui s'y font secouer sans cesse par le vent du nord et du midi, pour rapporter de bien loin quelque marchandise puante, » et les pires de tous les fous lui semblent être « ceux qui ne mettent que quelques planches entre la mort et eux. » Il n'a guère plus d'estime pour les commerces moins hasardeux; il faut voir comme le poète affamé qu'il fait parler dans sa IIIe satire se donne des airs de grand seigneur pour se moquer de ces gens « qui prennent l'entreprise des ports et des boues de Rome, et même afferment les pompes funèbres ou les vidanges! » Cette haine du commerce et de l'industrie était un héritage que l'ancienne aristocratie avait laissé aux temps nouveaux. Les préjugés survivent souvent aux sociétés qui leur ont donné naissance, et ils ne sont jamais plus tenaces que lorsqu'ils n'ont plus de raisons d'être. Ils se perpétuent, on ne sait pourquoi, au

milieu d'un monde qui repose sur des principes différens, et s'imposent à des gens qui devraient leur échapper par leurs opinions et par leur naissance. Ne voyons-nous pas chez nous La Bruyère, qui avait vieilli dans une situation subalterne, moitié ami, moitié valet, chez ces Condé si durs à leurs serviteurs, ne le voyons-nous pas accepter toutes les antipathies, toutes les rancunes de cette aristocratie qui par momens lui semblait si sotte et si désagréable? Il juge comme elle les financiers, « ces âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt; » les spéculations heureuses lui semblent toujours des friponneries. Il rougit de honte à la vue de ces mariages disproportionnés qui font entrer les filles des traitans dans les plus illustres familles de France, et toutes ces révolutions naturelles de la fortune, qui va des dissipateurs aux intelligens, lui semblent autant de sacriléges. « Si certains morts revenaient au monde, dit-il, et s'ils voyaient leurs grands noms portés, et leurs terres les mieux situées avec leurs châteaux et leurs maisons antiques possédés par des gens dont les pères étaient peut-être leurs métayers, quelle opinion pourraient-ils avoir de notre siècle? » Leur opinion nous importe peu; nous pensons aujourd'hui que la richesse appartient de droit aux plus industrieux, qu'il est naturel qu'elle passe de ceux qui n'ont pas su la conserver à ceux qui savent la conquérir, que les terres et les domaines doivent aller aux gens qui, en faisant leur fortune, font celle des autres et de l'état, et nous trouvons fort étrange que le plébéien La Bruyère en soit indigné. De même, nous ne pouvons pas comprendre comment Juvénal, un fils d'affranchi, se montre si sévère pour ceux qui essaient de s'enrichir. Si de pauvres gens comme Umbritius ou Trébius refusent de hasarder leur vie dans des entreprises lointaines ou de faire à Rome quelque commerce lucratif, quelle ressource leur reste-t-il pour vivre? Ils n'en ont plus qu'une, il faut qu'ils aillent le matin chez les riches solliciter la sportule, ou qu'ils se présentent l'après-midi au portique de Minucius pour recevoir le blé et l'huile que l'empereur accorde aux 200,000 pauvres de Rome; en un mot, il faut qu'ils demandent l'aumône aux particuliers ou à l'état.

Juvénal accepte de bon cœur cette extrémité. A tous ces bas métiers qui déshonorent, il préfère ouvertement la charité publique ou privée; il approuve tout à fait ces mendians superbes, comme Umbritius, qui se croiraient humiliés, s'ils affermaient les boues ou les vidanges, et qui aiment bien mieux tendre la main. Une société lui semble très bien ordonnée quand une bonne partie des citoyens vit de la générosité des autres, et la principale raison qu'il a de regretter le passé, c'est que les riches étaient alors beaucoup plus généreux. L'heureux temps où l'on donnait sans compter, où la

sportule coulait à flots, où les cliens étaient toujours bien accueillis le matin et souvent reçus le soir à la table du maître! Quels grands hommes que les Cotta, les Pison, les Messala! « Ils mettaient la gloire de donner bien au-dessus de celle qui leur venait de leur naissance et de leurs triomphes! » Ce n'est pas de ses beaux ouvrages qu'il faut féliciter Sénèque; on doit l'admirer surtout « parce qu'il envoyait souvent des cadeaux à ses cliens pauvres. » Fidèle à ses principes, Juvénal n'entrevoit aucun autre avenir pour les gens de lettres que d'être protégés par les grands seigneurs. Comme en général « la muse adorée donne plus de génie que de vêtemens, » il faut bien trouver quelqu'un qui vous nourrisse et vous couvre. Malheureusement il n'y a plus de Mécènes. « Où sont les Proculéius, les Fabius? Cotta et Lentulus n'ont pas de successeurs. » Les lettres ne peuvent plus rien espérer des gens riches. Quelques-uns d'entre eux se sont avisés de se faire poètes, et quand on leur dédie un bel ouvrage, au lieu de répondre comme il convient en argent comptant, ils s'empressent de payer en vers. Les autres se ruinent en fantaisies coûteuses; ils construisent des villas et des portiques, ils dépensent leur fortune avec des femmes à la mode ou entretiennent chez eux des lions apprivoisés, « comme si, après tout, un lion ne coûtait pas plus à nourrir qu'un poète. » Que faire et à qui s'adresser? Juvénal n'hésite pas; si les riches ferment leur bourse, il tendra résolûment la main à l'empereur. « L'empereur, dit-il, tel est l'unique espoir des lettres aujourd'hui, et leur seule raison d'être. » Du reste cette démarche ne paraît pas lui coûter, et l'on ne peut pas dire qu'il s'y résigne de mauvaise grâce. Au contraire, quand il excite les jeunes poètes à profiter de la protection impériale, il a comme un air de triomphe. « Courage, leur dit-il, césar vous regarde et vous anime, sa bonté souveraine ne cherche qu'une occasion de s'exercer. » Voilà pourtant celui qui paraît être quelquefois un implacable ennemi de l'empire, celui qu'on nous dépeint « comme la vieille âme libre des républiques mortes!» En réalité, il se soucie aussi peu de l'empire que de la république. Ces cliens misérables, ces littérateurs affamés dont il s'est fait l'interprète, ne portaient pas leur vue si haut. Comme ils ne trouvaient pas de sort plus souhaitable que de vivre des libéralités d'autrui, la société la plus parfaite leur semblait celle où ces libéralités seraient le plus abondantes. C'était leur idéal, et Juvénal le plus souvent ne paraît pas en avoir d'autre. Ce n'est donc pas au nom d'une opinion politique qu'il s'est montré quelquefois si dur pour les césars. Sa colère était non pas l'effet d'un système raisonné, mais d'un tempérament chagrin. Il était, comme je l'ai fait voir, de ces gens aigris par la vie, que le sort a placés dans des situations irrégulières, qui, trom-

pés dans leurs espérances, blessés dans leur orgueil, ont perdu l'équité. N'en faisons pas le défenseur convaincu d'une grande cause populaire, l'adversaire systématique et décidé d'un gouvernement odieux; il représentait un caractère plutôt qu'une opinion, il avait plus de passions que de principes, et aucun parti sérieux ne peut se prévaloir de son nom.

III.

Le moraliste est encore plus important dans Juvénal que le politique, et nous ne pouvons pas nous séparer de lui sans apprécier le jugement qu'il porte sur les mœurs de son temps. Ce jugement, comme on sait, est très sévère, et il l'exprime avec tant de passion, il entre dans des détails si effrayans, il donne des exemples si nombreux de l'immoralité de ses contemporains, qu'il a entraîné l'opinion. Tout le monde est de son avis, et les critiques même qui, comme M. Nisard, lui accordent ordinairement peu d'autorité, n'hésitent pas à reconnaître sur sa foi que ce siècle est un des plus corrompus de l'histoire. C'est au point qu'on court le risque de surprendre et de scandaliser les honnêtes gens, si l'on ne partage pas tout à fait leur indignation. Il est bon pourtant, avant de s'indigner, de savoir si la colère est légitime, et il faut encore ici se demander quelle confiance mérite le témoignage de Juvénal. Cette question est plus sérieuse qu'il ne le semble au premier abord. Ce n'est pas une curiosité futile et le vain désir de penser autrement que tout le monde qui nous poussent à la poser. Dans cette société que décrit Juvénal, et à des profondeurs où son œil ne semble pas avoir pénétré, le christianisme naissait. N'importe-t-il pas de savoir dans quel milieu il a grandi et sur quel fond il a germé? Pour apprécier le changement qu'il a fait subir au monde, ne faut-il pas établir d'abord en quel état il l'a trouvé? Tout devient grave dès qu'on touche aux origines de cette révolution d'où la société moderne est sortie, et personne ne sera surpris, puisque le témoignage de Juvénal prend cette importance, qu'on ne l'accepte pas sans discussion.

Rien n'est plus malaisé que de se prononcer sur une société qui n'existe plus; il suffit de voir, pour en être convaincu, combien nous éprouvons de difficulté à nous mettre d'accord sur celle au milieu de laquelle nous vivons. Chacun juge son temps à sa manière, d'après son âge, ses relations ou son humeur. Nous sommes naturellement portés à l'estimer quand il nous estime, et nous lui devenons sévères sans le vouloir s'il ne fait pas de nous le cas que nous croyons mériter. Écartons, si l'on veut, toutes ces chances d'erreur; supposons un homme comme il n'y en a pas, sans parti-pris et sans

passion, résolu à chercher la vérité et à la dire, comment fera-t-il pour la trouver? Il affirme que son siècle est vertueux ou corrompu; qu'en peut-il savoir? à quelle profondeur ont pénétré ses recherches? sur quel espace se sont-elles étendues? Et d'abord qu'appelle-t-il son siècle? Par ce mot, on entend d'ordinaire la réunion de quelques personnes qui sont en possession d'attirer les yeux de la foule, qui posent devant elle et qui l'amusent par les spectacles qu'elles lui donnent. Ce que Mme de Sévigné appelait « toute la France, » c'était tout au plus un millier de grands seigneurs. Au-delà de ce monde restreint, rien n'existait plus pour elle, et c'est sur lui seul qu'elle jugeait son temps. « Toute la France » était galante pendant le règne de La Vallière et de Montespan, « toute la France » devint dévote quand le vieux roi se fut réduit aux sévères amours de Mme de Maintenon. Nous apprécions nos contemporains comme Mme de Sévigné traitait les siens, et nos jugemens ne sont pas mieux motivés. Quand on veut connaître les mœurs du temps, on se contente d'observer ces quelques personnes qui font la mode et l'opinion; c'est uniquement d'eux que s'occupent le roman et le théâtre, et les bonnes gens qui vont écouter avec tant de plaisir les comédies en renom ne se doutent guère que la postérité les jugera d'après les pièces qu'ils applaudissent, qu'on établira doctement dans quelques siècles qu'il n'y avait chez nous ni financier honnête, ni femme vertueuse, ni ménages unis, parce qu'il a plu à nos auteurs dramatiques de ne représenter jamais que des escroqueries et des adultères. C'est justice, après tout; nos appréciations du passé ne sont pas plus légitimes, et l'on nous jugera tout à fait comme nous jugeons les autres.

Le roman et le théâtre ne sont pas seuls à nous présenter ainsi des peintures de fantaisie; les moralistes, auxquels on se fie si volontiers, me semblent encore plus suspects d'exagération. Quand on veut faire la morale à son temps, il convient d'être rigoureux, et, pour être sûr que les coups portent, il n'est pas mauvais de frapper fort. Ne risquons-nous pas d'être injustes si nous prenons tous ces reproches à la lettre? Ce n'est pas toujours dans les siècles les plus mauvais que les moralistes sont le plus nombreux et paraissent le plus mécontens; il arrive souvent qu'une société s'accuse avec plus de sévérité quand elle est plus scrupuleuse, et que le sentiment moral est plus exigeant chez elle. C'est quelque chose que de se gronder, même quand on ne se corrige pas, et le dernier degré de la corruption est de n'en pas avoir conscience. Il peut donc se faire que des époques qui se maltraitent beaucoup elles-mêmes, et dont nous avons une mauvaise opinion parce que nous nous fions à leurs aveux, soient en réalité bien plus honnêtes que celles qui ne voient pas leurs fautes ou qui n'en disent rien. J'ajoute que les moralistes

ont l'habitude d'apprécier leur temps plutôt d'après le mal que d'après le bien qui s'y trouve. Le bien passe ordinairement inaperçu : on ne songe pas à s'étonner d'un honnête homme ou d'un bon ménage qu'on rencontre; il n'y a rien là qui éveille la curiosité. Au contraire un procès immoral, un crime éclatant, attirent les regards précisément parce qu'ils sont plus rares; un seul scandale dont on parle longtemps n'a pas de peine à détruire l'effet de cent familles honnêtes et prosaïques dont on n'a jamais rien dit. C'est ainsi que, même quand le mal est l'exception, il paraît la règle. Cette illusion, dont la plupart des moralistes sont victimes, a souvent trompé Juvénal. La manière dont il procède dans les tableaux qu'il trace de son époque est toujours la même : il n'invente pas les types qu'il met sous nos yeux; ses caractères sont des portraits; il part d'une anecdote réelle, d'un fait précis et particulier, et les généralise. Hippia vient de quitter son mari Veiento, un sénateur, un consulaire; elle abandonne son pays et ses enfans pour suivre jusqu'en Égypte un gladiateur qu'elle aime : n'est-ce pas la preuve que toutes les femmes de Rome ont la passion des gens de théâtre? « L'épouse que tu prends, c'est le joueur de lyre Échion, c'est Glaphyrus ou Ambrosius le joueur de flûte qui la rendra mère. » Une femme du meilleur monde, Pontia, égarée par un amour insensé, tue ses deux fils pour enrichir son amant. L'affaire fait grand bruit, comme on pense, et pendant plusieurs semaines on ne parle pas d'autre chose à Rome. Juvénal en conclut que tous les enfans sont en danger d'être tués par leur mère. « Veillez sur vos jours, leur dit-il; faites attention à ce que vous mangez : un poison peut se cacher dans ce mets exquis que vous présentent des mains maternelles. Faites goûter tous les morceaux qu'on vous apporte, et que votre vieux serviteur fasse l'essai de vos coupes. » N'est-ce pas ainsi que raisonnent encore aujourd'hui d'honnêtes gens qui vivent loin du monde, et n'ont de rapport avec lui que par ces scandales éclatans qui transpirent de temps à autre et occupent les curieux? Ils ne connaissent que les fautes ou les crimes, c'est-à-dire que l'extraordinaire et l'exception, et ils se figurent de bonne foi que tout ressemble à ce qu'ils connaissent.

Nous avons par bonheur deux manières de corriger ces exagérations de Juvénal; l'une consiste à le mettre aux prises avec lui-même, l'autre à le comparer à ses contemporains. Il lui est arrivé, comme à tous ceux qui écrivent plus par tempérament que par raison, et qui se laissent trop emporter à leurs premiers mouvemens, de se contredire quelquefois. Je n'en veux citer qu'un exemple. Un des plus graves reproches qu'il adresse aux femmes dans sa VIe satire, c'est d'envahir les occupations des hommes; il leur en veut beaucoup « d'être fortes sur la procédure, de rédiger des mé-

moires, et d'en remontrer au besoin au jurisconsulte Celsus. » Ailleurs il parle d'une façon toute contraire. Il a introduit dans sa IIe satire une femme qui défend résolûment son sexe contre les hommes. » Est-ce que nous avons la rage des procès, leur dit-elle? est-ce que nous sommes ferrées sur la chicane? est-ce que nous venons faire vacarme dans vos tribunaux? » Où donc est la vérité? Ces contradictions formelles nous apprennent à ne pas nous fier sans réserve aux allégations de Juvénal; ce n'est pas tout à fait, comme on l'a dit, un témoin qui dépose, c'est un avocat, et il change d'opinion suivant la cause qu'il plaide. Les démentis qu'il reçoit des autres sont plus graves encore que ceux qu'il se donne quelquefois à lui-même. Tacite ne passe pas pour un moraliste complaisant; on l'a même quelquefois accusé de mettre trop d'amertume dans sa façon d'apprécier les événemens et les hommes. Il a pourtant loué plusieurs fois son époque. « Tout ne fut pas mieux autrefois, dit-il; notre siècle a produit aussi des vertus et des talens dignes d'être un jour proposés pour modèles. » Il y a surtout une qualité qu'il accorde à ses contemporains : il les félicite d'être devenus plus raisonnables dans leurs dépenses et plus modérés dans leurs goûts; il trouve que le luxe a diminué, et il a soin de nous donner la cause et la date de cet heureux changement. Depuis que la vieille aristocratie, qui aimait la magnificence, a disparu sous les coups des césars, une noblesse nouvelle est venue à Rome des provinces, et elle y a porté ces habitudes d'ordre et d'économie qu'elle pratiquait ailleurs. Vespasien, qui en faisait partie, a mis la vie simple et bourgeoise à la mode. Cette réforme, que Tacite signale avec tant de précision, Juvénal semble ne l'avoir pas aperçue. Du reste il n'en pouvait pas être satisfait, et l'économie chez les riches lui semblait sans doute beaucoup plus près d'un vice que d'une vertu. Pline est encore plus contraire à Juvénal que Tacite, et son témoignage me paraît mériter d'autant plus de confiance qu'il n'a pas la prétention d'être un témoin. Il ne parle nulle part en moraliste de profession; c'est par hasard et d'une façon indirecte, en reproduisant les lettres qu'il avait écrites à ses amis, qu'il nous fournit les documens les plus curieux et les plus certains pour juger la société de son temps. Cette société est pourtant la même que Juvénal a voulu nous peindre; on ne s'en douterait guère en la parcourant à la suite de Pline. Il s'y trouve sans doute encore de malhonnêtes gens, quelques vieux délateurs désolés de ne pouvoir plus nuire, des gouverneurs de province qui pillaient leurs administrés; mais en même temps que d'agréables portraits, que de nobles figures, que de gens du monde aimables et distingués, bons à leurs serviteurs, dévoués à leurs amis, fidèles à leurs opinions! Juvénal déclare dans une boutade qu'il ne reste pas plus

de gens honnêtes à Rome qu'il n'y a de portes à Thèbes, ou même de bouches au Nil. Évidemment il ne s'est pas donné la peine de bien chercher. Dans ce monde charmant que Pline nous fait connaître, et qui n'est pas la société romaine tout entière, il serait facile d'en trouver bien davantage. On pourrait en faire une liste nombreuse en tête de laquelle on placerait les rares survivans des générations précédentes, ce Spurinna, sage vieillard qui, retiré des affaires dans une retraite grave et studieuse, voulait, comme nos grands hommes du XVIIe siècle, mettre quelque intervalle entre la vie et la mort; ce Verginius Rufus, qui avait refusé l'empire après Néron, et que sa modestie exposa à plus de dangers que ne lui en aurait créé son ambition. Il faudrait y mettre aussi toute cette jeunesse honnête et active dont Pline s'était fait le patron, qui plaidait devant les tribunaux, qui servait sous Trajan dans les légions du Danube, et qui trouvait le temps de composer des vers grecs ou latins entre deux campagnes; on ne devrait pas non plus oublier les femmes, et l'on y verrait figurer avec honneur, à côté de la lignée héroïque des filles et des petites-filles de Thraséa, cette jeune Calpurnia, qui rendait Pline si heureux en admirant ses plaidoyers et en chantant ses vers sur la lyre. Nous voilà aussi éloignés que possible des sombres tableaux de Juvénal, et il nous est bien difficile de comprendre comment deux contemporains peuvent nous donner du même temps une opinion si différente.

Est-ce à dire que Juvénal nous trompe et que les reproches qu'il fait à son siècle ne soient pas vrais? Ils me semblent trop vrais au contraire, quand je les retrouve chez les moralistes de tous les temps. Les défauts dont il se plaint avec tant d'amertume sont bien plus vieux que Domitien ou que Trajan; ce sont les défauts non d'une époque, mais de l'humanité. Lucilius trouve déjà, cinq siècles avant Hadrien, qu'autour de lui on ne tient plus qu'à la fortune; il dit presque dans les mêmes termes qu'Horace et que Juvénal qu'on mesure l'estime à la richesse, et que plus on a d'écus, plus on possède de crédit. Il ne ménage pas davantage les femmes; il les blâme d'être prodigues et coquettes, de tromper et de ruiner leurs maris. Il les appelle sans plus de façons des fléaux et des pestes (*ærumnæ atque molestiæ*), et bien longtemps avant Juvénal il déclare qu'il vaut mieux se pendre que se marier. Il attaque avec autant de vivacité que ses successeurs les voleurs, les avares, les coureurs de testamens, les débauchés, les gourmands surtout, car déjà il y avait des gens « qui ne vivaient que pour manger » et qui payaient des huîtres 1,000 sesterces, ce qui pour le temps vaut bien les 6,000 sesterces que Crispinus donnait pour un barbillon; il trouve enfin que le vice est à son comble, « qu'on n'a plus souci de l'honneur, que personne ne respecte les lois, la religion ni les dieux. »

C'était pourtant l'époque dont Juvénal ne parlait jamais qu'avec l'admiration la plus vive et qui lui semblait un âge d'or! Les contemporains, comme on voit, n'étaient pas de cette opinion; ils ne s'imaginaient pas vivre dans un siècle si fortuné, et se croyaient, eux aussi, dans l'âge de fer. Quand on est atteint d'un mal cruel, on est toujours tenté de croire qu'on en souffre plus que personne, ou même que personne n'en a jamais souffert avant nous; c'est une illusion de malade. La santé physique et morale de l'humanité est soumise aux mêmes crises depuis le commencement du monde, et lorsqu'on voit que tous les siècles ont entendu les mêmes gémissemens, il est naturel d'en conclure que tous à peu de chose près ont connu les mêmes maux. « On s'est plaint autrefois, dit Sénèque, on se plaint aujourd'hui, on se plaindra toujours de la dépravation des mœurs publiques, du triomphe du crime et de la méchanceté croissante du genre humain. En réalité, le vice reste et restera toujours au même point, à quelques déplacemens près au-delà ou en-deçà de ses limites ordinaires. Il ressemble aux flots de l'océan que le flux pousse en dehors des rivages et que le reflux fait rentrer dans leur lit. » Voilà ce qu'il faut répondre à ces moralistes grondeurs comme Juvénal, qui croient toujours que leur époque est la plus mauvaise de toutes.

Nous avons heureusement une autre manièré, et à mon avis beaucoup plus sûre, d'apprécier ce qu'on peut appeler le tempérament moral d'une époque : c'est de passer résolûment de la pratique à la théorie, de chercher non pas de quelle façon on vivait alors, ce qu'il est toujours très difficile de savoir, mais comment on croyait qu'il fallait vivre, quel idéal de vertu on se proposait d'atteindre, ce qu'on pensait des rapports des hommes entre eux et de leurs devoirs envers leurs subordonnés ou leurs supérieurs, quelles qualités l'opinion publique exigeait d'un honnête homme et à quel prix elle accordait ce nom. Considéré de ce côté, le siècle des Antonins se relève. Ceux même qui sont le plus disposés à croire aux médisances de Juvénal seront bien forcés de reconnaître que jamais les sages n'avaient encore enseigné une doctrine plus haute et plus pure, et qu'aucune autre société dans ses théories morales ne s'était autant approchée de la perfection. Aucune contestation n'est ici possible, et si l'on voulait élever quelques doutes, Juvénal lui-même se chargerait de les réfuter. Sans le savoir, il nous a donné des armes pour le combattre, et quand il pense nuire à son temps, il nous permet de lui rendre justice. Ce cynique effronté se trouve être par momens le philosophe le plus rigoureux, le moraliste le plus délicat. Par exemple, il condamne sévèrement ceux qui sont cruels pour leurs esclaves, qui leur refusent une tunique quand il fait froid, qui les font enfermer ou battre pour la moindre faute, « et pour qui le bruit

des coups de fouet est une musique plus douce que le chant des sirènes. » Horace aussi défend de les maltraiter, mais c'est uniquement pour lui un devoir de société, une obligation qu'il impose aux gens du monde au nom du savoir-vivre ; s'ils veulent paraître bien élevés, il ne leur convient pas plus de s'emporter contre leurs serviteurs que de verser à leurs convives une eau malpropre dans des verres sales. Pour Juvénal, c'est un devoir d'humanité ; il veut que dans l'esclave on respecte l'homme, « car leur âme et la nôtre, dit-il, sont formées des mêmes principes. » Personne aussi ne s'est fait dans l'antiquité une idée plus élevée de la famille que Juvénal, personne ne s'est occupé avec plus de tendresse du respect qu'on doit à l'enfance, des bons exemples qu'il faut mettre sous ses yeux et des spectacles qu'il convient de lui épargner. « Éloigne du seuil où ton enfant s'élève tout ce qui peut blesser son oreille ou ses yeux. Loin d'ici les femmes galantes ! loin d'ici les chansons nocturnes des parasites ! on ne saurait trop respecter l'enfance. Prêt à commettre quelque honteuse action, songe à l'innocence de ton fils, et qu'au moment de faillir la pensée de ton enfant vienne te préserver... » Même envers les gens qui nous sont étrangers, Juvénal trouve que nous avons des devoirs à remplir ; il ne veut pas qu'on réponde par le mal au mal qu'ils nous font, et il condamne la vengeance aussi rigoureusement que le ferait un chrétien. Les sots la regardent comme le bien le plus doux de la vie ; Juvénal l'appelle le plaisir d'une âme faible, *infirmi est animi exiguique voluptas.* En laissant le coupable à ses remords, en l'abandonnant « à ce bourreau qu'il porte nuit et jour dans son âme, » on n'est que trop vengé. Térence et Virgile avaient déjà célébré cette sympathie universelle qui, sans intérêt personnel, en dehors des liens du sang et de l'amitié, porte les hommes, parce qu'ils sont hommes, à souffrir des maux de leurs semblables et à se croire atteints dans leurs malheurs ; mais ce n'était chez eux qu'une réflexion touchante, Juvénal y insiste et la développe dans des vers admirables. « L'homme est né pour la pitié, la nature elle-même le proclame. Elle lui a donné les larmes, c'est le plus beau titre de l'humanité. Oui, la nature le veut, il faut que l'homme pleure quand il voit paraître devant les juges son ami éperdu et les vêtemens en désordre. Oui, la nature gémit en nous quand nous rencontrons le convoi d'une jeune fille, quand nous voyons mettre dans la terre un petit enfant. Où est-il l'homme vraiment honnête qui croit que le malheur de ses semblables ne le touche pas ? C'est là ce qui nous distingue des bêtes. Aux premiers jours du monde, Dieu, notre créateur, accorda aux animaux la vie seulement, aux hommes il donna une âme pour qu'une mutuelle affection les portât à s'entr'aider. »

Ces grandes idées venaient à Juvénal de la philosophie. C'est elle qui avait proclamé par la bouche de Chrysippe que la vengeance est coupable, qui avait dit avec Sénèque que l'esclave est un homme, qui répétait tous les jours avec les stoïciens que tous les hommes sont frères. Juvénal n'était pas un philosophe de profession, il n'avait pas appris la sagesse dans les écoles, et il se range modestement parmi ceux qui n'ont eu que les enseignemens de la vie; mais personne alors, quels que fussent ses origines et son passé, n'échappait à la philosophie, comme aujourd'hui personne ne peut se soustraire au christianisme, même en le combattant. Elle avait d'abord rencontré des résistances opiniâtres, Sénèque dit que son nom était odieux, les rhéteurs et les hommes d'état l'avaient mal accueillie; malgré cette opposition, elle finit par s'imposer à tout le monde. Les satires de Juvénal nous montrent qu'à ce moment elle était sortie des écrits et des écoles des maîtres, qu'elle s'insinuait partout, qu'elle s'emparait de tous les esprits, qu'elle formait cette opinion commune dans laquelle les générations sont obligées de vivre, et qu'elles respirent comme l'air.

Il resterait à savoir si ces belles leçons qu'elle donnait n'ont jamais été appliquées. Ceux qui se fient à Juvénal et qui acceptent ses jugemens sont tentés de ne pas le croire; mais est-il possible que des principes accueillis de tout le monde et répandus dans toute une société n'aient pas eu quelque effet pratique, et ne devaient-ils pas finir un jour par passer des livres dans la vie? Nous pouvons l'affirmer au moins des plus importans, et nous avons la preuve qu'ils ne sont pas restés à l'état de préceptes et de théories. Juvénal, nous l'avons vu, recommande aux maîtres de se montrer doux pour leurs esclaves; les lettres de Pline nous font voir qu'un honnête homme ne se permettait plus de les maltraiter. Ils faisaient partie de la famille, on les soignait avec dévoûment lorsqu'ils étaient malades, on les pleurait quand on les avait perdus; on se faisait un devoir de respecter leurs testamens et d'accomplir leurs dernières volontés. Ce qui est plus important encore, c'est qu'à partir de cette époque la loi intervient pour les protéger. L'empereur Claude décide que l'esclave abandonné par son maître dans une maladie grave devient libre, s'il guérit. Hadrien punit de l'exil ceux qui les traitent avec cruauté, Antonin et Marc-Aurèle sont sans cesse occupés à les défendre, et les jurisconsultes, introduisant dans la législation les principes de Sénèque, finissent par proclamer que devant le droit naturel tout le monde naît libre. J'ai cité ces beaux vers de Juvénal où l'on trouve un si tendre souci de l'enfance; la société tout entière s'en préoccupe comme lui. Sénèque et Tacite sont pleins de réflexions justes et profondes sur l'éducation; c'était pour tous

les sages d'alors un sujet d'études, et l'on discutait déjà dans les écoles les théories de l'*Émile* de Rousseau. Dans un discours plein d'émotion, le philosophe Favorinus conseillait aux mères de nourrir leurs enfans. « N'est-ce pas outrager la nature, leur disait-il, n'est-ce pas être mère à moitié que de rejeter son enfant loin de soi au moment même où l'on vient de lui donner le jour? Convient-il de nourrir de son sang dans ses entrailles je ne sais quoi qu'on ne connaît pas, et de ne plus vouloir le nourrir de son lait quand on le voit vivant et que c'est un homme! » Ces conseils ont été entendus, et nous voyons à la même époque des femmes se faire gloire dans leurs épitaphes d'avoir allaité leurs fils elles-mêmes (*quæ etiam filios suos propriis uberibus educavit*). Quand l'enfant a grandi, on lui cherche un précepteur, et les lettres de Pline nous montrent le soin qu'on prend de le bien choisir. Ici encore la législation trahit et partage ces préoccupations générales. Les empereurs fondent des écoles publiques, et Antonin encourage les grandes villes à créer des chaires de médecine, de rhétorique et de grammaire. On se souvient enfin de ce passage admirable dans lequel Juvénal rappelle aux hommes qu'ils sont frères et leur fait un devoir de s'entr'-aider. Ces sentimens étaient ceux de tous les honnêtes gens. Ému du sort des pauvres et des périls que leurs misères font courir à la société, Trajan imagine son grand système de charité légale, ses institutions alimentaires, et il fonde sur elles l'espoir de la régénération de l'empire. Tous les grands seigneurs qui l'entourent se croient obligés de l'imiter, et il y a dans les rangs élevés de cette aristocratie comme un élan de bienfaisance dont la trace est restée dans les lettres de Pline et dans les inscriptions du IIe siècle. Les pauvres de leur côté s'entendent et s'unissent; l'empire se couvre de sociétés d'artisans, d'affranchis, d'esclaves, dont les caisses, alimentées par les cotisations des associés et par la générosité des riches, permettent aux misérables d'espérer quelques secours quand ils sont malades et un tombeau décent après leur mort. Trajan hésite d'abord à les autoriser : c'est un prince prudent, qui craint les coalitions et les troubles politiques; il se décide pourtant à permettre celles « qui n'ont d'autre dessein que de soulager la misère des pauvres. » Après lui, les empereurs se montrent plus faciles; Sévère se déclare ouvertement le protecteur de ces associations, et leur garantit la possession de leurs biens. M. de Rossi a démontré que le christianisme naissant a profité de leurs priviléges, qu'il s'en est servi pour posséder en paix ses oratoires et ses tombeaux, et qu'ainsi c'est sous la protection de la charité païenne qu'il a grandi. Ces faits sont incontestables; ils ne permettent pas de nier le progrès qui, même dans les temps les plus tristes de l'empire, s'est accompli dans les mœurs publiques.

Cette époque, quand on l'étudie dans les satires de Juvénal, avec son mélange singulier de vertus et de fautes, de grandes théories et de petites passions, de morale délicate et de basses immoralités, nous fait songer malgré nous à la société française du siècle dernier. Alors aussi il arrivait « qu'on voyait le bien et qu'on faisait le mal, » et la légèreté des mœurs s'unissait souvent à la sévérité des principes. Que de frivolité et de sérieux tout ensemble! quels contrastes dans les propos des gens du monde entre l'élévation des idées et le cynisme des expressions! Que de faiblesses, que de scandales dans ces réunions où l'on avait toujours à la bouche le nom de la vertu! Chez ces grands écrivains, qui faisaient la leçon à leur siècle, quel désaccord entre la conduite et les doctrines! Et pourtant cette société qui nous semble quelquefois si futile et si corrompue était peut-être au fond plus morale par le sentiment qu'elle avait de la justice et du droit que celle qui l'a précédée et qu'on trouve si austère; l'on peut dire en tout cas qu'elle a mieux fait les affaires de l'humanité. Il en est de même du monde romain au IIe siècle; malgré des fautes et des crimes que nous ne voulons pas excuser, et à travers tous ces démentis que la pratique donnait quelquefois aux théories, il s'acheminait vers un état social meilleur. On songe alors à réparer de vieilles injustices que les siècles précédens n'avaient pas aperçues, on se préoccupe d'adoucir le sort de l'esclave, de relever la situation de la femme, de venir au secours des pauvres, de mieux élever les enfans. Le courant est si fort que les plus mauvais empereurs eux-mêmes n'y peuvent pas résister. Depuis Auguste jusqu'à Constantin, la législation devient tous les jours plus juste et plus humaine. Tibère, Néron, Domitien, font des lois excellentes et qui ont pris place dans les codes des princes chrétiens. Ne faut-il pas que le progrès moral soit une nécessité inévitable quand il s'accomplit par des instrumens aussi indignes? C'est ainsi que cette société, sous la conduite de la philosophie, s'était déjà engagée dans la route où l'entraîna plus tard le christianisme. Tous les témoignages prouvent qu'avec les Antonins elle était devenue plus morale et meilleure; Juvénal lui-même, quoiqu'il semble d'abord contredire cette opinion, nous fournit les moyens de la justifier.

GASTON BOISSIER.

LA MENDICITÉ

A PARIS

« Pauvreté n'est pas vice, » dit avec raison notre vieux proverbe; mais entre l'indigence, qui est un malheur pour celui qu'elle atteint, et la mendicité, qui est un délit pour celui qui l'exerce, il y a une différence essentielle dont on ne tient pas assez souvent compte. La mendicité est tolérable, jusqu'à un certain point légitime dans les pays où nulle mesure collective n'est prise pour porter secours à la misère. Dans ceux qui, comme le nôtre, gardent pour les malheureux une large part au budget, qui ont, en dehors d'un système hospitalier complet, des instituts de bienfaisance, des maisons de refuge, des fonds de charité sans cesse renouvelés, qui ont frappé avec justice certains plaisirs d'une taxe spéciale qu'on nomme le droit des pauvres, — où des administrations habiles et prévoyantes savent mettre un instrument de travail aux mains de ceux qu'elles recueillent, — dans les pays qui ont inscrit l'assistance dans leurs lois, la mendicité n'a point de raison d'être; elle est attentatoire à la liberté générale, elle doit être interdite. C'est ainsi du moins que le comprend la législation française, et le code pénal l'explique à l'article 274 : « toute personne qui aura été trouvée mendiant dans un lieu pour lequel il existera un établissement public afin d'obvier à la mendicité sera punie de trois à six mois d'emprisonnement, et sera, après l'expiration de sa peine, conduite au dépôt de mendicité. » A première vue, il peut paraître cruel d'empêcher l'homme dénué qui souffre, qui a faim, d'étaler sa misère en plein jour, de dire aux heureux qui passent : « Ayez pitié de moi; » mais si l'on étudie la question de près, si l'on a le courage de prendre cette maladie sociale corps à corps, on arrivera vite à cette conviction, que, sauf certains cas extraordinairement rares, la men-

dicité est, pour ceux qui la pratiquent, un métier comme un autre, avec des chances bonnes et mauvaises, avec des chômages, des mortes-saisons; c'est une industrie aléatoire qui presque toujours assure la subsistance et parfois permet la débauche. Les mendians qui pendant la journée nous ont fatigués et apitoyés de leurs doléances connaissent le soir le chemin qui mène aux estaminets impurs de la rue Galande ou de la rue Sainte-Marguerite-Saint-Antoine; tel homme arrêté parce qu'il poursuit les passans de son insistance par trop agressive est trouvé porteur d'une somme de 8 ou 10 fr. : c'est là l'espèce la plus commune. Il en est une autre qui se rencontre moins fréquemment, mais qui existe, et de temps à autre fait parler d'elle dans les journaux : c'est le mendiant avare qui thésaurise, se nourrit de rogatons, amasse les sous au fond de sa paillasse, et meurt un beau jour sur un capital improductif dont la rente eût largement suffi à le faire vivre. Il ne sera que trop facile, lorsque nous nous occuperons de l'indigence, de signaler des infortunes intéressantes, réellement imméritées et douloureuses; presque toujours au contraire, en étudiant la mendicité, on se heurte à des faits de paresse, d'inconduite, à des habitudes invétérées contre lesquelles viennent échouer la rigueur et la bienveillance. Avant de dire quel est l'état de la mendicité à Paris, dans quelle mesure elle est tolérée, par quels moyens elle est combattue, où sont situées les maisons de répression et de dépôt mises à la disposition de l'autorité compétente, il est bon de jeter un coup d'œil sur le passé, quand ce ne serait que pour constater les progrès accomplis, et montrer une fois de plus qu'en cette matière comme en tant d'autres notre temps est supérieur à ceux qui l'ont précédé.

I.

Dans notre grande ville, la plaie de la mendicité était autrefois si particulièrement saignante et manifeste, qu'elle a frappé tous les yeux, qu'il n'est pas un historien qui n'en ait dit son mot, et que les documens subsistans, — arrêts de parlement, ordonnances de prévôté, édits royaux, — permettraient d'en écrire une histoire complète, détaillée et même anecdotique. La mendicité était tellement entrée dans nos mœurs, qu'elle fonctionnait régulièrement, comme une sorte d'institution consentie; le personnel s'en renouvelait perpétuellement par les soldats réformés ou mutilés qui n'avaient plus d'autre aide que le recours à la charité publique. C'était une corporation très sérieuse, ayant ses coutumes, ses règlemens, groupée autour d'un chef électif qu'elle reconnaissait, et qui bien souvent fut assez forte pour se maintenir intacte, redoutée au milieu

de la ville, et pour repousser loin d'elle les attaques à main armée dont elle fut l'objet. Sauval nous a précieusement conservé le nom des catégories qui divisaient ce monde étrange en corps de métiers où l'on n'était reçu qu'après apprentissage, épreuves et surnumérariat, ainsi que nous disons aujourd'hui. Le chef suprême de ces bandes, qui n'étaient indisciplinées qu'en dehors de leurs repaires, s'appelait *le Coësre*, mot probablement rapporté des croisades par quelque association de pèlerins mendians ou emprunté à la langue calo, parlée par les bohémiens, mais venant certainement du nom persan Kosrou, dont les Grecs ont fait Cosroës. Directement au-dessous de lui, grands-officiers de cette couronne de méfaits, venaient les *cagoux*, professeurs d'argot, surveillant la rentrée de la taxe imposée à chaque membre de la confrérie au profit de leur monarque, détenteurs des secrets du métier, et enseignant aux nouveau-venus la fabrication de l'onguent qui produisait des plaies hideuses, quoique insensibles (1). C'était l'état-major de l'armée de la fainéantise; cette malsaine aristocratie était très fière des fonctions qu'elle s'était attribuées, et elle se nommait volontiers les gens de la *petite flambe* ou de la *courte épée*.

La troupe était plus humble, mais, comme on va le voir, elle ne manquait point d'imagination lorsqu'il s'agissait de faire sortir des escarcelles les deniers qu'elle convoitait. Les orphelins et les enfans, réunis par groupes de trois ou quatre, s'en allaient par les rues, grelottans, demi-nus, pleurant et demandant du pain; les *rifodés*, accompagnés de femmes et d'enfans qui étaient à eux ou à d'autres, montraient des certificats attestant que leurs biens avaient été détruits par la foudre; les *marcandiers* étaient des marchands que l'incendie avait réduits à la misère; les *piètres* excellaient à se ficeler les jambes contre la cuisse et à traîner entre deux béquilles leurs membres éclopés; les *malingreux*, jaunes et amaigris, étalaient leurs plaies factices; les *francs-mitoux*, à l'aide de ligatures, contrariaient si bien le jeu de leurs veines, qu'ils en tombaient en syncope; les *sabouleux* se roulaient par terre avec sauts de carpe et contorsions, écumaient, grâce à un morceau de savon placé dans la bouche, et feignaient d'être épileptiques, exactement comme les *batteurs de dig-dig* que la police ramasse encore sur nos trottoirs. Quelques-uns se donnaient comme une sorte de miracle vivant, comme une preuve de l'excellence du culte des saints : les *callots*, qui prétendaient avoir été subitement délivrés de la

(1) La base de cette pommade n'est plus un mystère; on la faisait avec de l'*echelioscopia*, petite euphorbe, vulgairement appelée réveille-matin, et de l'éclaire (*chelidonium majus*), plante très commune près des vieux murs, où les immondices semblent l'attirer et la retenir.

teigne par un pèlerinage à sainte Reine; les *hubains*, que l'intercession de saint Hubert avait guéris de la rage; les *coquillards*, qui vendaient des coquilles bénies aux autels de saint Jacques et de saint Michel. D'autres avaient des habitudes spéciales : les *courtaux de boutange* ne quémandaient que pendant l'hiver, et les *drilles* ou *narquois*, assez semblables au mendiant de *Gil Blas*, réclamaient l'aumône le chapeau à la main et l'épée au côté. Telle compagnie parcourant la ville n'était point rassurante; on ne paraît pas cependant s'en être trop effrayé, on s'en amusait même en haut lieu, et Louis XIV ne dédaigna point de danser en 1653 le ballet de *la Nuit*, dont l'entrée était la représentation de ces fraudes misérables et honteuses.

Tous les lieux que les mendians ont occupés à Paris, et dont successivement, mais non sans peine, on est parvenu à les expulser, se sont appelés *la Cour des Miracles;* le miracle était que, rentrés à la bauge, ces estropiés et ces mourans étaient subitement remis en santé. Le dernier emplacement où ils se sont vautrés dans la vermine et la promiscuité est encore reconnaissable, et sans peine on réussit à le reconstruire; il a du reste conservé le vieux nom traditionnel. Sur le plan de Gomboust, on en voit très exactement la configuration. Ce refuge à truands s'appuyait contre les murailles qui fermaient le jardin du couvent des Filles-Dieu, sur lequel, en 1799, on a construit les hideux passages du Caire; il avait la forme d'un couperet de boucher dont la cour eût été la lame et la rue Neuve-Saint-Sauveur le manche; deux petits groupes de maisons parallèles semblent en masquer l'entrée; dans l'espace laissé libre grouillait pêle-mêle, sous des abris de hasard pendant l'hiver, à la belle étoile pendant l'été, cette population qui mettait au désespoir tous les sergens de la prévôté de Paris. On nettoya ce cloaque lorsque, sous Louis XIV, on institua l'hôpital-général; mais certains lieux et certains hommes paraissent, comme les corps chimiques, doués d'affinités électives, et les sujets du royaume de l'argot, lorsque la surveillance se ralentissait ou que les circonstances le permettaient, se hâtaient de retourner à cette Cour des Miracles qu'avaient habitée leurs ancêtres. Pour en finir, on voulut utiliser cet emplacement, et des lettres patentes du 21 août 1784 y prescrivirent la construction d'une nouvelle halle à la marée et aux salines; le projet fut bien près d'être mis à exécution, car on le retrouve indiqué avec tous les détails compatibles sur le grand plan que Verniquet termina en 1791. Aujourd'hui la Cour des Miracles est une sorte d'asile très calme et très reposé ouvert au milieu d'un des quartiers les plus bruyans de Paris. L'ancienne rue Saint-Sauveur, qui en 1503 s'appelait la rue de la Corderie, et servait de

terrain de filage aux cordiers, est maintenant la rue du Nil; elle est étroite, mal pavée, et contient, entre autres, quelques hangars où on loue des charrettes à bras; la cour se dessine dans une forme irrégulière et bossue, côtoyée par une haute maison qui est une école communale, par une imprimerie, par un magasin de vitraux d'église. La place, assez vaste, sert de remise à des tonneaux de porteurs d'eau, et se dégorge dans un petit passage d'aspect misérable, qui s'ouvre lui-même dans l'impasse de l'Étoile, voie biscornue aboutissant à la rue Thévenot. C'est là un des restes du vieux Paris; mais on en trouve de bien plus curieux lorsqu'après avoir franchi la rue des Forges, rue en retour d'équerre ouverte sans souci d'aucun alignement à la suite d'une décision du 2 messidor an VIII, lorsqu'après avoir traversé la rue de Damiette, où les ouvriers travaillent dans des caves, et circulé dans les méandres du passage du Caire, on arrive rue des Filles-Dieu et devant l'impasse de la Grosse-Tête, qui porte ce nom depuis 1341. A voir la saleté du sol, les ruisseaux qui passent au milieu de la voie sans trottoir, les masures hantées par ce que la débauche a de moins dissimulé, on se croirait dans le Paris du XVe siècle, et l'on comprend tout ce qui reste à faire encore pour la capitale inachevée que nous habitons.

De nos jours même, les mendians ont eu une sorte de refuge qui rappelait ceux où ils se plaisaient autrefois : c'était l'enclos Saint-Jean-de-Latran. Bien souvent je l'ai traversé jadis lorsque j'étais conduit en promenade avec mes camarades du collége Louis-le-Grand; je me souviens encore de l'odeur nauséabonde qui sortait des bouges sordides contre lesquels nous passions. Aux fenêtres, on ne voyait que des loques; les habitans de ces tanières semblaient des échappés des grandes truanderies du moyen âge; l'emplacement, des plus irréguliers, était formé de deux cours en losange accolées par un des angles; dans un coin s'élevait une sorte de tour carrée, reste d'une commanderie de Malte, le long de laquelle les ravenelles fleurissaient au printemps, et où, dit-on, Bichat avait habité. S'ouvrant sur la place Cambrai, en face du Collége de France, c'était une sentine où le soir venaient remiser tous les estropiés, les monstres à face humaine, les bateleurs, les montreurs d'animaux savans, qu'à cette époque encore on laissait circuler dans Paris. L'endroit était redoutable; il ne subsista que trop longtemps. Un rapport du 26 février 1849 disait : « L'enclos Saint-Jean-de-Latran renferme une population de mendians qui lui donne un cachet qui rappelle les anciennes cours des miracles. » L'ouverture de la rue des Écoles, le percement du boulevard Saint-Germain, ont mis pour toujours ce refuge à néant; les rues voisines, les rues Galande, des

Anglais, de la Parcheminerie, la Cité Doré, ont recueilli les épaves du naufrage. Aujourd'hui ces insupportables mendians sont disséminés dans des garnis obscurs, et n'ont pu trouver à reconstruire l'espèce de forteresse où ils vivaient en groupes, dans un pêle-mêle singulièrement favorable aux méfaits combinés.

De tout temps, on avait essayé d'en purger la ville, pour laquelle ils étaient un danger permanent; par la violence des mesures, on peut juger de la gravité du péril. Un édit de 1524 condamnant les mendians au fouet et au bannissement n'eut pas grande influence sans doute, car en 1525 on leur enjoint de quitter Paris sous peine d'être pendus; en 1532, le parlement ordonne que, enchaînés deux à deux, ils seront employés à curer les égouts, qui, à cette époque et pour la plupart, étaient à ciel ouvert; en 1561, une ordonnance de Charles IX édicte contre eux la peine des galères, galères perpétuelles, car en ce temps, lorsqu'on avait été rivé aux bancs de la chiourme, on ne les quittait jamais; en 1554, en 1607, on établit aux portes de Paris un poste spécial d'archers chargés d'en interdire l'entrée aux mendians qui se présentent. Le mal est général, il envahit la France; les provinces ont recours aux moyens les plus étranges pour se débarrasser de cette « teigne. » A Grenoble, la municipalité institue un fonctionnaire dont l'unique mission est de parcourir les rues de la ville et de renvoyer les mendians; on le nomme le *chasse-gueux*, le *chasse-coquins* (1). En 1606, un arrêt du parlement de Paris, en date du 18 janvier, décide qu'ils seront fouettés en place publique par les valets du bourreau; de plus on leur met une marque particulière sur l'épaule, et en vertu d'une ordonnance de 1602 on leur rase la tête.

Nous touchons enfin au moment où les dispositions coercitives des ordonnances vont faire place à des mesures préventives dans lesquelles l'humanité aura sa part. Le premier qui semble s'être préoccupé du sort des mendians et de les utiliser en leur imposant un travail rémunéré est Jean Douet de Romp-Croissant, très étrange personnage qui représente le type de ce qu'on appelait alors un homme à projets. Il ne lui en coûte pas d'en faire; lui aussi, il eût, sans trop de peine, pu fournir une idée par jour. Il publia par livraisons, « par cayers, » une série de mémoires adressés à la reine-régente et intitulés *la France guerrière* (2). En parcourant ce fatras

(1) On eut souvent recours à cette singulière mesure, car on la trouve mentionnée dans le registre des délibérations de la municipalité de Grenoble le 20 mai 1532, le 6 avril 1587, le 1er février 1599, le 28 juillet 1602, le 24 juin et le 31 juillet 1611. — *Recherches sur le paupérisme en France au seizième siècle*, Berriat Saint-Prix, 1843. *Mémoires de l'Académie des Sciences morales et politiques*, t. IV.

(2) Paris, de l'imprimerie de Mathurin et Jean Henault, petit in-4°, 1644.

plein le plus souvent de rêvasseries dont l'application eût été impraticable, on est surpris de trouver le germe d'institutions excellentes; c'est lui qui le premier proposa d'organiser les monts-de-piété, qui ne devaient être ouverts en France que le 1[er] janvier 1778; enfin, considérant d'une part la saleté des rues de Paris, le danger que les malfaiteurs y font courir aux passans (1), de l'autre le nombre extraordinaire des mendians, il imagine d'employer ceux-ci à nettoyer la ville et à protéger les citadins. Pour cela, il les dispose de cinquante pas en cinquante pas dans les rues, armés de pelles et de balais, de façon à enlever les ordures et à pouvoir s'appeler les uns les autres pour aller au secours des personnes attaquées par les voleurs. Ce projet, qui avait un côté pratique et raisonnable, ne reçut même pas un commencement d'exécution, et le sieur Douet de Romp-Croissant en fut pour ses frais de style.

C'est à Louis XIV, ou pour mieux dire à M. de Belièvre, premier président du parlement, que revient l'honneur d'avoir inauguré en cette matière un système hardi et fécond, ce qu'alors on nomma « le renfermement des pauvres. » Une déclaration en forme d'édit, datée du 4 mai 1656, créa l'hôpital-général, composé principalement de trois maisons : Notre-Dame de la Pitié, la maison de Saint-Denis ou le Petit-Arsenal, dite la Salpêtrière, et Bicêtre, qu'on appelait aussi Saint-Jean. A ces trois établissemens principaux était adjointe la maison Sainte-Marthe ou maison Scipion, qui servait à la fois de boucherie et de boulangerie pour le ravitaillement des refuges obligatoires qu'on allait ouvrir. Si l'on en croit Sauval, le nombre des mendians à Paris dépassait alors le chiffre de 40,000; c'était « un peuple indépendant qui ne connaissait ni loi, ni religion, ni supérieur, ni police; l'impiété, la sensualité, le libertinage, étaient tout ce qui régnait entre eux. » La mesure était décidée en principe, mais on en redoutait fort l'application; on craignait de ne pouvoir se rendre maître de cette tourbe de grabataires et de besaciers. Tout cependant se passa sans désordre et avec une facilité qu'on n'avait point prévue. On publia au prône de toutes les églises de Paris que le 7 mai 1657 l'hôpital-général serait ouvert pour les pauvres qui voudraient y entrer, et le même jour on fit un « cri public » qui défendait aux mendians de jamais plus demander l'aumône; le 13, on chanta solennellement la messe du Saint-Esprit dans l'église de la Pitié, et le 14 on arrêta, pour en faire des reclus, tous les mendians

(1) « Il a été tué de nuict dans les rues de cette ville de Paris trois cent soixante et douze hommes en trois mois, d'entre la Sainct-Rémy dernière et les Roys en suivant de cette présente année 1644, et il y en a quatorze de tués ledit jour des Roys et plus de huict cents depuis le déceds du feu roy Louis XIII d'heureuse mémoire jusques audit jour. » *La France guerrière*, VII[e] partie, p. 293.

qu'on rencontra. La mesure parut efficace et radicale; Paris fut délivré. On en trouve la preuve concluante dans le récit du séjour que deux jeunes Hollandais, les sieurs de Villers, firent à Paris pendant les années 1657 et 1658; ils racontent la visite qu'ils font « au Petit-Arsenal, qu'on a destiné au renfermement des pauvres qui vont truchant par les rues; » ils s'extasient sur les préparatifs qu'ils voient, sur la grandeur des marmites, sur les vastes proportions de l'enclos, et ils terminent par cette réflexion qui mérite d'être retenue, car elle prouve l'excellent résultat qu'on avait atteint : « c'est le plus bel establissement dont on se put jamais adviser, et c'est une merveille qu'on ne voye à présent pas un mendiant dans Paris, qui en fourmilloit autrefois. » L'institution hospitalière fut complétée par la création de l'hôtel des Invalides. L'idée n'était pas neuve. Déjà Henri IV, par ses édits de 1597, 1600 et 1604, avait attribué aux soldats réformés la possession de la maison de la Charité chrétienne (Lourcine), Louis XIII en 1634 avait érigé dans la même pensée Saint-Jean de Bicêtre en commanderie de Saint-Louis, de plus des places de frères lais étaient réservées dans certains couvens aux anciens militaires; mais ces pauvres diables préféraient sans doute la liberté et les chances de l'aumône, car ils ne se rendirent guère aux maisons qui leur étaient destinées. Un arrêt du conseil, daté du 12 mars 1670, décida la construction de l'hôtel des Invalides, qui était déjà habitable dans les premiers mois de l'année 1674, et cette catégorie de mendians disparut.

Dans ce temps-là comme dans le nôtre, Paris était, par rapport aux malfaiteurs, aux vagabonds et aux mendians, l'inverse du tonneau des Danaïdes : on a beau le vider, il se remplit toujours. Toute misère y afflue non-seulement de la province, mais de l'étranger. En 1688, on est loin de l'époque où l'hôpital-général avait refermé ses portes sur les mendians de la ville, car voilà une ordonnance du 24 mars qui leur commande, sous peine d'être envoyés aux galères, de s'éloigner avant le premier jour du carême prochain; les mauvaises années arrivent sur la fin du règne, les désastres militaires et les disettes semblent s'être donné le mot pour amoindrir le royaume; en 1694, on essaie d'installer pour les mendians des ateliers publics; les maisons de refuge regorgent, et ne peuvent plus recevoir de pensionnaires; La Reynie fait faire, quartier par quartier, le recensement de la population quémandeuse et donne le chiffre de 3,376, y compris les femmes et les enfans (1). Six ans plus tard, on perd littéralement la tête, car ce n'est plus à la mendicité qu'on s'en prend, c'est à la charité; une ordonnance de 1700

(1) P. Clément, *la Police sous Louis XIV*, p. 48.

frappe d'une amende de 50 livres toute personne qui aura fait l'aumône à un mendiant. Sous la régence, le grand magicien Law va tout arranger; il lui suffit d'un coup de baguette pour moraliser Paris, lui enlever ses vagabonds et peupler par la même occasion « l'île du Mississipi, » comme dit Buvat. Le 12 mai 1719, la compagnie d'Occident est autorisée à prendre les jeunes gens des deux sexes qu'on élève à la Pitié, à Bicêtre, à la Salpêtrière, aux Enfans-Trouvés, et à les transporter dans l'Amérique française. D'un seul coup, on en dirigea cinq cents sur La Rochelle, où ils furent embarqués; les femmes avaient fait la route en chariot, les hommes à pied, sous l'escorte de trente-deux archers. Pas plus que « l'enfermement » à l'hôpital-général, la transportation ne donna un résultat satisfaisant, car en 1725 le duc de Bourbon ordonne de saisir, de séquestrer et de marquer d'un fer rouge au bras tous les mendians venus des campagnes à Paris. Les hospices devaient être trop étroits; le contrôleur-général Dodun n'est point arrêté par la difficulté. Dans ses instructions aux intendans, il écrit : « Devant être couchés sur la paille et nourris au pain et à l'eau, ils tiendront moins de place. »

La mesure est encore une fois inefficace; en octobre 1749, en mai 1750, on revient au procédé que Law avait mis en usage. D'Argenson, ministre de la guerre, qui, comme tel, était chargé de la grande police, veut de nouveau débarrasser la France des mendians et les expédier dans les colonies. Il faut croire qu'en ce temps-là on n'était point trop savant en géographie, car les auteurs de mémoires ne s'entendent guère : ils parlent des Indes françaises, du Canada, de la Nouvelle-France et même de l'île de Tabago, qui ne nous appartenait pas, sans trop savoir où sont situés ces pays d'outre-mer. Des exempts déguisés enlevaient les mendians, surtout les plus valides, les plus jeunes; les malades étaient traités à l'hôpital-général, puis on faisait partir les convois pour les ports d'embarquement. Quelques servantes rôdant la nuit furent appréhendées et disparurent; des fils d'artisans eurent le même sort. Paris, si prompt à s'effrayer, si crédule, fut pris d'épouvante. On se racontait tout bas d'abord, puis sans contrainte, que Louis XV, dévoré par la lèpre, ne recouvrait la santé qu'en prenant chaque matin un bain de sang humain, et que les enfans enlevés étaient saignés à mort au profit du royal malade. Les choses allèrent loin, jusqu'à l'émeute. Le vendredi 22 mai 1750, il y eut du tapage à Saint-Jean-de-Latran, à la porte Saint-Denis, à la Croix-Rouge; on tua des archers. Le 23, l'émeute éclatait à la butte Saint-Roch; un exempt fut mis en pièces, et la vie de Berrier, lieutenant-général de police, fut plus d'une fois menacée; des charges de cavalerie dégagèrent les

rues. La leçon profita, et, tout absolu qu'il était, le gouvernement dut renoncer à son projet d'envoyer les jeunes mendians dans la Louisiane, pour y travailler aux magnaneries qu'on tentait d'y établir (1). C'est en 1764 qu'on recommence de s'occuper des mendians. Tout individu qui sera surpris demandant l'aumône sera marqué au fer rouge d'une M sur le bras gauche et condamné à neuf ans de galères, à perpétuité en cas de récidive.

La révolution, comme tout violent mouvement social ou politique, amena dans les affaires, dans le travail régulier de l'industrie, une perturbation extraordinaire, et jeta sur le pavé des villes une énorme quantité d'ouvriers que le chômage forcé maintenait en une grande misère, augmentée encore par la disette de ce temps-là. Le premier décret relatif aux mendians est rendu le 20 mai 1790 sur la proposition de La Rochefoucauld-Liancourt. Des ateliers de filature pour les femmes et les enfans, des chantiers de terrassement pour les hommes seront ouverts à Paris ou dans les environs; les invalides et les infirmes seront traités dans les hôpitaux; les mendians étrangers seront expulsés de France, et les mendians venus de la province seront reconduits au lieu de leur naissance avec un secours de route de trois sous par lieue et l'obligation de suivre un itinéraire indiqué; cette disposition de la loi est encore en vigueur aujourd'hui. — Le 11 juin, M. de Necker déclare à l'assemblée que le roi entretient à Paris des ateliers de charité pour 12,000 personnes, indépendamment des ouvriers qui ont été transportés à Saint-Florentin pour travailler au canal de Bourgogne. En exécution de ce décret, que le roi sanctionna, la municipalité de Paris fut autorisée à faire évacuer le couvent des récollets du faubourg Saint-Laurent, celui des dominicains de la rue Saint-Jacques, et à les convertir transitoirement en dépôts de mendicité pour les mendians infirmes et en ateliers de travail pour ceux qui seraient valides. On s'occupe fréquemment de ce sujet à l'assemblée, on fait des théories qu'il est difficile de réduire en axiomes pratiques. Le 15 juillet 1790, La Rochefoucauld-Liancourt s'écrie : « Si le mendiant dit : Faites-moi vivre, la société répond : Donne-moi ton travail; » prémisses redoutables, si elles eussent été poussées à leurs conséquences extrêmes. En octobre 1791, Peuchet propose de l'employer au desséchement des marais, et l'on peut voir que les mauvais jours approchent, car dans la séance du 20 janvier 1792 on parle de la destruction du brigandage et de l'extinction de la mendicité, comme si c'était une seule et même chose. On s'irrite évidemment

(1) *Journal* de Barbier, novembre 1749, mai 1750; — *Journal historique* de Collé, décembre 1749, *passim*.

contre l'inefficacité des mesures prescrites, et, sans en avoir conscience, on fait un retour violent vers le passé, on revient à l'ordonnance de 1700, et un décret du vingt-quatrième jour du premier mois de l'an II formule cette énormité : « tout citoyen qui sera convaincu d'avoir donné à un mendiant aucune espèce d'aumône sera condamné à une amende de la valeur de deux jours de travail, au double en cas de récidive; » puis il ajoute que toute personne convaincue d'avoir demandé de l'argent ou du pain dans les rues ou voies publiques sera arrêtée. On semblait croire qu'il suffisait de décréter l'extinction de la mendicité pour que tous les mendians disparussent. La rigueur est à l'ordre du jour, et le 11 brumaire Gouly propose que tous les mendians soient déportés à Madagascar, où nous possédons trois lieues de côtes; on les embarquerait à Lorient, où un dépôt serait établi. Le projet de décret est adopté. Le 11 ventôse an II (8 mars 1794), Thuriot demande que le comité de secours fasse dans le plus bref délai un rapport sur les mesures à prendre pour éteindre la mendicité dans toute l'étendue du territoire français; c'est toujours la même erreur, la monarchie semble l'avoir léguée à la république. Il est des maux qu'on peut amoindrir, qu'on doit combattre, mais qu'il est impossible d'effacer d'un seul coup. A la proposition de Thuriot la commune de Paris répond quatre jours après par un arrêté où il est dit : « Quant aux mendians valides, lesquels ne peuvent être que fort suspects, les agens nationaux prendront des mesures promptes et sévères pour leur faire cesser leur infâme métier. » C'est là qu'on s'arrêta fort heureusement, car on ne sait jusqu'où l'on aurait été sur cette pente, si les événemens, qui se précipitaient avec une violence sans pareille, n'avaient entraîné tous les esprits vers d'autres préoccupations.

Le directoire fut un bon temps pour la tribu de la mendicité; on lui laissa les allures libres, et elle en abusa. Aux carrefours, sur les ponts, à l'angle des rues, au coin de chaque borne, les béquillards et les malingreux tendaient la main, psalmodiaient leur plainte monotone comme au bon temps du roi Robert. Délivrée de la violence des jours passés, la société française se reprenait à la vie par ce que celle-ci a de plus malsain, les plaisirs faciles, le jeu, les spéculations hasardeuses; sous prétexte d'élégance, les femmes en venaient à se montrer presque nues en public. La sensibilité était plus que jamais à la mode; il eût été cruel de chasser ces pauvres mendians, comme on disait, et on les laissait pulluler dans Paris, où les jours de gala ils assiégeaient la porte des hôtels qu'habitaient les fournisseurs enrichis de rapines. Cependant, lorsqu'ils devenaient trop importuns, lorsque leur nombre s'était augmenté dans des proportions qui menaçaient d'inquiéter la sécurité publique, on les arrê-

tait par bandes, on les jetait dehors avec une bourrade et le conseil de ne plus revenir. Une fois dans la campagne, ils ne restaient pas oisifs, et trouvaient promptement place parmi les rouleurs de plaine, les compagnons de Jéhu, les chauffeurs, qui, sous prétexte de ramener au trône de France les rois légitimes, incendiaient les fermes, arrêtaient les diligences et détroussaient les voyageurs... Ces méfaits de la mendicité ne seront point oubliés lorsqu'on rédigera le code pénal, car l'article 277 édictera la peine de deux ans à cinq ans d'emprisonnement contre tout mendiant qui aura été trouvé travesti ou porteur d'une arme quelconque, d'un instrument propre à l'effraction, quand bien même il n'en aurait fait aucun usage; de plus, sa peine expirée, il sera soumis à la surveillance de la haute police pendant cinq ou dix ans.

Au consulat, on sortit de l'empirisme dont, faute de mieux, on s'était contenté jusqu'alors. — L'arrêté constitutif du 12 messidor an VIII charge une seule autorité de prendre les mesures propres à réprimer la mendicité. « Le préfet de police fera exécuter les lois sur la mendicité et le vagabondage; en conséquence il pourra envoyer les mendians, vagabonds et gens sans aveu, aux maisons de détention, même à celles qui sont hors Paris, dans l'enceinte du département de la Seine. Dans ce dernier cas, les individus détenus par son ordre ne pourront être mis en liberté que d'après son autorisation. » L'agrandissement de la maison de répression de Saint-Denis, la création du dépôt de mendicité à Villers-Cotterets, les articles du code pénal déjà cités, complétèrent l'ensemble des dispositions à la fois préventives et répressives dont l'administration est armée pour refréner autant que possible un mal qui a été inguérissable jusqu'à présent, et qui semble inhérent à la nature humaine, car il a existé, il existe sous toutes les latitudes et dans toutes les civilisations.

II.

La mendicité est une profession, mais elle ne s'exerce pas seulement en tendant la main et en murmurant quelques paroles d'un ton plaintif; elle a bien des formes sous lesquelles elle essaie de se dissimuler sans trop y parvenir. Elle ouvre les portières des voitures de place, elle vend des fleurs, des lacets, des allumettes et du papier; elle crie au milieu des foules : « Voilà, messieurs, des cigares et du feu; » sur les boulevards, aux Champs-Élysées, dans le jardin des Tuileries, elle ramasse les bouts de cigares rejetés par les fumeurs, les hache menu et les cède pour 1 franc la livre aux habitans des garnis mal famés; elle vend des chapelets et offre l'eau

bénite à la porte des églises, dont elle envahit le péristyle aux jours de mariage et d'enterrement, prenant une figure riante ou pleurarde selon la circonstance. Mêlée à des êtres hybrides ou impurs, elle assaille dans les sombres vestibules du passage de l'Opéra les personnes qui sortent du théâtre; elle tourne la manivelle des orgues retentissantes; aveugle, elle joue de l'accordéon sur le pont des Arts; elle chante dans la cour des maisons; elle attire les petits Italiens pour les jeter dans nos rues; elle loue, à tant par jour, des enfans qu'elle exhibe avec impudence pour exciter l'attention des passans. Aux heures des fêtes populaires, le 15 août, le 1er de l'an, le dimanche et le mardi gras, elle abuse de la tolérance tacite de l'administration pour envahir tous les chemins et obstruer toutes les avenues; agressive, persistante, odieuse, elle se montre ces jours-là ce qu'elle serait incessamment, si l'on n'y mettait bon ordre.

La forme la plus insupportable de la mendicité est celle que lui donnent ces industriels de moralité suspecte qui viennent à domicile montrer des certificats d'infortune et des attestations de bonne conduite. Ceux-là sont les pires des mendians; ils sont très nombreux, et semblent avoir divisé d'un commun accord la population parisienne en catégories distinctes qu'ils exploitent sans jamais empiéter les uns sur les autres. Qui n'en a vu entrer chez soi? qui n'a remarqué leur mine à la fois insolente et humble, leurs cheveux gras, leurs vêtemens, qui gardent encore quelques traces d'élégance sous la crasse et l'usure? qui n'a observé leurs yeux inquiets et fureteurs? qui ne s'est détourné au souffle chaud de leur haleine chargée d'alcool? Ils ont l'échine courbée, la voix plaintive, ils énumèrent avec complaisance le nombre de personnages importans qui ont daigné « les honorer de leur bonté. » Ils demandent qu'on veuille bien signer sur le papier qu'ils présentent afin d'avoir toujours sous les yeux le nom de leur bienfaiteur, nom qu'il faut toujours refuser d'écrire, car il servirait invariablement à faire des dupes. C'est l'envie, la paresse, quelque vice secret qui les a faits ce qu'ils sont; un fonds d'orgueil a subsisté, et ils viennent tendre la main dans le salon ou l'antichambre, au lieu de la tendre au coin des rues. A bien regarder leurs fortes mains, où les tendons et les veines forment des saillies vigoureuses, on comprend qu'elles sont aptes non-seulement à empocher l'aumône, à lever le verre sur le comptoir d'étain des cabarets, mais encore à faire lestement sauter la gâche des serrures trop bien fermées. Si on leur dit qu'on prendra des renseignemens sur eux, ils s'éloignent en affirmant qu'ils n'ont rien que de très honorable dans leur passé, mais ils ne reparaissent plus. En effet, il est bien rare que l'on ne

trouve à leur compte quelques démêlés avec la préfecture de police, souvent avec les tribunaux correctionnels, parfois même avec la cour d'assises. Les plus malins, ceux qui ont des raisons pour redouter une sorte d'interrogatoire, écrivent, sollicitent une aumône et prient qu'on la dépose chez le portier, où ils reviendront la chercher. Afin de mieux attendrir leurs dupes, ils s'affublent souvent des titres les plus baroques; il en est un, bien connu des gens de lettres, qui, portant très réellement le nom d'un écrivain mort aujourd'hui, signe en manière de protocole « poète et membre de l'académie flosalpine. » C'est un homme de cinquante ans, fort alerte, qui pourrait trouver à gagner sa vie en travaillant, mais qui préfère subsister d'aumônes, tout en étant nourri par sa mère, pauvre vieille de soixante-dix-huit ans qui fait le dur métier de marchande des quatre saisons lorsque ses infirmités le lui permettent.

Jadis la tolérance administrative était plus étendue qu'aujourd'hui; on laissait volontiers vaquer par les rues les culs-de-jatte, qui se traînaient et sautillaient dans leur écuelle de bois comme des crabes blessés; les manchots vous mettaient leur moignon sous le nez; une monstruosité physique était une fortune, et rapportait des rentes comme un bon placement sur hypothèque. C'était là un pénible spectacle pour la population qui ne ménageait point les plaintes; tous ces malheureux ont été ramassés un à un et distribués çà et là dans les établissemens de bienfaisance. Si, par égard pour la moralité publique, on a débarrassé nos promenades et nos rues de tous les éclopés dont l'aspect était repoussant, il n'a pu en être ainsi des infirmes, des invalides, qui, refusant avec énergie d'entrer dans les dépôts de mendicité ou dans les hospices, savent attirer les aumônes sans les solliciter, et excellent à dépister la surveillance des sergens de ville. Un coup d'œil suppliant, une parole murmurée à voix basse, un geste de prière, leur suffisent; ils n'ont rien demandé, mais ils ne peuvent refuser ce qu'on leur offre, et le temps n'est plus où l'on punissait les personnes charitables. Ils prennent mille précautions pour déjouer les regards trop vigilans des inspecteurs, et souvent ils y réussissent. Un manchot, qui semblait avoir élu domicile sur le trottoir de la rue de Choiseul, apostait des éclaireurs qu'il payait pour l'avertir de l'arrivée des agens. Le mendiant le plus habile pour recevoir sans demander que j'aie jamais vu exerce son industrie à Paris depuis longtemps déjà. Il est infirme et ne se meut qu'avec difficulté. Il choisit l'heure où le boulevard des Italiens est encombré de promeneurs, où la rue Vivienne est remplie par les gens qui sortent de la Bourse; longeant les boutiques, s'aidant d'un bâton, n'avançant qu'avec une peine extrême et avec des gémissemens entrecoupés, il se mêle

à la foule, les yeux braqués devant lui, dissimulés derrière de larges lunettes et ne regardant personne; avec beaucoup de malice, quand il lui faut traverser une rue, il prie un sergent de ville de lui prêter l'appui de son bras. Il est pitoyable à voir; dans sa main gauche entr'ouverte et négligemment tendue, on glisse quelques sous, parfois des pièces blanches, qui, avec une prestesse extraordinaire, disparaissent immédiatement dans ses poches. Nul ne joue son rôle mieux que lui; il est passé maître en son art. Qu'on ait la patience de le suivre, on le verra entrer sous une porte-cochère, dans une rue peu fréquentée, compter sa recette, puis, lorsqu'elle lui paraît satisfaisante, prendre une allure moins douloureuse et monter dans un omnibus qui le ramènera vers le faubourg Saint-Martin, où il habite.

Si l'on va aux renseignemens, voici ce qu'on apprendra : ce mendiant émérite est un Badois réfractaire; réfugié en France, il a servi en Algérie au titre étranger; dans un duel, à Bone, il a reçu la blessure qui lui fait la marche si pénible. Revenu à Paris, il a été arrêté le 31 août 1838 sous l'inculpation d'un vol à l'aide de fausses clés; une ordonnance de non-lieu, rendue le 22 octobre de la même année, le remit en possession de sa liberté, qu'il ne conserva pas longtemps, car le 31 mars 1839 il était encore arrêté pour vol et engagement d'une montre au mont-de-piété. Le 16 décembre, il sort de Sainte-Pélagie après avoir purgé une condamnation à six mois de détention. Le 16 octobre 1840, il est arrêté de nouveau rue de Choiseul au milieu d'un groupe d'une cinquantaine de personnes, devant lesquelles il mange ou plutôt dévore un pain avec avidité; il est coutumier du fait, disent les rapports. Le 14 avril 1841, il est conduit au dépôt comme prévenu de vol et mis à la disposition du procureur du roi, qui le fait relaxer; condamné à vingt-quatre heures de prison pour mendicité avec insistance, le 6 février 1847 il est, en vertu de l'article 274 du code pénal, mis à la disposition de la préfecture de police, qui l'envoie au dépôt de mendicité, où en neuf mois il se fait une masse de 53 francs. Le 26 février 1849, il rencontre une ancienne concubine dont il ne paraît pas avoir gardé un bon souvenir, car il la roue de coups et lui vole une reconnaissance du mont-de-piété. On l'expulse de France, mais il y revient en 1852. Il est encore saisi en flagrant délit de mendicité; on obtient contre lui un arrêté d'expulsion; la minute porte en marge cette note caractéristique : « il est réfractaire du grand-duché de Bade, avoir soin de ne pas le diriger sur la frontière de ce pays. » On le conduit à Boulogne pour qu'il puisse gagner l'Angleterre. Certains plaisirs faciles de Paris l'attirent, il revient encore : c'est un fait de ban rompu pour lequel il est, le 20 mai 1855, condamné à trois mois de prison;

on lui notifie un nouvel arrêté d'expulsion qu'on n'exécute pas, car le malheureux promet de ne plus mendier. Il a tenu parole : il ne tend pas la main, mais il accepte tout ce qu'on met dedans. En somme, est-ce un impotent qui ne peut travailler et qui rigoureusement est excusable de s'adresser à la commisération publique? Nullement. Il est tailleur de son état, et assez habile même; il a deux bons bras, deux bonnes mains, mais il trouve plus lucratif et moins pénible d'aller geindre dans les rues et de duper les âmes charitables.

C'est le cas de répéter la vieille citation : *ab uno disce omnes*. Si je me suis si minutieusement étendu sur cette espèce, ainsi que l'on dit en langage administratif, c'est que, sauf les détails particuliers, elle se reproduit presque invariablement. On peut affirmer d'une manière générale qu'il n'y a pas un mendiant sur cent qui soit digne d'intérêt. Du reste, ils ne savent pas pourquoi on les poursuit, et il est très difficile, sinon impossible, de leur faire comprendre qu'ils commettent un délit prévu et réprimé par la loi. Tout le monde a remarqué qu'aux heures des repas militaires les casernes sont entourées par des gens déguenillés auxquels les troupiers compatissans donnent le trop-plein de leur gamelle, mais on ne croirait pas que cela est considéré comme une sorte de profession. Un mendiant, arrêté en flagrant délit et interrogé par le commissaire de police sur ses moyens d'existence, répondit : « Je vais manger aux casernes. » Le mendiant est rarement un vagabond; ce n'est pas lui qu'on découvre blotti derrière les tas de fagots des fours à plâtre, ou couché dans les conduites d'eau provisoirement déposées sur la voie publique; en hiver du moins, il a une sorte de domicile où il va dormir moyennant quelques sous payés chaque soir. Il y a à Paris neuf garnis où les mendians simulant des infirmités vont se réfugier la nuit (1). Comme dans les anciennes cours des miracles, ils y redeviennent parfois plus ingambes qu'on n'imaginerait. En été, quelques-uns ont un autre procédé, qu'ils partagent du reste avec beaucoup d'ouvriers pauvres ou très économes. Ils vont coucher hors Paris, à Asnières, à Bois-Colombe, dans ces affreuses petites campagnes qui sont aux portes des fortifications. Ils se glissent dans les jardins, s'y tapissent sous les arbres, s'abritent dans les massifs, et lorsque par hasard ils y rencontrent l'une de ces grottes factices chères aux bourgeois parisiens, ils ne se font pas faute d'y établir leur chambre à coucher.

Il est une catégorie qui est plus intéressante, car elle est frappée d'une infirmité cruelle dont cependant la belladone peut donner les

(1) Rue Traversière-Saint-Antoine, rue Blomet, rue Cambronne, rue de l'Oreillon, passage de l'Isly, faubourg du Temple, rue des Lyonnais, rue du Poirier, rue Maubuée.

apparences; je veux parler des aveugles. On semble avoir abandonné certains emplacemens à ceux qui, reculant devant la discipline fort douce des Quinze-Vingts, préfèrent les hasards de l'indépendance et de la charité. C'est une croyance dans le peuple de Paris que la plupart des aveugles mendians sont millionnaires. Autrefois, devant les jardins de l'hôtel Gontaut, qui s'appuyaient contre le boulevard des Capucines, entre la rue Louis-le-Grand et la rue de la Paix, se tenait un aveugle accompagné d'un caniche. Tous les jours, aux mêmes heures, il arrivait et partait; assis sur un pliant, la tête couverte d'un bonnet de laine, le corps enveloppé d'un grand carrick à sept collets, il levait vers le ciel des yeux laiteux, sans expression ni regard, et de temps en temps il secouait une tire-lire en fer-blanc. — Il était de tradition dans le quartier qu'il avait donné 300,000 fr. de dot à sa fille, mariée à un notaire, et que le soir on l'avait souvent aperçu dans une loge de rez-de-chaussée à l'Opéra, où il se rendait dans sa voiture. Je crois qu'il faut en rabattre, et dire simplement que les aveugles ne font pas de mauvaises recettes. Ce qui le prouve, c'est qu'ils sont très recherchés en mariage par de jeunes ouvrières qui trouvent près d'eux une vie abondante et peu surveillée. Debout le long des portes, à genoux quelquefois, ayant soin même, dans certains cas, d'abriter prudemment leurs yeux derrière des lunettes de couleur, les aveugles portent généralement sur leur poitrine un tableau qui représente l'accident par lequel ils ont perdu la vue, ou simplement un écriteau qui appelle l'attention des passans, une seule phrase même : « si je ne vous vois pas, Dieu vous voit. » J'ai lu et retenu l'inscription suivante : « sans fortune et réduit à la plus affreuse misère, ayez pitié d'un pauvre aveugle des deux yeux. » Les plus heureux sont ceux qui se sont emparés, sur un pont, d'une place que l'on consent à ne pas leur disputer en vertu de l'axiome : possession vaut titre. Ceux-là jouent de l'accordéon et rassemblent parfois un grand nombre de personnes autour d'eux. Le pont des Arts a été le théâtre de luttes célèbres; les Apollons et les Marsyas de la cécité tiraient de leur insupportable musique à soufflet des miaulemens éperdus, s'injuriaient pendant les entr'actes, et empochaient des sommes assez rondes. Un jour que je passais par là, j'ai vu une femme, femme de ménage ou femme légitime, qui apportait le dîner à l'un de ces aveugles; elle lui mit dans la main une gamelle en fer-blanc qu'il déboucha rapidement; il la flaira et dit : « Qu'est-ce que c'est encore que ça? — La femme répondit avec une certaine expression de crainte : — Mais c'est un ragoût de mouton aux petits pois. — Eh! que le diable t'emporte avec ton mouton, tu sais que je n'aime que le bœuf! » Je retins mon aumône et la gardai pour une occasion meilleure.

Celui-là n'était pas le seul à tirer bon profit de son infirmité, car je lis dans un rapport du 17 septembre 1853 : « Quelques aveugles viennent à Paris pendant la belle saison, et retournent avec des ressources passer l'hiver en famille. »

Ceux dont je viens de parler ont une excuse qu'ils peuvent, au besoin, faire valoir : ils sont invalides et infirmes. Aussi, quoique la mendicité soit en principe interdite à Paris, on n'ouvre pas trop les yeux, et souvent même on les ferme tout à fait. Le monde des mendians est du reste assez difficile à manier et volontiers récalcitrant, ne faisant jamais à la force un appel dont ils connaissent d'avance toute l'inanité, mais cherchant presque toujours, par des doléances et des jérémiades, à provoquer l'intervention du public, lorsque les inspecteurs apparaissent. Quand ces quémandeurs ne peuvent gagner au pied, ils se laissent tomber à terre, pris d'une insurmontable faiblesse; si on parvient à les relever, ils ne marchent plus, ils se traînent, et la foule s'amasse; émue de pitié pour une si manifeste infortune, elle interpelle les agens, leur reproche leur barbarie, et jette force petite monnaie au malheureux que l'on entraîne. C'est autant de gagné pour adoucir les jours de captivité qui vont suivre. Il faut donc que le flagrant délit soit bien constaté pour qu'on se résigne à les arrêter dans un lieu public, à courir les chances d'occasionner un rassemblement qui pourrait ne pas témoigner une sympathie excessive à des sergens de ville faisant leur devoir. Les moins à plaindre sont ceux qui, munis d'une autorisation préalable en règle, exercent, sous prétexte de certains métiers qui n'en sont pas, une mendicité déguisée. Cette catégorie, qu'on restreint autant que possible, est encore assez nombreuse; elle se compose de ce que l'administration appelle plaisamment les quatre mendians : ce sont les bateleurs, les joueurs d'orgue, les chanteurs et les musiciens ambulans.

III.

Autrefois les bateleurs s'établissaient partout, sur les places, sur les boulevards, dans les rues, et je me souviens très nettement d'avoir vu, juchés sur des échasses, des hommes qui conduisaient des dromadaires montés par des singes à travers la place Vendôme et la rue Saint-Honoré. Il en était de même pour les autres industriels que je viens de nommer; la voie publique leur appartenait, et bien souvent les voitures, les piétons, étaient arrêtés dans leur marche par un groupe compacte de badauds réunis autour d'un saltimbanque ou d'un chanteur. Plus d'une fois on essaya de remédier à cet

inconvénient; des ordonnances de police furent rendues le 3 messidor an IV, le 3 avril 1828, le 14 décembre 1831, le 17 novembre 1849, le 30 novembre 1853; enfin une dernière, promulguée le 28 février 1863 et résumant les précédentes, régla la matière d'une façon définitive. Les principales dispositions stipulent que tout individu qui veut se livrer à la profession de bateleur, de joueur d'orgue, de chanteur ou de musicien ambulant, doit se munir d'une permission délivrée par la préfecture de police. Pour l'obtenir, il faut être Français, domicilié depuis un an dans le ressort de la préfecture, et avoir une moralité suffisante pour résister aux chances d'une enquête. Cette autorisation doit être renouvelée tous les trois mois; elle est transcrite sur un livret que l'on remet au permissionnaire, et qui, indépendamment de l'ordonnance *in extenso* du 28 février 1863, contient la nomenclature de 63 emplacemens où de tels métiers peuvent s'exercer sans contrainte et sans inconvénient. De plus le port d'une médaille numérotée est de rigueur. Il est expressément interdit à ces industriels de carrefours de se faire accompagner par des enfans âgés de moins de seize ans, de prêter leur médaille, de deviner, de pronostiquer ou d'expliquer les songes, de se livrer en public à aucune opération qui pourrait se rattacher aux professions de pédicure ou de dentiste. Une décision délibérée et prise en conseil d'administration a fixé à 600 le chiffre des autorisations qui pourraient être accordées, 150 aux bateleurs, 150 aux joueurs d'orgue, 150 aux chanteurs, 150 aux musiciens. Ce maximum n'est pas atteint aujourd'hui, et dans chaque catégorie on s'est arrêté à 100. Le nombre en est cependant bien plus considérable. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil dans les cours des maisons, dans les cafés de bas étage; mais c'est là de l'industrie privée, nul n'a le droit d'empêcher un propriétaire de maison ou de restaurant de laisser entrer chez lui les chanteurs et les musiciens. Ceux que j'ai sommairement désignés peuvent seuls exercer leur métier sur la voie publique.

Parmi les bateleurs qui se sont fait une certaine réputation à Paris, il faut compter en première ligne Pradier le bâtonniste. C'était un ancien garçon marchand de vin, qui, placé à l'une des plus mauvaises barrières de Paris et souvent obligé de faire évacuer le cabaret dont il avait la garde, était parvenu à manier la canne avec une adresse redoutable. Par suite d'une très haute intervention, il était autorisé à exercer ce qu'il appelait « son art » dans toutes les villes de l'empire, et à Paris on lui avait concédé certains emplacemens interdits aux autres saltimbanques, notamment un coin de la place de la Madeleine, la place des Pyramides, la place de la Bourse le dimanche, le carré Marigny aux Champs-Élysées; il ne

resta point là, parce qu'il ne voulut pas acquitter au profit de la préfecture de la Seine 15 francs de location par mois et 5 francs pour le droit des pauvres. Nul ne fut plus arrogant avec le public; il le taxait à une somme fixe, sinon il restait immobile, ses bâtons à la main, ricanant et se moquant de ceux qui le regardaient. Il était d'une habileté extraordinaire, et jamais voltige de cannes ne fut exécutée avec une agilité pareille. La précision de son coup d'œil et la sûreté de ses mouvemens étaient faites pour surprendre. C'était un petit homme râblé, solide, impudent, souvent fort humble avec les autorités dont il dépendait, quoique d'une insolence extrême avec les simples curieux. On a raconté bien des fables sur lui; on a dit qu'emporté par une dévotion excessive, il ne faisait que prélever 2 francs pour vivre sur ses recettes quotidiennes, et donnait le reste aux églises. C'est là une de ces légendes populaires communes en tout pays à ceux qui sortent un peu de la foule; il était marié, vivait sobrement et élevait deux enfans avec les produits de son industrie. Cependant aux mois de mai et de juin 1848 il donna la moitié de son bénéfice, une fois par semaine, à la caisse de secours des ouvriers sans travail. Il est mort presque subitement en 1864.

Au nombre des bateleurs qui exploitent actuellement Paris, on pourrait nommer le marchand d'eau de Cologne vêtu d'un uniforme anglais, — le sauvage à qui les Incas ont livré en Afrique le secret de la pâte diamantée des Arabes pour faire couper les couteaux et les rasoirs, — un vieillard qui montre une rate blanche et explique sérieusement que c'est la femelle du cochon de mer en vain cherché par les naturalistes les plus célèbres, — le père des ouvriers, figure assez originale, moustache et barbiche, qui débite un baume unique avec lequel il a guéri la blessure reçue par Napoléon à l'attaque de Ratisbonne, — l'homme de Lyon qui, se piquant de belles manières, jongle avec les poids, et même à l'occasion avec les spectateurs mécontens. On n'en finirait pas si l'on voulait citer tous ces artisans de l'adresse et de la réclame qui vivent de la crédulité et de la curiosité parisiennes. C'est principalement sur les places ouvertes aux abords de l'ancienne enceinte urbaine qu'ils travaillent devant les fainéans, les ouvriers en goguette, les soldats en permission. En tout cas, ils ne peuvent commencer ce qu'ils nomment prétentieusement leurs représentations avant huit heures du matin; le soir, ils doivent avoir plié bagage à six heures en hiver et à neuf en été. Les cabarets des environs, les estaminets douteux qui avoisinent les barrières, savent le plus souvent à combien s'est élevée la recette de la journée.

Le joueur d'orgue est bien déchu; la rue lui appartenait jadis, et il s'arrêtait devant toute fenêtre pour moudre ses airs, comme on l'a dit assez spirituellement; souvent il était accompagné par des

hommes vêtus en femmes ou en paillasses qui gesticulaient et chantaient. Vers 1830, un de ces saltimbanques adjoints était fort connu des Parisiens sous le nom du Marquis à cause du costume qu'il portait. C'était un homme maigrelet, très leste, très agile, âgé d'environ cinquante ans; il excellait à lancer dans la fenêtre ouverte d'un quatrième ou d'un cinquième étage une pièce de deux sous enveloppée d'un cahier de chansons; on lui renvoyait le double par le même chemin. On a prétendu qu'il appartenait à la police secrète, à laquelle il rendait d'importans services. La vérité est plus mystérieuse encore. Cet homme, qui courait Paris avec son habit pailleté, sa veste brochée, ses bas de coton d'un blanc irréprochable, sa coiffure poudrée à l'oiseau royal, était un ancien chauffeur qui avait, à l'actif de son passé, des forfaits effroyables. Il passait pour riche, et je crois qu'il a été assassiné.

Un orgue neuf coûte de 400 à 500 francs, un orgue d'occasion qui peut servir encore vaut 100 ou 150 francs; c'est donc là une grosse dépense, une première mise de fonds que bien peu de malheureux sont en état de faire. Vivant au jour le jour de ressources très aléatoires, ils sont obligés de louer leur instrument et de grever leur budget d'une somme relativement considérable : un petit orgue, propre à être facilement porté sur le dos, se loue depuis 50 centimes jusqu'à 1 fr. pour la journée; ces grandes et belles orgues de Crémone, qui simulent un orchestre complet, se louent en moyenne 10 francs par jour, et exigent de plus un conducteur qui est payé 2 francs. Avec ces dernières, on fait généralement des recettes fort belles, et on rentre parfois le soir au logis avec une cinquantaine de francs de bénéfice. Les joueurs de petites orgues avaient et ont peut-être encore une industrie d'une moralité fort équivoque qui, en leur laissant courir des chances assez graves, leur rapportait quelque argent. Ils sortaient de Paris sous prétexte d'aller jouer dans les cabarets de la banlieue, et lorsqu'ils franchissaient la barrière pour rentrer dans la ville, ils avaient remplacé leur rouleau pointé par un rouleau tout semblable d'apparence, mais creux à l'intérieur, hermétiquement bouché, et qu'ils avaient rempli d'une eau-de-vie qui, ainsi dissimulée, passait en franchise devant les employés de l'octroi. Plusieurs, qui sans doute avaient été dénoncés par quelque camarade jaloux de l'invention, furent saisis, et répondirent devant les tribunaux de ces essais trop bien combinés de libre échange.

Parmi les musiciens, il ne faut point oublier l'homme-orchestre qui porte un chapeau chinois sur sa tête, une flûte de Pan sous les lèvres, des sonnettes aux genoux, des cymbales entre les jambes, une grosse caisse sur le ventre, et un triangle je ne sais plus où. Ses exercices doivent l'altérer prodigieusement, car, dès qu'il a reçu

quelque argent, il entre chez ce qu'il nomme le *mastroquet*, c'est-à-dire chez le marchand de vin. Les chanteurs sont le plus souvent des ouvriers mutilés qui, en raison des blessures ou des infirmités qui les privent forcément de travail, essaient de gagner leur vie par ce pénible moyen. On en voit cependant qui mènent ce genre d'existence si voisin du vagabondage par un besoin d'indépendance malsaine et hasardeuse : il y a en ce moment même à Paris une femme, relativement bien née, — dont un très proche parent occupe une situation importante, — qui est chanteuse des rues, et va, dans les cours des maisons, sur les emplacemens autorisés, dans les cabarets borgnes, *goualer* des romances sentimentales et prétentieuses. Bien souvent on a voulu l'arracher à cet affreux métier, elle-même a promis mainte et mainte fois d'y renoncer : quelque chose de mystérieux la pousse, qui la rejette sur les pavés; elle reprend le cahier de chansons et sa vie de bohême. Il paraît qu'à tout âge on peut subsister de cette singulière profession, car il y a un vieux bonhomme de soixante-dix-huit ans qui, s'accompagnant d'une guitare et chantant d'une voix chevrotante, presque éteinte, trouve moyen de se faire un revenu de 45 fr. par mois. Du reste, pour beaucoup de gens, c'est un vrai métier, et il y en a qui l'exercent de père en fils.

Est-ce parmi les mendians, les musiciens ambulans, les bateleurs ou les vagabonds qu'il faut ranger ces petits Italiens qui, depuis quelques années surtout, pullulent dans nos rues? On ne sait en vérité. Ils appartiennent à chacune de ces espèces : ils reçoivent des aumônes, ils jouent de la harpe ou du violon, ils montrent des marmottes ou des singes, et bien souvent la nuit on les ramasse pelotonnés sous les bancs du boulevard, contre le parapet des quais, sur le seuil des portes cochères. Cette sorte de mendicité semble douée d'une force d'inertie ou d'une habileté de persistance qui lasse le public, la police, les tribunaux et même la diplomatie. Ce n'est pas d'hier que l'on s'en plaint. Dès le 18 septembre 1824, une décision prise par M. de Corbière, alors ministre de l'intérieur, autorisait la translation à la frontière de ceux de ces enfans arrêtés en récidive. Une ordonnance du préfet de police en date du 20 septembre 1828 leur enjoint d'avoir, dans l'espace d'un mois, quitté le territoire français, sous peine « d'y être contraints par toutes voies de droit. » Un arrêt de condamnation, rendu par le tribunal correctionnel le 22 juin 1837 contre Vincente Brigi, âgé de quinze ans, et Luigi Gozzolo, âgé de douze ans, tous deux natifs de Parme, dit avec plus de raison que de grammaire que « les animaux et les instrumens qui sont confiés à ces enfans ne constituent point l'exercice d'une profession, et ne sont qu'un moyen de dissimuler la mendicité qu'ils exercent. » Autrefois c'étaient les pays de

Savoie, de Chiavari, de Parme, qui, pauvres et dénués, poussaient vers la France ces petits émigrans. Cela s'était fait de tout temps, et l'histoire de Fanchon la Vielleuse est du siècle dernier. Ils venaient chez nous, ils faisaient le pénible métier de ramoneurs, jouaient de la vielle, montraient « la marmotte en vie, » dansaient une informe bourrée, et chantaient *Dica, Zanetta,* ou la *Catarina.* Aujourd'hui le lieu de recrutement est en grande partie déplacé. L'expédition menée en 1860 par Garibaldi a eu pour résultat de faire entrer le royaume des Deux-Siciles dans les habitudes des peuples civilisés. Autrefois, du temps des Bourbons, comme il était admis que tout individu qui demandait un passeport pour l'étranger ne pouvait être qu'un jacobin, on ne délivrait guère de permis de voyage. Il n'en est plus ainsi, et chacun peut circuler à sa guise. Les habitans des provinces méridionales ont bien vite profité de ce droit nouveau pour se débarrasser de leurs enfans et pour les répandre sur le monde entier. C'est la Basilicate qui fournit les neuf dixièmes de ces petits malheureux (1). C'est une sorte de commerce monstrueux dont ceux qui s'en rendent coupables ne comprennent probablement pas l'immoralité; les choses se passent régulièrement et le plus souvent par-devant notaire; c'est la traite des blancs. Un entrepreneur parcourt les villages, recueille les enfans qu'on veut bien lui remettre et les prend à bail, ordinairement pour trois ans. Tout ce que ces enfans gagneront, n'importe où, pendant ce laps de temps, lui appartient, et en échange il donne à la famille une somme définitive ou une somme annuelle. On signe des actes en forme, stipulant dédit en cas de non-exécution des clauses du traité. J'ai plusieurs de ces contrats sous les yeux. Il est impossible d'y mettre plus de naïveté et de bonne foi. Un père loue son fils comme il louerait un champ. L'enfant est un capital dont le produit appartient légitimement au père. C'est là le principe; il est fort simple, comme on voit. Très immoral chez nous et absolument contraire à nos usages, il n'a rien qui choque les populations de la Basilicate, pour lesquelles il devient une ressource parfois fructueuse. Les entrepreneurs se croient si bien dans leur droit que souvent, à l'étranger et notamment à Paris, ils ont eu recours à leurs consuls pour faire respecter la lettre de sous-seing par les exploités lorsque ceux-ci s'y montraient récalcitrans.

Cette industrie a ses commis voyageurs, ses recruteurs, ses placiers. Les uns vont chercher les enfans, et les conduisent à Paris entre les mains d'un *patron* qui les attend et les paie tant par tête;

(1) La majeure partie de ces pauvres virtuoses viennent de Marsicovetere, Corleto, Laurenzano, Calvello, Piccinisco, Viggiano.

d'autres préviennent les intéressés que dans tel village se trouve un enfant bon musicien et de physionomie agréable; d'autres enfin, et ce ne sont pas les moins dangereux, lorsqu'ils apprennent qu'un patron a été expulsé par mesure administrative, réunissent les pauvres petits qui appartenaient à sa bande, en saisissent la direction et les exploitent. Le métier n'est pas mauvais. Un de ces hommes, surnommé *il Cieco*, vit actuellement à Londres avec une fortune évaluée à plus de 200,000 francs gagnés dans cet affreux commerce. Autrefois ils défendaient à outrance leurs prétendus droits; aujourd'hui, plus prudens et éclairés par quelques arrêts de condamnation, ils prennent la fuite dès qu'ils se sentent inquiétés et abandonnent les enfans, qui deviennent ce qu'ils peuvent. La naïveté de leurs coutumes mêle parfois un élément extraordinairement comique aux faits les plus graves. En 1867, le nombre toujours croissant des petits Italiens força l'administration à user de rigueur; les patrons furent, tous et individuellement, prévenus à domicile que, s'ils ne cessaient immédiatement leur métier, on les reconduirait à la frontière en vertu de la loi du 3 décembre 1849. On aurait pu croire qu'ils s'adresseraient à leur ministre plénipotentiaire, au ministre de l'intérieur, au préfet de police, pour faire rapporter la mesure d'expulsion. Nullement; à la date du 10 octobre 1867, ils rédigent une adresse au peuple français et font leurs adieux à « la terre hospitalière, sœur de l'Italie. » L'adresse tout entière est un modèle de rhétorique et de lieux-communs.

Le personnel des patrons est loin d'être irréprochable, et, si l'on pouvait fouiller dans le passé de chacun d'eux, il n'est pas douteux qu'on n'y trouvât des souvenirs médiocrement édifians. Un inspecteur de police m'a dit le mot : c'est de la société bien mélangée. Je le crois sans peine. Il y a un peu de tout : de réels virtuoses qui ne manquent pas d'un certain talent, des gens pour qui le brigandage eut quelque charme, des hommes qui ont quitté leur pays parce qu'ils y vivaient en mauvais termes avec la justice depuis qu'ils avaient « fait une peau, » des curieux qui veulent parcourir le monde, des mécontens de la politique, des philosophes sans préjugés qui dans leur prochain ne voient et ne cherchent que la matière exploitable. Entre des mains pareilles, les enfans ne sont point heureux, et, n'était l'insouciance de leur âge, il y aurait parfois de quoi les désespérer. Les tribunaux ont eu à sévir contre des faits d'une cruauté abominable; mais le plus souvent les condamnations n'ont pu atteindre les contumaces, qui promptement avaient pris la fuite. En juin 1866, un nommé Pellittieri fut convaincu d'avoir pendant quatre jours et quatre nuits tenu un enfant attaché sous son propre lit avec une corde de harpe serrée à l'aide d'une clef faisant tour-

niquet (1). A y regarder de près, il n'y a guère d'existence plus misérable que celle de ces pauvres êtres. Au point de vue moral, on devine quelle pernicieuse influence doit exercer l'espèce de vagabondage permanent auquel ils sont condamnés; lorsque dès l'enfance on apprend à tout devoir à la charité publique, il y a bien des chances pour qu'on ne soit jamais qu'un coquin. A vivre de hasards, sous le soleil et la pluie, à prendre les mœurs, sinon les habitudes, des rebuts les plus immondes de notre civilisation, on s'étiole vite, et la santé est promptement détruite. Aussi, d'après des calculs sérieux établis par une autorité italienne compétente, on peut affirmer que sur 100 enfans émigrés 20 reviennent au pays, 30 s'établissent à l'étranger, et 50 meurent de misère et de privations.

C'est le matin avant l'heure du lever qu'il faut les surprendre dans les garnis qu'ils habitent. Ils ont des quartiers de prédilection : la rue Simon-le-Franc, la rue de la Clé, la rue des Boulangers, la place Saint-Victor; une vieille tradition les y ramène sans cesse, ils s'y assemblent, ou, pour mieux dire, s'y amassent : 5, 6, quelquefois 7 lits dans une même chambre; dans chaque lit 3, 4, 5, parfois 6 enfans. Lorsqu'on entre à l'improviste dans ces singuliers dortoirs, on est tout surpris de voir surgir des têtes de partout. En effet, il y a un traversin à chaque extrémité du lit; les enfans couchent tête-bêche et tout nus, selon la coutume italienne. Aux murs, au plafond sont pendues les harpes, qui, entre leurs mains, sont plutôt un prétexte qu'un instrument; sur des planches reposent quelques hardes de rechange et des sacs de grosse toile contenant les pâtes expédiées ou apportées d'Italie. Lorsque j'ai pénétré dans un de ces bouges dont l'odeur inexprimable vous saisit à la gorge comme une fumée de mauvais aloi, la recette de la veille, déjà comptée et divisée, n'avait point encore été encaissée (2). Des piles de monnaie de bronze, de hauteur inégale, s'alignaient sur une commode; 11 tas différens correspondaient à 11 enfans; l'écart était relativement considérable, car il variait entre 32 sous et 3 francs 15 centimes. Tout appartient au patron, qui doit nourrir, habiller et loger l'enfant. En voyant ces petits malheureux traîner dans nos rues des guenilles empruntées à de vieux uniformes de collégiens, on peut

(1) Le rapport italien (13 juin 1866) dit : *Il (padrone) quale ebbe l'atroce corraggio di tenerlo legato con una corda d'arpa per quatro giorni et quatro notti sotto il propio letto; la corda era stretta con una chiave.* — Le patron fut condamné à quatre mois de prison par défaut.

(2) C'est une femme bien connue dans le quartier Saint-Victor qui est le banquier des patrons italiens. Elle reçoit l'argent en dépôt et ne sert jamais d'intérêt. Elle a ainsi parfois plus de 60,000 fr. en caisse; avec ce capital, elle fait de gros placemens à très courtes échéances, et a su, par ce moyen, amasser une fortune qui, dit-on, n'est pas médiocre.

sans peine imaginer d'où viennent les haillons qui les couvrent. La nourriture, sauf la soupe qu'ils reçoivent le matin avant le départ, leur est donnée le plus souvent par la charité publique; dans bien des restaurans, dans bien des cuisines, on leur distribue des rogatons supérieurs sans doute à la gamelle du patron. Reste le logement : sauf exception, il coûte 5 francs par tête et par mois. Ces enfans sont tenus avec une propreté qui m'a frappé; on ne leur épargne ni l'eau ni le peigne. Tous les préparatifs qui précèdent le départ, toilette, déjeuner, raccommodage sommaire des vêtemens déchirés, lambeaux auxquels on met des pièces, durent jusqu'à neuf heures; on accorde tant bien que mal les instrumens, on remet des cordes aux harpes et aux violons, on visite l'outre de la cornemuse des pifferari; tout est prêt, on descend (c'est le mot) dans Paris. Si avant de commencer leur journée les enfans ont reçu des instructions, elles doivent se borner à ceci : rapportez le plus d'argent possible, et ne vous faites pas arrêter.

Cette dernière recommandation est mal écoutée sans doute, car il n'est point de jour qui n'en voie paraître au dépôt. Ils n'en sont guère émus. L'arrestation est une des chances de leur métier, ils le savent sans doute, ils tâchent de l'éviter, ils se sauvent lorsqu'on les poursuit, ils mordent, ils égratignent quand on les saisit; mais, une fois au poste ou dans les préaux de la préfecture, ils deviennent doux comme des moutons. Lorsqu'on a négligé de les fouiller, ils tirent bien vite de leur poche un paquet de cartes grasses et se mettent à faire une partie de *scopa,* qui est le jeu favori des Italiens du sud. La situation de ces enfans est des plus dures; s'ils ne rapportent pas d'argent au patron, ils sont battus; s'ils en demandent aux passans, ils risquent d'être menés au poste. Ils succombent vite à cet épouvantable métier, d'autant plus vite qu'ils sont plus jeunes, et, il faut bien le dire, plus ils sont jeunes, plus ils sont précieux, car on s'attendrit à les voir, et on leur fait volontiers l'aumône. Lorsque les enfans sont arrêtés, les patrons ne manquent pas de crier à l'injustice; empêcher tel enfant qu'ils louent 100 ou 120 francs par année de mendier à leur profit, c'est leur causer un préjudice grave. Ils se contentent maintenant d'échanger leurs doléances, car ils savent qu'il n'est point prudent d'aller en fatiguer certaines oreilles. Les arrestations sont nombreuses, et ne produisent, on peut l'avouer, que de bien médiocres résultats. En 1867, pendant l'année de l'exposition universelle, à ce moment où toutes les gloires et tous les vices du monde semblaient s'être donné rendez-vous à Paris, on a mis la main sur 1,544 petits mendians italiens. C'est anormal, et la proportion varie entre 400 et 700; en 1868 le chiffre a été de 698, en 1869 de 431. Est-ce à dire que ce

genre de mendicité ait une tendance à diminuer dans Paris? Non pas; de guerre lasse, sans doute, on y fait moins attention. On tourne dans un cercle vicieux qui énerve et désarme l'administration. Voilà une espèce qui se reproduit constamment. Une bande de cinq individus, revenant de province, arrive à Paris, et se voit abandonnée par son cornac à la gare même du chemin de fer. Dénués et sans logement, les cinq virtuoses vont se coucher dans une maison en construction, ils y sont surpris et conduits chez le commissaire de police; interrogés, ils reconnaissent n'avoir pas un sou vaillant et demandent à manger. On les interne au dépôt et on les remet ensuite au consul d'Italie, qui les fait escorter jusqu'au pays natal, d'où ils reviennent quinze jours après avec des papiers parfaitement en règle et sous la conduite d'un nouvel entrepreneur qui se donne pour leur oncle ou leur proche parent. On peut les renvoyer cinquante fois, cinquante fois ils reviendront, et s'ils sont si nombreux parmi nous, c'est que Paris est non-seulement un lieu d'attraction, mais aussi un lieu de transit pour ceux qui vont en Angleterre et en Amérique.

La question est plus grave qu'une question de simple police. A moins de promulguer une loi qui empêche l'émigration, l'Italie ne peut se refuser à délivrer des passeports; à moins d'être armée d'une loi qui interdise l'immigration, la France ne peut clore sa frontière aux voyageurs. Au mois de mai 1868, le sénat italien a été saisi d'un projet de loi qui pourrait apporter certaines entraves à ce genre de trafic; mais il faut croire que la formule définitive rencontre de grandes difficultés, car on en est toujours au même point. L'article 1er contient toute la loi en germe; nul enfant ne peut être conduit à l'étranger, loué ou cédé, à moins qu'il n'ait seize ans accomplis. Il est à désirer qu'un parti radical soit rapidement pris à ce sujet, car le scandale est au comble, et nous sommes littéralement envahis. Si en vertu de la loi du 3 décembre 1849 nous expulsons les patrons, en admettant toutefois qu'on ait réussi à s'en emparer dans des conditions qui permettent de constater leur culpabilité, les enfans sont immédiatement pris par d'autres entrepreneurs; si au contraire ce sont les enfans que nous renvoyons dans leur pays, ils sont sans délai cédés de nouveau par leurs parens à un patron qui nous les ramène. Agir par masse d'expulsions sans se préoccuper des erreurs qu'on pourrait commettre, ce serait manquer aux lois les plus simples de l'humanité; c'est là du reste un procédé mauvais, que des temps révolutionnaires même n'ont pu faire excuser, et qui serait de nature à justifier des représailles. Cependant ne pas montrer quelque vigueur en présence d'un mal si particulièrement persistant, n'est-ce pas s'en rendre complice jusqu'à un certain

point, et n'est-ce pas accepter une lourde part de responsabilité dans l'avenir à jamais perdu de ces petits malheureux que la cupidité exploite et semble préparer aux mauvaises destinées, qui vont vers le crime en passant par la mendicité, la fainéantise et la dépravation?

IV.

Lorsqu'un mendiant a été arrêté, il jouit du bénéfice de la loi du 20 mai 1863, qui règle les conditions des flagrans délits correctionnels, et il est immédiatement livré par le petit parquet à la sixième chambre, qui le condamne ou le renvoie de la plainte. Dans le premier cas, aussitôt qu'il a terminé son temps à la prison de la Santé ou à Sainte-Pélagie, il est transféré au dépôt de la préfecture de police pour être mis à la disposition de l'administration, qui doit le faire conduire dans un dépôt de mendicité. L'article 274 du code pénal est impératif à cet égard, et un arrêt de la cour de cassation en date du 1er juin 1833, un arrêt de la cour impériale du 7 décembre 1861 disent que l'envoi au dépôt de mendicité n'est point une peine. Ce n'est point en effet, comme souvent on semble le croire, une prolongation arbitraire du châtiment édicté par la loi; c'est en principe la mesure la plus humaine qui se puisse imaginer. *A priori* l'homme qui mendie est dénué de ressources, et ce n'est point en prison, à moins de circonstances exceptionnelles, qu'il peut s'en créer; une fois son écrou levé, il va donc se retrouver sur le pavé de Paris sans un sou vaillant, exposé, par ce seul fait, à retomber dans le délit pour lequel il vient d'être incarcéré. La loi, dans ce cas, jetterait l'homme dans la récidive forcée et serait imprévoyante. Au lieu de cela, elle prend ce mendiant qui est quitte avec la société, puisqu'il a purgé sa condamnation, elle le met dans une maison où il est nourri, habillé, logé, chauffé, mais où il est astreint à un travail en rapport avec ses forces, travail dont le produit, si faible qu'il soit, lui permet d'amasser une petite somme d'argent à l'aide de laquelle il pourra parer à un chômage, ou subsister pendant le temps nécessaire pour trouver des moyens d'existence. Cette idée est irréprochable, et l'application de la mesure donnerait des résultats excellens, si les mendians n'étaient presque toujours des êtres d'une insurmontable perversité.

Du dépôt de la préfecture de police, on les amène, par les méandres sans nombre d'un long couloir en planches propice aux évasions, jusqu'à une petite geôle voisine du bureau où se tient le chef de service qui doit prononcer sur leur sort. Un à un, on les fait entrer; un garde de Paris les accompagne et les surveille. Chaque

dossier, préparé d'avance, a reçu toutes les pièces qui peuvent être utilement consultées. D'un seul coup d'œil, on voit à qui l'on a affaire, et quatre-vingt-quinze fois sur cent c'est à une vieille connaissance. Il y a des mendians âgés de vingt-cinq ans qui, plus de quarante fois, se sont accoudés contre la petite barrière prudemment élevée entre le chef de service et les gens qu'il interroge. Voyant un homme fort jeune encore qui avait déjà été arrêté une quinzaine de fois, je ne pus m'empêcher de dire : « Mais la mendicité est donc un vice incorrigible ? » Un employé, qui passait, répondit : « La mendicité est une passion. » Les types se succèdent avec des différences de surface, car le fond est toujours le même : paresse et abrutissement. Des gens parlent de leur grand âge et de la peine qu'ils ont à travailler à cause de leur vieillesse; on vérifie la date de leur naissance, ils ont quarante-sept ans. On leur dit : Vous devez avoir eu quelque affaire? Ils répondent : Pas beaucoup, trois ou quatre seulement. Une *affaire*, c'est avoir comparu en police correctionnelle ou en cour d'assises. J'en ai vu un traînant le pied, minable, l'œil inquiet, la barbe hérissée; ses longs cheveux lui donnaient l'apparence d'un paquet de crins d'où serait sorti un bout de nez échancré; du fond de cette masse velue et mal peignée s'échappait une voix sourdement éraillée; on eût dit que tous les égouts du vice s'étaient vidés sur lui. A toute interrogation, il répondait par un grognement affirmatif. Il est marié, il a des enfans, il a lassé toutes les sollicitudes, il connaît le chemin de la maison de répression, il y retourne sans peine, il n'est point récalcitrant et dit : Je ne suis pas luxueux; avec deux sous de pain par jour, je peux bien vivre.

Beaucoup de ces hommes qui, en liberté et livrés à eux-mêmes, sont d'insupportables paresseux, deviennent, dès qu'ils sont incarcérés, d'assez bons travailleurs; promptement ils gagnent des sommes relativement importantes : cent francs, deux cents francs, quelquefois plus. Ils demandent à être relaxés. Quoiqu'on sache parfaitement ce qui va se produire, on leur donne la clé des champs, parce qu'il n'y a aucune raison qui permette de retenir sous les verrous un homme propriétaire d'une masse suffisante pour subvenir aux premiers besoins. Trois jours après, l'individu est arrêté en flagrant délit de mendicité, et lorsqu'on fait devant lui le compte de l'argent qu'il possédait, qu'on lui explique que facilement il eût pu vivre pendant un ou deux mois, il répond : Ah! voilà, j'ai fait la noce, — et cent fois de suite il recommencera, et ils sont presque tous ainsi. Peut-être est-il moins difficile d'agir moralement sur un voleur que sur un mendiant de profession. Il y a beaucoup de mendians à Paris; en 1869, on en a incarcéré 2,588, parmi lesquels les hommes représentent les deux tiers. La femme est plus résistante,

elle sait mieux restreindre ses besoins. Se sentant maladroite et peu leste à la fuite, elle hésite à se mettre dans le cas d'être arrêtée; elle recule devant la mendicité agressive, familière à l'homme; elle subit moins l'abrutissement causé par les plaisirs violens, par l'ivresse, et garde une sorte d'esprit d'indépendance qui l'éloigne des dépôts de mendicité.

La maison de répression de Saint-Denis, où l'on envoie les mendians à l'expiration de leur peine, est le plus immonde cloaque qui se puisse voir. Depuis que j'ai entrepris cette série d'autopsies sociales, j'ai été contraint de descendre dans bien des bouges et de visiter bien des sentines; mais qu'il pût exister à la porte de Paris, dans la seconde moitié du XIXe siècle, sous l'administration directe de l'état, un lieu si particulièrement délabré, pourri et malsain, c'est ce que je n'aurais osé imaginer. Si les vieilles cours des miracles du moyen âge avaient possédé un hôpital, il n'eût pas été différent. Il eût été, comme la répression de Saint-Denis, installé dans des masures, les escaliers eussent été si raides qu'il eût fallu s'aider de deux rampes pour les gravir; les chauffoirs, étroits, étouffés, obscurs, eussent été propices à toute sorte d'infamies; les cours, pleines de poussière ou de fange selon la saison, n'eussent même pas été pavées; l'air vital, épaissi par des miasmes putrides, eût à peine circulé dans les chambres, où l'on est contraint d'entasser trois fois plus de monde qu'elles n'en peuvent contenir; certains ateliers eussent été établis, faute de place possible, dans des caves où l'on gèle, mais où l'on n'y voit pas; c'eût été en un mot le séjour des épidémies et du vice réunis pêle-mêle dans une redoutable promiscuité. Il me faut évoquer mes souvenirs de voyageur pour découvrir quelque chose d'analogue à cette misérable hospitalète, et je ne le trouve que dans la léproserie de Damas. Cette maison de répression, où tout tombe en ruines, qui est étayée à l'intérieur et à l'extérieur, est une ancienne fabrique de cuirs. Dans les premières années du règne de Louis XVI, on l'appelait *la Franciade*, et on y installa un hôpital pour les gardes-françaises malades par suite de débauche; puis, par un décret de vendémiaire an II, on en fit une maison de répression pour les mendians valides. L'objet auquel on l'avait consacré n'a point changé; tant bien que mal, on a soutenu la vieille construction que le temps lézarde; elle va tomber un de ces jours. Ce n'est plus une maison, c'est une ruine.

Lorsque j'ai été la visiter, il faisait froid; une pluie de mars dure et serrée tombait, qui délayait la boue des préaux et les rendait inhabitables. On était dans les chauffoirs, où s'entassait toute cette sordide population réunie autour de poêles en fonte répandant une odeur infecte. Parmi les malingreux vêtus de la souquenille grise,

parmi ces vieillards qui ont connu toutes les geôles et dont la face a toutes les impudeurs, on peut remarquer avec horreur et stupéfaction de jeunes hommes, presque des enfans de dix-huit à vingt ans, qui rougissent jusque dans le blanc des yeux lorsqu'on les regarde fixement, et qui sont choyés par ces vieux pécheurs, dont ils sont les compagnons les plus chéris. Rien n'est de plain-pied, rien ne se commande; partout il faut franchir des degrés, tourner des couloirs, se baisser pour passer sous des linteaux trop bas. Les étais sont si nombreux, que les plafonds ont l'air d'avoir été construits sur pilotis. Il y a des ateliers pour des tailleurs, des cordonniers, des cordiers, pour des fabricans de liens, de chaînettes, de sangles; les plus vieux parmi ces misérables, ceux que l'âge paralyse à moitié, ou qui, depuis qu'ils sont au monde, n'ont jamais eu le temps d'apprendre un métier, sont chargés de trier des chiffons. Lorsqu'ils arrivent, amenés de Paris dans des voitures cellulaires, on les rase, on les baigne, on les bouchonne, et ils en ont grand besoin. On les astreint à un travail dont la moitié du produit leur appartient. La discipline de la maison est douce, et il est rare qu'il soit nécessaire de sévir contre les détenus. Dès qu'ils ont gagné une masse suffisante ou qui paraît telle, ils n'ont qu'à demander leur mise en liberté pour l'obtenir. Ils savent si bien ce qui les attend, qu'en prenant congé des gardiens, ils ne leur disent jamais : adieu, mais : au revoir!

Le quartier des hommes est sévèrement séparé de celui des femmes; on ne saurait y mettre trop de soin, car il est difficile d'imaginer les ruses que ces Philémons et ces Baucis de la besace mettent en œuvre pour se réunir. Et cependant à voir celles-ci ridées, cassées, cacochymes, toussant et se traînant à peine, qui pourrait croire que quelque chose d'humain subsiste encore dans ces sépulcres aux trois quarts écroulés? Les plus vieilles, les infirmes, les impotentes, sont groupées dans de petites chambres où, dès la porte, on est suffoqué par une chaleur méphitique. Au milieu d'elles, il y a des enfans qui vont et viennent, car plusieurs d'entre elles semblent avoir renouvelé le miracle de la vieille Sarah. On ne comprend pas que ces petits êtres roses et vifs ne meurent pas dans l'atmosphère empoisonnée qu'ils respirent. Tout ce troupeau s'est rassemblé dans la cour pour y attendre la distribution des vivres; les pieds couverts de galoches en bois, portant l'écuelle à la main, ces femmes se tenaient hébétées les unes derrière les autres, humbles, soumises comme des êtres-machines qui ne seraient pas doués de réflexion. Une de ces vieilles sempiterneuses, comme disait Rabelais, était fort enrhumée, elle toussait avec effort; tout à coup, par un geste trop naturel pour ne pas être familier, elle se baissa, releva son

jupon, saisit le bas de son vêtement le plus secret et se moucha dedans, car à Saint-Denis comme à Saint-Lazare, comme dans toutes les maisons de détention pour les femmes, on ne distribue ni mouchoirs ni serviettes. Il ne faut pas se lasser de réclamer à ce sujet; par cela même que l'administration appesantit sa main sur ces malheureuses, elle se doit à elle-même d'essayer de les amender et de leur donner des habitudes de propreté, qui du moins seront une forme de la moralité extérieure.

Les femmes sont sous la direction de surveillantes laïques; l'une d'elles, alerte, intelligente et jolie, qui voulait bien répondre à mes questions, m'a paru mener son vieux bataillon avec vivacité et régularité. Il faut beaucoup d'entrain uni à beaucoup de patience pour maintenir dans les limites de la discipline ces esprits facilement inquiets et sans grande responsabilité; les bonnes paroles réussissent mieux que les menaces, et les sévices font plus de mal que de bien. Comme je demandais à voir la cellule de punition, où l'on enferme les récalcitrantes, la surveillante hésitait; enfin, rougissant beaucoup, elle fit jouer une grosse serrure, et ouvrit une lourde porte bardée de fer. Je m'aperçus que du cachot elle avait fait une sorte de grenier à débarras; il était difficile d'avouer plus ingénieusement que, pour guider tout ce mauvais monde, elle n'a recours qu'à des mesures de douceur et d'indulgence. Les dortoirs sont fort grands, mais l'encombrement des lits, — 100, 120 par pièce, — rend les dimensions illusoires. Parfois le nombre des détenus est tel qu'on est forcé de réunir deux lits côte à côte et de déposer un matelas au point de jonction, de sorte que trois personnes couchent dans un espace qui normalement devrait être réservé à une seule. C'est que non-seulement les bâtimens s'écroulent, non-seulement ils sont si délabrés qu'on n'a pas osé y mettre la pioche pour y établir le gaz et des calorifères, mais la place manque. L'étroitesse des locaux est dangereuse au point de vue de la santé, elle rend les abus très faciles, détruit presque toute surveillance; elle a un inconvénient plus grave encore, elle paralyse le bien qu'on pourrait faire, car la place ne suffit pas à la population qui encombre ces lieux de désolation. En 1869, les entrées ont été de 1,025 hommes et 388 femmes, les sorties de 779 pour les premiers et 252 pour les secondes; au 31 décembre, le chiffre total des détenus était de 862, 552 hommes et 310 femmes (1). Aussi, grâce à une telle accumulation, l'infir-

(1) Pour porter un jugement sérieux sur cette population, il faut savoir que parmi les 1,025 hommes, 470 ne savent ni lire ni écrire, que, parmi les 388 femmes, 283 sont complétement illettrées; ainsi, sur 1,413 reclus, 753, c'est-à-dire plus de la moitié, n'ont reçu aucune espèce d'instruction.

merie ne chôme pas; elle est plus vaste ou du moins mieux aménagée que les ateliers et les dortoirs; les lits sont placés moins près les uns des autres, une sorte d'allée médiane les sépare, et en la traversant on peut voir les malades amaigris s'agiter faiblement sur leur grabat. Tous les cas de maladies séniles semblent être représentés là; il y a des gâteux, des aveugles, des épileptiques, des paralytiques, des incurables de toute sorte, des moribonds de toute espèce, dont la vraie place serait dans des hospices plutôt que dans une maison de répression. On meurt beaucoup à Saint-Denis : 128 femmes, 290 hommes en 1869. Cela se comprend; la plupart de ceux qui arrivent à cette dernière étape ne tiennent plus à la vie que par un fil, et pour eux le dépôt est l'antichambre du cimetière. A ces causes inhérentes aux individus eux-mêmes, il faut ajouter celles qui résultent de l'insalubrité de l'établissement, insalubrité singulièrement augmentée et toujours entretenue par un égout à ciel ouvert apportant dans les préaux le dégorgement des ruisseaux de la ville, et par une affreuse petite rivière, qu'on nomme le Croust, qui, après avoir recueilli le résidu des produits chimiques des usines qu'elle met en mouvement, passe au milieu des cours, empoisonnées par ses émanations nauséabondes.

Il faut jeter par terre au plus vite cette maison de malédiction, qui est une honte pour l'administration centrale. C'est bien la peine d'avoir quelques prétentions à être un peuple civilisé pour conserver de pareilles masures, que le seul soin d'une dignité qui se respecte devrait faire raser immédiatement. Comment la préfecture de police n'a-t-elle pas pris les mesures nécessaires pour faire construire une maison de répression en rapport avec ses besoins? Parce qu'elle n'est que pouvoir exécutif, parce qu'elle n'a pas de budget, parce que c'est la préfecture de la Seine qui doit lui fournir les bâtimens, les locaux, les ameublemens, qui lui sont indispensables; elle utilise de son mieux les établissemens qui lui sont confiés, mais elle est forcée de les accepter tels qu'on les lui donne. La division des pouvoirs est un excellent principe en matière administrative; mais, lorsqu'il est poussé jusqu'à l'absurde, il peut facilement produire les effets désastreux que nous venons de constater. Au moment où l'on parle fort de décentralisation, c'est-à-dire de donner plus d'activité à notre administration, qui ne manque pas de bon vouloir et souvent ne demande qu'à aller vite, mais dont les mouvemens sont paralysés par la multiplicité des rouages engrenés les uns dans les autres, il n'est point superflu de raconter sommairement l'histoire des modifications que la maison de répression de Saint-Denis a dû subir et n'a point subies.

Dès 1834, le conseil-général de la Seine exprime la pensée d'aban-

donner le dépôt, qui est insuffisant, et d'en construire un autre approprié aux exigences, sans cesse renaissantes, auxquelles il faut pourvoir. On mit quelque temps à se décider, et en 1840 on proposa l'acquisition de l'ancien couvent des Ursulines, situé à Saint-Denis même, et qui facilement eût pu être converti en maison de mendicité. En 1845, au mois de décembre, le conseil municipal, tenant à se rendre compte par lui-même de l'état des choses, se rend à Saint-Denis, et trouve avec étonnement plusieurs détenus couchés dans le même lit; le fait s'explique de lui-même : il n'y a place que pour 716 lits, et il y a 903 reclus. En 1846, le conseil, édifié par sa propre expérience, reconnaît que la vétusté et l'exiguïté des bâtimens de Saint-Denis les rendent impropres aux besoins qu'ils ont à satisfaire; 1846 et 1847 se passent en pourparlers stériles, on tâte tous les projets sans se fixer à aucun; il est question d'acquérir les terrains des Moulins-Gémeaux, du barrage; on lève les plans, on fait des devis, mais toute décision reste flottante et l'on ne s'arrête à rien. La révolution de 1848 interrompt ces études, qui sont reprises en 1849, tant l'urgence est pressante; en novembre 1850, le conseil se remet à l'œuvre, fait examiner deux terrains proposés, et semble pencher un moment pour l'acquisition de l'ancienne manufacture de Jouy. On ne conclut pas; mais, comme il faut prendre un parti, le conseil décide « qu'il convient de solliciter du gouvernement la présentation d'une loi qui, en réglant d'une manière définitive les mesures propres à réprimer la mendicité, déterminera à qui incombe le soin de pourvoir aux dépenses que cette répression peut nécessiter, et dans quelles proportions devront y concourir l'état, les départemens et les communes. » C'était une fin de non-recevoir. Il est inutile de dire que nulle loi n'a été présentée. Le 14 novembre 1854, la question, qui, depuis vingt ans, n'avait point fait un pas, revient devant le conseil municipal, et celui-ci adopte en principe le déplacement du pénitencier de Saint-Denis. Aussi, lorsqu'en février 1855 la maison, par suite des pluies d'hiver, menace de s'écrouler tout à fait, on n'y ordonne que les réparations indispensables, car, dit le préfet de la Seine, « j'ai pensé qu'au moment où il est très sérieusement question d'établir une autre maison départementale, il ne convenait pas d'effectuer dans l'ancienne des améliorations coûteuses qui pourraient tomber en pure perte. » C'était bien raisonner, mais alors il eût fallu agir. En août 1866, après qu'à différentes reprises on a été obligé d'étayer les bâtimens les uns après les autres, le conseil d'arrondissement, le conseil municipal de Saint-Denis poussent un cri d'alarme, et déclarent que la situation est intolérable. Il en advient que le 28 avril 1869 la préfecture de la Seine demande à la préfecture de police de lui

préparer un projet de construction. Enfin le 19 décembre 1869 le conseil « délibère » l'acquisition d'un terrain désigné à Nanterre et l'édification d'un établissement pénitentiaire pour remplacer celui de Saint-Denis. Le rapport ajoute : « La dépense qui résultera de cette opération est comprise parmi celles auxquelles est destinée la surimposition de 6 centimes autorisée par la loi du 10 août 1868. » Les choses en sont là depuis trente-six ans. A-t-on acheté les terrains? J'en doute; mais la maison de Saint-Denis continue à tomber en ruines.

Une seule maison de répression, pour le trop-plein des mendians de la population de Paris, était insuffisante, on l'a reconnu depuis longtemps, et un décret impérial daté de Madrid le 22 décembre 1808 créait un dépôt de mendicité pour le département de la Seine dans l'ancien château de Villers-Cotterets. Là du moins les constructions sont solides, l'air n'est point ménagé, et l'emplacement est bien choisi sur les lisières de la forêt. Si Saint-Denis se recrute dans les bas-fonds du vagabondage et de la mendicité, Villers-Cotterets reçoit beaucoup d'infirmes et de vieillards qui n'ont point trop d'antécédens judiciaires. Dans les deux établissemens, du reste, la préfecture de police fait placer, à titre d'hospitalité, des malheureux qui sans elle resteraient sans asile, errans dans les rues. Elle n'est point difficile dans ses choix. L'administration de l'assistance publique, par un scrupule très légitime, refuse d'admettre dans les hospices des hommes qui ont traîné sur le banc des cours d'assises et dans les cabanons des maisons centrales; mais parce qu'ils ont été criminels, parce qu'ils le seraient peut-être encore, faut-il les traquer et les abattre comme des animaux féroces? La préfecture de police, à la fois compatissante et prévoyante, voulant éviter que les gens ne meurent de faim, ou ne soient par la misère entraînés à de nouveaux méfaits, les envoie dans ses dépôts, où du moins ils trouvent le pain quotidien, une petite rémunération de leur travail, le couvert, le coucher, l'infirmerie et la sépulture.

Villers-Cotterets, par sa tenue intérieure, par la liberté relative dont les reclus y jouissent, ressemble bien plus à une maison hospitalière qu'à une maison de répression. Le vieux château, bâti par François Ier, garde un grand air, malgré l'étrange population qui l'habite, avec ses deux tours, ses hautes cheminées de briques, son escalier monumental, ses délicates sculptures, où la salamandre emblématique marche au travers des flammes. On a modifié l'ancienne distribution : les salles ont été coupées par des refends, des soupentes ont diminué la hauteur des pièces, la chapelle, une merveille de la renaissance, est devenue un dortoir; là du moins chacun trouve une place suffisante, il y a de larges préaux et le long des murs

des bancs où les pauvres vieux peuvent s'asseoir pour se réchauffer au soleil. Un puits immense, sorte de vaste piscine où descendent des seaux contenant 80 litres, est la curiosité du pays; mais pourquoi faut-il que ce soient les reclus, tous vieillards, la plupart infirmes, qui soient forcés de tourner la lourde manivelle qui fait monter l'eau nécessaire à leurs besoins? Une telle manœuvre n'exige pas moins que l'effort de 10 hommes. Ne serait-il pas humain, digne d'une administration qui mieux que toute autre sait pratiquer la vraie charité, de donner à ces pauvres gens une de ces petites machines à vapeur, un *Jack-fellow,* un *Donkey-engine,* que les Anglais et les Américains utilisent si bien sur les quais de leurs ports de mer pour décharger les navires? Avec une pelletée de charbon et quelques tours de roue, le moteur obtiendrait plus de besogne que tous ces cacochymes qui s'épuisent pour faire un labeur auquel leur faiblesse les rend impropres.

A Villers-Cotterets, il m'a semblé qu'on travaillait quand on voulait. La grande occupation est d'effiloquer du linge et de le réduire en charpie; celle-ci est payée 10 centimes le kilogramme; il faut environ quinze jours pour en amasser un kilo. On cause, on lit, on fume dans les cours; une fois par semaine, le mardi pour les hommes, le mercredi pour les femmes, on va se promener dans la forêt, et fort souvent l'on rentre gris. Il y a une grande tolérance pour le costume; on permet la moustache et même la barbe. Le hasard y a rassemblé 4 ou 5 ménages, on les autorise à manger ensemble; dans une salle commune, sur le bout d'un banc, ils peuvent s'asseoir et échanger leurs gamelles. Dans cette tourbe de misérables, il y a plus d'un désespéré. J'ai aperçu là un homme de soixante ans dont je savais l'histoire. Un jour, il avait fait une tragédie en cinq actes et en vers; elle n'était ni meilleure ni plus mauvaise que beaucoup d'autres. La couleur locale n'était peut-être pas d'une exactitude très scrupuleuse, car Malek-Adhel disait à Philippe-Auguste :

« J'étends sur le carreau le premier qui s'avance ; »

mais ce sont là des vétilles auxquelles il ne faut point s'arrêter. L'auteur présenta sa pièce à l'Odéon, où elle fut refusée; il la fit imprimer, et de là viennent tous ses malheurs. Il en offrit un exemplaire à l'Académie française, qui, selon son invariable usage, lui en fit accuser réception par le secrétaire perpétuel. La lettre disait que la pièce serait déposée à la bibliothèque de l'Institut, et elle était signée Villemain. Le pauvre auteur crut et croit encore de bonne foi que son œuvre avait paru tellement remarquable, qu'on l'avait jugée digne d'être mise dans les « archives » de l'Académie;

il rêvassa d'autres poésies, abandonna tout travail productif, laissa arriver la misère sans trop voir qu'elle venait, puis un matin, serré de près par la nécessité, il chercha un asile où il put, au dépôt de Villers-Cotterets. Quand je passai près de lui, il émiettait son pain dans une écuelle où flottaient quelques haricots. « Comment vous trouvez-vous ici? lui demandai-je. — Bien, me répondit-il. Me voilà rassuré sur ma vie matérielle; je vais pouvoir me mettre à travailler. »

Comme à Saint-Denis, les femmes occupent un quartier sévèrement isolé; là du moins les fortes murailles, la division même des bâtimens rendent la surveillance facile. Lorsque j'ai traversé la partie qui leur est réservée, elles se pressaient vers la cantine avec des tasses à la main, et demandaient leur café au lait; au rez-de-chaussée, elles habitent de grandes pièces où les murs lambrissés portent de belles boiseries dorées. On laisse perdre ainsi sans nul profit des œuvres d'art importantes, et il y a, entre autres, sur la voûte de l'escalier des bas-reliefs très saillans qui sont un excellent spécimen des bonnes sculptures décoratives de la renaissance, et qui devraient trouver place dans un de nos musées. Partout il y a de l'air, du soleil, un grand horizon de verdure, et dans cet asile les recluses ne paraissent pas trop malheureuses. Ce sont des sœurs de la Présentation (de Tours) qui gouvernent l'infirmerie. J'y ai vu une femme étendue, maigre et déjà marquée pour l'autre vie; ses mains jaunes, décharnées s'agitaient doucement devant elle avec le mouvement lent et rhythmique des ailes d'un oiseau. Elle nous laissa passer sans remuer la tête, puis tout à coup d'une voix assez forte elle s'écria : « Ma sœur, je ne puis pas mourir, et ça m'ennuie. — Priez Dieu, répondit la religieuse, et il vous rappellera. — Je voudrais mourir aujourd'hui, avant trois heures. — Priez Dieu, répliqua la sœur. — Priez-le pour moi, reprit la moribonde; il ne m'écoute pas, j'en ai trop fait! » La sœur s'agenouilla, et quelques femmes l'imitèrent.

Pendant l'année 1869, le mouvement du dépôt de Villers-Cotterets a été, pour les hommes, de 222 entrées et 123 sorties, pour les femmes de 58 entrées et 65 sorties; au 31 décembre, la population totale de la maison était de 496 hommes et 315 femmes; dans le courant de l'année, il était mort 79 femmes et 124 hommes. Ici, il n'y a point d'enfans gardés près de leur mère, il n'y a point de jeunes gens comme à Saint-Denis; ce sont bien réellement des vieillards, des infirmes, dont beaucoup sont incurables; quelques-uns sont employés dans la ville comme jardiniers, comme domestiques, et peuvent prélever sur les gages qu'ils reçoivent de quoi améliorer leur nourriture, acheter du tabac, et boire de temps en

temps un verre de vin. Ces deux établissemens, Saint-Denis et Villers-Cotterets, se complètent bien l'un l'autre : dans l'un, on aide à réprimer un délit et à empêcher celui qui l'a volontairement commis d'y tomber de nouveau; dans l'autre, on vient au secours de l'infortune réelle, de la misère, de la faiblesse, de la décrépitude. Cependant, il faut bien le dire, ce n'est point avec de telles mesures qu'on éteindra la mendicité. Si une société qui se respecte doit du pain aux infirmes, elle ne doit que la possibilité du travail à la paresse et à la fainéantise. Or ce sont là deux vices inhérens à la nature humaine; les lois terribles des siècles passés, le bannissement, la marque au fer rouge, la déportation, les galères, ont vainement tenté de diminuer le nombre des mendians; nos prescriptions plus douces, très prévoyantes et très humaines, n'obtiennent pas un meilleur résultat. En présence de ce fait persistant, en considérant que beaucoup de ces hommes sont jeunes et pourraient travailler, en s'assurant par les relevés statistiques qu'il faut, aux 2,588 mendians arrêtés l'année dernière à Paris, ajouter 14,095 vagabonds, ne peut-on pas se demander s'il ne serait point temps de prendre un parti sérieux, et si nous ne devrions pas, tout en profitant de la dure expérience faite par la Hollande, suivre l'exemple qu'elle nous a donné par l'établissement de ses colonies intérieures d'Ommerschans et de Frederiksoord? La France possède aujourd'hui 5,147,862 hectares de terres en friche ou jachères mortes (1); avec les chemins de fer, l'engrais concrété arrive partout; avec la sonde des puits artésiens, l'eau peut jaillir sur les terrains les plus stériles; les vagabonds et les mendians valides bien dirigés, maintenus dans les étroites prescriptions d'une discipline à la fois préventive et paternelle, peuvent devenir des agriculteurs suffisans. En échange de la main-d'œuvre que l'on exigerait d'eux, ils auraient le pain de chaque jour, une rémunération proportionnelle, au besoin une part du champ cultivé. La civilisation y gagnerait de toute manière, car nous augmenterions les ressources agricoles de la France, et nous débarrasserions nos villes d'une race parasite où le crime va souvent chercher ses auxiliaires les plus redoutables.

MAXIME DU CAMP.

(1) Les départemens qui possèdent le plus de terrains en jachères sont la Marne 165,487 hectares, l'Allier 154,043, la Vendée 144,322, les Deux-Sèvres 128,680, le Puy-de-Dôme 131,488, l'Yonne 116,559, la Vienne 116,442.

SIMIDSO SEDJI

RÉCIT JAPONAIS

I.

La petite ville de Yokohama est située sur la côte orientale de Niphon, la principale île de l'empire japonais. Bien peu de gens en Europe en connaissaient l'existence il y a une douzaine d'années. Placée loin du *Tokaïdo*, la grande route qui traverse le Japon depuis Nagasaki, au sud, jusqu'à Hakodadé, au nord, elle n'avait pas même été aperçue par les rares voyageurs hollandais qui, sous l'égide d'une ancienne convention, se rendaient, à de longs intervalles, de Décima, leur résidence, à Yédo, et passaient alors à une faible distance du futur *emporium* du commerce japonais avec l'Occident. C'est seulement en 1859 que quelques personnes en relations d'affaires avec l'extrême Orient apprirent qu'un port inconnu, appelé Yokohama, situé non loin de Yédo, la résidence du *taïkoun*, venait, en vertu de récens traités conclus avec les États-Unis, la France, l'Angleterre, la Hollande et la Russie, d'être ouvert au commerce étranger.

Les négocians de Shanghaï et de Hongkong, en Chine, un petit nombre des résidens de Singapoure et de Batavia, furent les premiers à tirer parti de cette nouvelle. En Europe, on est généralement méfiant lorsqu'il s'agit d'expéditions lointaines, de spéculations à longue échéance. La prudence y est considérée comme la première vertu du commerçant, et tout homme jouissant d'un certain crédit oserait à peine s'engager ouvertement dans des entreprises dont les bénéfices ne seraient pas clairement prévus. Dans l'extrême Orient, on est moins timide. Les Européens et les Américains qui se sont résolus à y venir chercher fortune sont pour la plupart des hommes jeunes. Cette résolution et le commencement de la mise

à exécution, le départ, annonçaient déjà chez eux un certain esprit aventureux joint à quelque hardiesse et à quelque énergie. Arrivés au lieu de destination, ils se sont trouvés dans une société d'hommes jeunes, énergiques et non moins aventureux qu'eux-mêmes, ils ont entendu parler de grandes fortunes faites, perdues, regagnées, de spéculations hasardeuses qui n'ont réussi qu'à force d'audace et de persévérance; leurs qualités et leurs penchans naturels se sont rapidement développés dans un tel milieu, et à leur tour ils se sont jetés avec non moins d'audace dans la tourmente des affaires, mettant à l'œuvre pour y réussir le capital qu'ils avaient apporté, jeunesse, activité, intelligence. A des hommes de cette trempe, la prudence doit paraître un défaut dès qu'elle se montre plus hésitante que la spéculation bien raisonnée. Pour eux, le vrai type du négociant, c'est le commerçant honnête, réservé, persévérant, intelligent sans doute, mais avant tout hardi; ils ne recherchent que les affaires nouvelles, laissant volontiers à leurs aînés les sentiers battus; l'inconnu, loin de les effrayer, exerce sur leur esprit une attraction invincible, et leur semble, jusqu'à un certain point, une garantie de succès. Sur des indices souvent faibles, sur le rapport d'un voyageur ou d'un capitaine dont le navire a été jeté sur une côte non explorée, ils n'hésitent pas à échafauder une affaire sérieuse. En cela, ils n'agissent cependant point à la légère, ils mettent au contraire un grand amour-propre à ne négliger aucun détail propre à contribuer au succès et à diminuer autant que possible les hasards de l'entreprise; mais ils sont en quelque sorte satisfaits de laisser une large part à la *chance* et de mettre en pratique l'adage : « qui ne risque rien n'a rien... » Très souvent ces sortes d'affaires échouent et amènent de grandes pertes. Les gens forts, — et on en trouve, toutes proportions gardées, un plus grand nombre dans l'extrême Orient que parmi nous, — supportent ces revers philosophiquement; loin de se décourager, ils sont prêts à se remettre à l'œuvre le lendemain d'une défaite. En ces derniers temps, cet esprit de spéculation à outrance a produit de véritables désastres financiers; aussi est-il tombé dans un certain discrédit. L'extrême Orient, grâce à la facilité de relations qui existe depuis quelques années, s'est rapidement européanisé, et l'on commence à y professer le même culte que dans nos vieilles sociétés pour la prudence en matière de négoce. En 1859, il n'en était pas encore ainsi : les grandes maisons de commerce de la Chine disposaient d'immenses capitaux, d'un crédit illimité; leurs agens étaient confians dans l'avenir et décidés à marcher en avant sans se laisser influencer par les échecs du passé. Aussi l'avis de l'ouverture du Japon au commerce européen fut pour tout ce monde une heureuse nouvelle, et l'on s'empressa d'en tirer tout le parti

possible. Grâce aux Chinois de Fou-tchou, qui entretenaient depuis des siècles des rapports réguliers avec le Japon, grâce aussi aux renseignemens recueillis sur le commerce des Hollandais à Décima, l'on savait à peu près ce qu'il convenait d'envoyer au Japon, et ce que l'on pouvait espérer d'en retirer. On prit ses mesures en conséquence, et bientôt les Japonais virent arriver chez eux des bateaux à vapeur et à voile chargés de marchandises de toute nature, amenant dans ce pays si calme et si pacifique des hommes dont l'activité et la turbulence furent pendant longtemps pour les indigènes une cause toujours nouvelle d'étonnement.

Les nouveaux arrivés s'établirent à Yokohama tant bien que mal. Ils y trouvèrent de petites maisons en bois et en papier mises à leur disposition par le gouvernement japonais, et ils y rencontrèrent des marchands indigènes disposés à entrer en affaires avec eux. Des relations tout à l'avantage des étrangers s'ensuivirent; ces hommes, accomplis dans leur genre, joignant à une expérience consommée des affaires une solide connaissance des marchés du monde, ne firent pour ainsi dire qu'une bouchée de tout ce qui se trouvait à Yokohama. Les ruses enfantines que les Japonais opposèrent à leur habileté furent pour eux un encouragement plutôt qu'un obstacle. Il aurait été, à leur sens, presque honteux d'acheter de l'or et de la soie à la moitié ou au quart de leur valeur intrinsèque, de vendre les produits de l'Europe trois et quatre fois le prix de revient, si, pour obtenir ces résultats, on n'avait été obligé de lutter quelque peu. La lutte ainsi engagée fut un jeu pour les étrangers, et, avant que les Japonais eussent pu reprendre haleine et se rendre compte d'un événement si extraordinaire, les anciennes pièces d'or avaient disparu de la circulation, et les soies, jadis abondantes au-delà de toute demande, étaient devenues d'une telle rareté qu'on les payait le double du prix auquel elles s'étaient maintenues au Japon durant des siècles.

Le gouvernement national s'émut d'un semblable état de choses. Avec une remarquable diligence, il fit une enquête spéciale, puis, s'entourant d'hommes compétens et de conseillers qu'il pouvait croire désintéressés, qu'il choisit en partie parmi les étrangers eux-mêmes, il prit des mesures pour empêcher l'appauvrissement du Japon et donner aux marchands indigènes le temps de se familiariser avec le *modus operandi* des commerçans étrangers. Cependant les quelques mois qui avaient suivi l'époque de l'ouverture du Japon avaient été si bien mis à profit, qu'ils avaient suffi pour créer une certaine opulence dans la colonie étrangère. Les nouveaux enrichis, après avoir enseigné aux Japonais comment il fallait s'y prendre pour gagner de l'argent, leur montrèrent alors de quelle

manière ils entendaient le dépenser; ils s'établirent sur un grand pied, remplaçant les logis de bois par de spacieuses maisons solidement construites en pierre ou en pisé, élevant des magasins, des hangars, des écuries, remplissant leurs demeures de domestiques, tenant table ouverte, adoptant en un mot la vie large et coûteuse des communautés européennes en Chine et aux Indes.

Les Japonais prirent à cette époque, jusqu'à un certain point, leur revanche en provoquant sur le prix des vivres et de la main-d'œuvre une hausse énorme, qui n'aboutit du reste qu'à mettre le marché de Yokohama juste au niveau de ceux de la Chine. Les étrangers, tout en se disant indignement volés, n'en continuèrent pas moins à vivre en grands seigneurs. Les indigènes accoururent alors de toutes les provinces de l'empire visiter ce qu'ils appelaient les « palais des étrangers; » ils admirèrent les meubles, les étoffes, les instrumens européens; ils semblèrent frappés d'étonnement de la manière de se vêtir, de manger et de boire de leurs hôtes. On les reçut en général de bonne grâce, souvent même on leur fit de petits cadeaux, toujours reçus avec force remercîmens et parfois payés de retour sous forme de paniers remplis d'œufs ou d'oranges. Cependant on remarqua bientôt que ces visiteurs appartenaient, presque sans exception, aux basses classes de la société japonaise; c'étaient le plus souvent des parens ou amis des serviteurs de la maison, ou bien de petits marchands qui, au moment de retourner dans leur province après s'être débarrassés à Yokohama de quelques balles de soie, de quelques caisses de thé ou de quelque laque ou bronze d'art, brûlaient de voir ces habitations curieuses élevées par les étrangers, et dont on contait merveille dans l'intérieur du pays. La nombreuse et hautaine aristocratie japonaise se tenait loin de Yokohama, évitait les nouveau-venus, affectait pour toutes les innovations importées par eux un dédain superbe. Elle semblait pressentir que cet élément hétérogène, introduit dans la société japonaise, y causerait une révolution qui tournerait tout à l'avantage de la bourgeoisie, et détruirait tôt ou tard le prestige dont elle avait joui seule jusqu'alors. Aussi les nobles se montrèrent-ils dès le principe, à de rares exceptions près, hostiles aux représentans de l'Occident, et exploitèrent-ils volontiers toute occasion de manifester en public les ressentimens qu'ils nourrissaient.

Les étrangers se souciaient au fond assez peu de cette irritation des esprits. Ils n'étaient pas venus au Japon pour quêter les sourires de la noblesse, et la bienveillance d'un prince indigène ne les intéressait que dans la mesure du profit qu'elle pouvait leur rapporter. D'un autre côté, c'étaient des hommes vifs et peu endurans, ayant le sentiment de leur valeur personnelle et nullement enclins à la laisser

méconnaître par qui que ce fût. Si par état leur devoir était d'aimer la paix, par tempérament ils se sentaient poussés à la guerre; l'intérêt leur faisait une règle d'être polis avec tout le monde, mais ils n'étaient point d'humeur à supporter tranquillement la moindre provocation. Les disputes, les querelles devinrent de plus en plus fréquentes ; ce fut bientôt un acte d'imprudence de se risquer seul et sans armes dans la campagne, et même à une certaine époque dans les rues de Yokohama. Le consul britannique alla jusqu'à notifier officiellement à ses compatriotes l'avis de ne sortir qu'armés d'un revolver, en les autorisant à en faire usage contre tout indigène qui les provoquerait. Les attentats contre la vie des étrangers étaient en effet devenus très fréquens, et l'état d'isolement auquel Européens et Américains se trouvaient réduits au Japon justifiait ces mesures excessives de précaution. Deux officiers russes, deux capitaines de marine hollandais, le secrétaire de la légation américaine, l'interprète de la légation anglaise, le domestique du consul français, venaient d'être assassinés sans que les Japonais pussent alléguer ou imaginer le moindre sujet de provocation de la part des victimes. On semblait les avoir choisies dans chacune des nationalités représentées au Japon comme pour les braver toutes à la fois, et la preuve qu'il s'agissait bien d'assassinats politiques et non de crimes vulgaires, c'est que dans aucun des cas cités on n'avait soustrait les objets de valeur dont les victimes étaient munies au moment où la mort les avait frappées.

La situation de la communauté étrangère de Yokohama devint passablement critique : elle ne comptait alors qu'une centaine de personnes, et elle était entourée d'une population de 30 millions d'individus que l'on savait en grande partie être hostiles aux étrangers. On n'avait cependant pas de graves inquiétudes; on se sentait protégé par le droit commun, et on avait lieu de supposer que le gouvernement japonais serait assez soucieux de son honneur et de son existence pour ne pas encourager une infraction flagrante des traités qu'il venait de conclure avec les puissances occidentales. Au bout de quelque temps, les plus timides eux-mêmes furent entièrement rassurés par l'arrivée de troupes anglaises et françaises, qui s'installèrent à demeure tout près du quartier européen, dans une position assez forte pour pouvoir repousser des attaques aussi peu sérieuses que devaient l'être celles de soldats mal armés et ignorans de la discipline moderne. On fit bon accueil à la colonne expéditionnaire envoyée à Yokohama, et les officiers, jeunes gens pour la plupart, devinrent bientôt les hôtes familiers de leurs compatriotes. Des relations amicales et intimes s'établirent entre le *camp* et la ville, qui, à cette époque, se fondirent dans une fraternelle communauté.

La race anglo-saxonne forme à Yokohama, comme dans tout l'extrême Orient, le fond de la population étrangère; aussi les occupations et amusemens de la vie journalière sont-ils, sous beaucoup de rapports, conformes aux habitudes britanniques : on mange et on boit à l'anglaise, on se réunit dans des clubs, on joue au *cricket*, et l'on place la promenade ou la course à cheval au-dessus de toute autre récréation. Presque tous les résidens de Yokohama possèdent un ou plusieurs poneys, presque tous savent monter à cheval, et si beaucoup d'entre eux ne sont pas des cavaliers accomplis, au moins sont-ils endurcis à la fatigue, et ne craignent-ils ni les mauvais chemins ni les longues traites. Toute la communauté se réunit régulièrement cinq ou six fois l'année au champ de courses, et presque chaque jour on y rencontre une joyeuse compagnie de jeunes *sportsmen* se rendant à un *steeple-chase*, assistant à un *match*, ou revenant simplement de la promenade ordinaire qu'ils font dans le voisinage de Yokohama.

Les jours de départ des malles de l'Europe et de l'Amérique obligent la plupart des colons à un travail multiple et fatigant. Le lendemain, beaucoup d'entre eux prennent des vacances. Si le temps est beau, ces jours de liberté sont invariablement consacrés à une longue excursion à cheval. On se réunit par groupes de trois ou quatre, on expédie d'avance des vivres aux endroits où l'on veut faire halte, et l'on part de grand matin pour revenir dans la soirée, après avoir passé la journée presque entière à cheval. Ces promenades ont un charme qu'il serait difficile de retrouver autre part qu'au Japon. Le pays est parfaitement beau, et offre une variété d'aspects infinie : on traverse des plaines admirablement cultivées, on franchit des collines boisées où l'on trouve en été la fraîcheur à l'ombre de grands arbres, et d'où l'on découvre la mer, les monts de Hakkoni et Fouzi-Yama, « la montagne sans pareille. » Qu'on aille au pas ou au trot, les *bettos* (garçons d'écurie) se tiennent à la tête des chevaux. Presque entièrement nus, les membres secs et nerveux curieusement tatoués, ces hommes semblent ne pas connaître la fatigue : ils courent à grands sauts, ils poussent des cris pour s'exciter entre eux ou pour attirer l'attention des chevaux sur les irrégularités de la route, et pourvu qu'on leur laisse le temps de fumer une pipe par-ci, de boire par-là une coupe de sakki (eau-de-vie de riz), ils luttent de persévérance avec les meilleurs chevaux du pays. Si la course est trop longue ou trop rapide, ils s'accrochent à l'arrière de la selle, suivant à grands bonds l'allure du cheval; mais de manière ou d'autre, et sans que l'on ait besoin de s'occuper d'eux, ils s'arrangent pour arriver à la halte en même temps que leurs maîtres. Lorsque ces cavalcades d'étrangers traversent des villages de pêcheurs ou de laboureurs, elles n'ont d'autres précau-

tions à observer que de prendre garde aux enfans qui jouent au milieu de la route; dans les villes, il faut de plus faire attention aux passans, et se tenir à distance des porteurs de sabres qui y circulent en grand nombre. On évite aussi, sur les grands chemins ou dans les maisons de thé, de se laisser approcher par ces *yakounines* ou *lonines* (fonctionnaires et nobles sans emploi), sans s'être assuré au préalable que leurs intentions sont amicales; on adopte enfin, d'une manière générale, quelques mesures défensives faciles à prendre et auxquelles on s'habitue vite. Les anciens résidens de Yokohama circulent ainsi partout et à toute heure de la journée ou de la nuit sans appréhension sérieuse ou bien fondée; quant aux nouveau-venus, quelques promenades en société des vétérans de la colonie les mettent en peu de temps au courant des habitudes du pays.

Une des excursions que l'on fait le plus souvent est celle que l'on nomme à Yokohama le *tour d'Inosima*. Presque tous les voyageurs qui ont visité le Japon ont vu ce charmant îlot qui ne forme pour ainsi dire qu'un seul et vaste temple. Quant aux vieux résidens, la plupart d'entre eux ont visité Inosima tant de fois qu'ils connaissent dans tous leurs détails les villages, les maisons de thé et les beaux sites qui se trouvent sur la longueur de la route.

Inosima est à une distance d'environ 40 kilomètres de Yokohama. On s'y rend en général en passant par Kanasawa, village de pêcheurs, et Kamakoura, ville sacrée, dont le grand temple, dédié au dieu de la guerre, attire des pèlerins de toutes les parties du Japon. Il faut deux heures pour aller à cheval à Kanasawa. La route est charmante; elle est surtout fréquentée à cause d'un point de vue pris au sommet des collines qui séparent la vallée de Yokohama de celle de Kanasawa, et d'où l'œil embrasse un panorama d'une beauté merveilleuse.

A Kanasawa, il y a une maison de thé tenue par un Japonais très intelligent, qui a servi comme domestique dans une maison étrangère; il y a si bien étudié les habitudes de ses maîtres qu'il trouve moyen de satisfaire sa nombreuse et exigeante clientèle, composée de tous les membres de la colonie. On déjeune d'ordinaire à Kanasawa, et on se rend ensuite facilement en une heure à Kamakoura. Le chemin est encore très beau; mais on est obligé de ralentir la marche, car la route est coupée par deux chaînes de collines, par des ruisseaux, par des torrens, sur lesquels on a jeté des ponts qu'aucun étranger n'a jamais vus en bon état.

Il faut une autre heure pour franchir la distance qui sépare Kamakoura d'Inosima. On traverse une plaine sablonneuse, puis on longe les bords de la mer. A mi-chemin s'élève Daïbouts, colossale statue en bronze de 60 pieds de haut, représentant un Bouddha

assis; l'intérieur forme un sanctuaire où une vingtaine de personnes pourraient trouver place. D'Inosima, on peut retourner à Yokohama par le Tokaïdo, la grande chaussée impériale, en passant par les villages de Fouzi-zama et de Hodongaïa. Sur tout ce parcours, les Japonais se sont familiarisés avec les étrangers, et dans les maisons de thé où ceux-ci ont l'habitude de s'arrêter, on en connaît un grand nombre par leur nom.

Kanasawa n'est qu'un joli petit village admirablement situé au bord de la mer; mais les anciens et beaux temples de Kamakoura sont curieux à visiter, ils se trouvent réunis dans un parc soigneusement entretenu. La grande route, qui débouche en face de l'entrée principale, a reçu des soins tout particuliers : elle est tirée au cordeau, d'une largeur inusitée, bordée d'arbres superbes et divisée en trois allées parallèles; celle du milieu forme en quelque sorte une voie sacrée sur laquelle on ne passe pas d'ordinaire : elle est destinée aux processions religieuses qui se rendent en cérémonie au grand temple du dieu de la guerre de Kamakoura. Cette belle allée a une longueur d'environ un kilomètre. A l'extrémité opposée au parc, elle se divise en trois chemins différens : un petit sentier, encaissé au début entre deux remparts d'une hauteur d'environ 4 pieds, continuant en ligne droite la grande allée, conduit à travers un petit bois au bord de la mer. Ce bois est fourré, et on peut s'y dérober facilement aux yeux des passans. Deux autres sentiers se bifurquent à gauche et à droite de la grande allée et se dirigent, le premier vers quelques habitations de paysans cachées derrière un rideau d'arbres, le second vers le colosse de Daïbouts dont il a été parlé plus haut. Cette dernière route est celle que prennent les voyageurs qui vont à cheval de Kamakoura à Daïbouts. En quittant l'allée, elle parcourt une plaine cultivée, habitée par quelques fermiers, dont les petites maisons s'élèvent irrégulièrement çà et là au milieu des champs et le long de la route. Dans cette plaine, il n'y a pas d'arbres, et de loin on peut apercevoir les gens qui la traversent.

Au sommet de l'angle formé par la grande allée de Kamakoura et le sentier de Daïbouts se trouve un vieil arbre dont les branches forment un berceau de verdure. Ce tronc est entouré d'un banc de bois. Une personne assise sur ce banc peut aisément surveiller l'allée qui mène au temple de Kamakoura, les sentiers conduisant à la mer et aux maisons de paysans, et enfin la plaine de Daïbouts; il lui est facile aussi d'éviter les regards d'un arrivant en se cachant derrière l'arbre. Celui qui va de Kamakoura à Daïbouts laisse ce banc à deux pas à sa droite; à la gauche de la route, en face de l'arbre, se trouve une misérable petite hutte où quelques passans

s'arrêtent en été pour prendre une tasse de thé avant d'affronter le soleil de la plaine. Enfin, au point même où se divisent ces quatre différentes routes : l'allée, le chemin de la mer, les sentiers des fermes, la route de Daïbouts, se trouve un puits où les habitans des environs vont chercher leur provision d'eau.

II.

Ce fut au commencement de l'hiver de 1863 que je fis à Yokohama, dans la maison d'un ami commun, la connaissance du commandant Baldwin. Les événemens que je vais raconter, et qui eurent lieu quelques semaines plus tard, ont gravé sa figure dans ma mémoire. Le commandant était grand, vigoureux, bien fait; il avait le front haut, le regard franc et loyal, le nez droit et fort, la bouche et le menton d'un homme résolu; sa chevelure et sa barbe étaient noires, épaisses, son teint bruni et hâlé comme celui d'un homme qui vit toujours au grand air. L'ensemble de sa physionomie inspirait la sympathie et la confiance; on sentait qu'on avait affaire à un homme bon, honnête et courageux. Il paraissait avoir trente-cinq ans. Le timbre de sa voix me frappa comme particulièrement agréable : c'était une voix aux notes profondes, pleines, harmonieuses, telle qu'on se figure celle d'un homme en bonne santé, au physique comme au moral. Baldwin venait d'arriver au Japon, il était curieux de faire prompte connaissance avec le pays et ses habitans. Il m'adressa une foule de questions auxquelles je pris plaisir à répondre de mon mieux. Il me demanda surtout mon avis sur les excursions les plus intéressantes à faire dans les environs, et nous nous quittâmes après une promesse mutuelle de nous revoir à peu de jours de là pour entreprendre ensemble quelque longue promenade.

J'ai souvenir d'avoir rencontré vers la même époque un jeune camarade du commandant, le lieutenant Bird. C'était au club, au milieu d'un cercle d'officiers et de résidens de Yokohama. Bird paraissait à peine avoir dépassé sa vingtième année; il était grand, élancé. Avec son teint pâle, ses cheveux blonds, son air distingué, il me fit l'effet d'un jeune homme triste, peut-être maladif. Il était arrivé au Japon en même temps que le commandant Baldwin.

Une dizaine de jours plus tard, j'avais chez moi une nombreuse société à dîner. Il faisait mauvais temps dehors, et, causant et fumant, nous restâmes réunis jusqu'à une heure avancée de la nuit. Dans le courant des conversations, j'appris que deux de mes amis personnels, Albert de Bonnay, récemment arrivé de Paris et qui demeurait dans ma maison, et Charles Wirgman, le dessinateur du

Journal illustré de Londres, avaient été rencontrés le matin même à Kamakoura. Ils étaient partis de Yokohama quelques jours auparavant pour faire, comme disait Charles Wirgman, « des études de mœurs et de paysage. » Je savais ce que mon ami Charles entendait sous cette phrase sonore. « Faire des études de mœurs, » c'était pour lui s'installer dans une maison de thé, s'attabler là avec les premiers Japonais venus, faire venir des chanteuses et des danseuses, et passer le jour et la nuit à boire, à manger, à chanter, à rire, à émerveiller les indigènes par sa verve intarissable, par sa connaissance extraordinaire de la langue japonaise et de toutes les habitudes et coutumes nationales. Nul n'était mieux connu, plus populaire dans les maisons de thé de Yokohama et des environs que Charles Wirgman, l'*ekakisan* (le seigneur peintre), comme on l'appelait, et de tous les étrangers il était peut-être le seul qui ne portât jamais aucune arme. « Presque tous ceux que l'on a assassinés, disait-il, étaient armés. Je préfère me fier à mes jambes, si l'on voulait m'attaquer; mais personne n'y songe, on me connaît partout où je vais. »

J'aurais hésité cependant à donner Wirgman comme cicerone à M. de Bonnay, pour qui le Japon était une terre tout à fait inconnue; mais je savais que dans l'excursion qu'ils avaient entreprise ils seraient guidés, surveillés et en cas de besoin protégés par Felice Beato, l'artiste grec auquel on doit toutes les belles photographies que nous avons du Japon, et qui connaissait à fond, grâce à l'état qu'il exerçait, les moyens les plus sûrs et les plus commodes de voyager dans l'intérieur du pays. Je n'éprouvais donc aucune appréhension touchant la sécurité de mes amis, et je fis à peine attention lorsqu'on me dit que Wirgman avait été vu dessinant et de Bonnay se promenant dans la grande allée de Kamakoura. Quant à Beato, on le supposait enfermé quelque part dans sa chambre noire.

Mes amis venaient de me quitter; je m'étais mis au lit, et j'étais à peine endormi lorsque j'entendis la porte de ma chambre à coucher s'ouvrir avec précaution. Je sautai à bas du lit, et je vis devant moi la figure bouleversée de mon domestique japonais, le vieux Také. Ma première impression fut qu'il venait m'avertir qu'un incendie avait éclaté dans le voisinage, accident des plus fréquens au commencement de l'hiver dans toutes les villes japonaises; mais il s'agissait d'autre chose. A ma question : « pourquoi viens-tu m'éveiller si avant dans la nuit? » il répondit : « Des officiers du gouverneur désirent vous parler; on a assassiné deux étrangers. » Je dois faire remarquer que j'étais à cette époque chargé de la gérance d'un consulat à Yokohama, et qu'en cette qualité je recevais les communications directes du gouverneur.

Je dis à Také de faire entrer les messagers, et j'entendis aussitôt leurs grands souliers en bois résonner dans le corridor. Ils les déposèrent à la porte avant d'entrer, et, après avoir soufflé les lanternes en papier qu'ils portaient à la main et mis dans un coin de la chambre le plus grand des deux sabres dont chacun était armé, ils ouvrirent la conversation en débitant quelques phrases de politesse sur le temps, la santé, le plaisir de me voir, et autres banalités. Impatient d'arriver au dénoûment, je les interrompis au début pour les prier de me communiquer sans retard l'objet de leur message. J'appris alors que dans l'après-midi, entre quatre et cinq heures, deux étrangers avaient été assassinés sur la grande route qui conduit de Kamakoura à Daïbouts. Le gouverneur venait de recevoir la nouvelle, et s'était empressé de la porter à la connaissance des ministres et consuls étrangers. On ne savait rien du nom et de la nationalité des victimes; on n'avait retrouvé que leurs cadavres.

Je m'habillai à la hâte, et, précédé d'un domestique portant une lanterne, — car la nuit était noire et les rues de Yokohama ne sont pas éclairées, — je courus chez le gouverneur. Il était près de trois heures du matin, mais tout le monde était sur pied. Je fus sans délai introduit dans la salle d'audience. Malgré toutes mes instances et l'empressement apparent du gouverneur à me répondre, je n'appris à peu près rien de nouveau. « Les victimes avaient probablement été à cheval, car on avait arrêté deux chevaux sans cavaliers, elles portaient le costume de *gentlemen,* ce n'étaient pas des matelots. Quant aux *bettos* qui devaient les accompagner, on ne les avait pas retrouvés. » Le gouverneur ne put ou ne voulut m'en dire davantage, mais il consentit, après quelque hésitation, à me donner une escorte de quatre officiers japonais pour m'accompagner jusqu'à Kamakoura, où j'avais résolu de me rendre à l'instant, afin de faire cesser la pénible incertitude dans laquelle me laissaient les vagues renseignemens que je venais de recevoir.

Také avait prévu ce qui arriverait et avait pris des mesures en conséquence. En entrant à l'écurie pour donner l'ordre de seller mon cheval, je trouvai tout préparé pour le départ : le cheval sellé et bridé, le *betto* presque nu malgré la rigueur de la saison, ce qui indiquait qu'il s'attendait à fournir une course longue et rapide. Il avait une petite lanterne à la main; dans l'étroite ceinture qui lui serrait fortement les reins, il avait passé le poignard que les *bettos* portent souvent en voyage. Mon habit de cheval, une lourde cravache plombée, un revolver à fort calibre, étaient, dans ma chambre à coucher, mis sous ma main, et, au moment où j'avais fini de m'habiller, Také me présenta un verre de vin chaud, car la nuit était fraîche, et le vieux serviteur savait qu'au plus tôt je n'arriverais pas

à Kamakoura avant le lever du soleil. En sortant de la cour, je fus accosté par M. de Brandt. Il avait comme moi reçu la nouvelle du double assassinat, et il partageait mes inquiétudes sur le sort de Wirgman et de Bonnay.

Lorsqu'il me vit à cheval, il devina sans peine où j'allais, et, sans me donner le temps de le lui demander, il m'offrit de m'accompagner. « Allez relancer les Japonais, dit-il, et venez me prendre en passant; vous me trouverez tout prêt. » Les chevaux de l'escorte n'étaient pas encore sellés, je perdis dix minutes à presser les officiers, et je pressentis dès lors que j'aurais des difficultés avec eux. Tout près de leur écurie, M. de Brandt nous attendait; sans perdre plus de temps, nous mîmes nos chevaux au trot, et, passant par la grande rue de Yokohama, nous sortîmes de la ville. Avant d'arriver au pont sur lequel on franchit le canal de ceinture, notre escorte nous faisait déjà défaut. Nous attendîmes un instant, et, invitant les officiers à presser le pas de leurs montures, nous repartîmes; mais au bout de quelques centaines de mètres nos prétendus gardes du corps avaient de nouveau disparu. Nous étions alors à l'entrée de la grande plaine qui s'étend entre Yokohama et les collines de Kanasawa. La lune se montrait derrière nous, et le ciel s'était éclairci. « Il est inutile de s'occuper davantage de ces misérables poltrons, dit de Brandt, en parlant de l'escorte. Ils ont peur et nous feront perdre toute la nuit, si nous les attendons; de plus ils ne nous seraient d'aucune utilité dans le cas peu probable d'une attaque, le mieux est de ne nous fier qu'à nous-mêmes. Nous connaissons le chemin, allons en avant sans perdre plus de temps; parlez seulement au *betto* pour qu'il reste avec vous, car il fera nuit noire au milieu des collines, les chemins sont en mauvais état, et nous aurons besoin de sa lanterne. » J'appelai mon *betto*, que j'avais choisi avec soin parmi les meilleurs coureurs de Yokohama, et qui m'avait donné de nombreuses preuves de force et d'énergie. « Il faut rester à la tête des chevaux, lui dis-je, jusqu'à Kamakoura; si tu le fais, tu auras un mois de gages pour récompense. » Le *betto* serra sa ceinture, frotta des deux mains ses longues jambes nues, sèches et nerveuses comme celles d'un cheval de course, et partit en bondissant sur le sol avec l'élasticité d'une bête fauve. Les chevaux, après avoir surmonté l'inquiétude qu'ils avaient montrée au début de la course nocturne, et comme s'ils partageaient notre impatience, s'appuyèrent plus fortement sur les rênes; dressant leurs oreilles aux appels du *betto*, qui à chaque irrégularité de la route poussait un cri de : *abonaï! abonaï!* (gare! gare!), ils partirent d'une bonne allure sur les talons de leur guide, dont la lanterne vacillante projetait une faible lumière.

La lune s'était levée, et nos ombres dansaient devant nous, fouillant dans les ornières et les fossés, fauchant l'herbe, franchissant les buissons, serpentant le long des troncs d'arbres, se profilant en tout sens comme des coureurs fantastiques. Nous cheminâmes ainsi botte à botte jusqu'au pied des collines de Kanasawa. La nuit était noire en cet endroit, et nous trouvâmes les chemins en fort mauvais état. Nous quittâmes l'étrier pour laisser souffler nos bêtes et leur guide. Un silence profond régnait autour de nous; à peine entendait-on résonner le sabot des chevaux sur le sol détrempé par de récentes pluies, que le vent et le soleil qui pénètrent difficilement dans ces défilés ombragés n'avaient pas eu le temps de sécher et de durcir; de Brandt ne disait mot, et, comme lui, je ne me sentais aucune envie de parler; nos pensées étaient dans l'allée de Kamakoura, auprès des deux victimes que nous allions reconnaître.

Sur le versant opposé de la montagne, nous rencontrâmes un voyageur solitaire. Le *betto* lui plaça brusquement la lanterne sous le nez, et nous vîmes la figure effrayée d'un pauvre paysan. L'homme était tellement bouleversé de la rencontre, qu'il put à peine articuler quelques mots. « Il ne savait rien du meurtre; il demeurait dans une ferme isolée, et il était parti la nuit pour arriver de grand matin à Yokohama. »

Dans la plaine, nous remontâmes à cheval, et partîmes au grand trot. Nous passâmes par Kanasawa, où tout dormait encore, et vers cinq heures du matin nous abordâmes les collines de Kamakoura. Il nous fallut de nouveau modérer l'allure de nos chevaux. Le *betto*, qui s'était bravement tenu à sa place devant nous, me semblait essoufflé; mais, lorsque je lui demandai s'il se sentait la force de courir encore, il fit de la tête un signe affirmatif. A quelques pas de là, nous traversâmes un petit ruisseau couvert d'une mince couche de glace. Je vis le *betto* entrer dans l'eau, s'asperger la nuque et la figure. Nos poneys ne donnaient aucun signe de fatigue, et aussitôt que nous eûmes franchi les collines, nous les remîmes au trot.

Les étoiles commencèrent à pâlir, l'horizon s'élargit, une faible lueur grise, froide et triste, s'étendit sur le paysage. Devant nous se dessina la haute flèche de la pagode de Kamakoura. Quelques instans après, nous étions dans la ville. La maison de thé, située à l'entrée de l'allée, et où les étrangers ont l'habitude de descendre, était, malgré l'heure matinale, grande ouverte. Sur les bancs extérieurs étaient assi des *bettos* tenant des lanternes éteintes sur lesquelles je pus distinguer les armes du gouvernement. A la fenêtre se montraient des officiers que je reconnus pour les avoir vus chez

le gouverneur de Yokohama. Parmi eux, j'aperçus l'interprète Sinagawa. Sur mes interpellations, il répondit que nous trouverions les cadavres au bout de la grande allée, près du puits, là où le chemin fait un coude pour aller à Daïbouts. Il ne savait pas les noms des victimes, il ne les avait pas même vues; le gouverneur l'avait envoyé à Kamakoura pour qu'il se mît, en cas de besoin, à la disposition des autorités étrangères. Il était prêt à nous suivre, si nous le demandions.

Nous mîmes nos chevaux au galop et descendîmes l'allée; mais avant d'arriver au bout nous ralentîmes l'allure, et d'un silencieux accord nous nous arrêtâmes soudain tous deux. A quelques pas devant nous, il y avait quelque chose d'inconnu, de terrible. Nous avions peur de voir ce que nous étions venus chercher, et ce que nous savions maintenant avoir trouvé. Nous descendîmes lentement de cheval, donnant les brides au *betto,* qui se tenait près de nous, couvert de sueur et haletant.

A dix pas devant nous, l'un près de l'autre, étaient couchés deux corps sur lesquels on avait jeté une vieille natte de paille. Je la soulevai en frémissant, et je vis deux cadavres horriblement mutilés. Mon imagination maîtrisait à tel point tous mes sens, que pendant quelques instans je restai persuadé que j'avais sous les yeux les corps de Wirgman et de Bonnay. Pourtant ce n'étaient pas eux. Je me sentis presque soulagé malgré l'horreur du spectacle. « Les connaissez-vous? demandai-je à voix basse à de Brandt. — Non, » me répondit-il sur le même ton. Le *betto* voulut s'approcher aussi, mais les chevaux se défendirent furieusement.

Les deux cadavres étaient couchés sur le dos, les bras étendus en croix, les jambes écartées. Le premier était le corps d'un homme de carrure athlétique, à la chevelure et à la barbe noires et épaisses. Sa figure ne portait aucune blessure, et avait gardé jusque dans la mort une expression de mâle résolution; les yeux grands ouverts, ternes, vitreux, terribles, semblaient regarder. Dans la main droite, dont deux doigts étaient coupés, il tenait un revolver; le canon était plein de terre; dans la main gauche, il avait un tronçon de cravache en baleine tranchée comme par un rasoir; cette cravache était couverte de sang; on voyait à côté de sa botte un éperon cassé. L'autre cadavre était celui d'un jeune homme blond; ses bras et ses jambes étaient tailladés de coups de sabre, mais dans le buste et à la tête je n'aperçus d'abord aucune blessure; une expression de douleur poignante était répandue sur cette figure pâle, calme et belle; les yeux étaient à moitié fermés comme dans un rêve; le chapeau était tombé, et sa longue et soyeuse chevelure blonde était souillée de sang; la montre, pendant encore à la chaîne, avait glissé

du gousset; dans le silence qui se faisait autour de nous, j'entendis distinctement qu'elle marchait encore. A dix pas des corps, on avait attaché une paire de chevaux aux longues branches de l'arbre qui se trouve au coude du chemin. Ils étaient harnachés à l'européenne; selles et brides portaient des traces de sang.

Un bruit de chevaux approchant à toute vitesse nous fit tourner la tête : c'étaient deux cavaliers, qui s'arrêtèrent comme nous à une certaine distance des cadavres et sautèrent à terre; je reconnus en eux M. Stearns, Américain, et le nègre George, le loueur de chevaux de la colonie. « Qui est-ce? » demanda Stearns en s'approchant. Nous ne pûmes donner de réponse. Stearns se pencha sur les cadavres, les examina un instant. « C'est le commandant Baldwin, dit-il, et, se retournant vers l'autre corps, c'est le lieutenant Bird. *Poor fellows!* » Et alors seulement je reconnus dans ces corps inanimés et mutilés les deux hommes que j'avais rencontrés peu de jours auparavant pleins de vie et de jeunesse.

Bientôt après un membre de la légation anglaise arriva, escorté de la garde à cheval du ministre. On se mit alors à examiner soigneusement les lieux où le double meurtre devait avoir été commis; mais les témoins muets du forfait ne révélèrent rien à nos yeux inexpérimentés : par-ci, par-là, près du puits surtout et à l'entrée du sentier qui conduit à la mer, on découvrait des taches de sang. C'était tout. Les habitans des maisons voisines avaient pris la fuite; pour le moment, il n'y avait plus rien à apprendre à Kamakoura. Les soldats qui avaient accompagné l'officier anglais avaient disposé deux brancards; on y coucha les cadavres et on les porta ainsi jusqu'au rivage de la mer, où ils furent placés à bord d'une barque de pêcheur qui les transporta à Yokohama.

III.

La nouvelle de l'assassinat de Baldwin et de Bird souleva tout Yokohama d'indignation. Les deux malheureux n'étaient point les premières victimes du fanatisme japonais : Heusken, Voss, Decker, Lenox Richardson, beaucoup d'autres encore, étaient tombés dans les mêmes embûches; mais ce dernier meurtre paraissait le comble de la haine, puisqu'il était impossible de trouver une circonstance quelconque qui pût en atténuer l'horreur. Baldwin et Bird venaient de débarquer, ils ne parlaient pas le japonais, ils n'auraient pu, même le voulussent-ils, provoquer ou insulter un indigène; dans le régiment dont ils faisaient partie, ils jouissaient de l'estime générale comme gens sérieux, calmes et bons. Il n'était pas non plus

possible de supposer qu'ils avaient succombé dans un combat loyal; les circonstances dans lesquelles on avait trouvé leurs cadavres s'opposaient à une pareille hypothèse, et il était évident pour tout le monde qu'ils n'avaient dû la mort qu'à leur qualité d'étrangers. Si les choses en étaient arrivées là, toute sécurité personnelle avait disparu pour les résidens de Yokahama, et chacun d'eux ne plaidait que sa propre cause en insistant fortement sur l'adoption immédiate de mesures énergiques pour la recherche des assassins. Sous l'influence de l'indignation générale, poussées d'ailleurs par le désir de venger la mort de deux victimes sacrifiées à un fanatisme farouche, les autorités anglaises procédèrent avec une vigueur plus qu'ordinaire. Le ministre se rendit aussitôt à Yédo pour y conférer avec les chefs mêmes du pouvoir exécutif, et, leur représentant la gravité du crime, la responsabilité qui pèserait sur le gouvernement du taïkoun, dont l'impuissance et la faiblesse seraient taxées de complicité, il obtint la promesse que l'on ne négligerait rien pour découvrir les coupables. En attendant, on poussa l'instruction du crime avec une ardeur et une bonne foi apparentes. Les témoins furent examinés en présence de fonctionnaires et d'interprètes anglais; les circonstances exactes dans lesquelles Baldwin et Bird avaient succombé parvinrent ainsi à la connaissance du public.

MM. Beato, Wirgman et de Bonnay, dont il a été parlé plus haut, étaient les étrangers qui, les derniers, avaient vu Baldwin et Bird vivans. Ces cinq personnes s'étaient rencontrées dans les environs de Daïbouts, et y avaient déjeuné de compagnie. Baldwin et Bird avaient annoncé leur intention de visiter les temples de Kamakoura et de retourner le même jour à Yokohama. Ils étaient pressés de partir pour arriver avant la nuit sur le plateau des collines de Kanasawa et voir le soleil se coucher derrière la montagne de Fouzi-Yama. Wirgman, Beato et de Bonnay avaient résolu de revenir par le Tokaïdo en prenant par le village de Fouzi-Zawa, où ils voulaient passer la nuit. Les deux compagnies s'étaient séparées vers trois heures en se souhaitant mutuellement bon voyage. Wirgman s'était encore plusieurs fois retourné, suivant du regard les deux cavaliers qui traversaient lentement la plaine de Daïbouts, et avait dit : « C'est beau, deux hommes seuls à cheval dans une grande plaine solitaire! » Lui et ses deux compagnons, de Bonnay et Beato, étaient arrivés le soir à Fouzi-Zawa; ils s'étaient installés dans la meilleure maison de thé de l'endroit, y avaient soupé et s'étaient couchés. Au milieu de la nuit, un *betto* était entré dans la chambre et leur avait appris qu'on venait d'assassiner deux étrangers à Kamakoura, en ajoutant qu'il était peut-être prudent de partir immédiatement pour Yokohama; mais Beato et Wirgman avaient pensé que

c'était une histoire inventée pour leur faire évacuer la maison de thé, où les étrangers ne sont pas toujours bien vus, parce que leur présence en tient éloignés les Japonais de distinction. Ils avaient questionné le *betto*, et comme celui-ci n'avait pu donner que de vagues renseignemens recueillis de la bouche d'un autre *betto*, qui prétendait arriver de Kamakoura, ils avaient traité son histoire de fable et s'étaient tranquillement rendormis pour ne se remettre en route que le lendemain, à l'heure convenue d'avance.

Un garçon de treize ans, le fils d'un journalier japonais, était le principal témoin. Il racontait que son père, dont la cabane était placée à une centaine de pas de l'endroit où l'on avait trouvé les cadavres, l'avait envoyé, le jour du meurtre, chercher de l'huile chez un marchand dont la maison est située dans la plaine de Daïbouts, à 1 kilomètre environ de la grande allée de Kamakoura. Chemin faisant, il avait rencontré deux officiers japonais, un grand et un petit, dont le premier lui avait demandé quelle distance il y avait du puits à la mer et du même point à Kamakoura. L'enfant avait donné le renseignement demandé, et avait continué sa route. En revenant, il avait revu les mêmes hommes. Ils étaient alors assis sur le banc, au pied du dernier arbre de l'allée; ils avaient les larges manches de leurs robes retroussées comme les Japonais ont l'habitude de le faire lorsqu'ils vont se battre, courir, ou se livrer à un exercice violent. Le grand l'avait apostrophé furieusement, lui criant de s'éloigner au plus vite. L'enfant s'était gardé de désobéir; mais, curieux de voir ce qui allait se passer, il avait pris le chemin qui conduit à la mer, avait passé par-dessus les remparts qui l'encaissent, et s'était caché derrière les arbres et les buissons qui forment en cet endroit un épais fourré. Le plus petit des officiers s'était, au bout de quelques instans, avancé au milieu du carrefour et avait regardé de tous côtés, puis, comme s'il avait aperçu ce qu'il cherchait au loin, il avait rejoint son camarade, et, tout en courant, il avait tiré son sabre; l'autre officier en avait fait autant.

L'enfant, en suivant la direction du regard de ces hommes, avait alors aperçu deux cavaliers venant de Daïbouts, par le sentier et s'acheminant avec lenteur, l'un derrière l'autre, vers l'arbre d'où on les guettait. D'après la description que l'enfant fit des cavaliers, Baldwin marchait en tête, Bird le suivait à dix ou douze pas de distance.

Au moment où le cheval de Baldwin avait dépassé l'arbre, les officiers s'étaient rués sur lui à grands coups de sabre; le cheval avait fait un bond de côté, et l'homme qui le montait était tombé par terre. Les officiers l'avaient laissé là et s'étaient précipités sur Bird, dont le cheval venait au même moment de dépasser l'arbre qui lui

avait caché l'assassinat de son compagnon. L'enfant avait entendu un cri, et tout de suite après il avait vu Bird à terre à la même place où Baldwin était tombé avant lui; celui-ci s'était relevé, la figure tout ensanglantée, un revolver à la main, et en trébuchant il s'était traîné vers le rempart derrière lequel l'enfant se tenait caché. Là, dans une langue étrangère que le témoin ne pouvait comprendre, il avait crié quelque chose; il n'avait dit que trois ou quatre mots, et les mêmes mots il les avait répétés trois ou quatre fois. Il avait tenté ensuite de passer par-dessus le rempart; mais au même instant les officiers, abandonnant Bird, s'étaient retournés contre Baldwin. L'enfant s'était fait petit pour ne pas être aperçu; il avait entendu un second cri, plus horrible encore que le premier. Après cela, tout était redevenu tranquille. En relevant la tête, il vit un des officiers ramasser une poignée de feuilles et essuyer son sabre; immédiatement après, les deux hommes avaient disparu. Pendant quelques minutes encore, l'enfant était resté blotti dans sa cachette; lorsqu'il avait jeté un dernier regard sur la scène du meurtre, Baldwin se traînait sur ses genoux vers le puits où Bird était toujours couché sur le dos. Deux fois il était tombé sur le côté, mais il s'était relevé et ne s'était arrêté que lorsqu'il avait été près de Bird; là, il s'était laissé choir de tout son long, la figure contre terre. L'enfant avait couru à la maison, et avait raconté à ses parens ce qui venait d'avoir lieu.

Ce témoignage complet, portant le cachet d'une entière bonne foi, fut corroboré dans le courant de l'instruction par d'autres témoignages d'une importance secondaire. Un point cependant resta complétement obscur : tous ceux qui avaient trouvé Baldwin et Bird après le meurtre étaient unanimes dans la déclaration que les deux malheureux avaient encore vécu quelque temps, et avaient même échangé quelques paroles; mais le *post mortem examen*, dirigé avec un soin minutieux par le chirurgien du régiment, démontra de la manière la plus positive que Bird n'avait pu survivre une seconde au coup qu'il avait reçu dans la nuque, et qui devait avoir eu l'effet foudroyant de la décapitation. On était ainsi conduit à supposer que les hommes qui avaient trouvé le malheureux, que peut-être les fonctionnaires appelés à constater le double meurtre avaient de sang-froid achevé la boucherie commencée par les deux assassins, afin de supprimer un témoignage embarrassant, car Bird, quoique ses bras et ses jambes eussent été hachés par les grands sabres japonais, ne portait cependant qu'une seule blessure mortelle, celle de la nuque. Baldwin avait exhalé sa jeune vie par une blessure qu'il devait avoir reçue lorsque, s'efforçant de passer par-dessus le rempart, il avait tourné le dos à ses ennemis. Un coup de plus de

2 pieds de longueur et qui, partant de l'épaule droite, aboutissait à la hanche gauche, devait, d'après la déclaration du docteur, avoir amené la mort dans l'espace de vingt minutes au plus. Cette contradiction entre la déclaration des témoins et le résultat de l'enquête médicale n'a pas été éclaircie.

Baldwin et Bird furent enterrés dans le cimetière de Yokohama. Le régiment auquel ils avaient appartenu, la communauté étrangère et un grand nombre de fonctionnaires japonais assistaient à la cérémonie funèbre. Le colonel du régiment prononça quelques mots qui firent monter les larmes aux yeux des hommes qui l'entouraient; le ministre anglais jura, en présence des tombes ouvertes, de ne rien négliger pour venger l'infâme meurtre. Un peloton, commandé par un jeune officier, s'avança ensuite sur les bords de la fosse. Les paroles de commandement furent prononcées d'une voix forte et claire; trois fois les armes furent déchargées sur la tombe, puis tout rentra dans le silence, et les assistans quittèrent le cimetière.

IV.

Quatre semaines environ après l'enterrement de Baldwin et de Bird, le bruit se répandit à Yokohama que l'un des assassins venait d'être arrêté. Cette rumeur fut presque aussitôt confirmée par un avis officiel émanant du consulat britannique. Le prisonnier se nommait Simidso Sedji; on annonçait la publication prochaine de toutes les pièces de son procès : son arrestation, sa confrontation avec les principaux témoins, son jugement et sa condamnation. Quelques jours plus tard, les journaux anglais de Yokohama publièrent ces différens documens sous une forme succincte, mais qui permit de faire une sorte de contre-enquête. Grâce aux communications faciles entre Yédo et Yokohama, on apprit alors ce qui suit.

Sedji avait été arrêté dans une maison de thé de Sinagawa, un des principaux faubourgs de Yédo, et qui ne forme pour ainsi dire qu'un seul et vaste lieu de débauche. Il y avait logé d'abord quelques jours sans éveiller le moindre soupçon; sa dépense était faible, il payait régulièrement et passait pour un officier licencié (*lonine*), comme il y en a beaucoup à Yédo et à Sinagawa. Sedji avait dit à son hôte qu'il attendait quelques amis avec lesquels il devait se rendre dans le sud. A Yédo, il ne semblait avoir aucune relation, la seule personne qu'il fréquentait était une des courtisanes de la maison, qu'il avait l'intention de racheter et d'emmener avec lui aussitôt que ses amis l'auraient rejoint. La maison était hantée par une foule de mauvais sujets; presque chaque nuit y donnait lieu à quelque

festin, dégénérant d'ordinaire en orgie et ne finissant que lorsque les plus intrépides s'étaient couchés, las de chanter et de boire. Sedji avait souvent été invité à ces turbulentes réunions, mais il avait toujours refusé de s'y joindre, se disant malade et incapable de boire. Il faisait cependant apporter de grandes quantités de *sakki* dans sa chambre, et y buvait avec la courtisane son amie. Un soir, on le vit entrer inopinément dans la salle commune, la figure rouge et le regard allumé, et sans se faire prier, il s'était mêlé à la société de quelques officiers qui soupaient en société de danseuses et de chanteuses. A ses premiers propos, on avait compris qu'il était ivre, et l'hôte, curieux d'en apprendre un peu plus long sur son compte, ne lui épargnait pas les rasades, afin de donner plus facile cours à sa langue. Sa maîtresse avait voulu l'entraîner au dehors, mais il l'avait repoussée rudement et était devenu de plus en plus bruyant. Un des officiers présens avait prononcé le mot de *todjin* (étrangers). A ce mot, Sedji était devenu furieux, avait accablé les étrangers d'invectives, et s'était oublié jusqu'à dire que, si une centaine seulement de Japonais pensaient et agissaient comme lui, c'en serait bientôt fait de tous les barbares.

Le meurtre de Kamakoura était à cette époque présent à la mémoire de tous, et la police de Yédo, désireuse par exception de faire son devoir, avait envoyé des instructions détaillées aux maîtres des maisons de débauche de Sinagawa, qui servent ordinairement de refuge à tous les malfaiteurs de la capitale. La police japonaise est admirablement organisée lorsqu'elle veut bien faire. Elle a des espions partout, et les propriétaires des maisons publiques comptent d'office dans le nombre.

Aux dernières paroles de Sedji, l'hôte s'était éloigné sans que son absence eût été remarquée. La maîtresse du *lonine* s'en aperçut la première et lui glissa quelques mots à l'oreille. Rappelé à lui-même, il quitta la table à l'instant et remonta dans sa chambre. Lorsqu'un moment après on le vit reparaître dans la grande salle, il était silencieux, et, les mains appuyées sur ses jambes, prêt à se lever d'un bond, il s'assit près du feu, le visage tourné vers la porte d'entrée. Cette porte s'ouvrit presque aussitôt, donnant accès à l'hôte et à six hommes de police qui s'approchèrent de Sedji en lui intimant l'ordre de les suivre. Sedji tira un poignard qu'il tenait caché sous sa robe et se jeta sur celui qui l'avait livré; mais il avait affaire à des hommes experts dans la manière de capturer les malfaiteurs dangereux; les agens le saisirent rapidement par derrière, lui tenant les bras, l'étranglant à demi, et, quoiqu'il opposât une résistance furieuse, il se vit bientôt désarmé et solidement garrotté. C'est en cet état qu'il fut transporté en prison, où on le laissa sans

s'occuper autrement de lui. Le matin suivant, il avait subi un premier interrogatoire. Le juge lui avait demandé d'où il venait, quels étaient ses moyens d'existence, où il allait. Les réponses de Sedji n'avaient pas paru satisfaisantes, et on l'avait averti qu'on le soumettrait sans plus de délai à la torture, s'il ne se décidait à parler à la justice avec le respect qui lui est dû, c'est-à-dire en avouant la vérité.

Sedji demanda qu'on lui épargnât la torture, s'engageant solennellement à tout révéler et à répondre sans détour aux questions qu'on lui adresserait. « J'ai assassiné, avait-il dit dès le début; mais j'espère que l'on m'accordera la grâce d'expier ma faute en homme noble, en me laissant mourir de ma propre main. » Le juge, loin de rien promettre, avait préalablement exigé du prisonnier une confession complète de son crime. Sedji, après l'avoir supplié de nouveau d'intervenir en sa faveur et de prendre en considération sa naissance, afin de lui épargner la mort honteuse d'un vulgaire criminel, avait alors, dans le langage des classes élevées, raconté sa vie entière. Cette confession fut publiée en langue japonaise à Yédo; les journaux de Yokohama en donnèrent un abrégé en anglais.

« Je m'appelle Simidso Sedji, dit le prisonnier, et je suis né dans la province d'Awomori. J'ai vingt-cinq ans. J'ai à peine connu ma mère; je n'avais que trois ans lorsqu'elle quitta mon père, qui ne l'aimait plus, et se retira auprès de ses parens. Elle mourut sans que je l'aie jamais revue, lorsque j'avais sept ou huit ans. Je fus élevé par la seconde femme que mon père avait épousée après le départ de ma mère. Nous vivions alors dans l'opulence. Mon père occupait un rang élevé dans la maison du prince, et son revenu était considérable; mais un jour il se prit de querelle avec un des proches parens du maître, et celui-ci le congédia. Nous quittâmes alors Awomori, et nous vécûmes pendant quelque temps dans une petite ville de Sendaï. Ma belle-mère ne nous avait pas suivis, car mon père, prévoyant que nous ne tarderions pas à tomber dans la misère, l'avait laissée chez ses parens. Elle lui écrivit de temps en temps et lui envoya un peu d'argent; mais elle était pauvre elle-même, et la gêne de mon père devint bientôt excessive. Il vendit ce qu'il possédait, ne gardant que quelques habits et ses armes habituelles, qui lui venaient de son père. Enfin il tomba malade et mourut en peu de jours. Il ne me laissa d'autre héritage que ses armes, car ses habits mêmes avait été vendus durant sa maladie.

« J'avais été élevé avec soin, et l'usage des armes m'était familier. J'offris mes services à plusieurs princes et officiers, mais je ne réussis pas à trouver de maître. On me dit partout que l'empire déclinait en puissance et en richesse, que son antique gloire était ter-

nie parce que les étrangers, venus de l'autre côté de la mer, régnaient en maîtres, méprisaient les Japonais, et emmenaient sur leurs grands vaisseaux les trésors du pays. La monnaie d'or avait déjà disparu, il fallait être riche pour pouvoir acheter des vêtemens de soie; le thé et le riz même valaient le double de ce qu'on les vendait jadis. Les princes étaient obligés d'emprunter pour maintenir le train de maison qui convenait à leur dignité, et aucun d'eux ne pouvait songer à augmenter le nombre de ses serviteurs.

« J'appris que dans le sud on préparait une grande guerre contre les étrangers, que là plus aisément qu'ailleurs je trouverais du service. Je traversai alors tout le Japon à pied, et souvent je souffris grande misère; mais, lorsque j'arrivai enfin à Simonoseki, les patriotes avaient été vaincus, et l'on me dit que les princes et le taïkoun et jusqu'au mikado avaient été forcés de conclure des conventions humiliantes avec les étrangers. Je cachai alors mes armes dans les environs de Yédo, où j'étais retourné avec quelques autres *lonines*, et je me fis homme de peine. Je gagnai ainsi de quoi vivre misérablement; mais la pensée qu'une telle existence, indigne d'un noble, m'était imposée par la venue des étrangers, que c'étaient eux qui causaient l'abaissement de tout ce qu'il y avait de noble au Japon, cette pensée ne me quitta plus.

« Un jour, je fus chargé de porter un paquet à Yokohama. Ce que je vis dans cette ville me remplit d'étonnement : les marchands étaient aussi insolens que des nobles; ils parcouraient les rues au grand trot de leurs chevaux, et les officiers étaient quelquefois contraints de se ranger de côté pour leur faire place. Je vis dans la rue, se rendant à son palais, le gouverneur, dont je connaissais fort bien la famille, très ancienne, riche et puissante; un étranger lui adressa la parole en plein air et s'entretint avec lui sans se découvrir. Ce n'était pourtant, me dit-on, qu'un fonctionnaire d'un rang tellement infime, qu'il lui était permis d'être en même temps marchand et officier. Je vis encore des étrangers au théâtre et dans l'arène des lutteurs; on leur cédait partout les meilleures places, et ils parlaient haut, ils riaient, ils allaient, venaient comme s'ils étaient les maîtres. Les Japonais de Yokohama étaient tellement habitués à ces façons insultantes, qu'ils n'en sentaient plus l'humiliation; ils s'écartaient lorsqu'un étranger voulait passer, et ils n'étaient pas honteux de se voir interpeller par lui avec la familiarité d'un ami.

« Un domestique de la maison où j'avais affaire me demanda si je voulais visiter un palais étranger, et me conduisit chez un riche marchand où servait son frère. Le maître du logis, qui pouvait avoir mon âge et qui parlait le japonais si singulièrement que j'avais grand'peine à l'entendre, nous dit : « Allez, visitez, » et, comme il

sortait en même temps que nous, il me poussa de côté pour passer devant. Je me fâchai et réclamai vivement; mais l'étranger se retourna en riant, et répondit quelques mots que je ne pus comprendre. Le domestique, qui avait l'air honteux, me dit par manière d'excuse que son maître avait le cœur bon et généreux, mais qu'il marchait toujours très vite, que c'était sans mauvaise intention qu'il m'avait un peu bousculé. Dans la maison, tout annonçait la richesse : partout il y avait des livres, des tableaux, des siéges, et on marchait sur des étoffes précieuses. J'aperçus une belle Japonaise, la compagne du *todjin*, au dire de mon guide. Elle était aussi richement vêtue que le sont les femmes des grands-officiers, et ne semblait point honteuse de son abjection. Le *kotzkoï* (domestique) l'aborda avec respect, et lui demanda la permission de visiter la chambre à coucher et la salle de bains du maître. En retournant à Yédo, je songeais à ce que j'avais vu et à ma propre misère.

« A quelques jours de là, je fis dans une maison de thé la rencontre d'un officier qui revenait également de Yokohama, qui parlait avec chagrin de la puissance et de l'orgueil des étrangers. Je lui dis que j'étais assez fort pour tuer n'importe lequel d'entre eux que je rencontrerais sur mon chemin. Nous causâmes longtemps, et je finis par lui apprendre mon nom et ma qualité d'homme noble. Alors nous fîmes un contrat par lequel nous prîmes l'engagement de nous associer l'un à l'autre jusqu'à la mort pour tuer des étrangers; mais mon nouvel ami n'avait guère d'argent, car lui aussi était *lonine*, et il nous fallait trouver moyen de vivre en hommes libres. Nous pénétrâmes donc une nuit dans la maison d'un marchand que nous savions riche et qui habitait une maison isolée, et nous lui demandâmes de l'argent. Nous avions caché notre figure, retroussé nos manches, nous étions armés, nous étions désespérés, et nous menacions de tuer l'homme, s'il ne contentait nos exigences. Il nous compta 150 *rios* (environ 1,200 fr.), nous suppliant de ne pas lui demander davantage et jurant de ne pas nous poursuivre. J'achetai alors les vêtemens qui convenaient à mon rang d'officier, et, après avoir déterré mes armes, je partis avec mon ami pour Yokohama; mais aux portes de la ville on nous demanda nos *fouddas* (espèce de passeport qui se porte ordinairement d'une manière visible attaché à la ceinture ou à la poignée du sabre); nous n'en avions pas, et, comme toutes les entrées de la ville étaient sévèrement gardées, force nous fut de rebrousser chemin. Durant plusieurs semaines, nous rôdâmes dans les environs de Yokohama. Nous vîmes un grand nombre de *todjin*, mais ils allaient toujours par groupes de quatre ou cinq, ils étaient armés, à cheval, et tenaient le milieu de la chaussée. Dans les endroits découverts, il n'y avait pas moyen de les at-

taquer, et dans les sentiers encaissés où il aurait été plus facile de les surprendre, ils passaient toujours au grand trot.

« Un soir, je crus toucher à l'exécution de mon projet; mais par accident je me trouvai seul au moment propice. J'étais assis au bord du chemin, attendant mon ami, qui était allé acheter des vivres, lorsque j'entendis un bruit de chevaux. Je ne vis point de lanternes, et je compris aussitôt que des étrangers s'avançaient au-devant de moi. La nuit était sombre, presque sans étoiles; il n'était pas difficile de m'échapper après avoir abattu un de ceux qui approchaient. Ils n'étaient que deux. Je tirai mon sabre avec précaution, mais au moment où je le levai au-dessus de ma tête la lame dut étinceler à la lueur d'une étoile, car l'homme poussa un cri et donna de l'éperon à son cheval, qui fit un bond, tandis que son compagnon s'arrêtait brusquement à quelques pas devant moi. Je me retirai sans bruit, et je les entendis échanger quelques mots et s'éloigner ensuite au grand trot.

« Voyant combien il était difficile d'arriver à notre but, nous nous rendîmes à Kamakoura pour y faire nos dévotions dans le temple du dieu de la guerre. Il y avait plusieurs mois déjà que nous n'avions qu'une seule pensée, tuer des étrangers; il ne nous restait plus que quelques *rios*, rien ne nous réussissait, et nous étions exaspérés. A Kamakoura, nous vîmes encore beaucoup de nos ennemis aller et venir, mais l'occasion de les approcher ne se présenta pas. Une après-midi enfin, tandis que nous errions dans la plaine de Daïbouts à la poursuite de notre projet, l'occasion tant désirée vint à nous. Nous aperçûmes deux hommes venant à cheval lentement et sans défiance l'un derrière l'autre; nous nous embusquâmes à l'endroit que dans nos précédentes excursions nous avions remarqué être favorable à l'exécution de notre dessein. Nous étions tous les deux résolus à tuer, et lorsque les étrangers passèrent, nous les tuâmes. Cela est la vérité, je n'ai plus rien à dire. »

Ce récit s'accordait parfaitement avec les témoignages recueillis avant l'arrestation de Sedji. L'enfant qui avait assisté à la scène du meurtre et qui fut confronté avec le prisonnier le reconnut d'ailleurs immédiatement, et le désigna comme le plus grand des deux officiers, celui qui lui avait crié de s'en aller.

Sedji prétendit d'abord ne pouvoir donner aucun renseignement sur son complice. Celui-ci lui avait dit venir d'Owari, province où lui, Sedji, n'avait jamais été et où il ne connaissait personne. Il se faisait appeler Tzé-ziro, mais Sedji ne savait pas si c'était là son véritable nom. Le prisonnier fut alors soumis à la question ordinaire; mais il jura sur la foi des sermens les plus sacrés qu'il n'avait dit que la vérité. Il ajouta cependant quelques autres renseignemens

dont les juges, qui au fond du cœur sympathisaient probablement avec lui, parurent se contenter. Il déclara qu'immédiatement après le meurtre il s'était séparé de Tzé-ziro, et qu'il ne l'avait pas revu. Tzé-ziro avait annoncé l'intention de se joindre aux *lonines* du nord. Il le désigna comme un homme d'à peu près son âge, peut-être un peu plus jeune, ayant les manières et le langage d'un noble. Il ne lui connaissait aucun signe particulier; mais il donna une minutieuse description de son costume et de ses armes.

Le jugement, prononcé à Yédo, affiché dans les principales rues de Yokohama, condamna Simidso Sedji à la peine de mort par le sabre. Le vol avoué par le criminel était l'objet d'une mention particulière dans le jugement, et pour beaucoup de Japonais cette circonstance avait aggravé la peine; c'est pour cela qu'il avait été condamné à recevoir la mort de la main du bourreau, et qu'on lui avait refusé la grâce de mourir d'une manière plus douloureuse, mais plus honorable. Le jugement arrêta en outre que le coupable serait promené à cheval dans les rues de Yokohama pour servir d'exemple au peuple, que son exécution aurait lieu à Tobi, l'un des faubourgs, et que sa tête resterait exposée pendant trois jours à la principale porte d'entrée de la ville.

V.

Au mois de janvier suivant, environ trois mois après l'assassinat de Baldwin et de Bird, mon domestique, le vieux Také, vint m'informer qu'il avait lu une affiche japonaise annonçant que Simidso Sedji arriverait dans le courant de la journée à Yokohama pour y subir la sentence qui avait été rendue contre lui. J'étais curieux de me trouver face à face avec l'homme qui avait souvent occupé mes pensées durant les dernières semaines, et je dis à Také de m'avertir à temps du moment où passerait le cortége.

Vers trois heures de l'après-midi, le domestique revint m'annoncer que Sedji traverserait Hondjo-dori, la grande rue de Yokohama, et que j'allais le voir passer tout près de la maison. Je sortis aussitôt, et je vis une foule compacte, composée de Japonais et d'étrangers, qui entourait un cheval sur lequel un homme était attaché. Je parvins non sans peine à rester en place, laissant la foule circuler autour de moi, et me trouvai ainsi, au bout de quelques minutes, près du groupe qui servait de point de mire à tous les regards. Le cheval qui portait le condamné était conduit en laisse. C'était une grande bête, forte et paisible, qui allait d'un pas lent et régulier. En avant, marchaient quelques soldats sans ordre; l'un d'eux portait au bout d'une longue pique un large écriteau qui con-

tenait le nom, le crime et la condamnation du *lonine* Simidso Sedji. Derrière le cheval suivaient d'autres soldats, marchant également sans ordre. Je ne jetai qu'un regard sur le cortége et reportai mon attention sur celui qui en était le terrible héros. Il exerçait sur moi une espèce de fascination, et je ne pouvais plus détourner mes yeux de lui.

Sedji était solidement attaché à la haute et large selle sur laquelle il se tenait accroupi à la mode des Japonais; mais on avait laissé du jeu à ses liens, qui ne semblaient point le gêner, et qui lui permettaient même de se tourner librement à droite et à gauche. L'expression de sa physionomie était hautaine et cruelle, ses traits amaigris disaient les incroyables souffrances de la prison japonaise; mais on n'en jugeait que mieux la charpente de cette tête osseuse à la bouche droite, aux lèvres minces et serrées, à la mâchoire saillante et forte, au menton large et carré, aux yeux caves. Il avait le teint olivâtre des Japonais du nord et semblait vigoureux et au-dessus de la taille ordinaire. Habillé avec recherche, élégamment même, ses cheveux, la partie la plus importante de la toilette indigène, étaient arrangés soigneusement. Ce qu'il y avait de surprenant en lui, c'était son calme parfait. Dans le regard froid et indifférent qu'il promenait de groupes en groupes et qui semblait voir tout ce qui se passait autour de lui, il n'y avait pas trace de peur ou de fanfaronnade. Il avait plutôt l'allure d'un chef marchant au milieu de ses sujets que l'air d'un condamné allant au supplice. De temps en temps, quatre ou cinq fois pendant les heures où je le suivis, il chantait. C'étaient des improvisations récitées sur le mode étrange des Japonais, des plaintes en notes aiguës longuement soutenues, lamentables et sauvages; ses traits restaient alors impassibles. Ses yeux regardaient fixement devant lui, ses lèvres seules remuaient pendant que son chant plaintif passait dans l'air : « Je m'appelle Simidso Sedji, je suis un *lonine* d'Awomori, et je meurs pour avoir tué un *todjin*. — Avant le coucher du soleil, ma tête tombera; demain elle sera exposée sur la *hatoba* de Yokohama. — Les étrangers verront alors la tête d'un homme qui jusqu'à la mort n'a point connu la peur. — C'est un jour funeste pour le Japon, le jour où un noble est frappé de la main du bourreau pour avoir tué un étranger. — J'aurais su d'une main ferme me donner la mort; mais la grâce du maître m'a abandonné, et il me faut périr comme un misérable. — Hommes de Yokohama qui m'entourez, si vous rencontrez des patriotes, dites-leur que Simidso Sedji n'a pas tremblé en présence du supplice. »

C'était une froide journée d'hiver; le soleil s'approchait du sommet du Fouzi-Yama et enflammait de lueurs rousses les neiges qui

le couronnent. Je m'étais joint à Polsbroek, le premier résident étranger au Japon, mon ancien hôte et ami, et d'un commun accord nous avions résolu d'assister à la fin de la tragédie. A cinq heures, la promenade à travers la ville était terminée, et le cortége, revenant sur ses pas, se dirigea vers Tobi, où devait avoir lieu l'exécution. Devant une maison de thé, à l'extrémité de Yokohama, l'on servit à Sedji son dernier repas. Il semblait affamé et mangea avidement tout ce qu'on lui présenta. Il but aussi plusieurs coupes de sakki chaud, et s'entretint sans embarras pendant le temps de la collation avec le valet du bourreau, qui le servait.

Lorsque le cortége se remit en marche, le jour baissait rapidement, et lorsque nous arrivâmes à Tobi, il faisait nuit noire. Le temps était froid, on alluma des feux en plein air autant pour voir que pour se chauffer. Deux hommes s'emparèrent de Sedji et l'aidèrent à descendre de cheval; il se frotta les bras et les jambes, que l'immobilité et le froid avaient raidis, et s'approcha lentement d'un des feux. Il s'arrêta là, debout et immobile; les yeux fixés sur le brasier, il resta pendant plusieurs minutes plongé dans une absorbante réflexion; puis il soupira profondément, et, se retournant vers un des soldats japonais qui se tenaient près de lui, il lui demanda l'heure. « Il est sept heures, lui dit-on. — Sept heures, répéta-t-il lentement; à Yédo, l'on m'avait promis qu'à quatre heures tout serait fini. J'ai froid. Pourquoi me fait-on attendre si longtemps? »

Le caractère officiel de Polsbroek nous avait procuré une place dans le voisinage immédiat du condamné; je ne pouvais détacher les yeux de lui, j'étais attentif à chacun de ses mouvemens, je prêtais l'oreille à chacune de ses paroles. Il s'assit lentement devant le feu et demanda une tasse de thé chaud, qui lui fut apportée sur-le-champ. Il s'efforçait évidemment de rester impassible et de paraître indifférent, et il tournait souvent la tête de côté et d'autre, comme si les gens qui étaient près de lui l'intéressaient; mais on eût dit qu'il lui fallait le grand jour pour être entièrement maître de lui-même, et que la nuit détruisait son courage. A certains momens, il succombait aux rudes assauts que lui livrait l'instinct de la conservation; il semblait alors qu'un voile passât sur sa physionomie et adoucît, en les assombrissant, ses traits froids et rigides. Le regard devenait immobile, une expression d'indescriptible horreur se fixait sur sa figure amaigrie et fatiguée; mais ces momens de faiblesse étaient rares et de fugitive durée. Il s'arrachait à cet état d'abattement par un violent effort, que trahissait un mouvement convulsif du corps entier; il cambrait sa haute taille, il relevait la tête, et la résolution de mourir comme un homme éclatait si clairement dans

sa physionomie, que je croyais assister à toutes les agitations de son âme.

Mon attention fut soudain détournée de Sedji. J'entendis dans le lointain les cris par lesquels les *bettos* ont coutume d'annoncer l'arrivée d'un officier et de lui frayer un passage. Les cris approchèrent rapidement; bientôt nous pûmes voir les grandes lanternes du gouverneur, qui, portées par les coureurs, semblaient voler au-dessus du sol. « Le gouverneur! le gouverneur! » s'écria-t-on de tous côtés. Un soldat mit la main sur l'épaule de Sedji. « Prépare-toi, lui dit-il, le gouverneur de Yokohama est arrivé. » Aucun mouvement ne trahit l'émotion du condamné, pas un muscle de sa face ne bougea; *saïo* (en effet) fut toute sa réponse. Il se tint immobile, les yeux fixés sur la place où les chevaux du gouverneur s'étaient arrêtés. Un officier se détacha du groupe de son escorte, et, courant vers les soldats qui gardaient Sedji, il leur dit quelques mots à voix basse. « L'exécution est renvoyée à demain, répéta-t-on bientôt sur toute la place. Le ministre anglais exige que le régiment des officiers assassinés soit présent. » En effet il en était ainsi. Lorsqu'on dit à Sedji qu'il avait encore quelques heures à vivre, il eut pour la première fois un mouvement de frayeur, et son visage si pâle devint plus pâle encore. *Mionitchi*, *mionitchi* (demain, demain), répéta-t-il, et, sans rien ajouter de plus, il se laissa tranquillement ramener dans la prison.

VI.

Le lendemain matin annonçait une belle journée; le temps était clair et froid. Toute la communauté étrangère de Yokohama s'était donné rendez-vous à Tobi. Ceux qui avaient vu Sedji la veille étaient curieux de savoir s'il soutiendrait jusqu'à la fin le rôle de héros qu'il avait voulu jouer; les autres étaient avides de connaître l'homme qui depuis vingt heures était l'objet des conversations de chacun. Si Sedji n'avait eu d'autre but que de montrer à ses ennemis, aux étrangers, qu'un Japonais savait rester calme en présence de la mort, il devait être content. Tous ceux qui l'avaient vu avaient été forcés d'admirer son courage et la dignité de son attitude.

Vers huit heures du matin, le régiment dont Baldwin et Bird avaient fait partie arriva sur la place des exécutions, où il se forma en ligne. Au même moment, la prison s'ouvrit, et un *kango* (chaise à porteurs), dans lequel Sedji était enfermé, en sortit, porté au pas de course par deux hommes. La chaise fut posée à terre au milieu du carré formé par les soldats anglais et par les nombreux spectateurs étrangers. L'élément japonais n'était que faiblement repré-

senté; quant aux mesures d'ordre public que l'on prend en de pareilles circonstances en Europe, elles faisaient complétement défaut. Il y avait par-ci par-là quelques officiers et soldats qui paraissaient de service; mais ils étaient éparpillés dans la foule, et l'ordre se maintint sans leur intervention.

La mise en scène des exécutions japonaises est des plus simples : il n'y a là ni potence, ni guillotine, ni billot, ni siége où l'on attache le patient; il y a seulement une fosse de 5 pieds de long pour recevoir le cadavre, une petite natte en paille commune sur laquelle le condamné s'agenouille, enfin un seau contenant de l'eau chaude. Le Japon a encore certaines mœurs du moyen âge; les grands criminels y périssent dans d'atroces souffrances : on les crucifie, on les coupe en morceaux avant de les tuer, on les fait mourir à petit feu. Les anciens résidens de Yokohama se souviennent de l'incendiaire coupable d'avoir mis le feu à la ville de Décima, et qui, attaché sur un bûcher, avec de la claie humide sous les bras, entre les jambes et autour du cou pour ralentir l'effet du supplice, fut brûlé vif en présence d'un grand concours de Japonais et d'étrangers. Ceux qui se rendent souvent de Yokohama à Yédo savent aussi qu'en restant sur le Tokaïdo, la grande route, ils doivent passer devant la place des exécutions de la capitale. Lorsqu'ils voyagent en compagnie de femmes ou de personnes impressionnables, ils aiment mieux faire un grand détour pour éviter cet endroit, car ils se rappellent y avoir vu des hommes et des femmes crucifiés, dont les chairs mutilées palpitaient encore, et dont les visages grimaçaient dans les souffrances d'une horrible et lente agonie.

Dans les exécutions ordinaires comme celle qui allait avoir lieu, le condamné se place à genoux devant la fosse ouverte; il est lié, mais peu étroitement, et ses mouvemens paraissent presque libres; les bras cependant sont attachés sur le dos, poignet serré contre poignet. Il porte la robe ordinaire des Japonais; cette robe est largement ouverte de manière à laisser le cou et la nuque entièrement nus. Au dernier moment, on lui bande les yeux et on l'avertit de se tenir dans une immobilité complète en lui faisant comprendre qu'un mouvement qui empêcherait le bourreau de frapper juste ne ferait que prolonger son agonie. L'exécuteur est placé à sa gauche, armé d'un sabre long et lourd qu'il tient des deux mains. Lorsque le condamné se tient tranquille, l'exécuteur lui dispose la tête dans la position requise et guette le moment propice pour asséner, prompt comme l'éclair, le coup fatal. Lorsque le patient se débat ou menace de faiblir, il est garrotté de manière à se tenir forcément à genoux. Un valet placé derrière lui soulève les bras, qui font alors levier et forcent le cou à prendre une position horizontale; c'est en

ce moment que le bourreau fait son office. Ces hommes sont très adroits; l'arme dont ils se servent a le poids d'un couperet de boucher et le tranchant d'une lame de rasoir. Très rarement ils manquent leur coup; même lorsqu'ils frappent à faux, même lorsqu'ils sont obligés de s'y prendre à deux ou trois fois pour séparer la tête du tronc, il est presque certain que le premier coup qu'ils donnent est mortel.

Simidso Sedji sauta à bas de la chaise aussitôt que la porte en fut ouverte. Il n'y avait nulle crainte qu'il faiblît, et on ne l'avait lié en apparence que pour l'empêcher de courir et de faire usage de ses mains. Il rejeta la tête en arrière, effaça les épaules, respira à pleins poumons et fixa pendant plusieurs secondes son regard sur le soleil qui brillait devant lui; puis, d'un pas élastique et rapide, il se dirigea vers le petit monticule placé devant la fosse où la mort l'attendait. De même que le jour précédent, il était habillé avec soin. Son visage était pâle, mais ses dents serrées, faisant saillir la mâchoire, imprimaient une telle expression de farouche énergie à ses traits, que la fatigue que j'y avais remarquée la veille avait disparu; un sourire étrange, un sourire de dédain et de désespoir, plissait ses lèvres.

Arrivé à l'endroit où il devait s'agenouiller, il échangea quelques paroles avec l'exécuteur, probablement au sujet du drame qui allait se passer, car je le vis se tourner et indiquer du regard sa place et celle du bourreau. Comme un valet s'approchait pour lui bander les yeux, il l'écarta. « Ne craignez pas, dit-il d'une voix calme et polie, que je fasse un mouvement. Je sais fort bien ce qui me reste à faire. » Sa demande lui fut accordée. On y paraissait préparé, et je ne doute pas que le gouverneur ne fût en quelque sorte fier du spectacle qu'il offrait aux étrangers. « Il se peut, avait-il l'air de dire, que vous mouriez aussi bien que Sedgi; mais il vous est impossible de mourir mieux. »

Les derniers préparatifs de l'exécution se firent rapidement. Sedji, après avoir placé du pied la natte où il devait s'agenouiller, prit, sans se presser, la position requise. Les valets se tinrent près de lui pour lui donner assistance en cas de besoin; mais ses genoux ne fléchirent point. Une fois assis, il fit un mouvement d'épaules comme pour se mettre à son aise et pour bien découvrir son cou. Le bourreau saisit le sabre et l'examina minutieusement, puis il retroussa les larges manches de sa robe, et, les paumes de ses mains l'une contre l'autre, il leva les bras au-dessus de sa tête pour bien s'assurer que rien ne le gênerait dans les mouvemens qu'il aurait à faire. Sedji suivait chaque geste avec la plus grande attention. « Est-ce que tout est prêt? » demanda-t-il lorsque le bourreau, ayant passé der-

rière lui, s'était placé à sa gauche, — et sur la réponse affirmative qu'il reçut, il continua : « Verse alors de l'eau chaude sur ton sabre et attends quelques instans. Je veux chanter encore une fois, et lorsque j'aurai terminé, je me tournerai vers toi et je te dirai *yo* (bien). J'avancerai alors le cou, et je resterai immobile; tu pourras viser et frapper sans précipitation. » Après avoir dit ces paroles, une horrible contorsion bouleversa ses traits, et ses yeux se fixèrent dans un strabisme hideux. Il ressemblait ainsi aux tableaux sur lesquels les demi-dieux et anciens héros du Japon sont représentés combattans et mourans; la figure contorsionnée ainsi, il ouvrit la bouche, et, d'une voix forte et claire dont les notes aiguës et soutenues fendaient l'air et s'entendaient à une longue distance, il chanta : « A présent meurt Simidso Sedji, le noble sans maître. Il meurt sans remords, car tuer un barbare est l'honneur du patriote.» Puis se tournant vers l'exécuteur, il le regarda quelques secondes fixement, et d'un ton ferme il cria : *Yo!* Tendant ensuite le cou comme le corbeau lorsqu'il veut prendre son vol, serrant la mâchoire à se broyer les dents, immobile, il attendit.

Sa tête fut portée à l'entrée de Yokohama où, pendant trois jours, elle resta exposée aux yeux des passans. Beato en prit une photographie que j'ai conservée. La mort a apaisé les traits contorsionnés au moment de l'exécution, et je retrouve dans l'image la figure hautaine et cruelle de l'assassin des deux officiers anglais.

Son complice, le prétendu Tzé-ziro, fut arrêté quelques mois plus tard. Les renseignemens que la torture avait arrachés à Sedji étaient complétement faux. Tzé-ziro, dont le nom véritable était Mamiya Hadsimé, avait dix-neuf ans; il avait la figure douce, les traits réguliers et agréables; rien dans son apparence qui pût faire supposer que cet enfant était un homme capable des dernières violences. Il fut décapité dans la cour de la prison de Tobi, en présence d'un petit nombre d'étrangers. Sa mort ne ressembla point à celle de Sedji. Il paraît que ses juges avaient craint de le voir faiblir au moment fatal et lui avaient administré quelque narcotique. Il sortit de la prison chancelant, ivre-mort, soutenu par deux hommes, ne sachant point ce qu'il faisait et où il allait; une vague frayeur était seule répandue sur sa figure, et, comme une brute qu'on égorge, se débattant impuissant entre les mains de ses bourreaux, il reçut le coup mortel.

RODOLPHE LINDAU.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril 1870.

Voilà donc la grande partie engagée, et maintenant tout s'agite, tout se presse autour de cette urne bien gardée où est provisoirement enfermée la fortune de la France. Cette idée d'une solennelle consultation populaire, qui de prime abord n'était venue à personne, ou qui du moins n'était apparue que comme une vague et suprême chance dans des conjonctures extraordinaires, cette idée, la voilà en pleine réalisation, éclipsant et absorbant tout pour le moment, passionnant la nation française, étonnant l'Europe. En quelques jours, le sénat a expédié la constitution nouvelle, et le gouvernement s'est hâté de publier la formule du plébiscite. Après la proclamation de l'empereur à tous les Français est venue une proclamation ministérielle sous les dehors plus modestes d'une circulaire adressée à tous les fonctionnaires de l'empire, et à la circulaire collective a succédé une lettre sentimentale et politique de M. Émile Ollivier aux habitans du Var qui l'ont fait député. En face ou à côté du gouvernement, les partis s'interrogent et s'animent à la lutte, les comités s'organisent, la propagande sous toutes les formes assourdit la France. On dit oui, on dit non, on dit même oui et non à la fois; ceux-ci veulent pousser le peuple au scrutin, ceux-là s'efforcent de le retenir dans l'abstention. Enfin nous sommes en plein vacarme de plébiscite jusqu'au 8 mai, jour où le sphinx populaire, prenant lui-même la parole, se chargera de dire le dernier mot de cette obscure et redoutable énigme qui s'appelle aujourd'hui la politique française.

Le drame est émouvant, fait pour susciter partout de patriotiques anxiétés, nous en convenons, et comme on avait hâte d'arriver au nœud de l'action, on a passé un peu par-dessus le prologue. Le prologue, c'était cette délibération du Luxembourg, qui avait pour objet de fondre la constitution ancienne et les réformes actuelles dans un sénatus-consulte marqué désormais du millésime du 20 avril 1870. Deux ou trois

jours d'une discussion sans éclat ont suffi pour en finir. La vieille assemblée n'a point voulu visiblement embarrasser de ses résistances ou de son éloquence la marche rapide des choses. Elle s'est mise au pas, et tout ce qu'elle pouvait éprouver de regrets, de secrètes inquiétudes, de préoccupations à peine déguisées, tout s'est évanoui dans un vote d'une solennelle et exemplaire unanimité. Le sénat, on le sentait bien, se trouvait entre le flot d'événemens qui lui portait une œuvre constitutionnelle toute faite et la perspective d'un prochain vote populaire. La consultation du suffrage universel faisait tort à la consultation sénatoriale, qui n'était plus que le préliminaire d'une manifestation bien autrement décisive. On a eu beau vouloir s'échauffer à la recherche de la philosophie du plébiscite, et M. de Persigny s'est vainement ingénié à montrer dans la constitution nouvelle le dernier mot de la sagesse et de l'expérience, la synthèse définitive de la responsabilité impériale et de la responsabilité ministérielle, la conciliation de l'empire autoritaire et de l'empire libéral; ces démonstrations plus ou moins habiles, plus ou moins heureuses, tombaient dans le vide. M. de Persigny, avec ses évocations de Henri IV, semblait recommencer ou continuer ses vieux discours sur les Samnites. Les esprits étaient ailleurs, on était impatient d'arriver au terme. C'est tout au plus si on s'est arrêté à quelques menus détails, et lorsque M. le garde des sceaux s'est levé pour couronner cette discussion par un morceau d'éloquence entraînante, par un air de bravoure, il a paru en vérité parler beaucoup moins au sénat qu'à un auditoire invisible; il jetait sa première proclamation au pays par-dessus la tête de l'assemblée qui l'écoutait.

A vrai dire cependant, le sénat a laissé échapper une occasion unique de relever par un dernier acte de virile initiative ce pouvoir constituant dont il était appelé à faire un suprême usage, et qu'il allait voir tomber de ses mains. Puisque, seul des deux assemblées délibérantes, il avait l'étrange et dangereuse fortune d'être chargé par privilége de tout un remaniement constitutionnel, il pouvait, avec utilité pour lui comme pour le gouvernement, comme pour le pays, faire sentir son influence; son crédit était à ce prix. Il pouvait accomplir une œuvre sérieuse autant que nécessaire et atténuer d'avance peut-être bien des difficultés en travaillant à dégager, à simplifier de plus en plus cette constitution nouvelle trop chargée de minuties. Il pouvait s'honorer bien mieux encore en s'occupant un peu moins de savoir si la nomination des sénateurs devrait se faire en conseil des ministres, et en abordant avec maturité, avec résolution, cette autre question qui n'a pas même été effleurée, qui a été tout au plus soulevée à l'improviste par un sénateur candidement audacieux. Cette question, c'était celle des révisions futures de la constitution et de la nécessité d'une délibération des pouvoirs publics. C'était là pourtant le point grave, essentiel,

et on peut voir aujourd'hui plus que jamais peut-être combien il eût été utile de s'inspirer d'un large esprit de transaction, de ne point passer à côté de la difficulté sans la résoudre, ne fût-ce que pour maintenir intact le faisceau des forces libérales en présence d'une lutte où tous les partis se donnent rendez-vous, où tout devient une arme. Malheureusement à peine le premier mot a-t-il été prononcé, qu'un frisson a semblé parcourir l'assemblée; on avait l'air de marcher sur des charbons, et on s'est hâté de découvrir dans le règlement un moyen expéditif d'évincer sans débats cette proposition importune de soumettre les révisions constitutionnelles à la nécessité d'une délibération collective de tous les pouvoirs publics. Le sénat aurait pu, sans nul doute, rendre un service signalé en se relevant lui-même, en s'assurant le prestige d'un acte de salutaire indépendance; il s'est tu, et en définitive, sans en demander davantage, il a voté comme un seul homme cette constitution nouvelle qui le replace au rang des assemblées ordinaires. Il a mis fin au prologue pour laisser la toile se relever sur le drame.

C'en est donc fait, que le sénat ait bien ou mal terminé son existence de pouvoir constituant, l'œuvre de ces dix-huit années n'est pas moins atteinte dans son intégrité. C'est bien encore le même empereur, ce n'est plus le même empire; ce n'est plus ni le même sénat, ni le même corps législatif, ni le même régime. Tout ce qui existait a été plus ou moins abrogé par le seul fait du sénatus-consulte. Qu'est-ce donc qui subsiste aujourd'hui? Sous quel régime nous trouvons-nous provisoirement placés? Ah! voilà la question. Nous le saurons le 8 mai au soir, quand le peuple aura prononcé; le 20 avril, tout a été mis en suspens par la déclaration d'incompétence des pouvoirs réguliers, et, si l'on y réfléchit un peu, c'est là certainement le côté faible, redoutable, de ce régime plébiscitaire qui vient de se relever dans tout son appareil aussi extraordinaire que peu rassurant. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, c'est toujours une partie engagée, et c'est le destin du pays qui en est l'enjeu. Il y a nécessairement un intervalle dans lequel on vit un peu sur la foi du hasard, sans savoir au juste ce qui arrivera. La politique n'est plus une affaire de sagesse, d'intelligence, de combinaison; tout dépend d'une impression populaire, de la bonne chance, quelquefois d'un accident qui à la dernière heure vient bouleverser tous les calculs. C'est le coup de théâtre substitué aux délibérations régulières. Avec ce régime, qui a la prétention d'être un progrès, et qui en réalité est le plus primitif des expédiens politiques, nous avons sans doute l'agrément de nous dire qu'à heure fixe la question sera décidée par un oui ou par un non, et, n'était le sérieux de notre aventure, nous ressemblerions un peu en vérité à ce facétieux personnage de vaudeville qui, en apprenant que sa sœur va mettre au monde un enfant, se désole d'être obligé d'attendre si longtemps pour savoir s'il sera oncle ou tante. Nous sommes

un peu ainsi, et nous resterons ainsi jusqu'au 8 mai. — Mais il n'en est rien, dira-t-on, tout cela n'est qu'une fantasmagorie; la vie régulière du pays n'est nullement interrompue, et le résultat du scrutin est infaillible, il n'y a point à s'inquiéter. D'abord on pourrait bien se tromper, et nous serions curieux de savoir quel est aujourd'hui le politique en état de démêler au juste ce qui s'agite dans cette masse profonde et mystérieuse de 10 millions d'hommes. Et quand il serait vrai d'ailleurs que l'autorité du gouvernement fût assez forte pour qu'il n'y eût aucun doute sur le résultat, ne voit-on pas ce que cela signifie? Cela veut dire que, s'il n'est pas l'inconnu avec ses plus redoutables périls, le plébiscite est réduit à n'être qu'une formalité dont le gouvernement reste le maître et le régulateur.

Ce qu'il y a de grave, c'est qu'à jouer ce jeu il n'y avait que péril sans aucune de ces nécessités irrésistibles qui expliquent parfois les résolutions hasardeuses, et qu'on pouvait être conduit, sans le vouloir, à laisser dans la question soumise au verdict populaire des équivoques de nature à troubler tous les esprits libéraux, ou tout au moins à préparer un de ces votes dont il est impossible de préciser d'avance le but et la portée. Nous ne méconnaissons pas ce qu'il y a de hardi, de décisif, de séduisant, dans ces appels adressés à une nation tout entière, et il peut y avoir des momens extrêmes, heureusement toujours rares, où c'est le seul moyen d'en finir avec une situation poussée à bout. On n'en était pas là évidemment, puisque M. Émile Ollivier a raconté lui-même devant le sénat l'histoire du laborieux enfantement de cette idée du plébiscite et des hésitations du gouvernement; il n'a pas caché que le ministère était d'abord peu favorable à cette combinaison, qu'il avait commencé par résister à cette tentation de jeter le pays dans une aventure nouvelle. Pourquoi a-t-il changé de sentiment? Un mot de La Bruyère, invoqué par M. le garde des sceaux, ne suffit pas sans doute pour former la conviction d'un gouvernement. La Bruyère est un pénétrant moraliste, mais il n'avait probablement prévu ni la constitution de 1852, ni les réformes libérales de 1870, ni le ministère du 2 janvier. C'est bon à l'Académie d'appeler La Bruyère en témoignage. De toutes les raisons qui ont pu être données, il n'y en a qu'une assez spécieuse, quoique fort peu politique, c'est que, si le ministère eût écarté résolûment cette idée d'interroger directement la nation, il n'est point impossible que beaucoup de ceux qui lui reprochent aujourd'hui une témérité agitatrice ne l'eussent accusé d'éluder le jugement souverain du peuple. On lui aurait dit peut-être qu'il reculait, qu'il n'osait pas provoquer une manifestation de la volonté nationale, et lui, pour ne pas paraître reculer, il s'est jeté en avant sans s'informer si c'était bien nécessaire, si ce n'était pas au contraire le plus sûr moyen de tout compliquer en créant une vaste confusion. — Demander au peuple de dire son opinion sur les

transformations qui s'accomplissent! mais en vérité le peuple ne fait que cela depuis quelque temps; il n'a pas laissé échapper une occasion de manifester ses vœux. Est-ce qu'il n'a pas dit son opinion dans les élections? Est-ce qu'il n'a pas laissé voir ce qu'il pensait en acceptant tout d'abord avec un sentiment de confiance renaissante un ministère dont l'avénement était la consécration victorieuse d'une révolution pacifique? Ces réformes qu'on soumet aujourd'hui à son vote, c'est lui qui les a réclamées, qui les a inspirées; où était la nécessité d'une sanction particulière? Cette ratification morale et anticipée suffisait évidemment. Le ministère n'a pas vu qu'aller au-delà, c'était dénaturer une situation tout entière, se livrer au hasard ou à ce qu'on pourrait appeler une politique d'imagination, et que ce qu'on pouvait gagner n'était pas en proportion de ce qu'on pouvait perdre.

La vérité est que, même dans le cas du succès le plus incontesté, le gouvernement n'a pas beaucoup à gagner, qu'il n'aura ni un ami de plus ni un ennemi de moins, et que dans le cas d'un échec relatif ou d'un demi-succès au contraire il a tout à perdre; il sort de cette épreuve vaincu, énervé, affaibli dans son principe, réduit enfin à céder le terrain pied à pied devant un vote propre à enflammer toutes les passions ou à tenter de reconquérir son ascendant par quelque coup d'éclat. Voilà la conséquence, et cette conséquence, à vrai dire, elle tient à la manière même dont la question est posée, à cette inévitable équivoque qui met en jeu toute une situation. Le gouvernement, nous le savons bien, a fait ce qu'il a pu pour dissiper les obscurités, pour simplifier le plébiscite en le ramenant à son expression la plus inoffensive. La formule du vote le dit, la proclamation impériale l'affirme, et la circulaire ministérielle l'explique plus nettement encore : ce que l'on met aux voix, ce n'est ni l'empire, ni la dynastie, ni même la constitution tout entière, c'est la métamorphose libérale qui se poursuit depuis 1860, c'est l'ensemble des réformes inscrites dans le sénatus-consulte du 20 avril. Malheureusement il est plus facile de tracer des distinctions idéales dans un discours ou dans une proclamation que dans la réalité. Proposer à une masse de 10 millions d'hommes de voter sur un nom, sur un principe qui parle à l'imagination, sur une forme de gouvernement définie, cela peut s'expliquer encore; lorsqu'il s'agit de problèmes laborieusement combinés, subtils, obscurs, de nuances constitutionnelles, ce n'est vraiment plus aussi facile, et le moins qui puisse arriver, c'est qu'on n'y comprenne rien. Le gouvernement inscrit dans le plébiscite les réformes libérales récemment accomplies, rien de mieux; mais en même temps il livre à la ratification du peuple le sénatus-consulte du 20 avril dans son ensemble. Or ce sénatus-consulte, c'est l'établissement impérial tout entier avec ce qu'il a de vieux et ce qu'il a de nouveau, avec une série de dispositions organiques, les unes sollicitées et acceptées, les autres sé-

rieusement combattues par bien des esprits libéraux, celles-ci minutieuses ou superficielles, celles-là énigmatiques, peut-être dangereuses, de telle sorte que ce n'est plus une question simple et nette à laquelle suffit une réponse également nette et simple; c'est au contraire la question la plus complexe, réunissant les choses les plus diverses, les plus contradictoires, faisant passer sous la même étiquette ce qu'on approuve et ce qu'on ne demandait pas du tout. Que voulez-vous qu'on réponde à tout cela, si l'on veut rester dans la sincérité et dans la bonne foi? Vous invoquez la souveraineté nationale, soit; mais à quel ti.re pouvez-vous la limiter et comment vous y prendrez-vous pour qu'elle reste dans la sphère où vous voulez la renfermer? Vous mettez hors de cause l'empire et ses conditions essentielles, rien de plus simple en apparence; mais comment empêcherez-vous qu'on ne lève drapeau contre drapeau, que le vote ne devienne en réalité une lutte entre l'empire et la république? Vous êtes des partisans de la monarchie qui, avec vos régimes plébiscitaires, vous réservez de mettre périodiquement la monarchie aux voix à propos de tout. M. Émile Ollivier, qui a du goût pour les citations et qui aime à nous faire part de ses lectures, invoquait l'autre jour le cardinal de Retz après La Bruyère; il n'en est point à se souvenir de ce que disait le spirituel et pétulant agitateur de la fronde au sujet de ces droits des rois et de ces droits des peuples « qui ne s'accordent jamais mieux que dans le silence. » C'est ce silence que rompt le plébiscite en ayant l'air de soumettre simplement au peuple les réformes libérales de 1870.

Que sortira-t-il de cette confusion? On nous place dans une alternative critique, cela n'est pas douteux. Rien n'était moins nécessaire que ce plébiscite, rien n'est plus dangereux que ces équivoques des questions mal posées, et c'est assurément l'épreuve la plus délicate pour tous les esprits sincères qui ont lutté jusqu'au bout contre un entraînement dont la conséquence peut être de dénaturer le mouvement libéral de la France. Le meilleur moyen d'échapper à ces obsessions, c'est de s'élever au-dessus de toutes les considérations secondaires en se plaçant en face de la situation telle qu'elle est, et de se demander ce qu'on peut faire. Ce serait assez simple en vérité, s'il ne s'agissait que de manifester son opinion sur le régime des plébiscites à perpétuité, si on pouvait dire dans un vote qu'on admet les réformes libérales débarrassées de tout ce qui peut les compromettre; mais on n'en est plus là aujourd'hui : il faut choisir, et la meilleure chance qu'ait rencontrée jusqu'ici le plébiscite pour faire son chemin, c'est la situation extrême qu'il a créée, c'est la manière dont la question tend de jour en jour à se poser, c'est enfin la signification qu'on prétend donner à un vote négatif ou même à l'abstention. Ce n'est certainement pas que, parmi tous ceux qui rejettent ou rejetteront le plébiscite, il y ait une grande unité de vues et d'action. C'est au contraire un véritable chaos. — Dès le premier instant, la

gauche elle-même s'est divisée avec éclat. M. Ernest Picard s'est retiré dans son indépendance, faisant bande à part avec quelques-uns de ses collègues du corps législatif, et depuis un premier manifeste qu'il a lancé, on n'a plus guère entendu parler de lui. Quoi qu'il fasse d'ailleurs, si vive que soit son opposition, M. Ernest Picard aura de la peine à se plaire dans ces tumultes et à être d'un parti extrême. M. Jules Favre est en Afrique, où il est allé plaider pour des Arabes; il est parti tout juste le jour où l'opposition radicale formait un comité, et il en est quitte pour envoyer une adhésion sommaire. M. Gambetta lui-même, tout en restant dans la fraction la plus ardente du radicalisme et en affirmant avec éclat ses opinions républicaines, M. Gambetta a bien l'air d'en prendre à son aise avec son parti. Il signera tout ce qu'on voudra, et quand il sera en tête-à-tête avec ses jeunes amis des écoles dans les banquets de Montrouge, comme cela lui est arrivé l'autre jour, il leur dira « qu'il ne faut cependant pas bouleverser cette organisation qui tient la société en équilibre, » qu'il faut « un gouvernement, » et au lieu de pousser aux violences, aux agitations, il donnera ce mot d'ordre qui peut certes être accepté de tout le monde : travailler, — *laboremus!*

Aux yeux de tous ces hommes et de bien d'autres de tous les camps, le *non* prend en vérité une multitude de significations et de couleurs, depuis la nuance la plus modérée jusqu'à la nuance la plus criante. C'est tout ce que l'on voudra, la mauvaise humeur, le scrupule honnête, la simple protestation contre l'empire, la république jacobine, le socialisme, la liquidation universelle, la revanche du travail contre le capital, ou de 1848 contre 1852. Il y en a même dans le nombre qui voteront contre le plébiscite, parce que l'empereur a fait la guerre d'Italie, parce qu'il ne protége pas assez le pape, et en définitive il n'y a pas à s'y méprendre. Dans tout cela, les modérés, les scrupuleux ou les excentriques ne sont qu'un appoint; ce qui l'emporte, ce qui tient la tête, c'est la république démocratique et sociale, qui a levé hardiment son drapeau dans les réunions publiques comme dans ses journaux. On peut très bien ne pas trop chercher à deviner l'avenir; mais il est bien permis aussi de se demander ce qui arriverait le 9 mai, si ce *non* sortait triomphant de l'urne. Ce qui arriverait, c'est bien clair : ce serait une immense confusion où s'agiteraient tous les systèmes, toutes les passions, toutes les audaces accourant pour revendiquer le monopole d'une victoire dont tout le monde resterait ébahi, — de telle façon que par la fatalité des choses nous voilà replacés entre le développement progressif de toutes les libertés pacifiques et régulières et la révolution brutale, la révolution en quelque sorte encouragée et légalisée par un vote que chacun interpréterait comme il voudrait, ou plutôt que chacun confisquerait à son profit. Le *non* le plus modéré, le plus éclairé, peut contribuer à ce résultat autant que le *non* le plus violent et le plus aveugle, puisque tous les deux

ils pèsent du même poids, et, si l'on y réfléchit, l'abstention elle-même, ce dernier refuge des consciences scrupuleuses, l'abstention peut avoir les mêmes conséquences. L'abstention peut être sans doute l'obligation exceptionnelle de certaines situations; érigée en système, elle n'est plus que l'auxiliaire de la négation absolue qu'elle complète. C'est la tactique adoptée par l'Association internationale, qui vient de se constituer ou de se reconstituer à Paris, et qui ne manquerait certainement pas de ranger sous son drapeau l'armée des abstentionnistes. On peut après tout ne pas tenir beaucoup à faire campagne avec ceux qui ont de si merveilleux moyens de réformer la société française.

Qu'on mette les choses au mieux, que tout se borne à un avertissement, si l'on veut, ou en d'autres termes, qu'on suppose un vote assez significatif pour donner à réfléchir au gouvernement sans le réduire à merci : ce n'est point la révolution immédiate peut-être, c'est la lutte intime et permanente, l'instabilité, une suite de convulsions, jusqu'à ce que, par une réaction nouvelle, un autre vote nous ramène à une autre dictature, et voilà pourquoi le meilleur moyen est encore de sanctionner simplement, froidement, ce plébiscite qui nous est arrivé sans nous demander notre avis. C'est la plus sûre manière d'en finir. Est-ce à dire que ce soit un nouveau blanc-seing donné au pouvoir personnel, un rajeunissement de la politique dictatoriale d'autrefois? Non; par le fait, le plébiscite, tel qu'il se présente, a pour objet spécial de donner un caractère définitif aux réformes qui ont été récemment accomplies. Le *oui* qu'on nous demande, c'est la ratification de ces réformes; il signifie que nous admettons la responsabilité ministérielle, l'initiative rendue aux chambres, l'indépendance parlementaire à peu près rétablie, le droit de discussion s'exerçant presque sur tout; il signifie cela, et il ne signifie pas autre chose. — Mais quoi! dira-t-on, est-ce qu'il n'y a pas l'appel au peuple, cette réserve suprême de la dictature, et le droit laissé à l'empereur seul de proposer au pays les révisions de la constitution? Effectivement c'est écrit dans le sénatus-consulte, et il vaudrait mieux que cela n'y fût pas. Ce n'est cependant pas un motif pour dire *non* aux réformes actuelles, par cela seul qu'elles ne sont pas aussi complètes qu'on l'aurait désiré.

Après tout, ces prérogatives, que nous ne créons pas, il faut bien le remarquer, qu'on se borne à ne pas abroger, ces prérogatives, elles ne seront que ce que nous voudrons, elles n'auront d'autre puissance que celle que nous leur laisserons, elles ont pour limite la force de l'opinion attentive et libre. Est-ce que la constitution de 1852 n'existait pas, il y a un an, dans toute son intégrité, et cela a-t-il empêché les élections d'être ce qu'elles ont été, l'interpellation des 116 de se produire? Cela a-t-il enchaîné ce mouvement d'expansion libérale qui est allé en grandissant? Ce qui a été possible il y a un an l'est à bien plus forte raison

aujourd'hui avec les nouveaux moyens dont nous pouvons disposer. Nous avons la liberté, c'est à nous de faire le reste; c'est à l'opinion de s'aguerrir, de se discipliner dans cette carrière ouverte à l'initiative de tous, et ce serait dans tous les cas une singulière politique de choisir le moment où nous sommes, où les idées libérales ont retrouvé leur puissance, pour renoncer aux moyens d'action pacifique qui nous ont conduits là, et pour nous rejeter dans les aventures révolutionnaires où toutes les espérances du pays ont toujours avorté. Ce n'est pas nous seulement qui parlons ainsi, c'est M. Gambetta lui-même, qui disait l'autre jour à ses jeunes convives de Montrouge que les temps héroïques du parti républicain étaient passés, et qui ajoutait : « Tant que le champ reste ouvert à la discussion, à la controverse, à la propagande, tant que l'homme peut aborder l'homme, le citoyen le citoyen, tant que les âmes et les raisons peuvent s'entendre et se pénétrer, jusque-là il faut proclamer hautement que l'on méprise la force entre ses mains comme on la méprise entre les mains des usurpateurs. » Nous ne disons rien de plus. Le jour où cette conviction sera entrée dans tous les esprits, un grand progrès sera certes accompli. Ce n'est pas la sanction des dernières réformes qui peut l'empêcher, on en conviendra; ce n'est pas un *oui* de raison et de réflexion qui retardera ce progrès, il ne peut que le hâter au contraire, et en fin de compte le mieux serait aujourd'hui de traverser au plus vite cette période agitée, où tout est suspendu, pour reprendre l'œuvre commencée au point où elle était lorsque ce tourbillon du plébiscite s'est élevé subitement sur notre chemin. — Après cela, jusqu'à ce moment, il ne serait peut-être pas inutile que M. Émile Ollivier prodiguât un peu moins les circulaires et les lettres sur le mode lyrique et pastoral. M. le garde des sceaux est un politique à part, un jeune Werther homme d'état, qui a certainement le talent le mieux fait pour exciter la sympathie; mais il a vraiment quelquefois l'imagination trop poétique, et il faut qu'il se ménage pour le lendemain du plébiscite : c'est alors, selon toute apparence, que les vraies difficultés commenceront.

Jusqu'à quel point l'approche du plébiscite est-elle étrangère à cette agitation qui redouble en ce moment parmi les ouvriers de la plupart des industries françaises? Ce qui est certain, c'est que depuis quelque temps, surtout depuis qu'on a en perspective un de ces événemens faits pour passionner les esprits, ce mouvement de grèves a pris une intensité nouvelle; il s'étend et se propage avec une sorte de régularité redoutable dans les grands centres industriels. Du Creuzot et de Fourchambault, il passe maintenant à Paris pour refluer de nouveau sans doute en province. Les fondeurs, les raffineurs de sucre, les débardeurs parisiens viennent à leur tour de se mettre en grève, et dans bien d'autres métiers on est toujours sur le qui-vive. C'est une véritable épidé-

mie suspendue sur l'industrie française. — On peut dire du reste que partout cette agitation procède des mêmes causes, et qu'elle obéit à une impulsion à peu près identique. Partout aussi c'est un programme invariable : diminution du travail, augmentation des salaires, égalité des rémunérations, abolition du travail à la tâche, droit pour les ouvriers de choisir leurs contre-maîtres. C'est sans doute pour concentrer ce mouvement, pour essayer de s'en emparer, qu'il y avait récemment à Paris une réunion des sections de l'Association internationale, où l'on commençait naturellement par proclamer « la république sociale avec toutes ses conséquences, » et où l'on votait les statuts de la fédération des sectionnaires parisiens.

Nous assistons évidemment aujourd'hui à une de ces crises qui ont une bien autre importance que tous les plébiscites, justement parce qu'elles plongent au plus profond des masses populaires, qu'elles touchent à tous les ressorts du travail national. Que les ouvriers défendent leurs droits et leurs intérêts, c'est parfaitement juste ; que de ce libre débat il résulte des mésintelligences accidentelles entre travailleurs et patrons, personne ne peut s'en étonner, mais il est bien clair aujourd'hui que la grève devient une institution, que ces différends en quelque sorte locaux et partiels ne sont plus que les détails d'une vaste action engagée partout, dont les ouvriers sont les instrumens, et qui peut avoir pour conséquence d'attaquer l'industrie dans cette force de production qui fait la richesse de la France. Ces tentatives échoueront fatalement parce qu'elles se heurtent contre les lois économiques les plus simples. Qu'on augmente les salaires tant qu'on voudra, qu'on diminue la quantité de travail, en sera-t-on plus avancé, si tout cela se fait d'une manière arbitraire et factice? Nécessairement l'activité productive se resserrera, ou mieux encore elle se déplacera. On ne fondra pas du fer à Paris chez M. Cail, on le fondra en Belgique. On ne fera pas des locomotives au Creuzot, on en fera en Angleterre. Si on ne peut point tisser à Lyon, on ira tisser en Suisse, et dans un temps donné l'industrie française, énervée par ces crises, atteinte dans sa vitalité, sera de toutes parts distancée par l'industrie étrangère. C'est alors que les ouvriers français s'apercevront qu'ils ont été les dupes et les victimes des meneurs qui exploitent leur crédulité ; ils auront fait les affaires de l'industrie étrangère en tarissant leurs propres ressources. S'est-on bien demandé quelle déperdition de forces, d'activité, d'intérêts, de bien-être, représentent toutes ces grèves qui se succèdent? On ne peut le calculer, et les ouvriers sont les premiers à supporter le poids de cette perte, lors même qu'ils ne vont pas au-devant de condamnations judiciaires, comme celles qu'ils viennent d'essuyer à Autun, à Dijon et à Fourchambault. C'est là toujours le dernier mot de ces agitations néfastes.

La politique de l'Europe n'est point aujourd'hui aux grandes affaires et aux grandes préoccupations, elle est partout d'une placidité qui contraste avec nos agitations; mais elle peut être traversée par d'étranges incidens, et la parole est en ce moment aux peuples qui ont moins des affaires que des aventures, chez qui les politiques de grands chemins se mêlent de créer des embarras aux gouvernemens. La Grèce, pour une de ces aventures, est peut-être sur le point d'être un peu secouée par l'Angleterre, qui n'entend pas raillerie lorsqu'il s'agit de la protection des citoyens de l'empire britannique. Non, décidément ce n'est pas tous les jours une partie de plaisir de se promener en Grèce, et le prestige de tous ces noms d'Athènes, de Marathon, du Pentélique, de Mégare, n'est qu'une dérision de plus, lorsqu'un passé fameux vient aboutir à des scènes de brigands, lorsque le ciel de l'Attique ne s'illumine que pour éclairer le massacre de quelques touristes étrangers.

C'est une triste histoire d'hier. Il y a quelques jours à peine, une petite caravane s'était formée à Athènes pour aller visiter le champ de bataille de Marathon. Elle se composait de lord et lady Muncaster, M. Herbert, secrétaire de la légation britannique en Grèce, M. et Mme Lloyd, M. F. Vyner, beau-frère de lord Grey et Ripon, ministre dans le cabinet actuel de Londres, le comte de Boyl, secrétaire de la légation italienne, plus un interprète. Le voyage à Marathon se passa fort bien; mais au retour il n'en fut point de même. On traversait en voiture un bois épais, lorsque deux coups de feu abattirent deux gendarmes, et aussitôt plus de vingt brigands se jetaient sur les voyageurs, qu'ils emmenèrent à travers la montagne du Pentélique. Les brigands grecs ne travaillent pas seulement pour la gloire; après avoir mis la main sur des ôtages dont ils connaissaient parfaitement la qualité, ils entendaient bien en tirer profit. Une étrange négociation s'ouvrit entre eux et ces malheureux touristes, traînés à travers monts et ravins. Après bien des pourparlers, les bandits daignèrent se contenter de mettre la vie des prisonniers au prix d'une somme de 25,000 livres sterling et d'une amnistie du gouvernement. Ils renvoyèrent d'abord lady Muncaster et Mme Lloyd pour aller porter ces conditions; puis ce ne fut pas assez : lord Muncaster lui-même, relâché sur parole, put se rendre à Athènes, où cette effroyable aventure causait naturellement une profonde émotion. Le ministre d'Angleterre, M. Erskine, multipliait ses efforts pour arracher leur proie aux bandits. Trouver la rançon demandée n'était pas le plus difficile, quoique les brigands, en bons financiers, dédaigneux du papier-monnaie grec, exigeassent du bon or anglais; la somme fut trouvée. L'amnistie offrait plus de difficulté. C'était cruel, il faut l'avouer, pour un gouvernement, fût-ce le gouvernement grec, d'avoir l'air de traiter avec de pareils malandrins et de subir leurs conditions. On obtenait tout au moins du général Soutzo, ministre de la guerre, qu'il

attendrait avant d'agir de vive force, car les bandits avaient signifié qu'à la première attaque les prisonniers seraient mis à mort. Que se passait-il à ce moment? On ne le sait pas trop. Toujours est-il que, sans plus attendre, les troupes envoyées pour cerner la montagne attaquaient les brigands et les détruisaient en partie; mais ceux-ci avaient tenu parole, aussitôt qu'ils s'étaient vus assaillis, ils avaient massacré sans pitié leurs prisonniers. Ainsi ces malheureux touristes, qui allaient chercher les souvenirs de Miltiade, trouvaient une horrible mort de la main de quelques bandits, à quelques milles de la capitale hellénique.

De telles aventures arrivent sans doute dans d'autres pays. Il y en a eu de semblables il y a quelques années dans les Calabres, il y en a quelquefois dans les monts de Tolède, en Espagne; mais elles n'ont pas toujours ce caractère exceptionnel de gravité qui en fait un événement politique. Cette tragédie de Marathon peut coûter cher à la Grèce. Et d'abord on peut s'attendre à d'énergiques réclamations des deux puissances, l'Angleterre et l'Italie, dont les agens ont perdu la vie. L'opinion publique a fait explosion en Angleterre au premier bruit de cette effroyable catastrophe, et on n'a parlé de rien moins que d'envoyer des habits rouges faire la police dans les campagnes de l'Attique, puisque le gouvernement grec n'y suffisait pas. C'est un premier feu d'indignation. N'allât-on pas jusque-là, la Grèce peut être bien sûre qu'elle aura des comptes à rendre, et les Anglais ne se tiendront pas sans doute pour satisfaits parce que le ministre de la guerre, le général Soutzo, a donné sa démission, et parce qu'on a exposé à Athènes les têtes de quelques-uns des bandits; mais à part cette responsabilité directe et effective qui peut créer des difficultés, il y a pour le gouvernement hellénique une responsabilité morale devant le monde. De longtemps, la Grèce ne va pouvoir parler de son rôle et de sa mission civilisatrice en Orient, et elle ne se donne certes pas l'avantage vis-à-vis des Turcs. Que peut-elle avoir à réclamer de la Turquie lorsqu'elle ne peut pas se gouverner elle-même et maintenir la sécurité chez elle, lorsqu'elle ne fait rien pour en finir avec ce brigandage qui est une puissance dont les partis eux-mêmes se servent quelquefois? Le seul avantage que puisse avoir cette malheureuse affaire, c'est que la Grèce sente enfin la nécessité de détruire définitivement ce fléau du brigandage, et de ne plus laisser des bandits promener leurs déprédations sanguinaires en arborant de temps à autre un drapeau politique.

Au fond de l'Amérique du Sud, dans un de ces pays où tout arrive, vient de se dénouer d'un seul coup et d'une façon sanglante un drame qui s'est déroulé pendant des années à travers les plus bizarres péripéties. La guerre poursuivie par le Brésil, la république argentine et la république orientale contre le Paraguay est définitivement arrivée à son terme. Depuis un an, on en était sans cesse à répéter que tout était

achevé, que la dernière bataille ne laissait plus rien à faire, et il est certain que le jour où les alliés avaient pu s'établir à l'Assomption le plus fort était fait. Un doute restait encore néanmoins tant que le chef du Paraguay, Lopez, restait debout. Pour cette fois tout est bien fini, Lopez n'existe plus, et si c'était un bandit, il a trouvé le moyen de finir de la mort des héros.

Quelque opinion qu'on se fasse de cette guerre et de l'homme qui l'a soutenue, le dictateur paraguayen, ce cacique obstiné et terrible, n'est pas moins une des plus singulières figures de l'Amérique. Après tout, il défendait son pays, il a disputé le terrain pied à pied, opposant à ses adversaires une énergie, une fécondité de ressources qu'on n'aurait pas pu soupçonner, et, ce qui est plus étrange, avec tous les crimes dont on l'accuse, il avait réussi à fanatiser cette population qu'il poussait au combat, à la misère et à la destruction. Vaincu et n'ayant plus aucune chance, il n'avait point désespéré; il ne reculait que pas à pas, poursuivi jusque dans ces derniers temps par une armée habilement conduite, et le jour où il a été atteint par un corps brésilien, il ne s'est pas laissé prendre, il n'a pas fui. Surpris dans son camp, au milieu des forêts, vers les frontières de la Bolivie, il a fait ce qu'il a pu pour rallier ses hommes, pour les conduire au feu, et il est tombé lui-même après avoir refusé de capituler. Un de ses ministres, presque tous ses officiers, le vice-président du Paraguay, ont été tués autour de lui. Un de ses jeunes fils a aussi perdu la vie. La mort de Lopez est assurément ce qui pouvait arriver de plus heureux pour le Brésil, qui aurait été embarrassé d'une telle capture après une telle défense, et pour le Paraguay, où une guerre acharnée n'a laissé que la famine et la destruction. Seulement c'est ici que peuvent surgir d'étranges difficultés. Que fera-t-on maintenant du Paraguay? Chacun des alliés met la main sur ce qui lui convient : les Argentins ont pris les vastes territoires du Chaco; le Brésil est à l'Assomption; des dissentimens nouveaux ne sont certes pas impossibles, et le vieil Urquiza, le chef de l'Entre-Rios, s'est depuis longtemps retiré de cette guerre en se ménageant une armée de quinze mille hommes pour le cas où la république argentine aurait de nouveau maille à partir avec le Brésil. C'est ainsi qu'en Amérique les guerres naissent des guerres, au grand détriment de la civilisation, qui ne pourrait se développer que par la paix et par le travail. CH. DE MAZADE.

C. Buloz.